


U of OTTAWA



39003002222809



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa





Universitas

BIBLIOTHECA

Osnabrückensis

TRIOMPHE DE LA MORT

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR :

Format in-18.

ÉPISCOPO ET C ^{ie}	1 vol.
FORSE CHE SI FORSE CHE NO	1 —

LES ROMANS DE LA ROSE

L'ENFANT DE VOLUPTÉ.	1 vol.
L'INTRUS.	1 —
LE TRIOMPHE DE LA MORT.	1 —

LES ROMANS DU LYS

LES VIERGES AUX ROCHERS	1 vol.
LA GRACE (<i>en préparation</i>).	1 —
L'ANNONCIATION (<i>en préparation</i>)	1 —

LES ROMANS DE LA GRENADE

LE FEU.	1 vol.
LA VICTOIRE DE L'HOMME (<i>en préparation</i>).	1 —
TRIOMPHE DE LA VIE (<i>en préparation</i>).	1 —

THÉÂTRE

LES VICTOIRES MUTILÉES (<i>La Gioconda. — La Ville morte. — La Gloire</i>).	1 vol.
LA VILLE MORTE, tragédie en 5 actes.	1 —
LA FILLE DE JORIO, tragédie en 3 actes	1 —
LE MARTYRE DE SAINT SEBASTIEN.	1 —
FRANCESCA DA RIMINI, tragédie en 3 actes	1 —

POÉSIES

POÉSIES (1878-1893).	1 vol.
------------------------------	--------

LES ROMANS DE LA ROSE

TRIOMPHE
DE LA MORT

PAR

G. D'ANNUNZIO

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR

G. HÉRELLE

Nec sine te nec tecum vivere possum.

OVIDE.

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

ANCIEN
Calmann-Lévy

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

PQ
4803
.Z4T75
1921

I

LE PASSÉ

Lorsqu'elle aperçut un groupe d'hommes qui, penchés sur le parapet, regardaient en bas dans la rue, Hippolyte poussa un cri et s'arrêta.

— Qu'est-il arrivé ?

Elle avait eu un petit geste de frayeur, et sa main s'était appuyée involontairement sur le bras de George, comme pour le retenir.

George, après avoir examiné l'attitude de ces hommes, dit :

— Sans doute quelqu'un s'est jeté du haut de la terrasse.

Il dit encore :

— Veux-tu que nous retournions en arrière ?

Elle hésita une seconde, suspendue entre la curiosité et l'effroi ; et elle répondit :

— Non. Viens.

Ils s'avancèrent le long du parapet jusqu'au bout de l'allée.

Sans y prendre garde, Hippolyte accélérât le pas vers le groupe des curieux.

En cette après-midi de mars, le Pincio était presque désert. Des bruits rares mouraient dans l'atmosphère grise et assourdie.

— C'est bien cela, dit George. Quelqu'un s'est tué.

Ils firent halte dans le voisinage du rassemblement. Tous les spectateurs fixaient sur le pavé des regards attentifs. C'étaient des ouvriers sans travail. Leurs physionomies diverses n'exprimaient ni compassion ni tristesse, et l'immobilité du regard donnait à leurs yeux une sorte de stupeur bestiale.

Un jeune garçon survint, avide de voir. Mais l'arrivant ne s'était pas encore penché que déjà un quidam l'interpellait, sur un ton indéfinissable où il y avait de la jubilation et de la raillerie, comme si cet homme eût été bien aise que personne ne pût plus jouir du spectacle.

— Trop tard ! On l'a emporté.

— Où ?

— A Sainte-Marie-du-Peuple.

— Mort ?

— Oui, mort.

Un autre individu, décharné et verdâtre, avec un large cache-nez de laine autour du cou, avança le buste en dehors ; puis, s'ôtant la pipe de la bouche, il demanda tout haut :

— Qu'est-ce qui reste par terre ?

Il avait la bouche tordue d'un côté, couturée comme par une brûlure, convulsée comme par l'afflux intaris-

able d'une salive amère ; et sa voix était si profonde qu'elle semblait sortir d'une caverne.

— Qu'est-ce qui reste par terre ?

En bas, dans la rue, un charretier était accroupi au pied de la muraille. Pour mieux entendre la réponse, les spectateurs firent silence et ne bougèrent plus. On ne voyait sur le pavé qu'un peu de boue noirâtre.

— C'est du sang, répondit le charretier sans se remettre debout.

Et, avec la pointe d'un bâton, il continuait de chercher quelque chose dans la fange sanglante.

— Et puis ? demanda derechef l'homme à la pipe.

Le charretier se redressa ; il tenait à la pointe de son bâton quelque chose qu'on ne distinguait pas d'en haut.

— Des cheveux.

— De quelle couleur ?

— Blonds.

Dans l'espèce de précipice que formaient les hautes murailles, les voix avaient une résonance étrange.

— Allons-nous-en, George ! supplia Hippolyte.

Troublée, un peu pâle, elle secouait par le bras son amant qui se penchait hors du parapet dans le voisinage du groupe, fasciné par l'atrocité de cette scène.

Ils s'éloignèrent du lieu tragique, silencieusement. Tous deux restaient préoccupés par la pensée douloureuse de cette mort, et la tristesse se lisait sur leur visage.

George dit :

— Heureux les morts ! Ils ne doutent plus.

— C'est vrai.

Un découragement sans bornes rendait leur voix lasse.

Elle baissa la tête et reprit, avec une amertume mêlée de regret :

— Pauvre amour !

— Quel amour ? demanda George, absorbé.

— Le nôtre.

— Tu le sens donc finir ?

— En moi, non.

— Alors, tu veux dire : en moi ?

Une irritation mal contenue donnait de l'aigreur à ses paroles. Il répéta, les yeux fixés sur elle :

— Tu veux dire : en moi ? Réponds.

Elle se tut, la tête plus basse.

— Tu ne veux pas répondre ? Oh ! tu sais bien que tu ne dirais pas la vérité.

Il y eut une pause, où tous deux éprouvèrent un indicible besoin de lire dans le cœur l'un de l'autre. Puis il continua :

— C'est ainsi que commence l'agonie de l'amour. Tu n'en as pas encore conscience ; mais moi, depuis que tu es revenue, je t'observe sans cesse, et chaque jour je découvre en toi un indice nouveau...

— Quel indice ?

— Un indice fâcheux, Hippolyte... Quelle horrible chose d'aimer et d'avoir une clairvoyance qui ne faiblit jamais !

Elle secoua la tête avec un geste de révolte et se rembrunit. Cette fois encore, comme tant d'autres fois, une hostilité s'interposait entre les deux amants. Chacun se sentait blessé par l'injustice du soupçon et se rébellait intérieurement, avec cette colère sourde qui, de temps à autre, éclatait en paroles brutales et irréparables, en accusations graves, en récriminations absurdes. Une indicible fureur les saisissait de se torturer à l'envi, de se déchirer, de se martyriser le cœur.

Hippolyte se rembrunit, se ferma. Ses sourcils

s'étaient froncés, sa bouche s'était serrée. George la regardait avec un irritant sourire.

— Oui, c'est ainsi que cela commence, répéta-t-il en souriant toujours de son mauvais sourire, en la regardant toujours de son regard aigu. — Tu éprouves au fond de l'âme une inquiétude, une sorte d'impatience vague que tu ne sais pas réprimer. Quand tu es auprès de moi, tu sens que, du fond de ton âme, s'élève contre moi une sorte de répugnance instinctive que tu ne sais pas réprimer. Et alors tu deviens taciturne ; et, pour m'adresser la parole, tu es obligée de faire un effort énorme ; et tu comprends de travers ce que je te dis ; et, sans le vouloir, tu mets de la dureté jusque dans une réponse insignifiante.

Elle ne fit pas même un geste pour l'interrompre. Blessé de ce mutisme, il continua ; et ce qui l'y poussait, c'était, non pas seulement l'âpre fureur de tourmenter sa compagne, mais encore un certain goût désintéressé pour les investigations, rendu plus vif et plus littéraire par la culture. Il tâchait toujours de s'exprimer avec la sûreté et l'exactitude démonstrative que lui avaient apprises les ouvrages des analystes ; mais, dans les monologues, les formules par lesquelles il traduisait son enquête intérieure exagéraient et altéraient l'état de conscience qui en était l'objet ; et, dans les dialogues, la préoccupation d'être perspicace obscurcissait souvent la sincérité de son émotion et l'induisait en erreur sur les secrets motifs qu'il prétendait découvrir chez les autres. Son cerveau, encombré d'un amas d'observations psychologiques, personnelles ou recueillies dans les livres, finissait par confondre et par embrouiller toutes choses, en lui-même et hors de lui.

Il continua :

— Remarque bien que je ne te fais pas de reproche. Je sais que ce n'est pas ta faute. Chaque âme humaine ne porte en soi pour l'amour qu'une quantité déterminée de force sensitive. Il est inévitable que cette quantité s'use avec le temps, comme toute autre chose ; et, lorsqu'elle est usée, nul effort n'a le pouvoir d'empêcher que l'amour finisse. Or, il y a longtemps déjà que tu m'aimes, presque deux ans ! C'est le 2 avril que tombe le second anniversaire de notre amour. Y as-tu pensé ?

Elle hocha la tête. Il répéta, comme pour lui-même :

— Deux ans !

Ils s'approchèrent d'un banc et s'assirent. En s'asseyant, Hippolyte avait l'air de succomber à une lassitude écrasante. Un lourd carrosse noir de prélat passa dans l'allée, faisant crier le sable ; le son affaibli d'une trompe vint de la voie Flaminienne ; puis le silence reprit possession des bosquets environnants. Des gouttes de pluie, rares, tombaient.

— Il sera funèbre, notre second anniversaire, reprit-il, sans pitié pour la taciturne. Cependant, il faudra le célébrer. J'ai le goût des choses amères.

Hippolyte révéla sa peine dans un sourire douloureux ; puis, avec une douceur imprévue :

— Pourquoi toutes ces méchantes paroles ? dit-elle.

Et elle regarda George dans les yeux, longuement, profondément. Une indicible avidité de lire dans le cœur l'un de l'autre les saisit une seconde fois. Elle connaissait bien le mal horrible dont souffrait son amant ; elle connaissait bien la cause obscure de tant d'acrimonie. Pour l'engager à parler, pour lui permettre de décharger son cœur, elle ajouta :

— Qu'as-tu ?

Ce ton de bonté, auquel il ne s'attendait pas, lui donna une sorte de confusion. A cet accent, il comprit qu'elle le devinait et qu'elle le plaignait ; et il sentit grandir en lui la pitié pour lui-même. Une profonde émotion agita tout son être.

— Qu'as-tu ? répéta Hippolyte en lui touchant la main, comme pour augmenter sensuellement la puissance de sa douceur.

— Ce que j'ai ? répliqua-t-il. J'aime !

La parole de George n'avait plus rien d'agressif. En dévoilant sa plaie incurable, il s'apitoyait sur son propre mal. Les vagues rancunes qui rampaient au fond de son esprit parurent se dissiper. Il reconnaissait l'injustice de tout ressentiment contre cette femme, parce qu'il reconnaissait un ordre supérieur de nécessités fatales. Non, sa misère ne provenait d'aucune créature humaine ; elle provenait de l'essence même de la vie ! Il avait à se plaindre, non pas de l'amante, mais de l'amour. L'amour, vers lequel tout son être tendait spontanément avec une impétuosité invincible, l'amour était de toutes les tristesses de cette terre la plus lamentable. Et, jusqu'à la mort peut-être, il était condamné à cette suprême tristesse.

Comme il se taisait, rêveur, Hippolyte demanda :

— Tu crois donc, George, que je ne t'aime point ?

— Eh bien, oui, reprit-il, c'est vrai ! je crois que tu m'aimes. Mais peux-tu me prouver que demain, que dans un mois, que dans un an, que toujours tu seras aussi heureuse d'être mienne ? Peux-tu me prouver qu'aujourd'hui, qu'en ce moment même, tu es mienne tout entière ? Qu'est-ce que je possède de toi ?

— Tout.

— Rien ou presque rien. Et je ne possède pas ce que je voudrais posséder. Tu es pour moi une inconnue. Comme toute autre créature humaine, tu renfermes intérieurement un monde qui me reste impénétrable et dont nulle ardeur de passion ne pourra m'ouvrir l'accès. De tes sensations, de tes sentiments, de tes pensées, je ne connais qu'une minime partie. La parole est un signe imparfait. L'âme est incommunicable. Ton âme, tu n'as pas le pouvoir de me la donner. Même dans l'extase des ivresses, nous sommes deux, toujours deux, séparés, étrangers, solitaires de cœur. Je baise ton front ; et, sous ce front, s'agite peut-être une pensée qui n'est pas pour moi. Je te parle ; et une de mes phrases éveille peut-être en toi des souvenirs d'un autre temps, et non pas de mon amour. Un homme passe, te regarde ; et, dans ton esprit, ce petit fait engendre une émotion quelconque, que je ne suis pas capable de surprendre. Et j'ignore toujours si le moment présent ne s'éclaire pas pour toi d'un reflet de ta vie antérieure... Oh ! cette vie, j'en ai une peur folle ! — Je suis à tes côtés ; je me sens envahi par le bonheur délicieux qui, à certaines heures, me vient de ta seule présence ; je te caresse, je te parle, je t'écoute, je m'abandonne. Tout d'un coup, une pensée me glace. Si, sans m'en rendre compte, j'avais évoqué dans ta mémoire le fantôme d'une sensation déjà éprouvée, une mélancolie revenant des jours lointains?... Jamais je ne saurai te dire ma souffrance. Cette ardeur, que me donnait le sentiment illusoire de je ne sais quelle communion entre toi et moi, s'éteint tout d'un coup. Tu te dérobes, tu t'éloignes, tu me deviens inaccessible. Et je reste seul, dans une épouvantable solitude. Dix, vingt mois d'intimité ne servent

plus à rien. Tu me parais aussi étrangère qu'au temps où tu ne m'aimais pas encore. Et je cesse de te caresser, je ne parle plus, je me ferme, j'évite toute manifestation extérieure, je redoute que le heurt le plus léger ne soulève du fond de ton esprit les sédiments obscurs qu'y a déposés la vie irrévocable. Et alors tombent sur nous ces longs silences angoissés où se consomment inutilement et misérablement les énergies du cœur. Je te demande : « A quoi penses-tu ? » Et tu me réponds : « A quoi penses-tu ? » J'ignore ta pensée, et tu ignores la mienne. De minute en minute, la séparation se creuse davantage : elle prend des profondeurs d'abîme...

Hippolyte dit :

— Moi, je n'éprouve rien de tel. J'ai plus d'abandon. J'aime peut-être davantage.

Cette affirmation de supériorité blessa de nouveau le malade.

— Tu réfléchis trop, continua-t-elle. Tu notes trop ce que tu penses. J'ai peut-être moins d'attrait pour toi que n'en ont tes pensées, parce que tes pensées sont toujours diverses, toujours nouvelles, tandis que je n'ai plus rien de nouveau à t'offrir. Dans les premiers temps de ton amour, tu avais moins de réflexion et plus de spontanéité. Tu n'avais pas encore pris goût aux choses amères ; tu étais plus prodigue de baisers que de paroles. Si, comme tu le dis, la parole est un signe imparfait, il ne faut point en abuser. Et tu en abuses, d'une façon presque toujours cruelle.

Puis, après un intervalle de silence, séduite à son tour par une phrase et cédant à la tentation de l'énoncer, elle ajouta :

— On ne dissèque que les cadavres.

Mais à peine l'eût-elle énoncée qu'elle s'en repentit. Cette phrase lui parut très vulgaire, peu féminine, acrimonieuse. Elle regretta de n'avoir pas gardé ce ton de faiblesse et d'indulgence qui, tout à l'heure, avait si fort ému son amant. Une fois encore elle avait manqué à sa résolution d'être pour lui la plus patiente et la plus douce des garde-malades.

— Tu vois, dit-elle avec un accent qui exprimait son repentir ; c'est toi qui me gâtes.

Il sourit à peine. Tous deux comprenaient que, dans cette querelle, leur amour seul avait reçu les coups.

Le carrosse du prélat repassa au petit trot de ses deux chevaux noirs à longues queues. Dans l'atmosphère que la brume du crépuscule rendait de plus en plus livide, les arbres prenaient des apparences de spectres. Des nuages de plomb violacé enfumaient les hauteurs du Palatin et du Vatican. Une raie de lumière, jaune comme du soufre, droite comme une épée, rasait le mont Mario, derrière les pointes aiguës des cyprès.

George pensait :

« M'aime-t-elle encore ? Pourquoi s'irrite-t-elle si facilement ? Peut-être sent-elle que je dis la vérité, ou, du moins, ce qui sera bientôt la vérité ? L'irritation est un symptôme... Mais une irritation sourde et continue n'existe-t-elle pas aussi au fond de moi-même ?... Chez moi, je sais bien quelle en est la cause véritable. Je suis jaloux. De quoi ?... De tout ! Des objets qui se reflètent dans ses yeux... »

Il la regarda. « Elle est très belle, aujourd'hui. Elle est pâle. Cela me plairait, de la voir toujours affligée, toujours malade. Quand elle reprend ses couleurs, il me semble que ce n'est plus elle. Quand elle rit, je ne puis me défendre d'un vague mouvement d'hostilité et

presque de colère contre son rire. Pas toujours, cependant. »

Sa pensée se perdit dans l'ombre du crépuscule. Il nota fugitivement, entre l'aspect du soir et l'aspect de l'aimée, une intime correspondance qui lui plut. Sous la pâleur de ce visage brun transparaissait comme un léger épanchement de violet ; et le petit ruban d'un jaune exquis, qu'elle avait autour du cou, laissait à découvert la tache brune de deux grains de beauté.

« Elle est très belle. Son visage a presque toujours une expression profonde, significative, passionnée. Là réside le secret de son charme. Jamais sa beauté ne me lasse ; elle me suggère sans cesse un nouveau rêve. Quels sont les éléments de cette beauté ? Je ne saurais le dire. Matériellement, elle n'est pas belle. Quelquefois, quand je la regarde, il m'arrive d'éprouver la pénible surprise d'une désillusion. C'est qu'alors ses traits me sont apparus dans leur vérité physique, sans être transfigurés, sans être illuminés par la force d'une expression spirituelle. Elle possède pourtant trois éléments divins de beauté : le front, les yeux, la bouche. Oui, divins. »

L'image du rire lui revint à la pensée.

« Que me racontait-elle hier ? Je ne sais plus quoi, un petit incident comique arrivé à Milan chez sa sœur pendant qu'elle s'y trouvait... *Comme nous avons ri !*... Donc, loin de moi, elle pouvait rire, être joyeuse. Or, j'ai gardé toutes ses lettres ; et toutes ses lettres sont pleines de tristesse, de larmes de regrets désespérés. »

Il sentit le coup d'une blessure, puis une inquiétude tumultueuse, comme s'il eût été en présence d'un fait grave et irréparable, mais encore mal

éclairci. En lui survenait le phénomène ordinaire de l'exagération sentimentale par voie d'images associées. Cet innocent éclat de rire se transformait en une hilarité incessante, de tous les jours, de toutes les heures, pendant toute la durée de l'absence. Hippolyte avait vécu gaiement une vulgaire existence, avec des gens inconnus de lui, parmi les camarades de son beau-frère, dans un cercle d'admirateurs stupides. Ses lettres affligées n'étaient que des mensonges. Il se rappela ce passage précis d'une lettre : « *Ici, la vie est insupportable ; amis et amies nous assiègent sans nous laisser une heure de tranquillité. Tu connais la cordialité milanaise...* » Et il eut dans l'esprit la vision claire d'Hippolyte entourée d'une foule bourgeoise de commis, d'avocats, de négociants. Elle souriait à tous, tendait la main à tous, écoutait d'ineptes conversations, faisait d'insipides réponses, s'assimilait à cette vulgarité.

Alors s'abattit sur son cœur tout le poids de la souffrance endurée depuis deux ans à la pensée de la vie que vivait sa maîtresse et du milieu inconnu où elle passait les heures qu'elle ne pouvait point passer avec lui. « Que fait-elle ? Qui voit-elle ? A qui parle-t-elle ? Comment se comporte-t-elle envers les personnes qu'elle fréquente, dont elle partage la vie ? » Éternelles questions, sans réponse !

Il pensa avec angoisse :

« Chacune de ces personnes lui prend quelque chose et, par conséquent, me prend quelque chose. Je ne saurai jamais l'influence que ces gens ont exercée sur elle, les émotions et les pensées qu'ils ont suscitées en elle. Hippolyte a une beauté pleine de séduction, ce genre de beauté qui tourmente les hommes et fait

naître en eux le désir. Parmi cette foule odieuse, on l'a souvent désirée. Le désir d'un homme transparait dans un regard, et le regard est libre, et la femme est sans défense contre le regard de l'homme qui la désire. Quelle peut être l'impression d'une femme qui s'aperçoit qu'on la désire? Certainement, elle ne reste pas impassible. Il doit se produire en elle un trouble, un émoi quelconque, quand ce ne serait que de la répugnance et du dégoût. Et voilà que le premier homme venu a le pouvoir de troubler la femme qui m'aime! En quoi consiste donc ma possession, à moi? »

Il souffrait beaucoup, parce que des images physiques illustraient son raisonnement intérieur.

« J'aime Hippolyte; je l'aime avec une passion que je jugerais indestructible, si je ne savais pas que tout amour humain doit finir. Je l'aime, et je n'imagine pas de voluptés plus profondes que celles qu'elle me donne. Plus d'une fois pourtant, à la vue d'une femme qui passait, j'ai été assailli d'un désir subit; plus d'une fois deux yeux féminins, entrevus quelque part à la dérobée, m'ont laissé dans l'âme comme un vague sillage de mélancolie; plus d'une fois j'ai rêvé à une femme rencontrée, à une femme aperçue dans un salon, à la maîtresse d'un ami. — Quelle peut être sa façon d'aimer? En quoi consiste son secret voluptueux? — Et, pendant quelque temps, cette femme m'a hanté l'esprit, non pas jusqu'à l'obsession, mais par intervalles et avec une longue persistance. Telle de ces images s'est même présentée soudain à mon esprit, lorsque je tenais Hippolyte dans mes bras. Eh bien! elle aussi, en voyant passer un homme, pourquoi n'aurait-elle pas été surprise par un

désir ? Si j'avais le don de lui regarder dans l'âme et si je voyais son âme traversée par un de ces désirs, fût-il aussi fugitif que l'éclair, sans aucun doute je croirais ma maîtresse souillée d'une tache indélébile et il me semblerait que je vais mourir de douleur. Cette preuve matérielle, je ne pourrai jamais l'avoir, parce que l'âme de ma maîtresse est invisible et impalpable ; ce qui ne l'empêche pas d'être beaucoup plus que le corps exposée aux violations. Mais l'analogie m'éclaire : la possibilité est certaine. Peut-être qu'en cet instant même ma maîtresse observe dans sa propre conscience une tache récente, et voit cette tache se dilater sous son regard. »

Heurté par la douleur, il eut un grand sursaut. Hippolyte lui demanda, d'une voix douce :

— Qu'as-tu ? A quoi pensais-tu ?

Il répondit :

— A toi.

— En bien ou en mal ?

— En mal.

Elle poussa un soupir ; puis elle demanda :

— Veux-tu que nous nous en allions ?

Il répondit :

— Allons-nous-en.

Ils se levèrent et reprirent le chemin qu'ils avaient parcouru. Hippolyte dit, avec des larmes dans la voix, lentement :

— Quelle triste soirée, mon amour !

Et elle s'arrêta, comme pour recueillir et savourer la tristesse éparsée dans le jour qui se mourait. Autour d'eux, maintenant, le Pincio était désert, plein de silence, plein d'une ombre violette où les bustes sur leurs gaines avaient une blancheur de monuments

funéraires. En bas, la ville se couvrait de cendres. Des gouttes de pluie, rares, tombaient.

— Où iras-tu ce soir ? que feras-tu ? demanda-t-elle.

Il répondit avec accablement :

— Ce que je ferai ? Je n'en sais rien.

Ils souffraient, debout à côté l'un de l'autre ; et ils pensaient avec terreur à une autre souffrance, bien connue et beaucoup plus cruelle, qui les attendait : à l'horrible torture dont les imaginations nocturnes déchireraient leur âme sans défense.

— Si tu veux, je resterai cette nuit avec toi, dit Hippolyte timidement.

George, dévoré par une sourde rancune intérieure, poussé par une furieuse envie d'être méchant et de se venger, répliqua :

— Non.

Mais son cœur protestait : « Rester loin d'elle cette nuit, tu ne le pourras pas ; non, tu ne le pourras pas. » Et, malgré les aveugles impulsions hostiles, le sentiment de cette impossibilité, la claire conscience de cette impossibilité absolue, lui donna une sorte de frisson intérieur, un étrange frisson de fierté exaltante, en présence de cette grande passion qui le possédait. Il se répéta à lui-même : « Cette nuit, je ne pourrai pas rester loin d'elle : non, je ne le pourrai pas... » Et il eut l'obscur sensation d'être dominé par une force étrangère. Un souffle tragique passa sur son esprit.

— George ! s'écria Hippolyte en lui serrant le bras, effrayée.

Il tressaillit. Il reconnut le lieu où ils avaient fait halte pour regarder la tache sanglante laissée par le suicidé. Il dit :

— Tu as peur ?

— Un peu, répondit-elle, toujours attachée à son bras.

Il se dégagea de cette étreinte, s'approcha du parapet, se pencha en avant. Déjà l'ombre avait envahi le fond de la rue ; mais il crut distinguer la tache noirâtre sur les dalles, parce qu'il en avait encore l'image fraîche dans la mémoire. Les suggestions du crépuscule créèrent un vague fantôme de cadavre, une forme indécise de jeune homme blond, sanglant. « Qui était cet homme ? Pourquoi s'est-il tué ? » En ce fantôme, c'est lui-même qu'il vit mort. Des pensées rapides, incohérentes, lui traversèrent le cerveau. Il revit, comme à la lueur d'un éclair, son pauvre oncle Démétrius, le frère cadet de son père, le consanguin suicidé : — un visage couvert d'un voile noir sur l'oreiller blanc ; une main longue, pâle et pourtant très virile ; sur la muraille, un petit bénitier d'argent suspendu par trois chaînettes et qui, de temps à autre, tintait au souffle du vent. « Si je me précipitais ? Sauter en avant, tomber très vite... Perd-on conscience à travers l'espace ? » Il imagina physiquement le heurt du corps contre la pierre, et il frissonna. Puis il ressentit par tous les membres une sorte de répulsion rude, angoissante, mêlée d'une étrange douceur. Son imagination lui représenta les délices de la nuit prochaine : — s'assoupir peu à peu dans la langueur ; se réveiller avec une surabondance de tendresse mystérieusement accumulée durant le sommeil... Images et pensées se succédaient en lui avec une rapidité extraordinaire.

Lorsqu'il se retourna, ses yeux rencontrèrent ceux d'Hippolyte, fixés sur lui, dilatés, démesurément ouverts ; et il crut y lire des choses qui accrurent son

trouble. Il passa son bras sous le bras de sa maîtresse, d'un geste affectueux qui lui était familier. Et elle serra bien fort ce bras contre son cœur. Tous deux éprouvaient un besoin subit de s'étreindre, de se fondre l'un dans l'autre, éperdument.

— On ferme ! on ferme !

Le cri des gardiens résonnait sous les bosquets, dans le silence.

— On ferme !

Après le cri, le silence paraissait plus lugubre ; et ces deux mots, vociférés à gorge déployée par des hommes qu'on ne voyait pas, causaient aux deux amants un heurt insupportable. Pour montrer qu'ils avaient entendu et qu'ils se disposaient à sortir, ils hâtèrent le pas. Mais, çà et là, dans les allées désertes, les voix s'obstinaient à répéter :

— On ferme !

— Maudits crieurs ! s'exclama Hippolyte avec un mouvement d'impatience, exaspérée, hâtant le pas davantage encore.

La cloche de la Trinité-des-Monts sonna l'Angelus. Rome apparut, semblable à un immense nuage grisâtre, informe, qui raserait le sol. Déjà, dans les maisons voisines, quelques fenêtres rougeoyaient, agrandies par le brouillard. Des gouttes de pluie rares, tombaient.

— Tu viendras chez moi cette nuit, n'est-ce pas ? demanda George.

— Oui, oui, je viendrai.

— De bonne heure ?

— Vers onze heures.

— Si tu ne venais pas, j'en mourrais.

— Je viendrai.

Ils se regardèrent dans les yeux ; ils échangèrent une promesse enivrante.

George, vaincu par l'attendrissement, demanda :

— Tu me pardonnes ?

Ils se regardèrent de nouveau, et leur regard était chargé de caresses.

Il dit, tout bas :

— Adorée !

Elle dit :

— Adieu ! Jusqu'à onze heures. pense à moi !

— Adieu !

Ils se séparèrent au bas de la rue Grégorienne. Elle descendit par la rue Capo-le-Casa. Tandis qu'elle s'éloignait sur le trottoir humide et luisant du reflet des étalages, il la suivait du regard.

« C'est cela. Elle me quitte ; elle rentre dans une maison qui m'est inconnue ; elle rentre dans la vie vulgaire, se dépouille de l'idéalité dont je la revêts ; elle devient une autre femme, une femme quelconque. Je ne sais plus rien d'elle. Les nécessités grossières de la vie la prennent, l'absorbent, l'avalissent... »

La boutique d'un fleuriste lui envoya au visage un parfum de violettes, et son cœur se gonfla d'aspirations confuses.

« Ah ! pourquoi nous serait-il interdit de rendre notre existence conforme à notre rêve et de vivre pour toujours en nous seuls ? »

Sur les dix heures du matin, George dormait encore d'un de ces sommeils profonds et réparateurs qui, dans la jeunesse, suivent une nuit de volupté, lorsque son domestique entra pour le réveiller.

De tort mauvaise humeur, il cria en se retournant dans son lit :

— Je n'y suis pour personne. Laissez-moi tranquille !

Mais il entendit la voix du visiteur importun qui, de la chambre voisine, lui adressait une prière.

— Tu m'excuseras, George, d'avoir insisté. Il faut absolument que je te parle.

George reconnut la voix d'Alphonse Exili, et il n'en fut que plus ennuyé.

Cet Exili était un camarade de collège, garçon d'intelligence médiocre, qui, ruiné par le jeu et la dé-

bauche, était devenu une sorte d'aventurier à la chasse des picaillons. Il gardait encore les apparences d'un beau jeune homme, malgré sa figure dévastée par le vice ; mais, dans sa personne et dans ses manières, il y avait ce je ne sais quoi de rusé et d'ignoble que prennent les gens réduits à vivre d'expédients et d'humiliations.

Il entra, attendit que le domestique fût sorti, prit un air bouleversé, et dit en mangeant la moitié des mots :

— Pardonne-moi, George, si cette fois encore j'ai recours à ton obligeance. Il faut que je paye une dette de jeu. Viens à mon aide. C'est une petite affaire : il ne s'agit que de trois cents francs. Pardonne-moi.

— Tiens ! tu paies donc tes dettes de jeu ? demanda George. Cela m'étonne.

Il lui infligea cet outrage avec un sans-gêne parfait. N'ayant pas su rompre tout commerce avec cet écornifleur, il employait contre lui le mépris, comme d'autres se servent d'un bâton pour se protéger contre un animal immonde.

Exili eut un sourire.

— Allons ! ne fais pas le méchant, pria-t-il d'une voix suppliante, comme une femme. Tu me les donnes, ces trois cents francs ? Je te les rendrai demain, parole d'honneur !

George éclata de rire. Il tira la sonnette pour appeler le domestique. Le domestique vint.

— Cherchez le trousseau des petites clefs, là, dans les vêtements qui sont sur le canapé.

Le domestique trouva les clefs.

— Ouvrez le second tiroir. Donnez-moi le grand portefeuille.

Le domestique donna le portefeuille.

— Bien. Allez.

Lorsque le domestique fut dehors, Exili, avec un sourire moitié timide et moitié convulsif, demanda :

— Ne pourrais-tu me donner quatre cents francs ?

— Non. Voici. C'est la dernière fois. Va-t'en.

George, au lieu de lui mettre les billets dans la main, les déposa sur le rebord du lit. Exili sourit, les prit, les mit dans sa poche ; puis, sur un ton ambigu où l'ironie se mêlait à l'adulation :

— Tu as un noble cœur, dit-il.

Il promena ses regards autour de la pièce.

— Tu as aussi une chambre à coucher délicieuse.

Il s'installa sur le canapé, se versa un petit verre de liqueur, remplit son porte-cigares.

— Et ta maîtresse d'à présent, comment l'appelles-tu ? Ce n'est plus, je crois, celle de l'an passé ?

— Va-t'en, Exili. Je veux dormir.

— Quelle splendide créature ! Les plus beaux yeux de Rome... Mais elle est absente, je suppose ? Depuis quelques jours, je ne l'ai pas rencontrée. Elle doit être en voyage. Elle a une sœur à Milan, ce me semble ?

Il se versa un autre petit verre et but d'un trait. Peut-être ne bavardait-il que pour se donner le temps de vider le flacon.

— Elle est séparée de son mari, n'est-ce pas ? J'imagine que ses finances sont assez mal en point ; et cependant elle est toujours habillée avec élégance. Il y a deux mois environ, je l'ai rencontrée rue du Babuino. Tu connais ton successeur probable... Mais non, tu ne dois pas le connaître. C'est Monti, le *mercante di campagna*, un grand et gros garçon d'un blond fadasse. Justement, ce jour-là, il était à ses troussees

dans la rue du Babuino. Tu sais, cela se voit au premier coup d'œil, quand un homme suit une femme... Et il a des sous, Monti !

Il prononça la dernière phrase avec un accent indéfinissable : un odieux accent d'envie et de cupidité. Puis il but pour la troisième fois, **sans bruit**.

— Tu dors, George ?

Au lieu de répondre, George fit semblant de dormir. Il avait tout écouté, mais il craignait qu'à travers les couvertures Exili ne perçût les battements de son cœur.

— George !

Il feignit de sursauter comme un homme qu'on réveille.

— Comment ! Tu es toujours ici ? Tu ne t'en vas pas ?

— Je m'en vais, fit l'autre en s'approchant du lit. Mais regarde donc ! Une épingle d'écaille !

Il se baissa pour la ramasser sur le tapis, l'examina curieusement. la posa sur le couvre-pied.

— Quel homme heureux ! fit-il encore sur le même ton ambigu. Et maintenant, au revoir. Mil'e remerciements !

Il tendit la main ; mais George laissa la sienne sous la couverture. Le bavard se dirigea vers la porte.

— Ton cognac est exquis. J'en prends encore un petit verre.

Il but et s'en alla. George, dans son lit, put savourer à loisir le poison.

III

Le second anniversaire tombait le 2 avril.

— Cette fois, dit Hippolyte, nous le célébrerons hors de Rome. Il faut que nous passions une grande semaine d'amour, tout seuls, n'importe où, mais ailleurs qu'ici.

George demanda :

— Te rappelles-tu le premier anniversaire, celui de l'autre année ?

— Oui, je me rappelle...

— C'était un dimanche, le dimanche de Pâques...

— Et je suis venue chez toi dans la matinée, à dix heures...

— Et tu avais cette petite jaquette anglaise qui me plaisait tant ! Tu avais apporté ton livre de messe...

— Oh ! ce matin-là, je n'ai pas été à la messe...

— Tu étais si pressée...

— Mon départ de la maison avait été presque une fuite. Tu sais, les jours de fête, je ne m'appartenais pas une seconde. Et pourtant, j'avais trouvé le moyen de rester avec toi jusqu'à midi. Et nous avions du monde à déjeuner, ce matin-là!

— Puis, de toute la journée, nous n'avons pas pu nous revoir. Ce fut un triste anniversaire...

— C'est vrai!

— Et ce soleil!

— Et cette forêt de fleurs dans ta chambre!...

— Moi aussi, ce matin-là, j'étais sorti un moment; j'avais acheté toute la place d'Espagne...

— Tu me jetais des poignées de feuilles de roses; tu m'avais mis une quantité de feuilles dans le cou, dans les manches... Tu te rappelles?

— Je me rappelle.

— Et puis, à la maison, en me déshabillant, j'ai tout retrouvé...

Elle sourit.

— Et, à mon retour, mon mari découvrit une feuille sur mon chapeau, dans le pli d'une dentelle!

— Tu me l'as raconté.

— Je ne sortis plus ce jour-là; je ne voulus plus sortir. Je repensais, je repensais... Oui, ce fut un triste anniversaire!

Après un intervalle de rêverie silencieuse, elle dit encore :

— Croyais-tu, dans ton cœur, que nous serions arrivés jusqu'au second anniversaire?

— Moi, non, répliqua-t-il.

— Et moi non plus.

George pensa : « Quel amour, que celui qui porte en soi le pressentiment de sa fin ! » Il pensa ensuite au

mari, sans haine et même avec une sorte de bienveillance compatissante. « Maintenant, elle est libre. Pourquoi suis-je donc plus inquiet qu'autrefois ? Ce mari, c'était pour moi une sorte de garantie ; je me le représentais comme un gardien qui préservait ma maîtresse contre tout danger... Je m'illusionne peut-être ; car, alors aussi, je souffrais beaucoup ; mais la souffrance passée semble toujours moins dure que la souffrance présente. » Poursuivant ses propres réflexions, il n'écoutait plus les paroles d'Hippolyte.

Hippolyte disait :

— Eh bien ! où irons-nous ? Il faut se décider. C'est demain le 1^{er} avril. J'ai déjà dit à ma mère : « Tu sais, maman : un de ces jours, je vais en voyage. » Il faut que je la prépare ; mais sois tranquille : j'inventerai pour elle un prétexte plausible. Laisse-moi faire.

Elle parlait gaiement ; elle souriait. Et, dans le sourire qui éclaira la fin de sa phrase, il crut découvrir le contentement instinctif qu'éprouve une femme lorsqu'elle combine quelque tromperie. La facilité avec laquelle Hippolyte réussissait à tromper sa mère lui déplut. Il repensa encore, et non sans regret, à la vigilance maritale. « Pourquoi souffrir si cruellement de cette liberté, puisqu'elle est au service de mon plaisir ? Je ne sais ce que je donnerais pour me soustraire à mon idée fixe, à mes craintes qui l'offensent. Je l'aime et je l'offense ; je l'aime et je la crois capable d'une action basse ! »

Elle disait :

— Pourtant, il faut que nous n'allions pas trop loin. Tu dois bien connaître un endroit paisible, solitaire, plein d'arbres, un peu étrange ? Tivoli, non ; Frascati, non.

— Prends le Bædeker, là, sur la table, et cherche.

— Cherchons ensemble.

Elle prit le livre rouge, s'agenouilla près du fauteuil où il était assis ; et, avec des gestes gracieux, d'une grâce enfantine, elle se mit à feuilleter. Par moments, elle lisait quelques lignes à voix basse.

Il la regardait, séduit par la finesse de la nuque d'où les cheveux remontaient vers le sommet de la tête, tordus en une sorte de volute, noirs avec des reflets de lumière. Il regardait les deux petites taches brunes des grains de beauté, les Jumeaux, posés l'un à côté de l'autre sur la pâleur du cou velouté auquel ils donnaient un charme ineffable. Il fit la remarque qu'elle n'avait point de boucles d'oreilles. En effet, depuis deux ou trois jours, elle ne portait plus ses boucles de saphir. « Ne les a-t-elle point sacrifiées à un embarras d'argent ? Qui sait si, dans son intérieur, elle ne subit point la gêne de dures nécessités quotidiennes ? » Il dut se faire à lui-même une sorte de violence pour regarder en face l'idée qui l'obsédait. Voici quelle était cette idée : « Lorsqu'elle sera fatiguée de moi (et cela ne tardera guère), elle tombera aux mains du premier venu qui lui offrira une existence facile et qui, en échange d'un plaisir sensuel, l'affranchira du besoin. Cet homme pourrait bien être le *mercante* dont parlait Exili. Par dégoût des petites misères, elle triomphera de l'autre dégoût ; elle s'adaptera. Peut-être aussi n'aura-t-elle à triompher d'aucune répugnance. »

Il se souvint de la maîtresse d'un de ses camarades, la comtesse Albertini. Cette femme, séparée de son mari, restée libre sans fortune, était descendue progressivement jusqu'aux amours lucratives, avec assez d'adresse pour sauver les apparences. Il se souvint

encore d'un second exemple, qui rendit plus vraisemblable la possibilité de ce qu'il craignait. Et, devant cette possibilité qui émergeait de l'avenir obscur, il éprouva une indicible douleur. — Désormais, ses appréhensions ne devaient plus lui laisser de répit; tôt ou tard il était condamné à voir la chute de la créature qu'il avait placée si haut. La vie était pleine de telles déchéances.

Elle disait, toute chagrine :

— Je ne trouve rien. Gubbio, Narni, Viterbe, Orvieto... Regarde le plan d'Orvieto : couvent de Saint-Pierre, couvent de Saint-Paul, couvent de Jésus, couvent de Saint-Bernardin, couvent de Saint-Louis, couvent de Saint-Dominique, couvent de Saint-François, couvent des Serviteurs de Marie...

Elle lisait sur un ton de cantilène, comme si elle eût récité une litanie. Tout à coup, elle se mit à rire, renversa la tête, offrit son beau front aux lèvres de son amant. Elle était dans une de ces minutes de bonté expansive qui lui donnaient un air de jeune fille.

— Que de couvents ! que de couvents ! Ce doit être un pays étrange ! Veux-tu que nous allions à Orvieto ?

George eut la sensation de recevoir sur l'âme une soudaine ondée de fraîcheur. Il s'abandonna avec gratitude à ce réconfort. Et, comme il pressait de ses lèvres le front d'Hippolyte, il y cueillit le souvenir de la cité guelfe, de la cité déserte qui se recueille dans la muette adoration de son Dôme merveilleux.

— Orvieto ! Tu n'y es jamais allée ? Figure-toi, au sommet d'un rocher de tuf, sur une vallée mélancolique, une ville si parfaitement silencieuse qu'on la dirait sans habitants : fenêtres closes ; ruelles grises où l'herbe croît ; un capucin qui traverse une place ; un

évêque qui, devant un hôpital, descend d'un carrosse tout noir, avec un domestique décrépît à la portière ; une tour dans un ciel blanc, pluvieux ; une horloge qui sonne lentement les heures ; et, tout à coup, au fond d'une rue, un miracle : le Dôme !

Hippolyte dit, un peu songeuse, comme si elle avait eu dans les yeux la vision de cette cité du silence :

— Quelle paix !

— J'ai vu Orvieto en février, par un temps comme celui d'aujourd'hui, incertain : quelques gouttes de pluie, quelques rayons de soleil. J'y suis resté un jour, et j'étais triste en repartant : j'emportais avec moi la nostalgie de cette paix... Oh ! quelle paix ! Je n'avais pas d'autre compagnie que moi-même, et je faisais ce rêve : « Avoir une maîtresse ou, pour mieux dire, une sœur-amante qui serait pleine de dévotion ; et venir ici, demeurer ici un mois, un long mois d'avril, d'un avril un peu pluvieux, cendré mais tiède, avec des averses de soleil ; passer des heures et des heures dans la cathédrale, devant, autour ; aller cueillir des roses dans les jardins des couvents ; aller chez les religieuses prendre des confitures ; boire l'*Est-Est-Est* dans une petite tasse étrusque : aimer beaucoup et dormir beaucoup, dans un lit moelleux, tout voilé de blanc, virginal... »

Ce rêve fit sourire Hippolyte de bonheur. Elle dit, d'un air ingénu :

— Je suis dévote, moi ! Veux-tu m'emmener à Orvieto ?

Et, se pelotonnant toute au pied de l'aimé, elle lui prit les mains. Une immense douceur l'envahissait ; elle avait déjà l'avant-goût de ce repos, de cette oisiveté, de cette mélancolie.

— Raconte encore !

Il lui mit un baiser sur le front, longuement, avec une émotion chaste. Puis il la caressa longuement du regard.

— Tu as le front si beau ! dit-il avec un petit frisson.

En ce moment-là, l'Hippolyte réelle correspondait pour lui à la figure idéale qui vivait dans son cœur. Il la voyait bonne, tendre, soumise, respirant une noble et douce poésie. Selon la devise qu'il lui avait donnée, elle était grave et suave : — *gravis dum suavis*.

— Raconte encore, murmura-t-elle.

Une lumière adoucie entrait par le balcon. De temps à autre, on entendait un faible bruissement sur les vitres ; et les gouttes de pluie avaient un crépitement étouffé.

IV

« Puisque nous avons déjà savouré en rêve l'essence du plaisir, puisque nous avons goûté ce que nos sensations et nos sentiments auraient de plus rare et de plus délicat, je suis d'avis que nous renoncions à l'expérience du réel. N'allons point à Orvieto. » Et il choisit un autre lieu : Albano-Laziale.

George ne connaissait ni Albano, ni Ariccia, ni le lac de Némi. Hippolyte, dans son enfance, était venue à Albano chez une tante, morte maintenant. Pour lui, ce voyage aurait donc le charme de l'inconnu, et, pour elle, le mirage des lointains souvenirs. « Ne semble-t-il pas qu'un nouveau spectacle de beauté renouvelle et purifie l'amour ? Les souvenirs de l'âge virginal n'embaument-ils pas le cœur d'un parfum toujours frais et bienfaisant ? »

Ils décidèrent de partir le 2 avril, par le train de

midi. Exact au rendez-vous donné dans la gare, tous deux, lorsqu'ils se retrouvèrent parmi la foule, sentirent une joie inquiète leur pénétrer l'âme.

— Ne va-t-on pas nous voir ? dis, ne va-t-on pas nous voir ? demandait Hippolyte, moitié rieuse et moitié tremblante, parce qu'elle s'imaginait que tous les yeux étaient fixés sur elle. Combien de temps encore avant le départ ? Mon Dieu ! comme j'ai peur !

Ils espéraient occuper dans le train un compartiment vide ; mais, à leur grand regret, ils durent se résigner à avoir trois compagnons de voyage. George salua un monsieur et une dame.

— Qui est-ce ? demanda Hippolyte en se penchant à l'oreille de son ami.

— Je te le dirai.

Elle examina le couple curieusement. Le monsieur était un vieillard à la longue barbe vénérable, au large crâne chauve et jaunâtre, marqué sur le milieu d'une dépression profonde, d'une espèce d'ombilic énorme et difforme, pareil à l'empreinte que ferait un gros doigt pressé sur une matière molle. La dame, enveloppée d'un châle persan, montrait sous une sorte d'abat-jour un visage émacié et méditatif ; et, dans sa toilette, dans sa physionomie, on retrouvait quelque chose de la caricature anglaise d'une *blue-stocking*. Les yeux du vieillard, glauques, avaient pourtant une vivacité singulière ; ils semblaient illuminés par une flamme intérieure comme ceux d'un extatique. D'ailleurs il avait répondu au salut de George par un sourire très doux.

Hippolyte cherchait dans sa mémoire. Où donc pouvait-elle avoir rencontré ces deux personnes ? Elle ne parvenait pas à préciser son souvenir ; mais elle

avait le sentiment confus que ces étranges figures de vieillards faisaient partie d'un de ses souvenirs d'amour.

— Qui est-ce ? dis-moi, répéta-t-elle à l'oreille de George.

— Les Martlet : master Martlet et sa femme. Ils nous portent bonheur. Sais-tu où nous les avons rencontrés ?

— Non ; mais je suis sûre que je les ai vus quelque part.

— C'était à la chapelle de la rue Belsiana, le 2 avril, quand je t'ai connue...

— Ah ! oui, je me rappelle !

Ses yeux rayonnèrent ; le cas lui parut merveilleux. Elle examina de nouveau les deux vieillards avec une sorte d'attendrissement.

— Quel bon augure !

Une mélancolie délicieuse l'envahissait. Elle appuya sa tête au dossier et repensa aux choses d'autrefois. Elle revit la petite église de la rue Belsiana, mystérieuse, noyée dans une pénombre bleuâtre : — sur la tribune, dont la courbure ressemblait à celle d'un balcon, une guirlande de jeunes filles qui chantaient en chœur ; au bas, un groupe de musiciens avec leurs instruments à cordes, debout devant des pupitres de sapin blanc ; autour, dans les stalles de chêne, les auditeurs assis, peu nombreux, presque tous blancs ou chauves. Le maître de chapelle battait la mesure. Un pieux parfum évaporé d'encens et de violettes se mélangeait à la musique de Sébastien Bach.

Vaincue par la suavité des souvenirs, elle se pencha de nouveau vers son amant et murmura :

— Tu y repenses, toi aussi ?

Elle aurait voulu lui communiquer son émotion,

si prouver qu'elle n'avait rien oublié, pas même les moindres circonstances de cet événement solennel. Lui, d'un geste turtif, chercha la main d'Hippolyte sous les larges plis du manteau de voyage, et la garda serrée dans la sienne. Tous deux éprouvaient dans l'âme un frémissement qui leur rappelait certaines sensations délicates des premiers jours. Et ils demeurèrent en cette attitude, pensifs, un peu extatiques, un peu engourdis dans la tiédeur, bercés par le mouvement égal et continu du train, entrevoyant parfois dans la brume, à travers les glaces, un paysage verdâtre. Le ciel s'était couvert; il pleuvait. Mr Martlet somnolait dans un coin; Mrs Martlet lisait une revue, le *Lyceum*. Le troisième voyageur dormait profondément, la toque rabattue sur les yeux.

« Si le chœur perdait la mesure, Mr Martlet battait les temps avec énergie, comme le maître de chapelle. A un certain moment, tous les vieillards battaient les temps, comme envahis par la folie de la musique. Il y avait dans l'air un parfum évaporé d'encens et de violettes. » George s'abandonnait avec délices aux remous capricieux de sa mémoire. « Aurais-je pu rêver pour mon amour un prélude plus étrange et plus poétique? Cela ressemble à un souvenir de quelque lecture romanesque; et, au contraire, cela est un souvenir de ma vie réelle. J'en garde les moindres détails présents aux yeux de l'âme. La poésie de ce commencement a répandu plus tard sur tout mon amour une ombre de rêve. » Dans l'engourdissement d'une légère torpeur, il s'attardait à certaines images confuses qui prenaient pour son esprit une sorte de fascination musicale. « Quelques grains d'encens... un petit bouquet de violettes... »

— Regarde comme Mr Martlet dort ! lui dit tout bas Hippolyte. Aussi calme qu'un enfant !

Puis elle ajouta, souriante :

— Toi aussi, n'est-ce pas ? tu as un peu sommeil. Il pleut toujours. Quel alanguissement étrange ! Je sens mes paupières lourdes.

Et, les yeux mi-clos, elle le regarda d'entre ses longs cils.

George pensait : « Tout de suite, ses cils m'ont plu. Elle était au milieu de la chapelle, assise sur un siège à haut dossier. Son profil se dessinait sur la clarté pleuvant de la fenêtre. Lorsque les nuages se dissipèrent au dehors, la clarté s'aviva soudain. Elle fit un petit mouvement, et, dans la lumière, toute la longueur de ses cils m'apparut : une longueur prodigieuse ! »

— Dis, pour arriver, faut-il beaucoup de temps encore ? demanda Hippolyte.

Le sifflet de la locomotive annonçait le voisinage d'une station.

— Je te parie, reprit-elle, que nous avons été plus loin qu'il ne fallait.

— Oh ! non.

— Eh bien, informe-toi.

— Segni-Paliano ! criait une voix rauque le long des portières.

George, un peu effaré, tendit la tête et demanda :

— C'est Albano ?

— Non, monsieur ; c'est Segni-Paliano, répondit l'homme avec un sourire. Vous allez à Albano ? Alors vous auriez dû descendre à la Cecchina.

Hippolyte partit d'un éclat de rire si fort que Mr et Mrs Martlet la regardèrent avec stupéfaction. George partagea aussitôt cette hilarité contagieuse.

— Que faire ?

— Avant tout, il faut descendre !

George tendit les valises à un homme de service, tandis qu'Hippolyte continuait à rire de son rire frais et alerte, réjouie de cette mésaventure dont elle avait pris tout de suite son parti. Mr Martlet avait l'air de recevoir en pleine poitrine, avec une bénignité radieuse, cette ondée de jeunesse semblable à une ondée de soleil. Il salua de la tête Hippolyte qui, au fond du cœur, éprouvait un vague regret de descendre.

— Pauvre master Martlet ! dit-elle sur un ton moitié grave et moitié badin, en suivant des yeux le train qui s'éloignait dans la campagne terne et solitaire. Cela me chagrine de le quitter. Sais-je si je le reverrai jamais ?

Puis, se tournant vers George :

— Et maintenant ?

Un employé de la station les renseigne :

— Le train pour la Cecchina passe à quatre heures et demie.

— Cela s'arrange, reprit Hippolyte. Il est deux heures et demie. Or, je te déclare que, à partir de ce moment, je prends la haute direction du voyage. Toi, tu te laisseras conduire. Allons, mon petit George, serre-toi contre moi, fais bien attention de ne pas te perdre.

Elle lui parlait comme à un bébé, par plaisanterie. Ils se sentaient tous deux en gaieté.

— Où est Segni ? Où est Paliano ?

On n'apercevait aucun village aux alentours. Les collines basses étalaient sous un ciel gris leur verdure incertaine. Près de la voie, un seul petit arbre, grêle et tordu, se balançait dans l'air humide.

Comme il bruinaît, les deux fourvoyés cherchèrent

un refuge à la gare, dans une petite salle où il y avait une cheminée sans feu. Sur une muraille pendait une vieille carte géographique en lambeaux, sillonnée de lignes noires ; sur une autre muraille pendait un carré de carton, avec une réclame pour un élixir. Vis-à-vis de cette cheminée qui n'avait plus mémoire de la flamme, un canapé recouvert de toile cirée perdait par mille blessures son âme d'étoupe.

— Regarde! s'écria Hippolyte qui lisait le Bædeker. A Segni, il y a l'Hôtellerie de Gaetanino!

Cette dénomination les fit rire.

— Si nous fumions une cigarette? dit George. Il est trois heures. C'est l'heure où j'allais entrer dans la chapelle, il y a deux ans.

Et, de nouveau, le souvenir du grand jour lui occupa l'esprit. Pendant quelques minutes, ils fumèrent sans rien dire, écoutant la pluie qui redoublait. A travers les vitres embuées, ils voyaient le chétif petit arbre se tordre sous la rafale.

— Mon amour date de plus loin que le tien, dit George. Dès avant ce jour-là, il était né.

Elle protesta.

Et lui, d'un air tendre, fasciné par le charme profond des jours irrévocablement enfuis :

— Je te vois encore passer, la première fois! continua-t-il. Quelle impression ineffaçable! C'était vers le soir, lorsque les lumières commencent à s'allumer, lorsque tombent sur les rues des floés d'azur... J'étais devant les vitrines d'Alinari, seul; je regardais les figures, mais je les distinguais à peine; c'était un état indéfinissable: un peu de lassitude, beaucoup de tristesse, avec je ne sais quel vague besoin d'idéalité... Ce soir-là, j'avais une soif ardente de poésie, d'élé-

vation, de choses délicates et spirituelles. Était-ce un pressentiment ?

Il fit une longue pause : mais Hippolyte ne parla point, attendant qu'il poursuyvit, toute au plaisir exquis de l'écouter parmi la légère fumée des cigarettes qui semblait mettre un voile de plus sur ce souvenir voilé.

— C'était en février. Note ceci : justement, ces jours-là, j'avais visité Orvieto. Je crois même que, si j'étais alors chez Alinari, c'était pour lui demander une photographie du reliquaire. Et tu as passé !... Depuis, en deux ou trois autres circonstances, deux ou trois, pas davantage, je t'ai vue aussi pâle, de cette singulière pâleur. Tu ne peux te figurer, Hippolyte, combien tu étais pâle. Jamais je n'ai réussi à trouver une comparaison. Je pensai : « Comment cette femme peut-elle se tenir debout ? Elle ne doit plus avoir dans les veines une seule goutte de sang. » C'était une pâleur surnaturelle qui te donnait l'apparence d'une créature sans corps, dans ce flot d'azur tombant du ciel sur le pavé. Je ne fis pas attention à l'homme qui t'accompagnait ; je ne voulus pas te suivre ; je n'obtins pas même de toi un simple regard... Voici un autre détail que je me rappelle : tu t'arrêtas quelques pas plus loin, parce qu'un allumeur de réverbères encombra le trottoir. Eh bien ! je vois encore en l'air le scintillement de la petite flamme au sommet de la hampe, je vois l'embrassement subit du gaz qui t'inonda de clarté.

Hippolyte sourit, mais avec un peu de tristesse, avec cette tristesse qui serre le cœur des femmes lorsqu'elles regardent leur portrait d'autrefois.

— Oui, j'étais pâle, dit-elle : j'avais quitté le lit depuis quelques semaines seulement, après une maladie de trois mois. J'avais vu la mort de près.

Une rafale de pluie s'abattit sur les glaces. On voyait le petit arbre s'agiter d'un mouvement presque circulaire, comme sous l'effort d'une main qui aurait voulu le déraciner. Pendant quelques minutes, ils regardèrent tous deux cette agitation furieuse, qui, dans le blémissement, dans la nudité, dans l'inerte torpeur de la campagne, prenait une apparence étrange de vie consciente. Hippolyte éprouva presque de la compassion. La souffrance imaginaire de l'arbre les mettait en face de leur propre souffrance. Ils considérèrent mentalement la grande solitude qui s'étendait autour de la gare, cette misérable bâtisse devant laquelle passait de temps à autre un train chargé de voyageurs divers dont chacun portait en son âme une inquiétude diverse. Les images tristes se succédaient dans leur esprit, très rapides, suggérées par les mêmes choses qu'ils avaient vues tout à l'heure avec des yeux gais. Et, lorsque les images se dissipèrent, lorsque leur conscience, cessant de s'y attacher, se replia sur elle-même, ils trouvèrent tous deux au fond de leur être une angoisse unique et indicible : le regret des jours irrémédiablement perdus.

Leur amour avait derrière lui un long *passé* : il traînait derrière lui, dans le temps, un immense filet obscur, plein de choses mortes.

— Qu'as-tu? demanda Hippolyte avec une légère altération dans la voix.

— Et toi, qu'as-tu? demanda George en la regardant fixement.

Ni l'un ni l'autre ne répondit à la question. Ils se turent ; ils recommencèrent à regarder par les glaces. Le ciel parut avoir comme un sourire éploré. Une faible lueur effleura une colline, y répandit une dorure fugi-

tive, s'éteignit. D'autres lueurs s'allumèrent encore, puis moururent.

— Hippolyte Sanzio ! dit George, qui prononça ce nom avec lenteur, comme pour en savourer le charme. Combien mon cœur palpita, lorsque je sus enfin que tel était ton nom ! Dans ce nom, combien de choses j'ai vues et senties ! C'était le nom d'une de mes sœurs, qui est morte. Ce beau nom m'était familier. Je pensai immédiatement, avec une émotion profonde : « Oh ! si mes lèvres pouvaient reprendre leur chère habitude ! » Ce jour-là, du matin au soir, les souvenirs de la morte se mêlèrent d'une façon exquise à mon rêve secret. Je ne me mis point en quête de toi ; je m'interdis les poursuites ; je voulus n'être jamais importun ; mais, au fond, j'avais une confiance inexplicable : j'étais sûr que, tôt ou tard, tu me connaîtrais et m'aimerais. Quelles sensations délicieuses ! Je vivais hors du réel ; je ne nourrissais mon esprit que de musique et de lectures exaltantes. Un jour, il m'arriva de t'apercevoir à un concert donné par Jean Sgambati ; mais je t'aperçus seulement lorsque tu étais sur le point de quitter la salle. Tu me jetas un regard... Une autre fois encore, tu m'as regardé, tu te rappelles peut-être ? lorsque nous nous rencontrâmes à l'entrée de la rue du Babuino, en face de la librairie Piale.

— Oui, je me rappelle.

— Tu avais une fillette avec toi.

— Oui ; c'était Cécile, une de mes nièces.

— Je m'arrêtai sur le trottoir pour te laisser passer. Je remarquai que nous avions tous deux la même taille. Tu étais moins pâle que d'habitude. Un éclair d'orgueil me traversa l'esprit...

— Tu avais deviné juste.

— Tu te rappelles? Ce fut vers la fin de mars. J'attendais avec une confiance croissante. Je vivais au jour le jour, m'absorbant dans la pensée de la grande passion que je sentais venir. Comme je t'avais vue deux fois avec un petit bouquet de violettes, j'emplissais de violettes toute ma maison. Oh! ce début de printemps, je ne l'oublierai jamais! Et ces sommeils du matin dans le lit, si légers, si diaphanes!... Et ces réveils lents, indécis, où, pendant que mes yeux s'ouvraient à la lumière, mon esprit tardait encore à reprendre le sentiment de la réalité!... Je me rappelle que certains artifices puérils suffisaient pour me procurer une sorte d'ivresse illusoire. Je me rappelle qu'un jour, au concert du Quintette, en écoutant une sonate de Beethoven qui emplissait le retour périodique d'une phrase grandiose et passionnée, je m'exaltai jusqu'à la folie par la répétition intérieure d'une phrase poétique où il y avait ton nom.

Hippolyte sourit; mais, l'entendant parler avec cette préférence évidente des toutes premières manifestations de son amour, elle éprouvait au fond du cœur un déplaisir. Ce temps-là lui paraissait donc plus doux que le présent? Ces souvenirs lointains étaient donc ses plus chers souvenirs?

George continua :

— Tout le dédain que j'ai pour la vie vulgaire n'aurait jamais suffi à m'inspirer le rêve d'un asile aussi fantastique et mystérieux que l'oratoire abandonné de la rue Belsiana. Tu te rappelles? La porte qui s'ouvre sur la rue, en haut des marches, était close, close depuis des années peut-être. On passait par une ruelle latérale qui sentait le vin et où il y avait une enseigne rouge de cabaret, avec un grand bouchon.

Tu te rappelles? On entrait par derrière, en traversant une sacristie à peine assez grande pour contenir un prêtre et un sacristain. C'était l'entrée du sanctuaire de la Sagesse... Oh! ces vieillards, ces vieilles femmes, tout autour, dans les stalles vermoulues! Où Alexandre Memmi était-il allé chercher son auditoire? Ce que tu ne savais pas sans doute, mon amour, c'est que, dans ce concile de philosophes mélomanes, tu personifiais la Beauté Martlet, vois-tu, Mr Martlet est un des bouddhistes les plus convaincus de notre époque; et sa femme a écrit un livre sur la *Philosophie de la Musique*. La dame assise près de toi, c'était Marguerite Traube Boll, une doctoresse célèbre qui continue les travaux de son défunt mari sur les fonctions visuelles. Le nécromancien au long manteau verdâtre qui entra sur la pointe des pieds, c'était un juif, un médecin allemand, le docteur Fleischl, pianiste supérieur, fanatique de Bach. Le prêtre assis sous la croix, c'était le comte Castracane, un botaniste immortel. Un autre botaniste, un bactériologiste, un microscopiste insigne, Cuboni, lui faisait face. Et il y avait aussi Jacques Moleschott, cet inoubliable vieillard, candide, énorme; il y avait Blaserna, le collaborateur d'Helmholtz pour la théorie des sons; il y avait Mr Davys, un peintre philosophe, un préraphaélite plongé dans le brahmanisme... Et les autres encore, peu nombreux, c'étaient tous des intelligences d'élite, des esprits rares, adonnés aux plus hautes spéculations de la science moderne, froids explorateurs de la vie et adorateurs passionnés du rêve.

Il s'interrompit pour évoquer en lui-même le tableau.

— Ces sages écoutaient la musique avec un enthousiasme religieux; les uns prenaient une attitude inspirée;

d'autres faisaient des gestes inconscients, à l'imitation du maître de chapelle; d'autres, tout bas, unissaient leur chant au chant du chœur. Le chœur, voix d'hommes et voix de femmes, occupait la tribune de bois peint, où restaient à peine quelques traces de dorure. Sur le devant, les jeunes filles formaient un groupe, avec leurs partitions tenues à la hauteur du visage. En bas, sur les pupitres grossiers des violonistes, des bougies brûlaient, taches d'or sur un fond d'ombre bleuâtre. Çà et là, leurs petites flammes se reflétaient sur la caisse vernie d'un instrument, mettaient un point lumineux au bout d'un archet. Alexandre Memmi, un peu raide, chauve, avec une courte barbe noire, avec des lunettes d'or, debout en face de l'orchestre, battait la mesure d'un geste sévère et sobre. A la fin de chaque morceau, un murmure s'élevait dans la chapelle et des rires mal réprimés descendaient de la tribune, parmi le froissement des cahiers dont on tournait les pages. Lorsque le ciel venait à s'éclaircir, on voyait pâlir la flamme des bougies; et une croix très haute qui avait figuré jadis aux processions solennelles, une croix tout ornée de feuillages et d'olives d'or, se détachait sur la muraille en saillie de lumière. Les têtes blanches et chauves des auditeurs luisaient sur les dossiers de chêne. Puis, tout à coup, par un nouveau changement du ciel, l'ombre recommençait à s'étendre sur les choses, pareille à un brouillard léger. Une onde à peine perceptible de subtils effluves — encens ou benjoin? — se dispersait dans la nef. Sur l'unique autel, dans des vases de verre, deux bouquets de violettes un peu passées exhalaient un soufuffle de printemps; et ce double parfum mourant était comme la poésie des songes que la musique évoquait dans

l'âme des vieillards, tandis qu'à côté d'eux, en de tout autres âmes, s'épanouissait un tout autre songe : telle une aurore sur des neiges fondantes.

Cette scène, il se plaisait à la reconstruire, à la poétiser, à la réchauffer d'un souffle lyrique.

— N'est-ce pas invraisemblable, incroyable ? s'écria-t-il. A Rome, dans la ville de l'inertie intellectuelle, un maître de musique, un bouddhiste qui a publié deux volumes d'essais sur la philosophie de Schopenhauer, se donne le luxe de faire exécuter une messe de Sébastien Bach pour son seul plaisir, dans une chapelle mystérieuse, devant un auditoire de grands savants mélomanes dont les filles chantent en chœur. N'est-ce point une page d'Hoffmann ? Par une après-midi de printemps un peu grise mais tiède, ces vieux philosophes quittent les laboratoires où ils ont lutté obstinément pour arracher à la vie un de ses secrets ; et ils se rassemblent dans un oratoire caché pour satisfaire jusqu'à l'ivresse la passion qui rapproche leurs cœurs, pour s'élever hors de la vie, pour vivre idéalement dans le rêve. Et, au milieu de ce concile de vieillards, une exquise idylle musicale se déroule entre la cousine du bouddhiste et l'ami du bouddhiste, idéalement. Et, quand la messe est finie, le bouddhiste, qui ne se doute de rien, présente à la divine Hippolyte Sanzio l'amant futur !

Il se mit à rire et se leva.

— J'ai fait, ce me semble, une commémoration dans les règles.

Pendant un instant, Hippolyte demeura encore un peu absorbée. Puis elle dit :

— Tu te rappelles ? C'était un samedi, la veille du dimanche des Rameaux.

A son tour elle se leva, s'approcha de George, lui mit sur la joue un baiser.

— Veux-tu que nous sortions ? Il ne pleut plus.

Ils sortirent et se promenèrent sur le trottoir humide que faisait reluire un soleil amorti. L'air froid leur donna un saisissement. Aux alentours, les petites collines ondulées verdoyaient, sillonnées de stries lumineuses ; çà et là, de larges flaques d'eau reflétaient l'image pâle d'un ciel dont l'azur profond se dilatait entre les nuages floconneux. Le petit arbre, dégouttant d'eau, s'éclairait par moments d'une lueur.

— Ce petit arbre restera dans notre souvenir, dit Hippolyte en s'arrêtant pour le regarder. Il est si seul, si seul !

La cloche annonça l'approche du train. Il était quatre heures un quart. Un homme de service s'offrit pour aller prendre les billets. George demanda :

— Quand serons-nous à Albano ?

— Vers sept heures.

— Il fera nuit, dit Hippolyte.

Comme elle avait un peu froid, elle prit le bras de George ; et elle eut plaisir à penser qu'ils arriveraient dans un hôtel inconnu par cette soirée fraîche et qu'ils dîneraient seuls devant un feu flambant.

George s'aperçut qu'elle tremblait et lui demanda :

— Veux-tu rentrer ?

Elle répondit :

— Non. Tu vois bien qu'il fait du soleil ; je me réchaufferai.

Un indicible besoin d'intimité l'avait prise. Elle se serra contre lui, devint subitement caressante, eut des séductions dans la voix, dans le regard, dans le contact, dans les gestes, dans tout son être. Elle vou-

lait répandre sur l'aimé les plus féminins de ses charmes ; elle voulait l'enivrer, l'éblouir d'un éclat de bonheur présent capable d'éclipser le reflet du bonheur passé, elle voulait lui paraître plus aimable, plus adorable, plus désirable qu'autrefois. Une peur l'assaillit, atroce : qu'il pût regretter la femme de jadis, soupirer après les douceurs abolies, croire qu'alors seulement il avait atteint le comble de l'ivresse. Elle pensait : « Ses souvenirs m'ont versé tant de mélancolie dans l'âme ! J'ai eu peine à retenir mes pleurs. Et lui aussi, peut-être, il est triste intérieurement. Comme le passé pèse sur l'amour ! » Elle pensait : « Peut-être est-il fatigué de moi ? Peut-être ignore-t-il cette fatigue, et ne se l'avoue-t-il pas à lui-même, et se fait-il illusion ? Mais il est peut-être incapable maintenant de trouver en moi aucun bonheur. Si je lui suis chère encore, c'est peut-être seulement parce qu'il rencontre en moi un motif pour ses chères tristesses. Hélas ! moi aussi, à ses côtés, je ne goûte que de rares moments de bonheur véritable ; je souffre, moi aussi. Et cependant je l'aime, et j'aime ma souffrance, et mon unique désir est de lui plaire, et je ne conçois point la vie sans cet amour. Pourquoi sommes-nous donc si tristes, puisque nous nous aimons ? »

Elle s'appuyait fort sur le bras de l'aimé, le regardant avec des yeux où l'ombre des pensées donnait à sa tendresse une expression plus profonde.

« Il y a deux ans, vers la même heure, nous sortions ensemble de la chapelle ; et il me parlait de choses étrangères à l'amour, d'une voix qui me touchait le cœur, qui m'effleurait l'âme comme une caresse de lèvres ; et cette caresse idéale, je la savourais comme un long baiser. Je tremblais, je tremblais sans cesse,

parce que je sentais naître en moi un sentiment inconnu. Oh ! ce fut une heure divine !... Nous avons atteint aujourd'hui notre second anniversaire, et nous nous aimons encore. Tout à l'heure, il parlait ; et, si sa voix me troublait autrement que jadis, elle me troublait toujours jusqu'au fond de l'âme. Nous avons devant nous une soirée délicieuse. Pourquoi regretter les jours lointains ? Notre liberté, notre intimité présentes ne valent-elles pas les incertitudes et les hésitations de ce temps-là ? Nos souvenirs mêmes, si nombreux, n'ajoutent-ils pas un nouveau charme à notre amour ? Je l'aime, je me donne à lui tout entière ; en présence de son désir, je ne connais plus de pudeur. En deux ans, il m'a transformée ; il a fait de moi une autre femme ; il m'a donné des sens nouveaux, une âme nouvelle, une intelligence nouvelle. Je suis sa créature. Il peut s'enivrer de moi comme d'une de ses pensées. Je lui appartiens toute, à présent et pour toujours. »

Elle demanda, se serrant plus fort contre lui, avec passion :

— N'es-tu pas heureux ?

L'accent de cette demande le troubla ; et, comme si un souffle chaud l'eût investi à l'improviste, il eut un frisson de bonheur vrai. Il répondit :

— Oui, je suis heureux !

Et, lorsqu'ils entendirent le sifflet de la locomotive, leurs cœurs eurent la même palpitation.

Enfin ils étaient seuls dans leur compartiment. Ils fermèrent toutes les glaces, attendirent que le train se mit en marche, s'enlacèrent, s'embrassèrent, se répétèrent tous les noms caressants dont leur tendresse de deux années avait fait usage. Puis ils se tinrent assis à

côté l'un de l'autre, avec un vague sourire sur les lèvres et dans les yeux, avec la sensation que peu à peu la course rapide de leur sang se ralentissait. Ils regardèrent à travers les glaces le paysage monotone qui voyait dans une brume teintée de violet.

Hippolyte dit :

— Pose la tête sur mes genoux, ici, et couche-toi.

Il posa la tête, se coucha.

Elle dit :

— Le vent t'a dérangé les moustaches.

Et, du bout des doigts, elle releva quelques poils légers qui retombaient sur la bouche. Il lui baisa le bout des doigts. Elle lui passa la main dans les cheveux. Elle dit :

— Toi aussi, tu as les cils très longs.

Pour admirer les cils, elle lui ferma les yeux. Puis elle lui caressa le front et les tempes ; elle se fit encore baiser les doigts l'un après l'autre, la tête penchée au-dessus de George. Et, d'en bas, George voyait sa bouche s'ouvrir avec une lenteur infinie, voyait s'épanouir le calice neigeux de ses dents. Elle refermait la bouche, puis la rouvrait encore avec lenteur, d'un mouvement presque insensible, comme une fleur à deux pétales ; et une blancheur perlée apparaissait au fond du calice.

Ce jeu délicieux leur donnait une langueur ; ils oubliaient, ils étaient heureux. Le roulement monotone du train les berçait. Ils échangèrent tout bas des mots d'adoration.

Elle dit, souriante :

— C'est le premier voyage que nous faisons ensemble ; c'est la première fois que nous sommes seuls en wagon.

Elle se complaisait à répéter que ce qu'ils faisaient était une chose nouvelle. George, qui avait déjà senti l'aiguillon du désir, se troubla davantage. Il se releva ; il la baisa au cou, juste sur les Jumeaux ; il lui dit quelque chose à l'oreille. Dans les yeux d'Hippolyte une lueur indéfinissable passa ; mais elle répondit avec vivacité :

— Non, non. Il faut être sages jusqu'à ce soir. Il faut attendre.

Une fois encore, elle eut la vision de l'hôtel silencieux, de la chambre aux meubles démodés, du grand lit caché sous une moustiquaire blanche.

— En cette saison, dit-elle pour distraire l'aimé, il n'y aura presque personne à Albano. Comme nous serons bien, tout seuls, dans un hôtel désert ! On nous prendra pour deux jeunes mariés.

Elle s'enveloppa dans son manteau avec un frisson et s'appuya contre l'épaule de George.

— Il fait froid aujourd'hui, n'est-ce pas ? Dès notre arrivée, nous allumerons un grand feu et nous prendrons une tasse de thé.

Ce fut pour eux un plaisir aigu d'imaginer l'ivresse prochaine. Ils se parlaient à voix basse, se communiquant l'ardeur de leur sang, échangeaient de brûlantes promesses. Mais, comme ils parlaient de la volupté future, leur désir présent grandissait, devenait irrésistible. Ils se turent ; ils unirent leurs lèvres ; ils n'entendirent plus rien que le bruit tumultueux de leurs artères. Une convoitise aveugle et violente les avait envahis.

Brusquement, George se laissa tomber à genoux :

— Veux-tu ?

Au lieu de répondre, elle s'abandonna.

Ensuite, il leur parut à tous deux qu'un voile s'écartait de leurs prunelles, qu'un brouillard intérieur

se dissipait, qu'un enchantement se rompait. Le feu s'éteignit dans le foyer de la chambre imaginaire; le lit parut glacé, le silence de l'hôtel désert devint lourd. Hippolyte appuya la tête au dossier, regardant le vaste paysage monotone qui s'éloignait dans l'ombre.

A côté d'elle, George était retombé sous l'empire de ses pensées perfides. Une horrible vision le torturait, à laquelle il lui était impossible de se soustraire parce qu'il la voyait avec les yeux de l'âme, ces yeux sans paupière qu'aucune volonté ne peut clore.

— A quoi penses-tu ? demanda Hippolyte inquiète.

— A toi.

Il pensait à elle, à son voyage de nocces, aux habituelles façons d'agir des nouveaux mariés. « Sans aucun doute, elle s'est trouvée seule avec son mari comme elle l'est maintenant avec moi. Et maintenant, c'est peut-être ce souvenir qui lui donne cette tristesse ! » Il pensa encore aux rapides aventures entre deux stations, aux troubles soudains que cause un regard, aux surprises de la sensualité pendant la longueur étouffante des après-midi caniculaires. « Quelle horreur ! quelle horreur ! » Il eut un sursaut, ce sursaut particulier qu'Hippolyte savait trop bien être le sûr symptôme du mal qui affligeait son amant. Elle lui prit la main et lui demanda :

— Tu souffres ?

De la tête il fit signe que oui, en la regardant avec un douloureux sourire. Mais elle n'eut pas le courage de pousser plus loin ses questions, parce qu'elle craignait une réponse amère et déchirante. Elle préféra se taire; mais elle lui mit sur le front un long baiser, son baiser ordinaire, dans l'espoir de desserrer ainsi le nœud des réflexions cruelles.

— Voici la Cecchina ! s'écria-t-elle avec soulagement au bruit du sifflet d'arrivée. Vite, vite, mon amour ! il faut descendre.

Pour l'égayer, elle affectait d'être gaie. Elle baissa la glace et tendit la tête.

— La soirée est froide, mais belle. Vite, mon amour ! C'est notre anniversaire. Il faut que nous soyons heureux.

Le son de cette voix tendre et forte chassa loin de lui les choses mauvaises. En sortant à l'air vit, il se sentit rasséréné.

Un ciel limpide comme le diamant se recourbait en voûte sur la campagne abreuvée d'eau. Dans l'atmosphère diaphane erraient encore des atomes de clarté crépusculaire. Les étoiles s'allumaient une à une, successivement, comme sur les branches d'invisibles lampadaires qui auraient oscillé.

« Il faut que nous soyons heureux ! » George entendait intérieurement l'écho de cette parole d'Hippolyte ; et son âme se gonflait d'aspirations indéfinies. En cette nuit solennelle et pure, la chambre tranquille, le foyer flambant, le lit avec ses blanches gazes lui paraissaient des éléments trop humbles de bonheur. « C'est notre anniversaire ; il faut que nous soyons heureux ! » Que pensait-il, que faisait-il deux ans auparavant, à la même heure ? Il vaguait par les rues, sans but, poussé par le besoin instinctif de gagner des espaces plus larges, attiré néanmoins vers les quartiers populeux où son orgueil et sa joie lui semblaient grandir par le contraste avec la vie commune, où les bruits ambiants de la cité ne lui arrivaient aux oreilles que comme une rumeur lointaine.

Le vieil hôtel de Ludovic Togni, avec son long vestibule aux murailles de stuc peintes en marbre, avec ses paliers aux portes vertes, décorés partout de pierres commémoratives, donnait immédiatement une impression de paix quasi conventuelle. Tout le mobilier avait un aspect de vieillesse familiale. Les lits, les chaises, les fauteuils, les canapés, les commodes avaient des formes d'un autre âge, tombées en désuétude. Les plafonds de couleur tendre, jaune clair et bleu céleste, portaient au centre une guirlande de roses ou quelque autre symbole usuel : une lyre, une torche, un carquois. Sur les tentures de papier et sur les tapis de laine, les bouquets de fleurs avaient pâli, étaient devenus presque invisibles ; les rideaux des fenêtres, blancs et modestes, pendaient à des bâtons dédorés ; les glaces *rococo*, en reflétant ces images vieillottes dans une buée terne.

leur donnaient cet air de mélancolie et presque d'ir-réalité que donnent parfois à leurs rives les étangs solitaires.

— Que je suis contente d'être ici ! s'écria Hippolyte, pénétrée par le charme de ce milieu tranquille. Je voudrais n'en plus jamais partir.

Et elle se pelotonna dans le grand fauteuil, la tête appuyée au dossier que garnissait un croissant de coton blanc, humble ouvrage fait au crochet.

Et elle se ressouvint de sa défunte tante Jeanne, de sa lointaine enfance.

— Pauvre tante ! Elle avait, je me rappelle, une maison pareille à celle-ci, une maison où, depuis un siècle, les meubles n'avaient pas bougé de place. Je me rappelle toujours son désespoir, lorsque je lui cassai un de ces globes de verre sous lesquels on abrite des fleurs artificielles, tu sais bien... Elle en pleura, je me rappelle... Pauvre vieille tante ! Je la vois encore avec sa coiffe de dentelle noire, avec ses papillotes blanches qui lui pendaient le long des joues...

Elle parlait lentement, avec des pauses, les regards fixés sur le feu qui flambait dans l'âtre ; et, par moments, pour adresser à George un sourire, elle relevait ses yeux un peu battus et cernés d'une ombre violette, tandis que montait de la rue un bruit régulier et monotone de paveurs battant le pavé.

— Dans la maison, je me rappelle, il y avait un grand grenier avec deux ou trois lucarnes, où logeaient des pigeons. On y montait par un petit escalier raide, aux murs duquel étaient pendues, Dieu sait depuis quand, des peaux de lièvre garnies de tout leur poil, desséchées, tendues par deux bouts de roseaux mis en

croix. Tous les jours je portais à manger aux pigeons. Sitôt qu'ils m'entendaient monter, ils se pressaient devant la porte. Lorsque j'entrais, c'était un véritable assaut. Alors je m'asseyais par terre et je répandais l'orge tout autour de moi. Les pigeons m'entouraient; ils étaient tous blancs; et je les regardais becqueter. Un son de flûte arrivait d'une maison voisine : toujours la même ariette, à la même heure. Cette musique me semblait délicieuse. J'écoutais, la tête levée vers la lucarne, la bouche béante, comme pour boire les notes qui pleuvaient. De temps à autre, un pigeon retardataire rentrait, battant des ailes sur ma tête, me mettant dans les cheveux des plumes blanches. Et la flûte invisible jouait, jouait toujours... J'ai encore l'ariette dans les oreilles; je pourrais la fredonner. Voilà comment m'est venue la passion de la musique, à cette époque, dans un colombier...

Et elle répétait mentalement l'air de l'ancienne flûte d'Albano; elle en savourait la douceur avec une mélancolie comparable à celle de l'épouse qui, après bien des années, retrouve au fond de son coffre de mariage une dragée oubliée. Il y eut un intervalle de silence. Une sonnette retentit dans le corridor de l'hôtel paisible.

— Je me rappelle. Une tourterelle boiteuse sautillait dans l'appartement, et c'était une des grandes tendresses de ma tante. Un jour, une fillette du voisinage vint jouer avec moi, une belle fillette blonde qui s'appelait Clarisse. Ma tante gardait le lit à cause d'un rhume. Nous nous amusions sur la terrasse, au grand dommage des vases d'œillets. La tourterelle apparut sur le seuil, nous regarda sans défiance et se blottit dans un coin pour jouir du soleil. Mais, à peine

Clarisse l'eut-elle aperçue, qu'elle s'élança pour la saisir. La pauvre petite bête tâchait de s'échapper en clopinant; mais elle boitait d'une façon si drôle que nous nous mêmes à rire sans pouvoir nous arrêter. Clarisse la rattrapa; c'était une enfant cruelle. A force de rire, nous étions toutes deux comme grisées. La tourterelle se débattait de peur entre nos mains. Clarisse lui arracha une plume; puis (je frissonne encore en y repensant) elle la pluma presque toute, sous mes yeux, avec des éclats de rire qui me faisaient rire aussi. On aurait cru qu'elle était ivre. La pauvre bête, plumée, sanglante, se sauva dans la maison dès qu'elle fut libre. Nous nous mêmes à la poursuivre. Mais, presque au même moment, nous entendîmes un tintement de sonnette et les appels de ma tante qui tousait dans son lit... Clarisse s'esquiva prestement par l'escalier; moi, je me cachai derrière les rideaux. La tourterelle mourut le soir même. Ma tante me renvoya à Rome, convaincue que j'étais coupable de cette barbarie. Hélas! je n'ai plus revu tante Jeanne. Comme j'ai pleuré! Mon remords dure toujours.

Elle parlait lentement, avec des pauses, fixant des yeux dilatés sur l'âtre flamboyant qui la magnétisait presque, qui lui donnait un commencement de torpeur hypnotique, tandis que montait de la rue un bruit régulier et monotone de paveurs battant pavé.

Un jour, les amants revinrent du lac de Némi un peu las. Ils avaient déjeuné à la villa Cesarini, sous les fastueux camélias en fleur. Seuls, avec l'émotion qu'éprouve celui qui contemple seul la plus secrète des choses secrètes, ils avaient contemplé le Miroir de Diane, aussi froid, aussi impénétrable à la vue que l'azur d'un glacier.

Comme d'habitude, ils commandèrent le thé. Hippolyte, qui cherchait quelque chose dans une valise, se tourna tout à coup vers George en lui montrant un paquet noué avec un ruban.

— Tu vois ! ce sont tes lettres... Elles ne me quittent jamais.

George, avec une visible satisfaction, s'écria :

— Toutes ? Tu les as gardées toutes ?

— Oui, toutes. J'ai jusqu'aux billets, jusqu'aux

télégrammes. La seule qui me manque, c'est le petit billet que j'ai jeté dans le feu pour le soustraire aux mains de mon mari. Mais j'en conserve les morceaux brûlés : on peut encore y lire quelques mots.

— Laisse-moi voir, veux-tu ? dit George.

Mais, d'un mouvement jaloux, elle cacha le paquet. Puis, comme George s'avançait vers elle avec un sourire, elle s'enfuit dans la chambre voisine.

— Non, non, tu ne verras rien. Je ne veux pas.

Elle refusait, un peu par jeu, un peu aussi parce que, les ayant toujours gardées précieusement comme un trésor occulte, avec orgueil et avec crainte, il lui répugnait de les montrer même à celui qui les avait écrites.

— Laisse-moi voir, je t'en prie ! Je suis si curieux de relire mes lettres d'il y a deux ans ! Qu'est-ce que je t'écrivais ?

— Des paroles de flamme.

— Je t'en prie, laisse-moi voir !

Elle finit par consentir en riant, vaincue par les caresses persuasives de son ami.

— Attendons du moins qu'on apporte le thé ; ensuite nous les relirons ensemble. Te plaît-il que j'allume le feu ?

— Non, la journée est presque chaude.

C'était une journée blanche, avec des réverbérations argentines diffuses dans une atmosphère inerte. La pâleur du jour s'adoucissait encore en filtrant à travers la gaze des rideaux. Les violettes fraîches, cueillies à la villa Cesarini, avaient déjà embaumé toute la chambre. Quelqu'un frappa à la porte.

— Voici Pancrace, dit Hippolyte.

Le bon serviteur Pancrace apportait son thé iné-

puisable et son inextinguible sourire. Il posa la théière sur la table, promit une primeur pour le dîner, sortit d'un pas allègre et sautillant. Tout chauve qu'il était, il conservait encore un air de jeunesse. Extraordinairement serviable, il avait, comme certaines divinités japonaises, des yeux rieurs, longs, étroits et un peu obliques.

George dit :

— Pancrace est plus amusant que son thé.

En effet, le thé n'avait aucun arôme ; mais les accessoires lui prêtaient une saveur étrange. Le sucrier et les tasses avaient une forme et une capacité qu'on n'avait jamais vues ; la théière était historiée d'une pastorale amoureuse ; l'assiette, garnie de minces tranches de citron, portait au milieu, en caractères noirs, une énigme rimée.

Hippolyte versa le thé, et les tasses fumèrent comme des encensoirs. Puis elle dénoua le paquet. Les lettres apparurent, bien classées, mises en petites liasses.

— Que de lettres ! s'écria George.

— Pas tant que cela ! Deux cent quatre-vingt-quatorze seulement. Et deux années, mon chéri, se composent de sept cent trente jours.

Ils sourirent tous deux, s'assirent côte à côte près d'une table et commencèrent la lecture. Devant ces documents de son amour, George était envahi d'une émotion étrange, d'une émotion délicate et forte. Les premières lettres lui mirent l'esprit en désarroi. Tel ou tel état d'âme excessif, dont ces lettres gardaient l'empreinte, lui sembla d'abord incompréhensible. L'envolée lyrique de telle ou telle phrase l'emplit presque de stupeur. La violence et le tumulte de la passion juvénile lui causèrent une sorte d'effroi, par le contraste

avec ce calme qui l'enveloppait maintenant, dans cet hôtel modeste et silencieux.

Une des lettres disait : « Combien mon cœur a soupiré vers toi, cette nuit ! Une sombre angoisse m'accablait, même pendant les courts intervalles de sommeil ; et je rouvrais les yeux pour fuir les fantômes qui montaient des profondeurs de mon âme... Je n'ai plus qu'une pensée, une seule pensée qui me torture : tu pourrais t'en aller loin de moi ! Jamais, non, jamais cette possibilité ne m'a mis dans l'âme une douleur et une terreur plus folles. En ce moment, j'ai la *certitude*, la certitude précise, claire, évidente, que sans toi la vie m'est impossible. Quand je songe que je pourrais te perdre, le jour s'obscurcit brusquement, la lumière me devient odieuse, la terre m'apparaît comme une tombe sans fond, j'entre dans la mort. » Une autre lettre, écrite après le départ d'Hippolyte, disait : « Je fais un effort énorme pour tenir la plume. Je n'ai plus aucune énergie, aucune volonté. Je succombe à un découragement tel que la seule sensation qui me reste de ma vie extérieure, c'est une insupportable nausée de vivre. La journée est grise, étouffante, lourde comme du plomb : une journée pour ainsi dire homicide. Les heures passent avec une lenteur inexorable, et ma misère grandit de seconde en seconde, toujours plus horrible et plus farouche. Il me semble qu'au fond de mon être j'ai des eaux stagnantes, mortes et mortelles. Est-ce une souffrance morale ou physique ? Je l'ignore. Je demeure hébété et inerte sous un fardeau qui m'écrase sans me faire périr. » Une autre lettre disait : « Enfin j'ai reçu ta réponse, aujourd'hui, à quatre heures, lorsque je désespérais. Je l'ai lue et relue mille fois pour trouver entre les mots l'Indicible, ce que

tu n'as pas pu exprimer, le secret de ton âme, quelque chose de plus vivant et de plus doux encore que les mots écrits sur le papier sans âme... J'ai un terrible désir de toi... »

Ainsi criaient et gémissaient les lettres d'amour, sur la table couverte d'un tapis de ménage et chargée de tasses rustiques où fumait paisiblement une innocente infusion.

— Tu te rappelles, dit Hippolyte. C'était la première fois que je quittai Rome, et seulement pour quinze jours.

George s'absorbait dans le souvenir de ces émois affolés ; il cherchait à les ressusciter en lui-même et à les comprendre. Mais le bien-être environnant ne favorisait pas son effort intérieur. La sensation de ce bien-être lui emprisonnait l'esprit dans une sorte d'enveloppe lâche. La lumière voilée, la boisson chaude, le parfum des violettes, le contact d'Hippolyte l'engourdissaient. Il pensa : « Suis-je donc si loin des ardeurs de jadis ? Non ; car, pendant sa dernière absence, mon angoisse n'a pas été moins cruelle. » Mais il ne réussissait pas à combler l'intervalle entre le *moi* de jadis et le *moi* d'aujourd'hui. Malgré tout, il ne se retrouvait plus identique à l'homme dont ces phrases écrites attestaient la consternation et le désespoir ; il sentait que ces effusions de son amour lui étaient devenues étrangères, et il sentait aussi tout le vide des mots. Ces lettres ressemblaient aux épitaphes qu'on lit dans les cimetières. De même que les épitaphes donnent des morts une idée grossière et fautive, de même ces lettres représentaient inexactly les divers états d'âme par où son amour avait passé. Il connaissait bien la fièvre singulière qui s'empare d'un amant lorsqu'il écrit une

lettre d'amour. Au feu de cette fièvre, toutes les ondes diverses du sentiment s'agitent et se mêlent en un bouillonnement confus. L'amant n'a pas la conscience précise de ce qu'il veut exprimer, et il est gêné par l'insuffisance matérielle des vocables ; aussi renonce-t-il à décrire sa passion intérieure telle qu'elle est, et tâche-t-il d'en exprimer l'intensité par l'exagération de la phrase et par l'emploi des vulgaires effets de rhétorique. De là vient que toutes les correspondances amoureuses se ressemblent et que le langage de la passion la plus exaltée est presque aussi pauvre qu'un jargon.

George pensait : « Dans ces lettres, tout est violence, excès, convulsion. Mais où sont mes délicatesses ? Où sont mes mélancolies exquises et compliquées ? Où sont les tristesses profondes et sinueuses où mon âme s'égarait comme dans un labyrinthe inextricable ? » Il avait maintenant le regret de s'apercevoir que ce qui manquait dans ses lettres, c'étaient les qualités les plus rares de son esprit, celles qu'il avait toujours cultivées avec le plus de soin. Au cours de sa lecture, il commençait à sauter les longs morceaux de pure éloquence et recherchait l'indication des menus faits, le détail des événements, les allusions aux épisodes mémorables.

Il trouva dans une lettre : « Vers dix heures, machinalement, je suis entré au lieu habituel, au jardin Morteo, où je t'avais vue tant de soirs. Les trente-cinq minutes qui ont précédé l'heure exacte de ton départ ont été pour moi une torture. Tu partais, oui, tu partais, sans que j'eusse pu te dire adieu, couvrir ton visage de baisers, te répéter une fois encore : souviens-toi ! souviens-toi ! Vers onze heures, une sorte

d'instinct fit que je me retournai. Ton mari entraît avec son ami et la dame qui les accompagne d'ordinaire. Sans nul doute, ils revenaient de te faire la conduite. J'eus alors un spasme de douleur si cruel que je dus bientôt me lever et sortir. La présence de ces trois personnes qui parlaient et riaient comme les autres soirs, comme si rien de nouveau ne fût arrivé, m'exaspérait. Leur présence était pour moi la preuve visible et indubitable que tu étais partie, partie irrémisiblement. »

Il repensa aux soirs d'été où il avait vu Hippolyte assise à une table, entre son mari et un capitaine d'infanterie, en face d'une petite dame insignifiante. Il ne connaissait aucune de ces trois personnes ; mais il souffrait de chacun de leurs gestes, de chacune de leurs attitudes, de tout ce qu'il y avait de vulgaire dans leur extérieur ; et son imagination lui représentait l'imbécillité des discours auxquels son élégante maîtresse paraissait prêter une attention soutenue.

Dans une autre lettre, il trouva : « Je doute. Aujourd'hui, j'ai contre toi l'âme hostile, je suis plein d'une sourde colère. »

— Celle-ci, dit Hippolyte, est du temps où j'étais à Rimini. Août et septembre, quels mois de tempêtes ! Te rappelles-tu quand tu arrivas enfin avec le *Don Juan* ?

— Voici une lettre écrite à bord : « Aujourd'hui, sur les deux heures, nous avons relâché à Ancône, venant à la voile de Porto San Giorgio. Tes prières et tes souhaits nous ont valu un vent favorable. Navigation merveilleuse, que je te raconterai. A l'aube, nous reprendrons le large. Le *Don Juan* est le roi des cotres. Ton pavillon flotte au haut du mât. Adieu ; peut-être à demain. 2 septembre. »

— Nous nous sommes revus ; mais quelles journées de supplice ! Tu te rappelles ? On nous espionnait sans cesse. Oh ! cette belle sœur ! Tu te rappelles notre visite au temple des Malatesta ? Tu te rappelles notre pèlerinage à l'église de San Giuliano, la veille de ton départ ?

— En voici une autre de Venise...

Ils la relurent ensemble, avec une égale palpitation.

« Depuis le 9, je suis à Venise, plus triste que jamais. Venise me stupéfie. Le plus radieux des rêves n'égalé pas en magnificence ce rêve de marbre qui émerge des flots et qui fleurit dans un ciel chimérique. Je meurs de mélancolie et de désir. Pourquoi n'es-tu pas ici ? Oh ! si tu étais venue ! si tu avais mis à exécution ton projet d'autrefois ! Peut-être aurions-nous su dérober une heure à l'espionnage ; et, dans le trésor de nos souvenirs, nous en compterions un de plus, divin entre tous... » Ils lurent encore sur un autre feuillet : « J'ai une étrange pensée qui, de temps à autre, me traverse l'esprit comme un éclair et me trouble jusqu'au fond : une pensée folle, un rêve. Je pense que tu pourrais venir ici à l'improviste, seule, pour être toute à moi ! » Plus loin encore : « La beauté de Venise est le cadre naturel de ta beauté. Le coloris de ton teint, si riche et si chaud, fait tout entier d'ambre pâle et d'or mat où se mêlent peut-être quelques tons de rose languissante, c'est le coloris idéal qui s'harmonise le plus heureusement avec l'air vénitien. J'ignore comment pouvait être Catherine Cornaro, reine de Chypre ; mais, je ne sais pourquoi, j'imagine qu'elle devait te ressembler... »

— Tu vois, dit Hippolyte ; c'était une séduction continuelle, raffinée, irrésistible. Je souffrais plus que

tu ne pourrais te le figurer. Au lieu de dormir, je passais les nuits à chercher un moyen de partir seule, sans éveiller les soupçons de mes hôtes. Je fis un prodige d'habileté. Je ne sais plus ce que je fis... Lorsque je me trouvai seule avec toi, dans la gondole, sur le Grand-Canal, par cette aube de septembre, je ne croyais pas que cela fût réel. Te souviens-tu? J'éclatai en sanglots, sans pouvoir te dire une parole...

— Mais moi, je t'attendais. j'étais sûr que tu viendrais, à tout prix.

— Et ce fut la première des grandes imprudences.

— C'est vrai.

— Qu'importe? Cela ne vaut-il pas mieux? Ne vaut-il pas mieux que maintenant je t'appartienne toute? Moi, je ne me repens de rien.

George la baisa sur la tempe. Ils causèrent longuement de cet épisode qui, parmi leurs souvenirs, était l'un des plus beaux et des plus extraordinaires. Ils revécurent minute par minute leurs deux journées de vie secrète à l'hôtel Danieli, deux journées d'oubli, d'ivresse suprême, où il semblait qu'ils eussent perdu l'un et l'autre toute notion du monde et toute conscience de leur être antérieur.

Ces journées avaient marqué pour Hippolyte le commencement de la ruine. Les lettres suivantes faisaient allusion à ses premières épreuves. « Quand je pense que je suis la cause initiale de tes souffrances et de tes ennuis de famille, un indicible remords me tourmente; et, pour me faire pardonner le mal dont je suis la cause, je voudrais que tu connusses ma passion tout entière. Ma passion, la connais-tu? Es-tu sûre que mon amour pourra payer ton long supplice? En es-tu sûre, certaine, profondément convaincue? » L'ardeur allait

croissant de page en page. Puis, d'avril en juillet, il y avait un intervalle obscur, sans documents. C'était pendant ces quatre mois que s'était accomplie la catastrophe. Le mari, trop faible, n'ayant su trouver aucun moyen pour vaincre la rébellion ouverte et obstinée d'Hippolyte, avait pour ainsi dire pris la fuite en laissant derrière lui des affaires très embrouillées où s'était engloutie la plus grande partie de sa fortune. Hippolyte avait cherché un refuge chez sa mère, puis chez sa sœur, à Caronno, dans une maison de campagne. Et alors une maladie terrible dont elle avait déjà souffert dans son enfance, une maladie nerveuse analogue à l'épilepsie, avait reparu. Les lettres datées d'août en parlaient. « Non ! tu ne saurais concevoir l'effroi que j'ai dans l'esprit. Ce qui surtout me torture, c'est l'implacable lucidité de ma vision imaginaire. Je te vois te tordre, je vois ton visage qui se décompose et blêmit, je vois tes yeux qui roulent désespérement sous les paupières ; je vois tes mains pâles et crispées, et, entre tes doigts, la boucle de cheveux arrachés ; et, quelque effort que je fasse, je ne réussis pas à chasser la vision terrible. Et puis, je t'entends m'appeler ; j'ai réellement dans les oreilles le son de ta voix, un son rauque et lamentable, la voix d'une personne qui appelle au secours sans espoir d'être secourue. »

Un peu plus tard : « Tu m'écris : — Si ce mal me prenait lorsque je suis entre tes bras ? Non, non, je ne te reverrai plus, je ne veux plus te revoir ! — Étais-tu folle en écrivant ? As-tu réfléchi à ce que tu écrivais ? C'est comme si tu m'avais pris ma vie, comme si je ne pouvais plus respirer. Vite une autre lettre ! Dis-moi que tu guériras, que tu espères toujours, que tu veux me revoir. Tu dois guérir. Entends-tu, Hippolyte ? tu dois guérir. »

Pendant la convalescence, les lettres se faisaient douces et câlines. « Je t'envoie une fleur cueillie sur le sable. C'est une espèce de lis sauvage, merveilleux quand il vit, et d'un parfum si aigu que je trouve souvent au fond du calice un insecte pâmé d'ivresse. Toute la plage est couverte de ces lis passionnés qui, sous le soleil torride, sur le sable embrasé, s'épanouissent en une minute et ne durent que quelques heures. Vois combien cette fleur est charmante, même quand elle est morte! Vois combien elle est délicate, et fine, et réminine! »

Jusqu'au mois de novembre, les lettres se suivaient sans interruption; mais, peu à peu, elles devenaient amères, troublées, pleines de soupçons, de doutes, de reproches.

« Comme tu t'en es allée loin de moi! Ce qui me torture, c'est autre chose encore que le chagrin de la séparation matérielle. Il me semble que ton âme aussi s'éloigne et m'abandonne... Ton parfum tait d'autres heureux. Te regarder, t'entendre, n'est-ce pas jouir de toi?... Écris-moi; dis-moi que tu m'appartiens toute, dans tous tes actes et dans toutes tes pensées, et que tu me désires, et que tu me regrettes, et que, séparée de moi, tu ne trouves de beauté à aucun instant de la vie. » Plus loin: « Je pense, je pense; et ma pensée m'aiguillonne; et l'aiguillon de cette pensée me cause une abominable souffrance. Parfois, il me vient un désir frénétique d'arracher de mes tempes endolories cette chose impalpable, qui est pourtant plus forte et plus inflexible qu'un dard. Respirer est pour moi une insupportable fatigue, et le battement de mes artères m'excède comme un résonnement de marteau que je serais condamné à entendre... Est-ce l'amour, cela? Oh!

non. C'est une sorte d'infirmité monstrueuse qui ne peut fleurir *qu'en moi*, pour ma joie et pour mon martyre. Ce sentiment, je me plais à croire que nulle autre créature humaine ne l'a jamais éprouvé. »

Plus loin : « Jamais, non, jamais je n'aurai la paix complète et la complète sécurité. Je ne pourrais être content qu'à une seule condition : si j'absorbais tout, tout ton être, si je ne faisais plus avec toi qu'un être unique, si je vivais de ta vie, si je pensais tes pensées. Ou, du moins, je voudrais que tes sens fussent clos à toute sensation qui ne te viendrait pas de moi... Je suis un pauvre malade. Mes journées ne sont qu'une longue agonie. J'ai rarement désiré que cela finisse autant que je le désire et l'implore à cette heure. Le soleil va se coucher, et la nuit qui descend sur mon âme m'enveloppe de mille horreurs. L'ombre sort de tous les coins de ma chambre et s'avance vers moi comme une personne vivante dont j'entendrais les pas et le souffle, dont je verrais l'attitude hostile... »

George, pour attendre le retour d'Hippolyte, était revenu à Rome dans les premiers jours de novembre ; et les lettres datées de cette époque faisaient allusion à un épisode très douloureux et très obscur. « Tu m'écris : — *J'ai eu grand'peine à te rester fidèle.* — Qu'entends-tu par là ? Quelles sont les *terribles péripéties* qui t'ont bouleversée ? Mon Dieu, comme tu es changée ! J'en souffre inexprimablement, et mon orgueil s'irrite contre ma souffrance. J'ai entre les deux sourcils, profonde comme une entaille de blessure, une ride où s'amasse ma colère réprimée, où s'accumule l'amertume de mes doutes, de mes soupçons, de mes dégoûts. Je crois que tes baisers mêmes ne suffiraient pas pour m'en délivrer. Tes lettres trémissantes de désirs me troublent. Je ne

t'en suis pas reconnaissant. Depuis deux ou trois jours, j'ai quelque chose *contre toi* dans le cœur. Je ne sais ce que c'est. Peut-être un pressentiment? peut-être une divination? »

Pendant cette lecture, George souffrait comme si une plaie se fût rouverte en lui. Hippolyte aurait voulu l'empêcher de poursuivre. Elle se rappelait cette soirée où son mari s'était présenté à l'improviste dans la maison de Caronno, avec une contenance froide et tranquille mais avec un regard de fou, déclarant qu'il venait pour la ramener avec lui; elle se rappelait le moment où ils étaient restés seuls ensemble, l'un en face de l'autre, dans une chambre écartée où le vent agitait les rideaux de la fenêtre, où la lumière avait de brusques oscillations, où montait du dehors le gémissement des arbres; elle se rappelait la lutte sauvage et muette soutenue alors contre cet homme, qui l'avait enlacée d'un mouvement soudain — horreur! — pour la prendre de force.

— Assez! assez! dit-elle en attirant à soi la tête de George. Assez! ne lisons plus.

Mais il voulut continuer. « Je ne parviens pas à comprendre la réapparition de cet homme, et je ne peux pas me défendre d'un emportement de colère qui s'adresse aussi à toi. Mais, pour ne pas te faire souffrir, je m'abstiens de t'écrire mes pensées sur ce sujet. Ce sont des pensées amères et très obscures. Je sens que, pour quelque temps, ma tendresse est empoisonnée. Mieux vaudrait, je crois, que tu ne me revisses plus. Si tu veux t'éviter à toi-même une inutile douleur, ne reviens pas maintenant. Maintenant, je ne suis pas *bon*. Mon âme t'aime à l'adoration; mais ma pensée te mord et te souille. C'est un contraste qui recommence

sans cesse et qui ne finira jamais. » Dans la lettre de lendemain : « Une douleur, une douleur atroce, intolérable, jamais éprouvée... O Hippolyte ! reviens, reviens ! Je veux te voir, te parler, te caresser. Je t'aime plus que jamais... Pourtant, épargne-moi la vue de tes meurtrissures. Je suis incapable d'y penser sans épouvante et sans colère. Il me semble que, si je voyais les marques imprimées sur ta chair par les mains de cet homme, mon cœur se briserait... C'est horrible ! »

— Assez. George ! ne lisons plus ! supplia de nouveau Hippolyte en prenant dans ses mains la tête de l'aimé qu'elle baisa sur les yeux. George, je t'en conjure !

Elle réussit à l'éloigner de la table. Il souriait de cet indéfinissable sourire qu'ont parfois les malades lorsqu'ils cèdent aux instances d'autrui, tout en sachant bien que le remède est tardif et inefficace.

Le soir du Vendredi saint, ils repartirent pour Rome.

Avant le départ, sur les cinq heures, ils prirent le thé. Ils étaient taciturnes. La vie simple qu'ils avaient vécue dans cet hôtel leur apparut, au moment où elle allait finir, extraordinairement belle et désirable. L'intimité de ce modeste logis leur apparut plus douce et plus profonde. Les lieux où ils avaient promené leurs mélancolies et leurs tendresses s'éclairèrent de clartés idéales. C'était donc encore un fragment de leur amour et de leur être qui tombait anéanti dans l'abîme du temps.

George dit :

— Cela aussi est passé !

Hippolyte dit :

— Comment vais-je faire ? Il me semble que je ne pourrais plus dormir ailleurs que sur ton cœur.

Ils se regardèrent dans les yeux, se communiquèrent leur émotion, sentirent que le flot montant leur servait la gorge. Ils se turent; ils écoutèrent le bruit régulier et monotone que faisaient dans la rue les paveurs battant le pavé. Mais ce bruit fastidieux accrut leur malaise.

George se leva et dit :

— C'est insupportable !

Ces chocs cadencés avivaient en lui le sentiment de la fuite du temps, qu'il avait déjà si fort ; ils lui inspiraient cette sorte de terreur anxieuse qu'il avait déjà souvent éprouvée en écoutant les oscillations du pendule. Et pourtant, les jours précédents, ce même bruit ne l'avait-il pas bercé dans un vague bien-être ? Il pensa : « Dans deux ou trois heures, nous nous séparerons. Je recommencerai ma vie habituelle, qui n'est qu'une série de petites misères. Mon mal habituel me reprendra inévitablement. D'ailleurs, je connais les troubles que le printemps suscite en moi. Je souffrirai sans trêve. Et je pressens déjà qu'un de mes plus impitoyables bourreaux sera l'idée qu'Exili m'a fichée dans la tête. Si Hippolyte voulait me guérir le pourrait-elle ? Peut-être, du moins en partie. Pourquoi ne viendrait-elle pas avec moi dans un lieu solitaire, non pour une semaine, mais pour très longtemps ? Elle est adorable dans l'intimité, pleine de menues prévenances et de grâces mignonnes. Peut-être, par sa présence assidue, réussirait-elle à me guérir ou du moins à me rendre la vie plus légère. »

Il s'arrêta devant Hippolyte, lui prit les deux mains, demanda :

— Pendant ces quelques jours, as-tu été très heureuse ? Réponds.

Il avait la voix émue et insinuante.

Elle répondit :

— Heureuse comme jamais !

George, sentant dans cette réponse une sincérité profonde, lui serra les mains avec force et reprit :

— Te serait-il possible de reprendre ta vie ordinaire ?

Elle répondit :

— Je n'en sais rien ; je ne regarde pas devant moi. Tu sais que tout est perdu.

Elle baissa les yeux. George la saisit dans ses bras, passionnément.

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ? Je suis l'unique but de ton existence ; tu ne vois que moi dans ton avenir...

Avec un sourire imprévu qui releva ses longs cils, elle dit :

— Oui, tu le sais.

Il ajouta encore, à voix basse, le visage penché jusque sur son sein :

— Tu connais mon mal.

Elle semblait avoir deviné la pensée de son amant. Comme en confidence, d'une voix chuchotante qui semblait rétrécir le cercle où ils respiraient et palpaient ensemble, elle demanda :

— Que puis-je faire pour te guérir ?

Ils se turent, enlacés. Mais, dans le silence, leurs deux âmes examinaient et décidaient la même chose.

— Viens avec moi, s'écria-t-il enfin. Allons dans un pays inconnu ; restons-y tout le printemps, tout l'été, tant que nous pourrons... Et tu me guériras.

Elle répondit sans hésiter :

— Je suis prête. Je t'appartiens.

Ils se détachèrent l'un de l'autre, consolés. L'heure du départ était venue ; ils bouclèrent la dernière valise.

Hippolyte ramassa toutes ses fleurs, déjà fanées dans les verres : les violettes de la villa Cesarini, les cyclamens, les anémones et les pervenches du parc Chigi, les roses simples de Castel-Gandolfo, une branche d'amandier cueillie dans le voisinage des Bains de Diane, en revenant de l'Émissaire. Ces fleurs auraient pu raconter toutes leurs idylles. — Oh ! la course folle dans le parc, en dévalant par une pente raide, sur les feuilles sèches ou les pieds s'enfonçaient jusqu'à la cheville ! Elle criait et riait, piquée aux jambes par les orties vertes à travers le bas fin ; et alors, devant elle, George abattait à coups de canne les tiges piquantes, qu'elle foulait ensuite sans danger. Très vertes, d'innombrables orties ornaient les Bains de Diane, l'autre mystérieux où les échos propices transformaient en musique les lentes stillations. Et, du fond de l'ombre humide, elle regardait la campagne toute couverte d'amandiers et de pêcheurs argent et rose, infiniment suaves sur la pâleur glauque des eaux lacustres. Autant de fleurs, autant de souvenirs !

— Vois, dit-elle en montrant à George un ticket ; s'est le billet de Segni-Palio ! Je le conserve.

Panrace frappa à la porte. Il apportait à George la note acquittée. Dans l'attendrissement que lui causa la générosité de Monsieur, il se confondit en actions de grâces et en souhaits. Finalement, il tira de sa poche deux cartes de visite et les offrit pour rappeler à Monsieur et à Madame son pauvre nom, s'excusant de la hardiesse.

A peine fut-il sorti que les faux jeunes mariés se mirent à rire. Les cartes portaient en caractères pompeux : — Panrace Petrella.

Hippolyte dit :

— Je les conserve aussi en souvenir !

Panrace frappa une seconde fois à la porte. Il apportait à Madame un cadeau : quatre ou cinq oranges magnifiques. Ses yeux brillaient dans son visage rubicond. Il avertit :

— Il est temps de descendre.

En descendant l'escalier, les deux amants sentirent retomber sur eux la tristesse et une sorte de crainte, comme si, au sortir de cet asile de paix, ils devaient affronter un péril obscur. Le vieil hôtelier les salua sur la porte, disant avec regret :

— J'avais pour ce soir de si belles alouettes !

George répondit, avec une contraction dans les lèvres :

— Nous reviendrons bientôt ! Nous reviendrons bientôt !

Tandis qu'ils regagnaient la station, le soleil se couchait dans la mer, à l'extrême horizon de la campagne latine rougeâtre parmi les brouillards. A la Cecchina, il bruinait. Lorsqu'ils se séparèrent, Rome, en cette soirée de Vendredi Saint humide et brumeuse, leur apparut comme une ville où l'on ne pouvait que mourir.

II

LA MAISON PATERNELLE

Sur la fin d'avril, Hippolyte partit pour Milan où l'appelait sa sœur dont la belle-mère venait de mourir. George Aurispa avait projeté de partir aussi à la recherche du pays inconnu. Vers le milieu de mai, ils devaient se retrouver ensemble.

Mais, justement à cette époque, George reçut de sa mère une lettre pleine de choses douloureuses, presque désespérée. Dès lors, il ne pouvait différer davantage son retour à la maison paternelle.

Lorsqu'il eut compris que, sans autre atermolement, son devoir lui prescrivait d'accourir là où était la vraie douleur, il fut envahi d'une angoisse où le premier mouvement de piété filiale fut peu à peu vaincu par une irritation croissante dont l'âpreté augmentait à mesure que surgissaient dans sa conscience, plus claires et plus nombreuses, les images du conflit prochain. Et

cette irritation devint bientôt si acerbe qu'elle le domina tout entier, persistante, entretenue par les ennuis matériels du départ, par les déchirements des adieux.

La séparation fut cruelle plus que jamais. George traversait une période de sensibilité suraiguë; l'exaspération de tous ses nerfs le tenait dans un état d'inquiétude continuelle. Il paraissait ne plus croire au bonheur promis, à l'apaisement futur. Quand Hippolyte lui dit adieu, il demanda :

— Nous reverrons-nous ?

Lorsque, au moment de passer la porte, il lui donna sur la bouche le dernier baiser, il remarqua qu'elle abaissait sur ce baiser une voilette noire; et ce petit fait insignifiant lui causa un trouble profond, prit pour son imagination l'importance d'un sinistre présage.

En arrivant à Guardiagrele, dans la ville natale, dans la maison paternelle, il était si exténué que, quand il embrassa sa mère, il se mit à pleurer comme un enfant. Mais ni cet embrassement ni ces larmes ne le réconfortèrent. Il lui sembla qu'il était un étranger à son propre foyer, qu'il visitait une famille qui n'était pas la sienne. Cette singulière sensation d'isolement, éprouvée déjà en d'autres circonstances vis-à-vis de ses proches, se réveillait à cette heure, plus vive et plus importune. Mille petites particularités de la vie familiale l'irritaient, le blessaient. Pendant le déjeuner, pendant le dîner, certains silences où l'on n'entendait que le bruit des fourchettes lui donnaient un malaise insupportable. Certaines délicatesses dont il avait l'habitude recevaient à chaque instant un heurt brusque, un choc douloureux. L'air de discorde, d'hostilité, de guerre ouverte qui pesait sur cette demeure, lui coupait la respiration.

Le soir même de son arrivée, sa mère l'avait pris à part pour lui raconter tous ses chagrins, toutes ses afflictions, toutes ses détresses, pour lui raconter tous les désordres et tous les débordements de son mari. D'une voix tremblante de colère, en le regardant avec des pleurs dans les yeux, elle lui avait dit :

— Ton père est un infâme !

Et elle avait les paupières un peu gonflées, rougies par de longues larmes ; elle avait les joues creusées ; elle portait sur toute sa personne les signes d'une souffrance endurée longtemps.

— C'est un infâme ! un infâme !

En remontant dans sa chambre, George gardait encore dans les oreilles le son de cette voix ; il revoyait l'attitude de sa mère ; il continuait d'entendre les ignominieuses accusations contre l'homme dont le sang coulait dans ses veines. Et il avait le cœur si gros qu'il craignait de ne pouvoir pas le traîner plus loin. Mais, tout à coup, un élan furieux fit diversion, le remporta vers la maîtresse absente ; et il s'aperçut qu'il ne savait pas bon gré à sa mère de lui avoir révélé tous ces maux ; il sentit qu'il aurait mieux aimé ne pas savoir, ne s'occuper de rien que de son amour, n'avoir à souffrir de rien que de son amour.

Il entra dans sa chambre, s'enferma. La lune de mai illuminait les vitres des balcons. Ayant soif de respirer l'air de la nuit, il ouvrit les fenêtres, s'accouda à la balustrade, but à longues gorgées la fraîcheur nocturne. Une paix infinie régnait en bas dans la vallée ; et la Majella, toute blanche encore de neige, semblait agrandir l'azur par la simplicité solennelle de ses lignes. Guardiagrele, pareille à un troupeau de brebis, dormait autour de Sainte-Marie-Majeure. Une seule fenêtre

éclairée, dans la maison d'en face, faisait une tache de lumière jaunâtre.

Il oublia sa récente blessure. Devant la splendeur de la nuit, il n'eut plus que cette unique pensée : « Voilà une nuit perdue pour le bonheur !... »

Il se mit aux écoutes. A travers le silence, il perçut le piétinement d'un cheval dans une écurie voisine, puis un tintement affaibli de grelots. Ses yeux se portèrent sur la fenêtre éclairée ; et, dans le rectangle de lumière, il vit passer des ombres immobiles, comme de personnes qui se seraient agitées à l'intérieur. Il resta aux écoutes. Il crut entendre qu'on frappait légèrement à la porte. Il alla ouvrir, sans être sûr.

C'était sa tante Joconde. Elle entra.

— Tu m'oublies ? dit-elle en l'embrassant.

En effet, ne l'ayant pas vue à l'arrivée, il n'avait pas pensé à elle. Il s'excusa, la prit par la main, la fit asseoir, lui parla sur un ton affectueux.

Tante Joconde, sœur aînée de son père, avait presque soixante ans. Elle boitait à la suite d'une chute, et elle avait un peu d'embonpoint, mais un embonpoint maladif, mollasse, exsangue. Adonnée tout entière aux pratiques dévotes, elle vivait à l'écart dans sa chambre, au plus haut étage de la maison, sans avoir presque aucun rapport avec la famille, négligée, peu aimée, considérée comme une faible d'esprit. Son monde à elle, c'étaient les images bénites, les reliques, les emblèmes, les symboles ; elle ne faisait rien autre chose que suivre les exercices religieux, s'assoupir dans la monotonie des prières, endurer les cruelles tortures que lui causait sa gourmandise. Elle avait la passion goulue des sucreries, et toute autre nourriture la rebutait. Mais souvent elle manquait de sucreries ;

et George était son préféré parce que, chaque fois qu'il revenait à Guardiagrele, il lui rapportait une boîte de dragées et une boîte de *rossolis*.

— Ainsi, disait-elle d'une voix qui marmottait entre des gencives presque vides, ainsi... tu es revenu... eh! eh! tu es revenu...

Elle le regardait avec une sorte de timidité, sans trouver autre chose à dire; mais elle avait dans les yeux une attente manifeste. Et George sentait son cœur se serrer d'une pitié anxieuse. Il pensait: « Cette misérable créature tombée jusqu'aux plus basses dégradations de la nature humaine, cette pauvre bigote gourmande, je lui suis attaché par les liens du sang, je suis de la même race qu'elle! »

Une inquiétude visible avait pris tante Joconde; ses yeux étaient devenus presque impudents. Et elle répétait:

— Ainsi... ainsi...

— Oh! pardon! tante Joconde, dit-il enfin avec un effort pénible. Cette fois, j'ai oublié de t'apporter des bonbons.

La vieille changea de visage, comme si elle eût été sur le point de se trouver mal; ses yeux s'éteignirent; elle balbutia :

— Ça ne fait rien...

— Mais demain je t'en procurerai, ajouta George en manière de consolation avec un serrement de cœur. J'écrirai...

La vieille se ranimait. Elle dit, très vite :

— Tu sais, aux Ursulines... on en trouve.

Un silence suivit, pendant lequel tante Joconde eut sans doute l'avant-goût des délices du lendemain; car sa bouche édentée fit entendre le petit bruit qu'on fait en ravalant la salive surabondante.

— Mon pauvre George!... Ah! si je n'avais pas mon George!... Vois-tu? Ce qui arrive dans cette maison, c'est un châtement du Ciel... Mais va donc, va sur le balcon regarder les vases. C'est moi, moi seule qui les arrose; je pense toujours à George, moi! Auparavant, j'avais Démétrius; mais aujourd'hui je n'ai plus que toi.

Elle se leva, prit son neveu par la main et le conduisit à l'un des balcons. Elle lui montra les vases florissants; elle cueillit une feuille de bergamote et la lui tendit. Elle se baissa pour tâter si la terre était sèche.

— Attends! dit-elle.

— Où vas-tu, tante Joconde?

— Attends!

Elle s'éloigna de son pas boiteux, sortit de la chambre, rentra une minute après avec un broc plein d'eau qu'elle avait peine à porter.

— Mais, ma tante, pourquoi faire cette besogne? pourquoi te donner cette peine?

— Les vases ont besoin d'être arrosés. Si je n'y pensais pas, qui donc y penserait?

Elle arrosa les vases. Sa respiration était oppressée, et le halètement rauque de cette poitrine sénile faisait mal au jeune homme.

— Assez! assez! dit-il en lui ôtant le broc des mains.

Ils restèrent sur le balcon, tandis que l'eau des vases s'égouttait dans la rue avec un léger clapotement.

— Quelle est cette fenêtre éclairée? demanda George, pour rompre le silence.

— Oh! répondit la vieille, c'est don Defendente Scioli qui va mourir.

Et tous deux regardèrent l'agitation des ombres dans le rectangle de lumière jaune. La vieille, sous l'air froid de la nuit, se mit à frissonner.

— Allons ! va te coucher, tante Joconde.

Il voulut la reconduire dans sa chambre, à l'étage supérieur. En traversant un couloir, ils rencontrèrent quelque chose qui se traînait pesamment sur le carrelage. C'était une tortue. La vieille s'arrêta pour dire :

— Elle a le même âge que toi, vingt-cinq ans ; et elle est devenue boiteuse comme moi. Ton père, d'un coup de talon...

Il se ressouvint de la tourterelle plumée, de la tante Jeanne, de certaines heures vécues à Albano.

Ils arrivèrent sur le seuil de la chambre. Une odeur nauséabonde de maladie émanait de l'intérieur. A la faible lumière d'une lampe, on apercevait les murailles couvertes de madones et de crucifix, un paravent déchiré, un fauteuil qui montrait l'étaupe et les ressorts.

— Entres-tu ?

— Non, merci, tante Joconde ; couche-toi.

Elle entra vite, vite, puis revint sur le seuil avec un cornet qu'elle ouvrit devant George et se versa un peu de sucre sur la paume de la main.

— Tu vois ! c'est tout ce qui me reste.

— Demain, demain, ma tante... Allons, couche-toi. Bonne nuit !

Et il la quitta, à bout de courage, l'estomac révolté, le cœur défait.

Il retourna sur son balcon.

La lune pleine pendait au milieu du ciel. La Majella, inerte et glaciale, ressemblait à un de ces promontoires séléniens que le télescope rapproche de la terre.

Guardiagrele dormait au pied de la montagne. Les bergamotes embaumaient.

« Hippolyte ! Hippolyte ! » A cette heure de suprême angoisse, toute son âme s'élançait vers l'aimée, demandant de l'aide.

Soudain, de la fenêtre lumineuse, un cri jaillit dans le silence un cri de femme. D'autres cris suivirent ; puis ce fut un sanglotement continu, qui s'élevait et s'abaissait comme un chant rythmé. L'agonie avait pris fin ; un esprit se dissolvait dans la nuit seraine et funèbre.

Sa mère lui disait :

— Il faut absolument que tu viennes à mon aide ; il faut que tu lui parles ; il faut que tu lui fasses entendre ta voix. Tu es l'aîné. Oui, George, cela est nécessaire.

Et elle continuait à énumérer les fautes de son mari, à révéler au fils les hontes du père. Ce père avait pour concubine une femme de chambre autrefois au service de la famille, une femme perdue, très avide ; c'était pour elle et pour les enfants adultérins qu'il dissipait toute sa fortune, sans avoir égard à rien, insoucieux de ses affaires, négligeant ses propriétés, vendant les récoltes à vil prix, au premier venu, pour avoir de l'argent ; et il allait si loin, si loin, que quelquefois, par sa faute, la maison manquait du nécessaire ; et il refusait de donner une dot à sa fille

cadette, bien qu'elle fût fiancée depuis longtemps : et, quand on lui faisait une observation, il ne répondait que par des cris, par des injures, quelquefois même par des violences plus ignobles.

— Tu vis loin de nous et tu ne sais pas dans quel enfer nous vivons. Tu ne peux pas même imaginer la plus faible partie de nos souffrances... Mais tu es l'aîné. Il faut que tu lui parles. Oui, George, il le faut.

Les yeux baissés, George se taisait ; et, pour réprimer l'exaspération de tous ses nerfs en présence de cette douleur qui se révélait à lui d'une façon si brutale, il avait besoin d'un prodigieux effort. Eh quoi ! c'était donc là sa mère ? Cette bouche convulsée, pleine d'amertume, qui se contractait si âprement lorsqu'elle prononçait les mots crus, c'était donc la bouche de sa mère ? La douleur et la colère l'avaient donc changée à ce point ? — Il leva les yeux pour la regarder, pour retrouver sur le visage maternel des traces de la douceur d'autrefois. Combien il l'avait connue douce autrefois, cette mère ! Combien c'était autrefois une belle et tendre créature ! Et comme il l'avait lui-même tendrement aimée, dans son enfance, dans son adolescence ! Alors, donna Silveria était grande et svelte, toute pâle et délicate, avec des cheveux presque blancs, des yeux noirs ; et elle portait dans toute sa personne l'empreinte d'une noble race, car elle descendait de cette famille Spina qui, avec la famille Aurispa, a son blason sculpté sous le portail de Sainte-Marie-Majeure. Quelle tendre créature c'était, autrefois ! Pourquoi donc ce grand changement ? — Le fils souffrait de tous les gestes un peu brusques que faisait la mère, de tous les mots qu'elle prononçait avec aigreur, de toutes les alté-

raisons que faisait passer sur son visage la furie de la rancune; et il souffrait aussi de voir son père couvert de tant d'ignominie, de voir un si terrible abîme creusé entre les deux êtres auxquels il devait l'existence. Quelle existence!

La mère insistait :

— Tu entends, George! Il est nécessaire que tu fasses acte d'énergie. Quand lui parleras-tu? Prends une résolution.

Il entendait; et il sentait au plus profond de ses entrailles la secousse d'un tremblement d'horreur; et il répondait intérieurement : « Oh! mère, demande-moi tout, demande-moi le plus atroce des sacrifices; mais cette démarche, épargne-la-moi, ne me contrains pas à avoir ce courage. Je suis lâche! » A la pensée qu'il devrait affronter son père, qu'il devrait accomplir un acte de vigueur et de volonté, une répugnance invincible montait des racines de son être. Il aurait mieux aimé se laisser couper une main.

Il répondit d'une voix sourde :

— C'est bien, mère. Je lui parlerai. Je trouverai une occasion favorable.

Il la prit entre ses bras et l'embrassa sur les joues, comme pour lui demander tacitement pardon de ce mensonge; car il s'affirmait à lui-même : « Je ne trouverai pas d'occasion favorable; je ne parlerai pas.»

Ils restèrent dans l'embrasure de la fenêtre. La mère ouvrit les croisées en disant :

— On va faire la levée du corps de don Defendente Scioli.

Ils s'accoudèrent au balcon, côte à côte. Elle ajouta en regardant le ciel :

— Quelle journée!

Guardiagrele, la ville de pierre, resplendissait dans la sérénité de mai. Un vent frais agitait les herbes sur les gargouilles. A toutes les fissures, depuis la base jusqu'au sommet, Sainte-Marie-Majeure était parée de petites plantes délicates, fleuries d'innombrables fleurs violettes, de sorte que la vieille cathédrale se dressait dans le ciel bleu sous un double manteau de fleurs de marbre et de fleurs vivantes.

George pensait : « Je ne reverrai point Hippolyte. J'ai un pressentiment funeste. Je sais bien que, dans cinq ou six jours, j'irai à la recherche de l'ermitage de nos rêves ; mais, en même temps, je sais que je ferai une chose vaine, que je n'aboutirai à rien, que je me heurterai à un obstacle inconnu. Combien ce que j'éprouve est étrange et indéfinissable ! Ce n'est pas moi qui sais ; mais, en moi, *quelqu'un* sait que tout va finir. »

Il pensait : « Elle ne m'écrit plus. Depuis que je suis ici, je n'ai reçu d'elle que deux télégrammes, très brefs : l'un de Pallanza, et l'autre de Bellagio. Jamais je ne me suis senti si loin d'elle. Peut-être qu'en ce moment même un autre homme lui plaît. Est-il possible que, *tout d'un coup*, l'amour tombe du cœur d'une femme ? Et pourquoi pas ? Son cœur est las ; à Albano, réchauffé par les souvenirs, il me donnait peut-être ses dernières palpitations. Je m'y suis trompé. Mais certains faits, pour celui qui sait les considérer sous leur forme idéale, portent au fond d'eux-mêmes une signification secrète, précise et indépendante des apparences. Eh bien ! tous les petits faits dont s'est composée notre vie d'Albano prennent, quand je les examine en pensée, une signification non douteuse, un caractère évident ; ils sont *finaux*.

Le soir du Vendredi saint, en arrivant à la gare de Rome, lorsque nous nous quittâmes et que la voiture l'emporta dans le brouillard, ne me sembla-t-il pas que je venais de la perdre pour toujours et sans ressource? N'eus-je point le sentiment profond que c'était fini? » Son imagination lui représenta le geste par lequel Hippolyte avait abaissé la voilette noire sur le dernier baiser. Et le soleil, l'azur, les fleurs, l'allégresse de toutes choses ne lui suggérèrent que cette réflexion : « Sans elle, la vie m'est impossible. »

En ce moment, sa mère se pencha sur la balustrade, regarda vers le porche de la cathédrale et dit :

— Le convoi sort de l'église.

La confrérie funèbre sortait du porche avec ses insignes. Quatre hommes en cagoule portaient le cercueil sur leurs épaules. Deux longues files d'hommes en cagoule marchaient derrière, avec des cierges allumés; et on ne voyait que leurs yeux par les deux trous de la capuce. De temps à autre, le vent faisait vaciller les petites flammes presque invisibles, éteignait quelques-unes d'entre elles; et les cierges se consumaient en larmoyant. Chaque homme en cagoule avait à côté de lui un enfant nu-pieds, qui recueillait la cire fondue dans le creux de ses deux mains.

Lorsque tout le cortège se fut déployé dans la rue, des musiciens, en habits rouges avec des panaches blancs, entonnèrent une marche funèbre. Les croquemorts réglèrent leurs pas sur le rythme de la musique; les instruments de cuivre étincelèrent au soleil.

George pensait : « Que de tristesse et de ridicule dans les honneurs rendus à la mort ! » Il se vit lui-même dans le cercueil, emprisonné entre les ais, porté par cette mascarade de gens, escorté de ces cierges et

de cet horrible bruit de trompettes ; et cette imagination l'emplit de dégoût. Ensuite, son attention se porta sur les gamins déguenillés qui s'évertuaient à recueillir les larmes de la cire, péniblement, le corps courbé, d'un pas inégal, les yeux tendus vers la flamme mobile.

— Malheureux don Defendente ! murmura la mère, en regardant le cortège qui s'éloignait.

Et aussitôt, comme si elle eût parlé pour elle-même et non pour son fils, elle ajouta d'un air las :

— Pourquoi malheureux ? Il entre dans la paix ; et c'est nous qui restons à la peine.

George la regarda. Leurs yeux se rencontrèrent ; et elle lui sourit, mais d'un sourire si faible qu'il ne remua aucune ligne de son visage. Ce fut comme un voile très léger, à peine visible, qui aurait passé sur ce visage toujours empreint de tristesse. Mais la lueur imperceptible de ce sourire fit à George l'effet soudain d'une grande illumination : et il vit alors sur le visage maternel, il vit distinctement pour la première fois l'œuvre irrémédiable de la douleur.

Devant la révélation terrible qui lui venait de ce sourire, un flot impétueux de tendresse lui gonfla la poitrine. Sa mère, sa propre mère ne pouvait donc plus sourire que de cette façon, de cette seule façon ! Désormais, les stigmates de la souffrance étaient indélébiles sur le cher visage qu'il avait vu se courber vers lui si souvent et avec tant de bonté, dans la maladie, dans le chagrin ! Sa mère, sa propre mère se consumait peu à peu, s'usait de jour en jour, s'inclinait lentement vers la tombe inévitable ! Et lui-même, tout à l'heure, pendant que sa mère exhalait sa détresse, ce qui l'avait fait souffrir tout à l'heure c'était, non pas

la douleur maternelle, mais la blessure faite à son égoïsme, le heurt causé à ses nerfs malades par l'expression crue de cette douleur !

— Oh ! mère !... balbutia-t-il, suffoqué par les larmes.

Et il lui prit les mains, la ramena dans la chambre.

— Qu'as-tu, George ? qu'as-tu, mon enfant ? demanda la mère effrayée, en lui voyant la face toute baignée de larmes. Qu'as-tu ? Dis-le-moi !

Oh ! il la retrouvait, cette voix, cette voix chère, cette voix unique, inoubliable, qui lui touchait l'âme jusqu'au fond ; cette voix de consolation, de pardon, de bon conseil, d'infinie bonté, qu'il avait entendue aux jours les plus sombres ; il la retrouvait, il la retrouvait ! Il reconnaissait enfin la tendre créature de jadis, l'adorée !

— Oh ! mère, mère...

Et il la serrait dans ses bras, sanglotant, la mouillant de larmes brûlantes, lui baisant les joues, les yeux, le front, avec un transport éperdu.

— Ma pauvre mère !

Il la fit asseoir, se mit à genoux devant elle, la regarda. Il la regarda longuement, comme s'il la revoyait pour la première fois après une grande séparation. Et elle, la bouche contractée, avec un sanglot mal contenu qui s'étranglait dans sa gorge, demanda :

— Je t'ai fait beaucoup de peine ?

Elle essuya les larmes de son fils, lui caressa les cheveux. Elle disait, d'une voix entrecoupée par des sursauts convulsifs :

— Non, George, non ! ce n'est pas à toi de t'affliger, ce n'est pas à toi de souffrir !... Dieu t'a tenu éloigné de cette maison. Ce n'est pas à toi de souffrir. Toute

ma vie, depuis ta naissance, toute ma vie, toujours, toujours, j'ai cherché à t'épargner une peine, une douleur, un sacrifice! Oh! cette fois-ci, pourquoi n'ai-je pas eu la force de me taire?... J'aurais dû me taire; j'aurais dû ne te rien dire! Pardonne-moi, George. Je ne croyais pas te faire tant de peine. Ne pleure plus, je t'en supplie. George, je t'en supplie, ne pleure plus! Je ne peux pas te voir pleurer.

Elle était sur le point d'éclater, vaincue par l'angoisse.
— Tu vois, dit-il : je ne pleure plus.

Il appuya la tête sur les genoux de sa mère, et, sous la caresse des doigts maternels, ne tarda pas à se calmer. De temps à autre, un sanglot le secouait encore. Dans son esprit repassaient, sous forme de sentiments vagues, les lointaines afflictions de son adolescence. Il entendait le gazouillement des hirondelles, le grincement de la roue d'un rémouleur, des voix qui criaient dans la rue : bruits connus, entendus dans les après-midi de jadis, bruits qui lui faisaient défaillir le cœur. Après la crise, son âme se trouva dans une sorte de fluctuation indéfinissable. Mais l'image d'Hippolyte vint à réapparaître; et il se fit en lui un nouveau bouleversement si tumultueux que, sur les genoux de sa mère, le jeune homme poussa un soupir.

Elle se pencha, murmurant :

— Comme tu soupirez!

Sans ouvrir les paupières, il sourit; mais une immense prostration l'envahissait, une lassitude désolée, un besoin désespéré de se soustraire à cette lutte sans répit.

La volonté de vivre se retirait de lui peu à peu, comme la chaleur abandonne un cadavre. De l'émotion récente rien ne subsistait plus; sa mère lui rede-

venait étrangère. — Que pouvait-il faire pour elle ? la sauver ? lui rendre la paix ? lui rendre la santé et la joie ? Mais le désastre n'était-il pas irréparable ? Désormais, l'existence de cette femme n'était-elle pas empoisonnée pour toujours ? — Sa mère ne pouvait plus être pour lui un refuge comme au temps de son enfance, dans les années lointaines. Elle ne pouvait ni le comprendre, ni le consoler, ni le guérir. Leurs âmes, leurs vies étaient trop différentes. Elle ne pouvait que lui offrir le spectacle de sa propre torture !

Il se leva, l'embrassa, se détacha d'elle, sortit, remonta dans sa chambre, s'accouda au balcon. Il vit la Majella toute rose dans le crépuscule, énorme et délicate, sur un ciel verdâtre. Le cri assourdissant des hirondelles qui tournoyaient le rebuta. Il alla s'étendre sur son lit.

Couché sur le dos, il réfléchissait : « Fort bien ; je vis, je respire. Mais quelle est la substance de ma vie ? A quelles forces est-elle soumise ? Quelles lois la gouvernent ? Je ne m'appartiens pas, je m'échappe à moi-même. La sensation que j'ai de mon être ressemble à celle que pourrait avoir un homme qui, condamné à se tenir debout sur une surface sans cesse oscillante et déséquilibrée, sentirait l'appui lui manquer sans cesse, en quelque endroit qu'il posât le pied. Je suis dans une perpétuelle angoisse, et cette angoisse même n'est pas bien définie. Est-ce l'angoisse du fuyard qui sent quelqu'un à ses trousses ? Est-ce l'angoisse du poursuivant qui ne peut jamais atteindre le but ? C'est peut-être l'une et l'autre. »

Les hirondelles gazouillaient en passant et repassant par bandes, comme des flèches noires, dans le rectangle pâle que dessinait le balcon.

« Qu'est-ce qui me manque ? quelle est la lacune

de mon être moral ? quelle est la cause de mon impuissance ? J'ai le plus ardent désir de vivre, de donner à toutes mes facultés un développement rythmique, de me sentir complet et harmonieux. Et, au contraire, je me détruis chaque jour secrètement ; chaque jour, ma vie s'en va par d'invisibles et d'innombrables fissures ; je suis comme une vessie à moitié vide, qui se déforme de mille manières à chaque agitation du liquide qu'elle contient. Toutes mes forces ne me servent qu'à traîner avec une immense fatigue quelque petit grain de poussière auquel mon imagination prête la pesanteur d'un rocher gigantesque. Un conflit perpétuel confond et stérilise toutes mes pensées. Qu'est-ce qui me manque ? Qui tient donc en son pouvoir cette partie de mon être qui échappe à ma conscience et qui cependant, je le sens bien, m'est indispensable pour continuer à vivre ? Ou plutôt, cette partie de mon être n'est-elle pas déjà morte, de façon que la mort seule peut me rejoindre à elle ? Oui, c'est cela. En effet, la mort m'attire. »

Les cloches de Sainte-Marie-Majeure sonnèrent les vêpres. Il revit le convoi funèbre, le cercueil, les hommes en cagoule et ces enfants déguenillés qui s'évertuaient à recueillir les larmes de la cire, péniblement, le corps courbé, d'un pas inégal, les yeux tendus vers la flamme mobile.

Ces enfants le préoccupèrent beaucoup. Plus tard, lorsqu'il écrivit à sa maîtresse, il développa l'allégorie secrète que son esprit curieux d'images avait confusément entrevue : « L'un d'eux, malingre, jaunâtre, s'appuyant d'un bras sur une béquille et recueillant la cire dans le creux de sa main libre, se traînait à côté d'une sorte de géant en capuce dont le poing énorme serrait brutalement le cierge. Je les vois encore tous

les deux, et je ne les oublierai pas. Peut-être y a-t-il en moi-même quelque chose qui me fait ressembler à cet enfant. Ma vie réelle est au pouvoir de *quelqu'un*, d'un être mystérieux et inconnaissable qui l'étreint dans une poigne de fer ; et je la vois qui se consume, et je me traîne après elle, et je me fatigue pour en recueillir au moins quelques gouttes, et chaque goutte qui tombe brûle ma pauvre main. »

III

Sur la table, dans un vase, il y avait un bouquet de roses trépanées, des roses de mai, que Camille, la sœur cadette, avait cueillies au jardin. Autour de la table avaient pris place le père, la mère, le frère Diego, Albert, le fiancé de Camille, invité ce jour-là, et la sœur aînée, Christine, avec son mari et son enfant, un blondin au teint de neige, tréle comme un lis qui s'entr'ouvre

George était assis entre son père et sa mère.

Le mari de Christine, don Bartolomeo Celaia, baron de Palleaurea, parlait d'intrigues municipales sur un ton agaçant. C'était un homme qui approchait de la cinquantaine, sec, chauve au sommet de la tête comme un tonsuré, le visage rasé partout. L'âpreté presque insolente de ses gestes et de ses manières faisait un contraste bizarre avec son aspect ecclésiastique.

En l'écoutant, en l'observant, George pensait :

« Christine peut-elle être heureuse avec cet homme ? peut-elle l'aimer ? Christine, la chère créature, si affectueuse et si mélancolique, elle que j'ai vue pleurer tant de fois en de soudaines effusions de tendresses, Christine est liée pour la vie à cet homme sans cœur, presque un vieillard, aigri par les sottes tracasseries de la politique provinciale ! Et elle n'a pas même la consolation de trouver un réconfort dans sa maternité ; elle ne peut que se consumer en craintes et en angoisses pour son enfant, cet enfant maladif, exsangue, toujours rêveur. Pauvre créature ! »

Il jeta sur sa sœur un regard plein de bonté compatissante. Christine lui sourit par-dessus les roses en inclinant un peu la tête à gauche, d'un mouvement plein de grâce qui lui était coutumier.

En voyant Diego à côté d'elle, il pensa : « Croirait-on qu'ils sont de la même race ? Christine a hérité en grande partie de l'amabilité maternelle ; elle a les yeux de notre mère, elle en a surtout les façons et les gestes. Mais Diego ! » Il observait son frère avec cette instinctive répulsion que tout être éprouve en présence d'un être disparate, contradictoire, absolument opposé. Diego mangeait avec voracité, sans jamais lever la tête de dessus son assiette, absorbé dans cette besogne. Il n'avait pas vingt ans encore, mais il était trapu, alourdi déjà par un commencement d'embonpoint, le visage allumé. Ses yeux, petits et grisâtres sous un front bas, ne révélaient pas la moindre flamme intellectuelle ; un duvet fauve couvrait ses joues et ses fortes mâchoires, mettait une ombre sur sa bouche saillante et sensuelle ; le même duvet se voyait aussi sur ses mains aux ongles mal tenus et qui attestaient le dédain des soins minutieux.

George pensa : « Est-ce que je peux l'aimer ? Même pour lui adresser une parole insignifiante, même pour répondre à son simple bonjour, il faut que je surmonte une répugnance presque physique. Lorsqu'il me parle, jamais ses yeux ne regardent les miens ; et, si le hasard fait que nos regards se rencontrent, il se détourne aussitôt avec une précipitation étrange. Devant moi, il rougit presque continuellement, sans motif. Comme je serais curieux de connaître ses sentiments à mon égard ! Sans aucun doute, il me hait. »

Par une transition spontanée, son attention se porta sur son père, sur l'homme dont Diego était l'héritier véritable.

Gras, sanguin, puissant, cet homme semblait émettre par tous les membres une intarissable chaleur de vitalité charnelle. Ses mâchoires très grosses, sa bouche lippue, impérieuse, pleine d'une respiration véhémence, ses yeux troubles et un peu louches, son nez grand, palpitant, semé de rousseurs, tous les traits de son visage portaient l'empreinte de la violence et de la dureté. Chacun de ses gestes, chacune de ses attitudes avait la brusquerie d'un effort, comme si la musculature de ce corps massif eût été en lutte continuelle contre l'encombrement de la graisse. La chair, cette chose brutale, pleine de veines, de nerfs, de tendons, de glandes et d'os, pleine d'instincts et de besoins ; la chair qui sue et qui pue ; la chair qui se déforme, qui s'infecte, qui s'ulcère, qui se couvre de rides, de pustules, de verrues et de poils ; cette chose bestiale qu'est la chair prospérait chez lui avec une sorte d'impudence et inspirait au voisin délicat une répulsion invincible. « Non, non, se disait George. Il y a dix ou quinze ans, ce n'était point comme cela. J'ai le souvenir

net que ce n'était point comme cela. Cette expansion de brutalité latente, insoupçonnée, semble s'être accomplie lentement, progressivement. Et moi, moi, je suis le fils de cet homme ! »

Il regarda son père. Il remarqua qu'à l'angle des yeux, sur les tempes, cet homme avait un faisceau de rides et, sous chaque œil, une boursouflure, une espèce de poche violacée. Il remarqua le cou court, gonflé, rougeâtre, apoplectique. Il s'aperçut que les moustaches et les cheveux portaient des traces de teinture. L'âge, le commencement de la vieillesse chez un être voluptueux, l'œuvre implacable du vice et du temps, l'artifice vain et maladroit pour cacher le grisonnement sénile, la menace d'une mort subite, toutes ces choses tristes et misérables, basses et tragiques, toutes ces choses humaines, mirent au cœur du fils un trouble profond. Une immense pitié l'envahit, même pour son père. « Le blâmer ? Mais il souffre aussi. Toute cette chair qui m'inspire une si forte aversion, toute cette lourde masse de chair, est habitée par une âme. Que d'angoisses, peut-être, et que de lassitudes !... Certainement, il a une peur folle de la mort... » Soudain, il eut la vision intérieure de son père agonisant. Une attaque le renversait, foudroyé ; il pantelait, vivant encore, livide, muet, méconnaissable, les yeux pleins de l'horreur de mourir ; puis, comme terrassé par un second coup de l'invisible massue, il s'immobilisait, chair inerte. « Ma mère le pleurerait-elle ? »

Sa mère lui dit :

— Tu ne manges pas, tu ne bois pas. Tu n'as presque touché à rien. Tu es indisposé, peut-être ?

Il répondit :

— Non, mère. Ce matin, je n'ai pas d'appétit.

Le bruit de quelque chose qui se traînait près de la table le fit retourner. Il aperçut la tortue décrépète et se souvint des paroles de tante Joconde : « Elle est devenue boîteuse comme moi. Ton père, d'un coup de talon... »

Pendant qu'il regardait la tortue, sa mère lui dit, avec la lueur d'un sourire :

— Elle a ton âge. Quand on me l'a donnée, j'étais enceinte de toi.

Elle dit encore, avec le même imperceptible sourire :

— Elle était toute petite ; elle avait l'écaille presque transparente ; elle ressemblait à un joujou. C'est chez nous qu'elle a grandi, avec les années.

Elle prit une pelure de pomme et l'offrit à la tortue. Elle resta un instant à regarder la pauvre bête, qui remuait avec un tremblement engourdi sa tête jaunâtre de vieux serpent. Puis elle se mit à peler une orange pour George, d'un air rêveur.

« Elle se souvient. » pensa George en voyant sa mère absorbée. Il devina l'inexprimable tristesse qui, sans nul doute, lui envahissait l'âme au souvenir des temps heureux, aujourd'hui que la ruine était complète, aujourd'hui que, après tant de trahisons, après tant d'infamies, tout était irréparablement perdu. « Elle était aimée *de lui*, autrefois ; elle était jeune ; peut-être n'avait-elle pas encore souffert !... Combien son cœur doit soupirer ! Quel regret, quel désespoir doit lui monter des entrailles ! » Le fils souffrait de la souffrance maternelle, reproduisait en lui-même les angoisses de sa mère. Et il s'attarda si longtemps à savourer la délicatesse suprême de son émotion que ses yeux se voilèrent de larmes. Il réprima ces larmes

par un effort et les sentit tomber en dedans, très douces. « Oh ! mère, si tu savais ! »

En se retournant, il vit que Christine lui souriait par-dessus les roses.

Le fiancé de Camille était en train de dire .

— C'est ce qu'on appelle ignorer le premier mot du Code. Quand on la prétention de...

Le baron approuvait les arguments du jeune docteur et répétait à chacune de ses phrases :

— Assurément, assurément.

Ils démolissaient le maire.

Le jeune Albert était assis à côté de Camille, sa fiancée. Il était tout luisant et tout rose, comme une figure de cire ; il portait une petite barbe taillée en pointe, des cheveux partagés par une raie droite, quelques boucles bien arrangées autour du front et, sur le nez, des lunettes à monture d'or. George pensa : « C'est l'idéal de Camille. Depuis des années, ils s'aiment d'un amour invincible. Ils croient à leur bonheur futur ; ils ont longtemps soupiré après ce bonheur. Sans doute, Albert a promené cette pauvre fille à son bras par tous les lieux communs de l'idylle. Camille n'a pas de santé ; elle souffre de maux imaginaires ; elle ne fait du matin au soir que fatiguer de *Nocturnes* le piano son confident. Ils s'épouseront : quel sera leur sort ? Un jeune homme vaniteux et vide, une jeune fille sentimentale dans le milieu mesquin de la province... » Un instant encore, il suivit en imagination le développement de ces deux existences médiocres, et il s'attendrit de pitié pour sa sœur. Il la regarda.

Physiquement, elle lui ressemblait un peu. Elle était grande et mince, avec de beaux cheveux châtain clair, avec des yeux clairs mais changeants, tour à tour

verts, bleus ou cendrés. Un léger nuage de poudre de riz la rendait plus pâle encore. Elle avait deux roses sur le sein.

« Peut-être me ressemble-t-elle aussi autrement que par le visage. Peut-être porte-t-elle dans l'âme, à son insu, quelqu'un des germes funestes qui, en moi conscient, se sont développés avec tant de puissance. Elle doit avoir le cœur plein d'inquiétudes et de mélancolies médiocres. Elle est malade, sans connaître son mal. »

A ce moment, sa mère se leva. Tous la suivirent, excepté le père et don Bartolomeo Celaia, qui restèrent à table pour causer ; ce qui les rendit l'un et l'autre plus odieux à George. Il avait entouré d'un bras la taille de sa mère et, de l'autre, la taille de Christine, affectueusement ; et il passa ainsi dans la chambre contiguë, les entraînant presque. Il se sentait le cœur gonflé d'une tendresse insolite et d'une insolite compassion. Aux premières notes du *Nocturne* que Camille commençait à jouer :

— Veux-tu descendre au jardin ? dit-il à Christine.

La mère resta près des fiancés. Christine et George descendirent avec l'enfant silencieux.

D'abord, ils marchèrent à côté l'un de l'autre, sans rien dire. George avait mis son bras sous le bras de sa sœur, comme il faisait avec Hippolyte. Christine s'arrêta, murmurant :

— Pauvre jardin à l'abandon ! Te rappelles-tu nos jeux, quand nous étions petits ?

Et elle regarda Luc, son fils.

— Va, mon Luchino ; cours, joue un peu.

Mais l'enfant ne bougea pas d'auprès de sa mère ; au contraire, il lui saisit la main. Elle soupira en regardant George.

— Tu vois ! c'est toujours la même chose ! Il ne court pas, il ne joue pas, il ne rit pas. Jamais il ne se détache de moi, jamais il ne veut me quitter. Tout lui fait peur.

Absorbé dans la pensée de sa maîtresse absente, George n'entendait pas les paroles de Christine.

Le jardin, moitié au soleil, moitié à l'ombre, était ceint d'un mur au haut duquel scintillaient des tessons de verre fixés dans le ciment. D'un côté courait une treille. De l'autre côté, à distances égales, se dressaient des cyprès hauts, minces, droits comme des cierges, avec, au sommet de leur tige, une pauvre touffe de feuillage sombre, presque noir, en forme de fer de lance. Dans la partie exposée au midi, sur une bande de terrain ensoleillée, prospéraient quelques rangs d'orangers et de citronniers qui étaient alors en fleur. Le reste du terrain était semé de rosiers, de lilas, d'herbes aromatiques. Çà et là on voyait quelques petits buissons de myrtes plantés régulièrement et qui avaient servi de bordure à des plates-bandes aujourd'hui détruites. Il y avait dans un angle un beau cerisier ; il y avait au milieu un bassin rond, plein d'une eau morne où verdoyaient des lentilles.

— Dis, te rappelles-tu, demanda Christine, le jour où tu es tombé dans le bassin et où notre pauvre oncle Démétrius t'en a retiré ! Comme tu nous as fait peur, ce jour-là ! C'est miracle qu'il ait pu te retirer vivant !

Au nom de Démétrius, George eut un sursaut. C'était le nom aimé, le nom qui lui mettait toujours au cœur une grande palpitation. Il prêta l'oreille à sa sœur ; il regarda l'eau sur laquelle des insectes aux longues jambes faisaient des courses rapides. Une envie inquiète lui vint de parler du mort, d'en parler abon-

damment, de ressusciter tous les souvenirs ; mais il se retint, par ce sentiment d'orgueil qui fait qu'on veut conserver un secret pour s'en repaître l'âme dans la solitude ; il se retint, par un sentiment qui était presque de la jalousie, à la pensée que sa sœur aurait pu s'émouvoir et s'attendrir sur la mémoire du mort. La mémoire du mort, c'était son bien exclusif. Il la gardait dans l'intimité de son âme, avec un culte attristé et profond, pour toujours. Démétrius avait été son père véritable ; il était son seul et unique parent.

Et il lui réapparut, l'homme doux et méditatif, ce visage plein d'une mélancolie virile auquel donnait une expression étrange la boucle de cheveux blancs mêlée aux cheveux noirs sur le milieu du front.

— Te rappelles-tu, disait Christine, le soir où tu t'es caché et où tu as passé toute la nuit dehors, sans plus te laisser voir jusqu'au matin ? Comme nous avons eu peur, cette fois aussi ? Comme nous t'avons cherché ! Comme nous t'avons pleuré !

George sourit. Il se rappelait s'être caché, non par jeu, mais par une curiosité cruelle, pour faire croire qu'il était perdu, pour se faire pleurer par les siens. Dans la soirée, une soirée humide et calme, il avait entendu les voix qui l'appelaient, il avait épié les moindres bruits qui venaient de la maison bouleversée, il avait retenu sa respiration avec une joie mêlée de terreur en voyant passer près de sa cachette les personnes qui le cherchaient. Après qu'on eut fouillé tout le jardin sans résultat, il resta encore tapi dans sa cachette. Et alors, au spectacle de la maison dont les fenêtres s'illuminaient et s'obscurcissaient tour à tour comme par le passage de gens en émoi, il avait ressenti une émotion extraordinaire, aiguë jusqu'aux larmes ; il

s'était apitoyé sur l'angoisse des siens et sur lui-même, comme s'il eût été réellement perdu ; mais, malgré tout, il s'était obstiné à ne pas se faire voir. Et puis, l'aube était venue ; et la lente diffusion de la lumière dans l'immensité silencieuse avait balayé de son cerveau comme un brouillard de folie, lui avait rendu la conscience du réel, avait éveillé en lui le remords. Il avait pensé à son père et au châtement, avec terreur, avec désespoir ; et le bassin l'avait fasciné : il s'était senti attiré par cette eau pâle et douce qui reflétait le ciel, cette eau où, quelques mois auparavant, il avait failli périr...

« C'était en l'absence de Démétrius, » se rappela-t-il encore.

— George, sens-tu ce parfum ? disait Christine. Je vais cueillir un bouquet.

L'air, imprégné d'une humidité chaude et chargé d'effluves, disposait à la nonchalance. Les grappes de lilas, les fleurs d'oranger, les roses, le thym, la marjolaine, le basilic, le myrte, toutes les essences se mariaient en une essence unique, délicate et forte.

Tout à coup, Christine demanda :

— Pourquoi es-tu si pensif ?

Le parfum venait de susciter en George un grand tumulte, une insurrection furieuse de toute sa passion, un désir d'Hyppolyte qui avait mis en déroute tout autre sentiment, mille souvenirs de délicès sensuelles qui lui couraient dans les veines,

Christine reprit, souriante, hésitante :

— Tu penses... à elle ?

— Ah ! c'est vrai, tu sais ! dit George, qui rougit soudain sous le regard indulgent de sa sœur.

Et il se rappela qu'il lui avait parlé d'Hyppolyte l'au-

tomne précédent, en septembre, lors du séjour qu'il avait fait chez elle aux Tourelles de Sarsa, sur le bord de la mer.

Toujours souriante, toujours hésitante, Christine demanda encore :

— Est-ce que... tu l'aimes toujours autant ?

— Toujours.

Sans rien dire de plus, ils se dirigèrent vers les orangers et les citronniers, troublés l'un et l'autre, mais de manière différente : George sentait ses regrets augmentés par la confiance faite à sa sœur ; Christine sentait revivre confusément ses aspirations étouffées, en pensant à cette femme inconnue qu'adorait son frère. Ils se regardèrent et se sourirent, ce qui atténua leur peine.

Elle fit quelques pas rapides vers les orangers, s'exclamant :

— Mon Dieu ! que de fleurs !

Et elle se mit à cueillir des fleurs, les bras levés, en agitant les rameaux pour casser de petites branches. Les corolles lui tombaient sur la tête, sur les épaules, sur le sein. Alentour, le sol était tout jonché de pétales, comme d'une neige embaumée. Et elle était charmante dans cette attitude, avec son visage ovale, avec son cou long et blanc. L'effort lui animait le visage. Tout à coup elle laissa retomber ses bras, pâlit, pâlit, chancela, comme prise de vertige.

— Qu'as-tu, Christine ? tu te trouves mal ? s'écria George effrayé, en la soutenant.

Mais la violence de la nausée lui étreignait la gorge ; elle ne pouvait pas répondre. D'un signe, elle fit entendre qu'elle voulait s'éloigner des arbres ; et, soutenue par son frère, elle s'avança de quelques pas

incertains, tandis que Luc la regardait avec des yeux terrifiés. Puis elle s'arrêta, poussa un soupir et, reprenant peu à peu ses couleurs, dit d'une voix faible encore :

— Ne t'effraie pas, George... Ce n'est rien. Je suis enceinte... L'odeur trop forte m'a fait mal... C'est passé maintenant ; je suis remise.

— Veux-tu rentrer à la maison ?

— Non, restons au jardin. Asseyons-nous.

Ils s'assirent sous la treille, sur un vieux banc de pierre. George, à l'aspect de l'enfant grave et absorbé, l'appela pour le secouer de sa torpeur.

— Luchino !

L'enfant inclina sa tête pesante sur les genoux de sa mère. Il avait la fragilité d'une tige de fleur ; il semblait avoir peine à porter sa tête sur son cou. Sa peau était si fine que toutes les veines y transparaisaient, déliées comme des fils de soie bleue. Ses cheveux étaient si blonds qu'ils étaient presque blancs. Ses yeux, doux et humides comme ceux d'un agneau, montraient leur pâle azur entre de longs cils clairs.

Sa mère le caressa, en serrant les lèvres pour retenir un sanglot. Mais deux larmes débordèrent, coulèrent sur ses joues.

— Oh ! Christine !

L'accent affectueux du frère accrut l'émotion de la sœur. D'autres larmes débordèrent, coulèrent sur ses joues.

— Tu vois, George ! Je n'ai jamais rien réclamé ; j'ai toujours accepté tout, je me suis toujours résignée à tout ; jamais je ne me suis plainte, jamais je ne me suis révoltée... Tu le sais bien, George. Mais cela encore, cela encore ! Oh ! ne pas même trouver dans mon fils un peu de consolation !...

Les pleurs tremblaient dans sa voix désolée.

— Oh ! George, tu vois, tu vois comment il est ! Il ne parle pas, ne rit pas, ne joue pas ; jamais il ne s'égaie, jamais il ne fait ce que font les autres enfants... Qu'a-t-il ? Je n'en sais rien. Et il me semble qu'il m'aime tant, qu'il m'adore ! Il ne se détache jamais de moi, jamais, jamais. J'en viens à croire qu'il ne vit que de mon souffle. Oh ! George, si je te racontais certaines journées, des journées longues, longues, qui n'en finissent pas... Je travaille près de la fenêtre ; je lève les yeux, et je rencontre ses yeux qui me regardent, me regardent... C'est une torture lente, un supplice que je ne saurais te dire. C'est comme si je sentais mon sang s'écouler goutte à goutte de mon cœur...

Elle s'interrompit, suffoquée par l'angoisse. Elle essuya ses larmes.

— Si du moins, ajouta-t-elle, si du moins celui que je porte naissait, je ne dis pas avec la beauté, mais avec la santé ! Si, pour cette fois, Dieu me venait en aide !

Et elle se tut, attentive, comme pour tirer un présage du tressaillement de la vie nouvelle qu'elle portait dans son sein. George lui prit la main. Et, pendant quelques minutes, sur le banc, le frère et la sœur restèrent immobiles et muets, accablés par l'existence.

Devant eux s'étendait le jardin solitaire et abandonné. Les cyprès, hauts, droits, immobiles, se dressaient religieusement vers le ciel, comme des cierges votifs. Les souffles rares qui passaient sur les rosiers voisins avaient à peine la force d'effeuiller quelques roses fanées. Tour à tour on entendait et on cessait d'entendre le piano, là-bas, dans la maison.

IV

« Quand ? quand ? L'acte qu'ils veulent m'imposer devient donc inévitable ? Je serai donc obligé d'affronter cette brute ? » George voyait approcher l'heure avec une crainte folle. Une insurmontable répugnance montait des racines de son être à la seule pensée qu'il devrait se trouver seul, dans une chambre close, en tête à tête avec cet homme.

A mesure que les jours passaient, il sentait croître son anxiété et l'humiliation que lui donnait sa coupable inertie ; il sentait que sa mère, que sa sœur, que toutes les victimes attendaient de lui, du premier né, l'acte énergique, la protestation, la protection. — En effet, pourquoi avait-il été appelé ? Pourquoi était-il venu ? — Désormais, il ne lui semblait plus possible de partir avant d'avoir rempli ce devoir. Sans doute, à la dernière minute il aurait pu s'esquiver sans prendre

congé, s'enfuir, puis écrire une lettre où il justifierait sa conduite par n'importe quel prétexte plausible... Au plus fort de sa détresse, il osa songer à cette ignominieuse ressource; il s'attarda à en examiner les moyens, à en combiner les moindres détails, à en imaginer les résultats. Mais, dans les scènes imaginées, le visage douloureux et ravagé de sa mère suscitait en lui un intolérable remords. Les réflexions qu'il faisait sur son égoïsme et sur sa faiblesse le révoltaient contre lui-même; et il s'acharnait avec une furie puérile à trouver quelque parcelle d'énergie intérieure qu'il pût exciter et soulever efficacement contre la majeure partie de son être et qui lui permit d'en avoir raison comme d'une lâche canaille. Mais ce soulèvement factice ne durait pas, ne lui servait à rien pour le pousser vers la résolution virile. Alors il entreprenait d'examiner sa situation avec calme, et il se faisait illusion par la rigueur même de son raisonnement. Il pensait: « A quoi pourrais-je être utile? A quels maux mon intervention pourrait-elle remédier? Cet effort douloureux que ma mère et les autres exigent de moi, produirait-il quelque avantage réel? Et quel avantage? » Comme il n'avait pas trouvé en lui-même l'énergie nécessaire pour l'exécution de l'acte, comme il n'avait pas réussi à provoquer en lui-même une révolte profitable, il recourait à la méthode opposée: il tâchait de se démontrer l'inutilité de l'effort. « A quoi cet entretien aboutirait-il? A rien, certainement. Selon l'humeur de mon père et selon la marche de la conversation, il serait ou violent ou persuasif. Dans le premier cas, les hurlements et les injures me prendraient au dépourvu. Dans le second cas, mon père trouverait une foule d'arguments pour me prouver, soit son innocence, soit la nécessité de ses

fautes, et je serais également pris au dépourvu. Les faits sont irréparables. Le vice, lorsqu'il est enraciné dans l'intime substance de l'homme, devient indestructible. Or, mon père est à l'âge où les vices ne se déracinent plus, où les habitudes ne s'abolissent plus. Il a depuis des années cette femme et ces enfants. Ai-je la moindre chance que mes admonestations l'induisent à y renoncer ? Ai-je la moindre chance de le convaincre qu'il doit rompre toutes ces attaches ? Hier j'ai vu cette femme. Il suffit de la voir pour deviner qu'elle ne lâchera jamais l'homme dont elle tient la chair sous sa griffe. Elle le dominera jusqu'à la mort. La chose est maintenant sans remède. Et puis, il y a ces enfants, les droits de ces enfants. D'ailleurs, après tout ce qui a eu lieu, une réconciliation serait-elle possible entre mon père et ma mère ? Jamais. Toutes mes tentatives seraient donc infructueuses. Et alors ?... Reste la question du dommage matériel, du gaspillage, de la dilapidation. Mais dépend-il de moi d'y mettre ordre, puisque je vis loin du foyer ? Il y faudrait une vigilance de tous les instants, et Diego seul pourrait l'exercer. Je parlerai à Diego, je me concerterai avec lui... En fin de compte, pour l'heure, l'unique affaire urgente, c'est la dot de Camille. Le fait est qu'Albert se remue beaucoup à ce sujet, et il est même le plus ennuyeux de tous mes solliciteurs. Peut-être ne me sera-t-il pas trop difficile de trouver un arrangement. »

Il se proposait de favoriser sa sœur en contribuant à lui constituer une dot ; car, héritier de toute la fortune de son oncle Démétrius, il était riche et déjà en possession de ses biens. Le projet d'accomplir cet acte généreux le releva dans sa propre conscience. Il se crut dégagé de tout autre devoir, de toute autre dé-

marche pénible, par le sacrifice qu'il consentait à faire de son argent.

Lorsqu'il se dirigea vers l'appartement de sa mère, il se sentait moins inquiet, plus léger, plus à l'aise. En outre, il avait appris que, depuis le matin, son père était retourné à la maison de campagne où il avait l'habitude de se retirer pour être plus libre dans ses agissements. Et cela le soulageait beaucoup de penser que, le soir, à table, certaine place resterait vide.

— Ah! George, tu arrives au bon moment! lui cria sa mère dès qu'elle le vit entrer.

Cette voix courroucée lui donna un coup si imprévu et si rude qu'il s'arrêta; et il regarda sa mère avec stupeur, tant elle lui parut transfigurée par le transport de la colère. Il regarda aussi Diego, sans comprendre; il regarda Camille qui se tenait debout, muette et hostile.

— Qu'y a-t-il? balbutia George en portant de nouveau les yeux sur son frère, attiré par l'expression mauvaise qu'il voyait pour la première fois sur le visage du jeune homme.

— La caisse où l'on serre l'argenterie n'est plus à sa place, dit Diego sans lever les yeux, en fronçant les sourcils et en mangeant les mots; et on prétend que c'est moi qui l'ai fait disparaître...

Un flot de paroles amères jaillit de la bouche méconnaissable de la malheureuse femme.

— Oui, toi, toi, d'accord avec ton père... Tu as été de connivence avec ton père... Oh! quelle infamie! Encore cette douleur! Encore cette douleur! Avoir contre moi jusqu'à l'enfant qui a bu mon lait! Mais tu es le seul qui lui ressemble, le seul... Pour les autres, Dieu m'a fait la grâce... O mon Dieu! que

votre nom soit béni, béni à jamais, pour la grâce que vous m'avez faite ! Tu es le seul qui lui ressemble, le seul...

Elle se tourna vers George qui restait paralysé, sans mouvement, sans voix. Elle avait dans le menton un tremblement spasmodique ; et elle était si convulsée qu'on aurait cru qu'elle allait d'un instant à l'autre s'abaisser sur le parquet.

— Vois-tu maintenant la vie que nous menons ! Dis, la vois-tu ? C'est tous les jours une infamie nouvelle. Tous les jours il faut lutter, défendre du sacage cette malheureuse maison, tous les jours, sans répit ! Es-tu convaincu que, si ton père le pouvait, il nous mettrait sur la paille, nous ôterait le pain de la bouche ! Et cela sera ; nous finirons par y venir. Tu verras, tu verras...

Elle continuait, haletante, avec un sanglot étouffé dans la gorge à chaque pause, poussant par moments de rauques éclats de voix qui exprimaient une haine presque sauvage, une haine inconcevable chez une créature d'apparence aussi délicate. Et encore une fois toutes les accusations jaillirent de sa bouche. — Cet homme n'avait plus aucun égard, aucune pudeur. Pour faire de l'argent, il ne reculait plus devant rien ni devant personne. Il avait perdu la raison ; il semblait en proie à une folie furieuse. Il avait ruiné ses terres, coupé ses bois, vendu son bétail au hasard, à l'aveugle, au premier venu, au plus offrant. Maintenant, il commençait à dépouiller la maison où ses enfants étaient nés. Il avait depuis longtemps jeté son dévolu sur cette argenterie, une argenterie de famille, ancienne, héréditaire, gardée pieusement comme une relique de la grandeur de la maison Aurispa, conservée complète jusqu'à ce jour. Rien n'avait servi de la cacher. Diego

s'était concerté avec son père ; et les deux complices, éludant la vigilance la plus attentive, l'avaient soustraite pour la jeter Dieu sait en quelles mains !

— Tu n'as pas honte ? poursuivait-elle, tournée vers Diego qui avait grand'peine à contenir l'explosion de sa violence. Tu n'as pas honte de prendre contre moi le parti de ton père ? Contre moi, qui ne t'ai jamais refusé ce que tu m'as demandé, qui ai toujours fait ce que tu as voulu ! Et pourtant tu sais, tu sais bien où cet argent s'en va. Et tu n'as pas honte ?... Tu ne dis rien ? Tu ne réponds rien ? Ton frère est là, regarde ! Dis-moi où la caisse s'en est allée. Je veux le savoir, entends-tu ?

— J'ai déjà dit que je n'en sais rien, que je n'ai pas vu la caisse, que je ne l'ai pas prise, s'écria Diego sans se contenir davantage, avec une explosion de brutalité, en secouant la tête ; et la flamme sombre qui éclairait son visage le faisait ressembler à l'absent. As-tu compris ?

La mère, pâle comme une morte, regarda George, à qui ce regard parut communiquer la pâleur maternelle.

Saisi d'un tremblement impossible à cacher, l'aîné dit au cadet :

— Diego, sors d'ici !

— Je sortirai quand il me plaira, répliqua Diego en haussant insolemment les épaules, sans toutefois regarder son frère dans les yeux.

Alors une exaspération subite s'empara de George, une de ces exaspérations extrêmes qui, chez les hommes faibles et irrésolus, ont une si excessive véhémence qu'elles ne peuvent se traduire par un acte extérieur, mais font passer devant la volonté opprimée des éclairs d'images criminelles. La haine entre frères, cette haine odieuse qui, depuis les origines, couve sourdement au fond de la nature humaine pour éclater au premier désaccord,

plus féroce que toute autre haine ; cette inexplicable hostilité qui existe latente dans les mâles du même sang, encore que l'accoutumance et la paix de la maison natale aient créé entre eux des liens d'affection ; et aussi cette horreur qui accompagne l'exécution ou la pensée d'un crime et qui n'est peut-être que le sentiment vague de la loi inscrite par l'hérédité séculaire dans la conscience chrétienne ; tout cela s'insurgea confusément en une sorte de rafale vertigineuse qui, pour une seconde, abolit dans son âme tout autre sentiment et lui mit aux mains une impulsion agressive. L'aspect même de Diego, ce corps trapu et sanguin, cette tête fauve sur ce cou de taureau, l'évidente supériorité physique de cette robuste musculature, l'offense faite à son autorité d'aîné, tout contribuait à augmenter sa fureur. Il aurait voulu avoir un moyen prompt de dominer, de subjuguier, d'abattre cette brute, sans résistance et sans combat. Instinctivement, il lui regarda les poings, ces poings larges, puissants, couverts d'un duvet roux, qui, pendant le dîner, employés au service d'une bouche vorace, lui avaient déjà causé un si vil mouvement de répulsion.

— Sors ! sors immédiatement ! répéta-t-il d'une voix plus vibrante, plus impérieuse ; ou demande immédiatement pardon à ma mère !

Et il s'avança contre Diego, la main tendue comme pour lui empoigner un bras.

— Je ne te permets pas de me donner des ordres, cria Diego en regardant enfin son frère aîné au visage.

Et, sous son front bas, ses petits yeux gris exprimaient une rancune couvée depuis longtemps.

— Diego, prends garde !

— Tu ne me fais pas peur.

— Prends garde !

— Mais qui donc es-tu ? que viens-tu faire ici ? hurla Diego avec emportement. Tu n'as pas le droit de souffler mot dans nos affaires. Tu es un étranger. Je ne veux pas te connaître. Quel a été ton rôle jusqu'à présent ? Tu n'as jamais rien fait pour personne ; tu ne t'es préoccupé que de tes aises et de ton intérêt, toujours. Les caresses, les préférences, les adorations, tout a été pour toi. Que prétends-tu donc aujourd'hui ? Reste à Rome et manges-y ton héritage à ta guise ; mais ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas...

Il exhalait enfin toute sa rancune, toute sa jalousie, toute sa haine envieuse contre le frère fortuné qui, là-bas, dans la grande ville, vivait une vie de plaisirs inconnus, étranger à sa famille comme un être d'une autre race, favorisé de mille privilèges.

— Tais-toi ! tais-toi !

Et la mère, hors d'elle-même, se jetant entre eux, frappa Diego au visage.

— Va-t'en ! Pas un mot de plus ! Hors d'ici ! Va-t'en chez ton père ! Je ne veux plus t'entendre, je ne veux plus te voir...

Diego hésitait, secoué par le frémissement de la fureur, n'attendant peut-être pour s'élanquer qu'un geste de son frère.

— Va-t'en ! répéta la mère à bout d'énergie.

Et elle tomba défaillante dans les bras de Camille, ouverts pour la soutenir.

Alors Diego sortit, livide de rage, murmurant entre les dents un mot que George ne comprit point. Et on entendit son pas lourd qui s'éloignait dans la morne enfilade des chambres où déjà la lumière du jour commençait à mourir.

C'était une soirée pluvieuse. Étendu sur son lit, George se sentait corporellement si brisé et si triste qu'il ne pensait pour ainsi dire plus. Sa pensée flottait, vague et incohérente ; mais sa tristesse se modifiait et s'exaspérait sous l'influence des moindres sensations : rares paroles prononcées dans la rue par les passants, tic-tac de l'horloge sur la muraille, tintements d'une cloche lointaine, piétinement d'un cheval, coup de sifflet, claquement d'une porte battante. Il se sentait seul, isolé du reste du monde, séparé de sa propre existence antérieure par l'abîme d'un temps incalculable. Son imagination lui représenta en une vision indécise le geste par lequel sa maîtresse avait abaissé la voilette noire sur le dernier baiser ; elle lui représenta l'enfant à la béquille qui recueillait les larmes des cierges. Il pensa : « Je n'ai plus qu'à mourir. » Sans

cause définie, son angoisse grandit tout à coup et devint insoutenable. Les palpitations de son cœur lui étranglaient la gorge, comme dans les cauchemars nocturnes. Il se jeta à bas de son lit, fit quelques pas dans sa chambre, éperdu, bouleversé, incapable de contenir son angoisse. Et ses pas résonnaient dans son cerveau.

« Qui est là ? quelqu'un m'appelle ? » Il avait dans l'oreille un son de voix. Il prêta l'oreille, pour mieux percevoir. Il n'entendit plus rien. Il ouvrit la porte, s'avança dans le corridor, écouta. Tout était silencieux. La chambre de sa tante était ouverte, éclairée. Un étrange effroi l'assaillit, une sorte de terreur panique, en pensant qu'il pourrait voir tout à coup paraître sur le seuil cette vieille au masque de cadavre. Un doute lui traversa l'esprit : elle était morte peut-être, assise là-bas dans son fauteuil, immobile, le menton sur la poitrine, morte. Cette vision avait le relief de la réalité et le glaçait d'une épouvante véritable. Il ne bougea plus, n'osa plus faire un mouvement, debout, avec un cercle de fer autour de la tête, un cercle qui, pareil à une matière élastique et froide, s'élargissait et se resserrait selon les pulsations de ses artères. Ses nerfs le tyrannisaient, lui imposaient le désordre et l'excès de leurs sensations. La vieille se mit à tousser, et cela le fit tressaillir. Alors il se retira doucement, doucement, sur la pointe des pieds, pour ne pas être entendu.

« Que m'arrive-t-il ce soir ? Je ne puis plus rester seul dans cette chambre. Il faut que je descende... » D'ailleurs il prévoyait que, après la scène atroce, il lui serait également impossible de supporter l'aspect douloureux de sa mère. « Je sortirai ; j'irai chez Chris-

tine. » Ce qui l'engageait à cette visite, c'était le souvenir de l'heure touchante et triste passée dans le jardin avec la bonne sœur.

C'était une soirée pluvieuse. Dans les rues déjà presque désertes, les rares becs de gaz jetaient des lueurs ternes. D'une boulangerie close venaient des voix de mitrons à l'ouvrage et une odeur de pain ; un cabaret envoyait les sons d'une guitare accordée à la quinte et un refrain de chanson populaire. Une bande de chiens errants passa à la course et se perdit dans les ruelles sombres. L'heure sonna au clocher.

Peu à peu, la marche à l'air libre calma son exaltation. Il semblait comme se vider de cette vie fantastique qui lui encombrait la conscience. Son attention s'attachait à ce qu'il voyait et entendait. Il s'arrêta pour écouter les sons de la guitare, pour aspirer l'odeur du pain. Quelqu'un passa dans l'ombre sur l'autre trottoir, et il crut reconnaître Diego. Cette rencontre l'émut ; mais il sentit que toute sa rancune était tombée, que rien de violent ne subsistait au fond de sa tristesse. Certains mots de son frère lui revinrent à la mémoire. Il pensa : « Qui sait s'il n'a pas dit vrai ? Je n'ai jamais rien fait pour personne ; j'ai toujours vécu pour moi seul. Ici, je suis un étranger. Tout le monde, ici, me juge peut-être de la même manière. Ma mère disait : — Vois-tu maintenant la vie que nous menons ? Dis, la vois-tu ? — J'aurais beau voir couler toutes ses larmes, je ne trouverais pas la force de la sauver... »

Il arrivait à la porte du palais Celaia. Il entra, franchit le vestibule ; en traversant la cour, il leva les yeux. On ne voyait de lumière à aucune des hautes fenêtres ; il y avait dans l'air comme une odeur de

paille pourrie ; un robinet de fontaine dégouttait dans un angle obscur ; sous le portique, devant une image de la Vierge recouverte d'une grille, une petite lanterne brûlait, et, à travers la grille, on apercevait aux pieds de la Vierge un bouquet de roses artificielles ; les marches du large escalier étaient creusées au milieu par l'usure comme celles d'un autel antique, et chaque creux de la pierre avait des reflets jaunâtres. Tout exprimait la mélancolie de la vieille maison héréditaire où don Bartolomeo Celaia, resté dans la solitude et parvenu au seuil de la vieillesse, avait conduit cette compagne et engendré cet héritier.

En montant, George voyait avec les yeux de l'âme cette jeune femme pensive et cet enfant exsangue ; il les voyait très lointains, dans un éloignement chimérique, au fond d'une chambre écartée où personne ne pouvait pénétrer. Il eut un moment l'idée de revenir sur ses pas et il s'arrêta, perplexe, au milieu de l'escalier blanc, haut et désert. Il était dans un état d'inquiétude indéfinissable ; il venait de perdre encore une fois le sens de la réalité présente ; il se sentait encore une fois sous le coup d'une terreur vague, comme tout à l'heure dans le corridor lorsqu'il avait aperçu la porte ouverte et la chambre vide. Mais, soudain, il entendit un bruit et une voix, comme si quelqu'un chassait quelque chose ; et un chien gris, efflanqué, misérable, un mâtin de carrefour que la faim sans doute avait poussé à s'introduire furtivement, dévala du haut de l'escalier et le rasa au passage. Un domestique en train de poursuivre à grand bruit le tuyard apparut sur le palier.

— Qu'y a-t-il ? demanda George, visiblement agité par la surprise.

— Rien, rien, monsieur. Je chassais un chien, un vilain chien rôdeur qui, tous les soirs, se glisse dans la maison sans qu'on sache comment, à la manière d'un fantôme.

Ce petit fait insignifiant, joint aux paroles du domestique, fit croître en lui cette inexplicable inquiétude qui ressemblait à l'angoisse confuse d'un pressentiment superstitieux. Et ce fut cette angoisse qui lui suggéra la question :

— Luchino va bien ?

— Oui, grâce à Dieu, monsieur.

— Il dort ?

— Non, monsieur ; il n'est pas encore couché.

Précédé par le domestique, il traversa de vastes chambres qui paraissaient presque vides et où les meubles, de forme démodée, occupaient des places symétriques. Rien n'indiquait la présence d'habitants, comme si ces chambres fussent restées closes jusqu'alors. Et il se dit que Christine ne devait pas aimer cette demeure, puisqu'elle n'y avait pas répandu la grâce de son âme. Tout y était demeuré tel quel, dans l'ordre où l'épouse l'avait trouvé en y entrant le jour de son mariage, dans l'ordre où l'avait laissé la dernière disparue des femmes de la maison Celaia.

La visite inattendue de George réjonit sa sœur qui était seule et se disposait à mettre l'enfant au lit.

— Oh ! George, comme tu as bien fait de venir ! s'exclama-t-elle avec une effusion de joie sincère, en le serrant dans ses bras, en l'embrassant sur le front ; et cette tendresse eut pour effet subit de dilater le cœur serré de son frère. Regarde, Luchino, regarde ton oncle George. Tu ne lui dis rien ? Allons, donne-lui un baiser.

Un faible sourire parut sur la bouche pâle de l'enfant ; et, comme il avait baissé la tête, ses longs cils blonds s'éclairèrent par en haut et mirent sur ses joues blêmes leur ombre frissonnante. George le prit dans ses bras, sans pouvoir se défendre d'une émotion profonde en sentant sous ses mains la maigreur de cette poitrine d'enfant où battait un cœur si débile. Et il eut presque peur, comme si cette pression légère eût été suffisante pour étouffer une vie si chétive ; il eut une peur et une pitié qui ressemblaient un peu à ce qu'il avait ressenti jadis en tenant prisonnier dans sa main un oiselet effaré.

— Léger comme une plume ! dit-il.

Et l'émotion qui tremblait dans sa voix n'échappa point à Christine.

Il le fit asseoir sur ses genoux, lui caressa la tête, lui demanda :

— Tu m'aimes bien ?

Son cœur s'emplissait d'une tendresse insolite. Il avait un besoin désolé de voir sourire le pauvre enfant maladif, de voir ses joues se teindre une fois au moins d'une rougeur fugitive, de voir une légère efflorescence de sang sous cette peau diaphane.

— Qu'est-ce que tu as ici ? demanda-t-il en lui voyant un doigt enveloppé de linge.

— Il s'est coupé l'autre jour, dit Christine, dont les yeux attentifs suivaient les moindres gestes de son frère. Une petite coupure, mais qui ne veut pas se cicatriser encore.

— Laisse-moi voir, Luchino, reprit George que poussait une curiosité pénible, mais qui souriait pour appeler un sourire. En soufflant dessus, je te guérirai.

L'enfant, surpris, laissa débander son doigt malade.

George, sous le regard inquiet de sa sœur, mettait à cet acte des précautions infinies. L'extrémité du linge s'était collée à la petite plaie, et il n'eut pas le cœur de le détacher ; mais, sur le bord mis à découvert, il vit poindre une goutte blanchâtre qui ressemblait à du petit-lait. Ses lèvres tremblaient. Il leva les yeux ; il s'aperçut que sa sœur, suspendue à ses gestes, avait le visage altéré par une contraction douloureuse ; et il sentit qu'en cet instant l'âme de la pauvre femme se concentrait toute dans la paume de cette petite main.

— Ce n'est rien, dit-il.

Et il s'efforça de sourire en soufflant sur la plaie, pour faire illusion à l'enfant qui attendait le miracle. Puis il rebanda le doigt avec précaution. Il repensait à l'étrange angoisse qui l'avait envahi dans l'escalier désert, au chien qu'on chassait, aux paroles du domestique, aux questions que lui avait suggérées une frayeur superstitieuse, à tout ce trouble sans cause.

Christine, remarquant qu'il était absorbé, lui demanda :

— A quoi penses-tu ?

— A rien.

Puis, tout à coup, sans réfléchir, sans autre intention que de dire une chose qui réveillerait l'attention de l'enfant déjà somnolent :

— Tu sais ? dit-il, j'ai rencontré un chien dans l'escalier...

L'enfant ouvrit de grands yeux.

— Un chien qui vient tous les soirs...

— Ah ! oui, dit Christine. Jean m'en avait parlé.

Mais elle s'interrompt à l'aspect des yeux dilatés et épouvantés de l'enfant, qui était sur le point d'éclater en sanglots.

— Non, Luchino ; non, non, ce n'est pas vrai, reprit-elle en l'enlevant des genoux de George et en le serrant dans ses bras. Non, ce n'est pas vrai. Ton oncle a dit cela pour rire.

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! répéta George en se levant, bouleversé par ces pleurs tels qu'aucun autre enfant n'en pleurait, car ils semblaient ravager la pauvre créature.

— Allons, allons, disait la mère d'une voix câline ; Luchino va se coucher, maintenant.

Elle passa dans la chambre contiguë, toujours caressant et berçant son fils en larmes.

— Viens aussi avec nous, George.

Pendant qu'elle déshabillait l'enfant, George la regardait. Elle le déshabillait lentement, avec des précautions infinies, comme si elle eût craint de le briser ; et chacun de ses gestes mettait tristement à nu la misère de ces membres grêles où déjà commençaient à paraître les déformations d'un rachitisme incurable. Le cou était long et flexible comme une tige fanée ; le sternum, les côtes, les omoplates, presque visibles à travers la peau, faisaient une saillie qu'accentuait encore l'ombre répandue dans les parties creuses ; les genoux grossis semblaient noués ; le ventre un peu gonflé, au nombril saillant, faisait ressortir la maigreur anguleuse des hanches. Lorsque l'enfant souleva ses bras pour que sa mère le changeât de chemise, George éprouva une pitié douloureuse jusqu'à l'angoisse en apercevant les petites aisselles fragiles qui, dans cet acte si simple, semblaient exprimer la peine d'un effort pour vaincre la langueur mortelle où cette faible vie était sur le point de s'éteindre.

— Embrasse-le, dit Christine à George.

Et elle lui tendit le bébé, avant de le mettre sous les couvertures. Ensuite elle prit les mains de l'enfant, porta celle qui avait un doigt bandé depuis le front jusqu'à la poitrine, depuis l'épaule gauche jusqu'à l'épaule droite, pour faire le signe de la croix; et elle les lui joignit en disant : *Amen*.

Il y avait en tout cela une gravité funèbre. L'enfant, dans sa longue chemise blanche, avait déjà l'aspect d'un petit cadavre.

— Dors, maintenant; dors, mon amour. Nous resterons près de toi.

Le frère et la sœur, unis une fois encore dans la même tristesse, s'assirent de chaque côté du chevet. Ils ne parlèrent plus. On sentait l'odeur des médicaments entassés sur une table près du lit. Une mouche se détacha de la muraille, vola vers la flamme de la lampe avec un fort bourdonnement, se posa sur la couverture. Dans le silence, un meuble craqua.

— Il s'endort, dit George à voix basse.

Tous deux s'absorbaient dans la contemplation de ce sommeil, qui suggérait à tous deux l'image de la mort. Une sorte de stupeur oppressée les dominait, sans qu'ils pussent distraire leur pensée de cette image.

Un temps indéfini s'écoula.

Soudain, l'enfant poussa un cri d'épouvante, ouvrit les yeux tout grands, se souleva sur l'oreiller comme dans l'effroi d'une vision terrible.

— Maman ! maman !

— Qu'as-tu, qu'as-tu, mon amour ?

— Maman !

— Qu'as-tu, mon amour ? Je suis là.

— Chasse-le ! chasse-le !

VI

Au souper, où Diego s'était abstenu de paraître, Camille n'avait-elle pas répété l'accusation sous une forme voilée, lorsqu'elle avait dit : « Quand les yeux ne voient pas, le cœur ne souffre pas ? » Et, dans les paroles de sa mère — oh ! comme sa mère avait vite oublié les larmes par lesquelles avait fini l'entretien à la fenêtre ! — jusque dans les paroles de sa mère, l'accusation n'avait-elle pas reparu à plusieurs reprises ?

George pensait, non sans amertume : « Tout le monde ici me juge de la même manière. En somme, personne ne me pardonne ni ma renonciation volontaire à mon droit d'aînesse, ni l'héritage de mon oncle Démétrius. J'aurais dû rester à la maison pour surveiller la conduite de mon père et de mon frère, pour défendre le bonheur domestique ! Selon eux, rien ne serait arrivé si j'étais resté. Par conséquent le coupable,

c'est moi. Et voici l'expiation. » A mesure qu'il avançait vers la villa où s'était retiré l'ennemi contre lequel il avait été poussé par des moyens extrêmes, pour ainsi dire à coups de trique, sans miséricorde, il sentait peser sur lui une sorte d'oppression vexatoire, il éprouvait ce genre d'indignation que provoque une contrainte inique. Il se faisait à lui-même l'effet d'être victime de gens cruels et implacables qui ne voudraient lui faire grâce d'aucune torture. Et le souvenir de certaines phrases prononcées par sa mère le jour de l'enterrement, dans l'embrasure de la fenêtre, au milieu des larmes, augmentait son amertume, aigrissait son ironie : « Non, George, non ! ce n'est pas à toi de t'affliger, ce n'est pas à toi de souffrir !... J'aurais dû me taire, j'aurais dû ne te dire rien... Ne pleure plus. Je ne peux pas te voir pleurer. » Et pourtant, depuis ce jour-là, aucune torture ne lui avait été épargnée. Cette petite scène n'avait amené aucun changement dans l'attitude de la mère à son égard. Les jours suivants, elle n'avait pas cessé de se montrer courroucée et violente : elle l'avait condamné à entendre sans répit les accusations vieilles et nouvelles, aggravées de mille particularités odieuses ; elle l'avait condamné en quelque sorte à compter sur son visage, une à une, les marques des souffrances endurées ; elle lui avait presque dit : — Regarde comme mes yeux sont brûlés par les pleurs, comme mes rides sont profondes, comme mes cheveux ont blanchi aux tempes. Et que serait-ce, si je pouvais te montrer mon cœur ! — A quoi donc avait servi le grand chagrin de ce jour-là ? Sa mère avait donc besoin de voir couler des larmes brûlantes pour s'émouvoir de pitié ? Elle ne sentait donc pas toute la cruauté du supplice qu'elle infligeait inutilement à

son fils ? « Oh ! comme ils sont rares sur terre, ceux qui savent souffrir en silence et accepter le sacrifice avec un sourire ! » Bouleversé et exaspéré encore par les excès récents dont il avait dû être témoin, envahi déjà par l'horreur de l'acte décisif qu'il se préparait à accomplir, il arrivait ainsi jusqu'à méconnaître sa mère, jusqu'à se plaindre qu'elle ne sût pas souffrir avec assez de perfection.

A mesure qu'il avançait sur le chemin (il n'avait pas voulu prendre la voiture et s'était mis en route à pied, pour être plus libre d'allonger à sa guise la durée du trajet et peut-être aussi pour avoir, au dernier moment, la possibilité de revenir sur ses pas ou de s'égarer dans la campagne) ; à mesure qu'il avançait, il sentait croître cette horreur indomptable, tant qu'enfin elle surmonta tout autre sentiment et masqua toute autre pensée. La seule image de son père lui occupa la conscience, avec le relief d'une figure réelle. Et il se mit à supposer la scène qui aurait lieu tout à l'heure, il étudia la contenance qu'il prendrait, prépara ses premières phrases, s'égara en d'in vraisemblables hypothèses, explora les souvenirs les plus lointains de son enfance et de son adolescence, tâcha de se représenter les attitudes successives de son âme vis-à-vis de son père pendant les périodes successives de sa vie passée. Il pensa : « Peut-être ne l'ai-je jamais aimé. » Et, en effet, dans aucun de ses souvenirs les plus clairs, il ne retrouva ni mouvement spontané de confiance, ni chaude effusion de tendresse, ni émotion intime et suave. Ce qu'il retrouva jusque dans les souvenirs de sa première enfance, ce fut une continuelle crainte qui opprimait toute affection : la crainte du châtement corporel, de la parole âpre suivie de coups. « Je ne l'ai jamais

aimé. » Démétrius avait été son père véritable; il était son seul et unique parent.

Et il lui réapparut, l'homme doux et méditatif, ce visage plein d'une mélancolie virile auquel donnait une expression étrange la boucle de cheveux blancs mêlée aux cheveux noirs sur le milieu du front.

Comme toujours, l'image du mort lui donna un soulagement soudain et lui rendit étrangères les choses qui l'avaient préoccupé jusqu'alors. Les inquiétudes s'apaisèrent, l'amertume se déposa, la répugnance fit place à une sensation nouvelle de sécurité tranquille. — Qu'avait-il à craindre? Pourquoi son imagination grossissait-elle si puérilement la souffrance qui l'attendait et qui désormais était inévitable? — Et encore une fois il eut la conscience intime qu'il se détachait radicalement de sa vie présente, de l'état présent de son être, des contingences qui l'avaient le plus troublé. Encore une fois, sous l'influence que son oncle exerçait sur lui du fond de la tombe, il se sentit envelopper d'une sorte d'atmosphère isolante et perdit la notion précise de ce qui était advenu et de ce qui allait advenir encore; les événements réels semblèrent se dépouiller pour lui de toute signification, n'avoir plus qu'une importance passagère. Et c'était comme la résignation d'un homme que la fatalité obligerait à subir une épreuve pour atteindre la délivrance prochaine dont son âme aurait déjà la prévision et la certitude..

Cette interruption du souci intérieur, ce répit singulier qu'il avait obtenu sans effort et qui ne l'étonnait pas, firent que ses yeux s'ouvrirent enfin au spectacle du paysage solitaire et grandiose. L'attention qu'il lui donna fut calme et sereine. Dans l'aspect de la campagne, il crut reconnaître un symbole de ses propres

sentiments et comme l'empreinte visible de ses pensées.

C'était l'après-midi. Un ciel pur et liquide baignait de sa couleur toutes les apparences terrestres et semblait en subtiliser la matière par une pénétration infiniment lente. Les diverses formes végétales, distinctes de près, se dégradèrent dans le lointain, perdaient peu à peu leurs contours, semblaient s'évaporer par le haut, tendaient à se fondre en une seule forme, immense et confuse, qu'animerait une seule respiration rythmique. Peu à peu, sous un déluge d'azur, les collines s'égalisaient et le fond de la vallée prenait l'aspect d'un golfe paisible où se refléterait le ciel. Sur ce golfe uni, le massif isolé de la montagne se dressait, opposant aux espaces liquides l'inébranlable solidité de ses arêtes que la blancheur des neiges illuminait d'une lumière presque surnaturelle.

VII

Enfin la villa parut entre les arbres, toute voisine, avec ses deux larges terrasses latérales garnies de balustrades soutenues par de petits pilastres de pierre ornés de vases de terre cuite en forme de bustes représentant des rois et des reines à qui les pointes aiguës des aloès mettaient sur la tête de vivantes couronnes.

La vue de ces grossières figures rougeâtres, dont quelques-unes se détachaient en plein sur l'azur lumineux, réveilla subitement chez George de nouveaux souvenirs de sa lointaine enfance : souvenirs confus de récréations champêtres, de jeux, de courses, de romans imaginés au sujet de ces rois immobiles et sourds dont les plantes tenaces pénétraient de leurs racines le cœur d'argile. Il se rappela même qu'il avait eu longtemps une prédilection pour une reine à laquelle le feuillage pendant d'une plante grasse faisait une épaisse et

longue chevelure qui, au printemps, se constellait d'innombrables fleurettes d'or. Il la chercha curieusement des yeux, tandis qu'en son esprit repullulaient les images de la vie obscure et intense dont sa fantaisie enfantine l'avait animée. En la reconnaissant sur un pilastre d'angle, il sourit comme s'il avait reconnu une amie ; et, pendant quelques secondes, toute son âme resta tendue vers le passé irrévocable, avec un trouble qui n'était pas sans douceur. Grâce à la résolution finale qui s'était formée en lui lors de l'apaisement imprévu au milieu de la campagne glauque et taciturne, il retrouvait maintenant à ses sensations une saveur désapprisée et prenait goût à remonter jusque dans les méandres les plus reculés le cours de sa propre existence, si proche désormais du terme résolu. Cette curiosité pour les manifestations, même les plus fugitives, que son être avait dispersées dans le temps, cette sympathie émue pour les choses avec lesquelles il avait été autrefois en rapport, tendaient à se changer en un attendrissement alangui et larmoyant, presque féminin. Mais, lorsqu'il entendit des voix près de la grille, il secoua cette langueur ; et, lorsqu'il aperçut une fenêtre ouverte où la cage d'un serin pendait entre les rideaux blancs, il revint au sentiment de la réalité présente et éprouva de nouveau sa première angoisse. Les alentours étaient calmes, et on percevait distinctement les roulades de l'oiseau prisonnier.

Il se dit avec un serrement de cœur : « Ma visite est inattendue. Si cette femme était avec lui ? » Près de la grille, il vit deux enfants qui jouaient dans le sable ; et, sans avoir le temps de les observer, il devina que c'étaient ses frères adultérins, les fils de la concubine. Il s'avança ; et les deux enfants se retournèrent, se mirent

à le regarder avec étonnement, mais sans intimidation. Sains, robustes, florissants, avec des joues vermeilles de santé, ils portaient l'empreinte manifeste de leur origine. Cette vue le bouleversa ; une terreur irrésistible l'assaillit ; il eut l'idée de se cacher, de revenir en arrière, de fuir ; et il leva les yeux vers la fenêtre, avec la crainte d'apercevoir entre les rideaux la figure de son père ou celle de cette femme odieuse, dont il avait entendu raconter tant de fois les perfidies, les convoitises, toutes les turpitudes.

— Ah ! monsieur ! vous ici ?

C'était la voix d'un domestique qui venait à sa rencontre. En même temps, son père lui criait de la fenêtre :

— C'est toi, George ? Quelle surprise !

Il reprit contenance, se composa un visage riant, tâcha de se donner de la désinvolture. Il avait senti que déjà, entre son père et lui, venaient de se rétablir ces rapports artificiels, de forme presque cérémonieuse, dont ils usaient depuis plusieurs années vis-à-vis l'un de l'autre pour déguiser leur gêne lorsqu'ils se trouvaient en contact immédiat et inévitable. Et il avait senti en outre que sa volonté venait de l'abandonner totalement et qu'il ne serait jamais capable d'exposer avec franchise le vrai motif de sa visite inattendue.

Son père lui disait de la fenêtre :

— Tu ne montes pas ?

— Oui, oui, je monte.

Il aurait voulu faire croire qu'il n'avait pas remarqué les deux enfants. Il se mit à monter par l'escalier découvert qui conduisait à l'une des grandes terrasses. Son père vint au devant de lui. Ils s'embrassèrent. Il y avait chez le père une ostentation manifeste de manières affectueuses.

— Tu t'es donc enfin décidé à venir ?

— Je voulais faire une promenade à pied, et ma promenade m'a conduit jusqu'ici. Je n'avais pas revu l'endroit depuis si longtemps ! Rien n'est changé, ce me semble...

Ses regards erraient sur la terrasse couverte d'asphalte ; il examinait les bustes l'un après l'autre, avec plus de curiosité qu'il n'était naturel.

— A présent tu es presque toujours ici, n'est-ce pas ? demanda-t-il pour dire quelque chose, pour se soustraire au malaise des intervalles de silence dont il prévoyait la fréquence et la longueur.

— Oui ; à présent j'y viens souvent, et j'y reste, répliqua le père, avec dans la voix une nuance de tristesse dont le fils fut surpris. Je crois que l'air me fait du bien... depuis que s'est déclarée ma maladie de cœur.

— Tu as une maladie de cœur ? s'écria George en se retournant vers lui avec un émoi sincère, frappé qu'il était par l'imprévu de cette nouvelle. Comment ? depuis quand ? Je n'en ai jamais rien su... Personne ne m'en a jamais soufflé mot...

Maintenant il regardait son père au visage, sous cette grande lumière crue que réverbérait le mur battu par le soleil oblique, et croyait découvrir les symptômes de la maladie mortelle. Et c'était avec une compassion douloureuse qu'il observait ces rides profondes, ces yeux bouffis et troublés, ces poils blancs qui hérissaient les joues et le menton rasés de la veille, ces mouches et ces cheveux auxquels la teinture donnait une couleur indécise entre le verdâtre et le violacé, ces grosses lèvres où la respiration avait un halètement d'asthme, ce cou court qui paraissait coloré de sang extravasé.

— Depuis quand ? répéta-t-il sans cacher son trouble.

Et il sentait diminuer sa répugnance à l'égard de cet homme qu'une rapide succession d'images, claires comme la réalité, lui représentait sous la menace de la mort, défiguré par l'agonie.

— Est-ce qu'on sait jamais depuis quand ? repartit le père qui, en face de ce trouble sincère, exagérait sa souffrance pour entretenir et pour accroître une pitié dont il réussirait peut-être à tirer profit. Est-ce qu'on sait jamais depuis quand ? Ce sont des maladies qui couvent pendant des années ; et puis, un beau jour, elles se déclarent à l'improviste. Mais alors il n'y a plus de remède. Il faut se résigner, attendre le coup d'une minute à l'autre...

En parlant ainsi, d'une voix altérée, il semblait se dépouiller de sa dureté et de sa brutalité massives, devenir plus vieux, plus faible, plus cassé. C'était comme une dissolution subite de toute sa personne, mais pourtant avec quelque chose d'artificiel, d'excessif et de théâtral qui n'échappa point à la perspicacité de George. Et le jeune homme pensa aussitôt à ces comédiens qui, sur la scène, ont la faculté de se métamorphoser instantanément, comme s'ils s'ôtaient et se remettaient un masque. Il eut même l'intuition soudaine de ce qui allait suivre. — Sans nul doute, son père avait deviné le motif de cette visite inattendue ; et maintenant il tâchait d'en tirer quelque effet utile par l'étalage de son mal. Sans nul doute encore, il se proposait d'atteindre un but bien défini. Quel était ce but ? — George n'eut aucune indignation, aucune colère intérieure ; il ne se prépara pas non plus à se défendre contre l'embûche qu'il prévoyait avec

tant de certitude ; au contraire, son inertie s'accrut en proportion de sa lucidité. Et il attendit que la comédie suivit son cours, prêt à en subir toutes les péripéties. triste et résigné.

— Veux-tu entrer ? dit le père.

— Comme tu voudras.

— Eh bien ! entrons. J'ai des papiers à te faire voir.

Le père passa le premier, se dirigeant vers cette pièce dont la fenêtre ouverte versait dans toute la villa les roulades du serin. George le suivait, sans regarder autour de lui. Il s'aperçut que son père avait aussi changé sa démarche, de façon à feindre la fatigue ; et ce lui fut un poignant chagrin de songer aux impostures dégradantes dont il serait tout à l'heure le spectateur et la victime. Il sentait dans la maison la présence de la concubine ; il était sûr qu'elle se cachait dans quelque chambre, qu'elle était aux écoutes, qu'elle espionnait. Il pensa : « Quels papiers va-t-il me faire voir ? Que prétend-il obtenir de moi ? Sans doute il veut de l'argent. Il saisit l'occasion au passage... » Et il crut entendre encore certaines invectives de sa mère ; il se rappela certaines particularités presque incroyables qu'il avait apprises d'elle... « Que ferai-je ? Que répondrai-je ? »

Le serin dans sa cage chantait d'une voix limpide et forte, variant les modulations ; et les rideaux blancs s'enflaient comme deux voiles, laissant entrevoir un lointain d'azur. Le vent agitait quelques-uns des papiers qui encombraient la table ; et, sur cette table, George aperçut, dans un disque de cristal qui servait de presse-papier, une vignette libertine.

— Quelle journée mauvaise aujourd'hui ! murmura

le père qui, affectant d'être tourmenté par les battements de cœur, se laissa choir de tout son poids sur une chaise, ferma à demi les paupières et se mit à respirer comme un asthmatique.

— Tu souffres ? dit George, presque timide, sans savoir si cette souffrance était réelle ou simulée, ni quelle contenance il devait prendre.

— Oui... mais cela passera dans un instant... Dès que j'ai la moindre agitation, la moindre inquiétude, je me sens plus mal. J'aurais besoin d'un peu de tranquillité, d'un peu de repos. Et au contraire...

Il recommençait à parler sur ce ton lamentable de plainte entrecoupée qui, à cause d'une vague ressemblance d'accent, éveilla chez George le souvenir de la tante Joconde, de la pauvre idiote, lorsqu'elle essayait de l'apitoyer pour avoir des sucreries. Maintenant, la teinte était si évidente, si grossière, si ignoble, et, malgré tout, il y avait tant d'humaine misère dans l'état de cet homme réduit à de telles bassesses pour satisfaire son vice implacable, il y avait tant de souffrance vraie dans l'expression de ce visage menteur, qu'il parut à George qu'aucune des angoisses de sa vie passée n'était comparable à l'horrible angoisse de ce moment-là.

— Et au contraire ?... demanda-t-il comme pour encourager son père à poursuivre, comme pour hâter le terme de sa propre torture.

— Au contraire, depuis quelque temps, tout va de mal en pis, et les catastrophes se succèdent sans relâche. J'ai fait des pertes considérables. Trois mauvaises années consécutives, la maladie de la vigne, le bétail décimé, les fermages réduits de plus de moitié, les impôts accrus dans d'énormes proportions... Re-

garde, regarde. Voici les papiers que je voulais te faire voir...

Et il prit sur la table une liasse de papiers, les étala sous les yeux de son fils, se mit à expliquer confusément une quantité d'affaires très embrouillées relatives à des impositions foncières non payées qui s'accumulaient depuis plusieurs mois. — Il fallait absolument se mettre en règle, et tout de suite, pour éviter un préjudice incalculable. On avait déjà opéré la saisie, et, d'un moment à l'autre, on poserait peut-être les affiches de vente. Comment faire, dans l'embarras momentané où il se trouvait sans qu'il y eût rien de sa faute? Il s'agissait d'une somme assez forte. Comment faire?

George se taisait, les yeux fixés sur les papiers que le père feuilletait de sa main bouffie, presque monstrueuse, aux pores très visibles, pâle d'une pâleur qui faisait un singulier contraste avec le visage sanguin. Par intervalles, il cessait d'entendre les mots; mais il gardait dans l'oreille la monotonie de cette voix sur laquelle se détachaient les roulades aiguës du serin et les cris intermittents qui montaient de l'allée où les deux petits bâtards continuaient sans doute à jouer dans le sable. Les rideaux s'agitaient aux fenêtres lorsqu'une brise plus vive s'engouffrait dans leurs plis. Et toutes ces voix, toutes ces rumeurs avaient une inexplicable expression de tristesse pour le visiteur silencieux qui considérait avec une sorte de stupeur ces écritures serrées d'huisiers sur lesquelles passait cette main bouffie et pâle où les saignées avaient laissé de petites cicatrices apparentes. Une image lui surgit dans la mémoire, un souvenir d'enfance étrangement net : son père était auprès d'une fenêtre, la figure grave, la che-

mise retroussée sur un bras qu'il tenait plongé dans un bassin rempli d'eau ; et l'eau se rougissait du sang coulé par la veine ouverte ; et, à côté de lui, le chirurgien, debout, surveillait le flux du sang et tenait les bandages prêts pour la ligature. — Les images s'appelaient l'une l'autre : il revoyait encore les lancettes luisantes dans l'étui de cuir vert ; il revoyait la femme qui emportait de la chambre le bassin plein de sang ; il revoyait la main tenue en écharpe par un ruban noir qui se croisait sur le dos gras et mou, s'y enfonçant un peu...

Son père, le voyant rêveur, lui demanda :

— M'écoutes-tu ?

— Oui, oui, je t'écoute.

En ce moment, le père s'attendait peut-être à une offre spontanée. Déçu, il fit une pause ; puis, surmontant son embarras :

— Bartolomeo, dit-il, me sauverait s'il me donnait la somme...

Il hésita, et sa physionomie prit une expression indéfinissable où le fils crut reconnaître le dernier indice d'une pudeur vaincue par le besoin presque désespéré d'atteindre le but.

— Il me donnerait bien cette somme contre une lettre de change ; mais... je crois qu'il exigerait ta signature.

Enfin le piège était tendu.

— Ah ! ma signature... balbutia George troublé, non par la demande, mais par le nom odieux de ce beau-frère que les accusations maternelles lui avaient déjà représenté comme un corbeau de mauvais augure, avide de dévorer les débris de la maison Aurispa.

Et, comme il restait perplexe et assombri sans ajou-

ter rien, le père, par crainte d'un refus, laissa de côté toute réserve et eut recours aux supplications. « Il n'avait plus que ce moyen-là, l'unique moyen pour éviter une vente judiciaire désastreuse qui déterminerait certainement tous ses autres créanciers à lui tomber dessus. Le désastre serait inévitable. Son fils voulait-il donc être témoin de sa ruine? ou ne comprenait-il pas qu'en intervenant dans cette circonstance il travaillait pour son propre intérêt et défendait un héritage qui devait bientôt échoir à son frère et à lui-même? »

— Oh! cela ne tardera guère; cela viendra d'un jour à l'autre, peut-être demain!

Et il se remit à parler de sa maladie incurable, du péril continuel qui le menaçait, des inquiétudes et des chagrins qui hâtaient pour lui l'heure de la mort.

A bout de forces, ne pouvant plus supporter cette veix et ce spectacle, retenu néanmoins par la pensée de ses autres bourreaux, de ceux qui l'avaient poussé de force en ce lieu et qui l'attendaient maintenant pour lui demander compte de sa démarche, George balbutia :

— Mais cet argent, est-il vrai que tu l'emploieras pour ce que tu dis?

— Oh! toi aussi, toi aussi! s'écria le père qui, sous une apparente explosion de douleur, réprimait mal un de ses accès de violence. On t'a donc répété, à toi aussi, ce qu'on va colportant partout et toujours : que je suis un monstre, que j'ai commis tous les crimes, que je suis capable de toutes les intamies! Et tu l'as cru, toi aussi!... Mais pourquoi, pourquoi me haïssent-ils à ce point, là-bas, dans cette maison? Pourquoi me souhaitent-ils la mort? Oh! tu ne sais

pas combien ta mère me hait !... Si tu retournais près d'elle à cette heure et si tu lui racontais que tu m'as laissé agonisant, elle t'embrasserait et dirait : « Dieu soit béni ! » Oh ! tu ne sais pas...

Dans la brutalité de l'accent, dans l'ouverture de la bouche qui donnait de l'aigreur aux mots, dans la respiration véhémence qui dilatait les narines, dans la rougeur irritée des yeux, l'homme vrai réapparais-sait malgré lui ; et, contre cet homme, le fils eut un nouveau mouvement de l'aversion primitive, un mouvement si soudain et si impétueux que, sans réfléchir, par besoin d'apaiser son père et de s'en délivrer, il l'interrompit, disant d'une voix convulsive :

— Non, non ; je ne sais rien... Dis-moi, que dois-je faire ? où dois-je signer ?...

Et il se leva éperdu, s'approcha de la fenêtre, se retourna vers son père. Il le vit chercher quelque chose dans un tiroir, avec une sorte d'impatience haletante ; il le vit poser sur la table une lettre de change encore vierge.

— Ici. Mets ta signature ; cela suffira...

Et, de son énorme index où l'ongle plat s'écrasait dans des bourrelets de chair, il indiquait l'endroit de la signature.

Sans s'asseoir, sans avoir une claire conscience de ce qu'il faisait, George prit la plume et signa rapidement. Il aurait voulu être déjà libre et hors de cette chambre, courir en plein air, s'en aller très loin, se trouver seul. Mais, lorsqu'il vit son père prendre la lettre de change, examiner la signature, la sécher en la soupoudrant d'une pincée de sable, puis la replacer et fermer à clef le tiroir ; lorsqu'il remarqua en chacun de ces actes l'ignoble joie mal dissimulée de l'homme qui

a réussi un mauvais coup ; lorsqu'il eut dans l'âme la certitude qu'il s'était laissé prendre à une honteuse fourberie lorsqu'il pensa aux interrogatoires de ceux qui l'attendaient dans l'autre demeure ; alors l'inutile regret de son acte le bouleversa si fort qu'il fut sur le point de donner carrière à son extrême indignation et de s'insurger enfin de toutes ses forces contre le scélérat, pour la défense de lui-même, de sa famille, des droits violés de sa mère et de sa sœur. « Ah ! c'était vrai, c'était donc vrai, tout ce que sa mère lui avait dit ! Tout était vrai. Cet homme n'avait plus ombre de retenue, ombre de pudeur. Il ne reculait devant rien et devant personne quand il s'agissait de *faire de l'argent...* » Et il sentit encore une fois la présence de la concubine, de la femme rapace et insatiable qui se cachait certainement dans une chambre voisine, et qui se tenait aux écoutes, et qui espionnait, et qui attendait sa part de butin.

Il dit, sans réussir à réprimer le frisson qui le secouait :

— Tu me promets... tu me promets que cet argent ne te servira pas... à autre chose ?

— Mais oui, mais oui, répliqua le père, qui laissait voir maintenant combien cette insistance l'agaçait et qui avait manifestement changé de contenance depuis qu'il ne lui était plus nécessaire de supplier et de feindre pour obtenir.

— Fais attention que je le saurai, ajouta George devenu très pâle, d'une voix qui s'étranglait un peu, avec un effort pour contenir l'éclat de son indignation qui croissait à mesure que cet homme lui réapparaissait plus visiblement sous son aspect odieux, à mesure que se dessinaient plus nettement les conséquences de

l'acte irréfléchi qu'il venait d'accomplir. Prends garde ! Je ne veux pas être ton complice contre ma mère...

Affectant d'être blessé par ce soupçon, haussant brusquement la voix comme pour intimider son fils qui se faisait une horrible violence afin de le regarder dans les yeux, le père rugit :

— Que prétends-tu dire ? Quand ta vipère de mère aura-t-elle fini de cracher son venin ? Quand aura-t-elle fini ? Quand aura-t-elle fini ? Elle veut donc que je lui ferme la bouche à jamais ? Eh bien ! je le ferai un de ces jours. Ah ! quelle femme ! Depuis quinze ans, oui, quinze ans, elle ne me laisse pas une minute de repos. Elle a empoisonné ma vie, elle m'a fait périr à petit feu. Si je suis ruiné, c'est sa faute : comprends-tu ? c'est sa faute !

— Tais-toi ! cria George hors de lui, méconnaissable, blême comme un mort, tremblant de tous ses membres, envahi d'une fureur pareille à celle qui l'avait déjà soulevé contre Diego. Tais-toi ! Ne prononce pas son nom ! Tu n'es pas digne de lui baiser les pieds. J'étais venu pour t'en faire souvenir. Et je me suis laissé bernier par ta comédie ! Je me suis laissé prendre à ton piège ! Ce que tu voulais, c'était une aubaine pour ta ribaude, et tu es arrivé à tes fins... Oh ! quelle honte !... Et tu as le cœur d'injurier ma mère !...

La voix lui manquait : sa gorge s'étranglait ; un voile couvrait ses yeux ; ses genoux se dérobaient sous lui comme si les forces allaient l'abandonner.

— Maintenant, adieu ! Je sors d'ici. Agis à ta guise. Ton fils, je ne le suis plus. Je ne veux plus te voir ni rien savoir de toi. Je prendrai ma mère, je l'emmènerai au loin. Adieu !

Il sortit en chancelant, avec de l'ombre dans les prunelles. Tandis qu'il traversait les pièces pour gagner la terrasse, il entendit un froufrou de jupes et une porte qui claquait, comme derrière quelqu'un qui se retirerait en hâte pour ne pas être surpris. Aussitôt à l'air libre, hors de la grille, il eut une envie folle de pleurer, de crier, de courir à travers champs, de se frapper le front contre une roche, de chercher un précipice où tout finirait. Ses nerfs vibraient douloureusement dans sa tête et lui donnaient des élancements cruels, comme s'ils se fussent rompus l'un après l'autre. Et il pensait, avec une épouvanté que la mort du jour rendait plus atroce : « Où vais-je aller ? Retournerai-je là-bas ce soir ? » La maison lui paraissait reculée dans un lointain infini ; la longueur de la route lui paraissait infranchissable ; tout ce qui n'était pas la cessation immédiate et absolue de son affreuse torture lui paraissait inadmissible.

VIII

Le matin suivant, lorsqu'il ouvrit les yeux après un sommeil très agité, il ne conservait des événements de la veille qu'un souvenir confus. La tombée tragique du crépuscule sur la campagne déserte ; le son grave de l'*Angelus* qui, prolongé dans ses oreilles par une hallucination de l'ouïe, lui avait semblé n'avoir pas de fin ; l'angoisse qui l'avait talonné en approchant de la maison, à la vue des fenêtres lumineuses que traversaient par moments des ombres mobiles ; la surexcitation fiévreuse qui l'avait saisi lorsque, pressé de questions par sa mère et sa sœur, il avait raconté la chose en exagérant la violence de ses invectives et l'atrocité de l'altercation ; le besoin presque délirant de parler beaucoup, de mêler au récit des faits réels l'incohérence de ses imaginations ; les élans de mépris ou de tendresse par lesquels sa mère l'avait interrompu au fur et à

mesure qu'il lui décrivait l'attitude de cette brute et sa propre énergie à l'affronter ; puis l'enrouement soudain, l'exaspération rapide de la douleur qui lui martelait les tempes, les efforts spasmodiques d'un vomissement amer et incoercible, le grand froid qui l'avait transi dans le lit, les fantômes horribles qui l'avaient fait sursauter dans la première torpeur de ses nerfs exténués ; tout lui revenait confusément à la mémoire, tout augmentait sa stupeur corporelle, si pénible, et dont il n'aurait pourtant voulu sortir que pour entrer dans une obscurité complète, dans une insensibilité de cadavre.

La nécessité de la mort continuait d'être suspendue sur lui avec la même imminence ; mais il lui était insupportable de penser que, pour mettre son dessein à exécution, il devrait sortir de son inertie, accomplir une série d'actes fatigants, vaincre la répugnance physique qui l'éloignait de tout effort. — Où se serait-il tué ? par quel moyen ? à la maison ? ce jour même ? avec une arme à feu ? avec un poison ? — Son esprit n'avait pas encore rencontré d'idée précise et définitive. La torpeur même qui l'accablait et l'amertume de sa bouche lui suggérèrent l'idée d'un narcotique. Et, vaguement, sans s'attarder à la recherche du moyen pratique par lequel il se procurerait la dose efficace, il imagina les effets. Peu à peu, les images se multiplièrent, se particularisèrent, devinrent plus distinctes ; et leur association forma une scène visible. Ce qu'il tâchait d'imaginer, c'étaient moins les sensations de sa lente agonie que les circonstances qui amèneraient sa mère, sa sœur et son frère à connaître la catastrophe ; il tâchait d'imaginer les manifestations de leur douleur, les attitudes, les paroles, les gestes. De proche en proche, son attention curieuse s'étendait

à tous les survivants, non pas seulement aux consanguins mais à toute la famille, aux amis, à Hippolyte, à cette Hippolyte lointaine, si lointaine qu'elle lui était presque devenue étrangère...

— George !

C'était la voix de sa mère qui frappait à la porte.

— C'est toi, mère ? Entre.

Elle entra, s'approcha du lit avec un empressement tendre, se pencha vers lui, lui mit une main sur le front, lui demanda :

— Comment te trouves-tu ? Te sens-tu mieux ?

— Un peu... encore étourdi... J'ai la bouche amère ; je voudrais boire.

— Camille va te monter une tasse de lait. Veux-tu que j'ouvre davantage les battants de la fenêtre ?

— Comme tu voudras, mère.

Sa voix était altérée. La présence de sa mère irritait en lui ce sentiment de pitié pour soi-même qu'avait fait naître le tableau imaginaire des regrets funèbres dont il croyait l'heure prochaine. Dans son esprit, l'acte réel de sa mère ouvrant les fenêtres s'identifiait avec l'acte imaginé qui amènerait la découverte terrible ; et ses yeux se mouillaient de commisération pour lui-même et pour la pauvre femme à laquelle il destinait un coup si cruel ; et la scène tragique lui apparaissait avec la netteté d'une chose vue. — Sa mère se retournait dans la lumière, l'appelait encore par son nom, un peu effrayée ; elle s'approchait pour la seconde fois, tremblante, le touchait, le secouait, le sentait inerte, glacé, rigide ; et alors elle tombait à plat ventre, évanouie sur son cadavre... — « Morte peut-être ? Un tel coup pourrait la foudroyer. » Et son trouble s'accrut ; et l'instant lui sembla solennel comme tout ce qui est

final ; et l'aspect, les actes, les paroles de sa mère prirent pour lui une signification et une valeur si insolites qu'il les suivit des yeux avec une attention presque anxieuse. Tiré tout à coup de son inertie intérieure, il venait de reprendre un sentiment de la vie extraordinairement actif. En lui réapparaissait un phénomène bien connu, dont la singularité avait souvent attiré son attention. C'était un passage instantané d'un état de conscience à un autre ; il y avait entre l'état nouveau et l'état antérieur la même différence qui existe entre la veille et le sommeil, et cela lui rappelait le changement subit qui arrive au théâtre, lorsque la rampe s'allume à l'improviste en projetant sa plus vive clarté.

Aussi, comme au jour des funérailles, le fils ouvrit-il sur sa mère des yeux qui n'étaient plus les mêmes, et la vit-il telle qu'il l'avait vue alors, avec une lucidité étrange. Il sentit que la vie de cette femme se rapprochait, devenait attenante et comme adhérente à sa propre vie ; il sentit les correspondances mystérieuses du sang et la tristesse du destin qui les menaçait l'un et l'autre. Et, quand sa mère revint près de lui et s'assit à son chevet, il se souleva un peu sur l'oreiller, lui prit une main, essaya de dissimuler son trouble par un sourire. Sous prétexte de regarder le camée d'une bague, il examinait cette main longue et maigre où chaque particularité mettait une extraordinaire expression de vie et dont le contact lui donnait une sensation qui ne ressemblait à aucune autre. Il pensait, l'âme toujours enveloppée des sombres images évoquées naguère : « Quand je serai mort, quand elle me touchera, quand elle sentira cette glace... » Et il frissonna au souvenir de la répulsion qu'il avait éprouvée lui-même en touchant un cadavre.

— Qu'as-tu ? lui demanda sa mère.

— Rien... un tressaillement nerveux.

— Oh ! tu n'es pas bien, reprit-elle en hochant la tête. Où souffres-tu ?

— Nulle part, mère... Encore un peu agité, naturellement.

Mais ce qu'il y avait de forcé et de convulsif dans le visage du fils n'échappait point au regard maternel. Elle dit :

— Comme je me repens, comme je me repens de t'avoir envoyé là-bas ! Comme j'ai mal fait de t'y envoyer !

— Non, mère. Pourquoi ? Tôt ou tard, cela était nécessaire.

Et tout à coup, sans nulle confusion désormais, il revécut l'heure affreuse ; il revit les gestes, réentendit la voix de son père ; il réentendit sa propre voix, cette voix si changée qui, contre toute attente, avait proféré des paroles si graves. Il lui semblait être étranger à cet acte, à ces paroles proférées ; et néanmoins, au fond de son âme, il sentait une sorte de remords obscur, il avait comme une conscience instinctive d'avoir dépassé les bornes, d'avoir commis une irréparable transgression, d'avoir foulé aux pieds quelque chose d'humain et de sacré. — Pourquoi s'était-il départi avec une telle violence de la grande résignation calme que l'image funèbre de Démétrius lui avait inspirée, lorsqu'elle lui était apparue au milieu de la campagne muette ? Pourquoi n'avait-il pas persisté à considérer avec la même pitié douloureuse et clairvoyante la bassesse et l'ignominie de cet homme sur qui, comme sur tous les autres hommes, pesait un invincible destin ? Et lui-même, lui qui portait ce sang dans ses veines, ne portait-il pas

aussi peut-être au fond de sa substance tous les germes endormis de ces vices abominables? S'il continuait à vivre, ne risquait-il pas, lui aussi, de tomber à son tour dans une semblable abjection? — Et alors toutes les colères, toutes les haines, toutes les violences, tous les châtimens lui parurent injustes et vains. La vie, c'était une sourde fermentation de matières impures. Il crut sentir qu'il avait dans sa substance mille forces occultes inconnaissables et indestructibles, dont l'évolution progressive et fatale avait composé son existence jusqu'alors et aurait composé son existence à venir, s'il n'était pas précisément arrivé que sa volonté dût obéir à l'une de ces forces qui lui imposait maintenant l'acte suprême. « En somme, pourquoi regretter ce que j'ai fait hier? Aurais-je pu m'empêcher de l'accomplir? »

— C'était *nécessaire*, répéta-t-il avec une signification nouvelle, comme se parlant à lui-même.

Et il assistait, lucide et attentif, au déroulement du peu de vie qui lui restait à vivre.

IX

Lorsque sa mère et sa sœur l'eurent laissé seul, il demeura quelque instants encore dans son lit, par une répugnance physique à faire n'importe quoi. Il lui semblait que, pour se lever, il aurait besoin d'un effort énorme. Il lui semblait trop fatigant de quitter cette position horizontale où, dans une heure peut-être, il allait trouver le repos éternel. Et, de nouveau, il pensa au narcotique. « Fermer les yeux et attendre le sommeil ! » La virginale clarté de ce matin de mai, l'azur reflété dans les vitres, la bande de soleil qui s'allongeait sur le plancher, les voix et les rumeurs qui montaient de la rue, toutes ces vivantes apparences qui semblaient donner l'assaut au balcon pour pénétrer jusqu'à lui et le reconquérir, tout lui inspirait une sorte d'effroi mêlé de rancune. Et il revoyait en esprit l'image de sa mère faisant le geste d'ouvrir la fenêtre.

Il revoyait Camille au pied du lit ; il réentendait les paroles de l'une et de l'autre, toujours relatives au même homme. Ce qu'il gardait le plus nettement dans la mémoire, c'était une exclamation cruelle proférée par sa mère avec des lèvres débordantes d'amertume ; et il y associait la vision du visage paternel, ce visage où il avait cru découvrir, là-bas, sur la terrasse, dans la lumière violente que réverbérait la blancheur du mur, les indices de la maladie mortelle. Devant Camille et lui, sa mère avait dit avec emportement : « Si c'était vrai ! Plût au ciel que ce fût vrai ! » Voilà donc l'impression dernière que lui laissait dans le cœur, à la veille de disparaître du monde, la créature qui avait été jadis dans sa maison la source de toutes les tendresses !...

Il eut un brusque mouvement d'énergie ; il se jeta à bas de son lit, résolu définitivement à agir. « Avant le soir, ce sera fait. Où le ferai-je ? » Il songea aux chambres closes de Démétrius. Il n'avait pas encore de plan arrêté ; mais il constata au fond de lui-même la certitude que, pendant les heures qui restaient à courir, le moyen s'offrirait spontanément, par une suggestion soudaine à laquelle il serait forcé d'obéir.

Pendant qu'il procédait aux soins de sa toilette, la préoccupation le hantait de préparer son corps pour la tombe. Chez lui apparaissait cette espèce de vanité funéraire qu'on remarque chez certains condamnés et chez certains suicidés. Il rendait ce sentiment plus intense en l'observant sur lui-même. Et un regret lui vint de mourir dans cette petite ville obscure, au fond de cette province sauvage, loin de ses amis qui peut-être ignoreraient longtemps sa mort. Si au contraire l'acte se fût accompli à Rome, dans la grande ville où il était

fort connu, ses amis l'auraient pleuré, ils auraient sans doute donné au tragique mystère une parure de poésie. Et, de nouveau, il essayait de se représenter ce qui suivrait sa mort : son attitude sur le lit, dans la chambre de ses amours ; l'émotion profonde des âmes jénénilles, des âmes fraternelles, à l'aspect du cadavre reposant dans une paix austère ; les dialogues de la veillée funèbre, à la lueur des cierges ; le cercueil couvert de couronnes, suivi par une foule de jeunes hommes silencieux ; les paroles d'adieu prononcées par un poète, par Stefano Gondi : « Il a voulu mourir parce qu'il n'a pu rendre sa vie conforme à son rêve » ; et puis la douleur, le désespoir, la folie d'Hippolyte...

Hippolyte !... Où était-elle ? Qu'éprouvait-elle ? Que faisait-elle ?

« Non, pensa-t-il, mon pressentiment ne me trompait pas ! » Et il revit en imagination le geste de l'amante qui abaissait la voilette noire sur le dernier baiser ; et il repassa en esprit les petits faits *finaux*. Cependant, une chose qu'il ne parvenait pas à s'expliquer, c'était l'acquiescement presque absolu de son âme à la renonciation nécessaire et définitive qui le déposédait de cette femme, naguère objet de tant de rêves et de tant d'adorations. Pourquoi, après les fièvres et les angoisses des premiers jours, l'espérance l'avait-elle abandonné peu à peu ? Pourquoi était-il tombé dans la désolante certitude que tout effort serait inutile pour ressusciter cette grande chose morte et incroyablement lointaine, *leur amour* ? Pourquoi tout ce passé s'était-il si bien détaché de lui qu'en ces derniers jours, sous le coup des récentes tortures, il en avait à peine senti quelques vibrations se répercuter **clairement** dans sa conscience ?

Hippolyte ! Où était-elle ? Qu'éprouvait-elle ? Que faisait-elle ? A quels spectacles s'ouvraient ses yeux ? De quelles paroles, de quels contacts subissait-elle le trouble ? D'où pouvait venir que, depuis deux semaines, elle n'eût pas trouvé le moyen de lui envoyer des nouvelles moins vagues et moins brèves que quatre ou cinq télégrammes expédiés d'endroits toujours différents ?

« Peut-être succombe-t-elle déjà au désir d'un autre homme. Ce beau-frère dont elle me parlait à tout propos... » Et l'affreuse pensée, suscitée par la vieille habitude du soupçon et de l'accusation, s'empara de lui subitement, le bouleversa comme aux heures les plus sombres de jadis. Un tumulte de souvenirs amers se souleva en lui. Penché sur ce même balcon où, le premier soir, parmi le parfum des bergamotes, dans l'angoisse du premier regret, il avait invoqué le nom de l'aimée, il revécut en une seconde ses misères de deux ans. Et il lui sembla que, dans la splendeur de ce matin de mai, c'était le récent bonheur du rival inconnu qui s'épanouissait et se propageait jusqu'à lui,

X

Comme pour s'initier au mystère profond où il allait entrer, George voulut revoir l'appartement désert où Démétrius avait passé ses derniers jours.

En léguant toute sa fortune à son neveu, Démétrius lui avait aussi légué cet appartement. George avait conservé les chambres intactes avec un soin pieux, comme on garde un reliquaire. Ces chambres occupaient l'étage supérieur ; elles avaient vue au midi, sur le jardin.

Il prit la clef et monta l'escalier avec précaution, pour éviter qu'on ne le questionnât. Mais, en traversant le corridor, il devait passer nécessairement devant la porte de tante Joconde. Dans l'espoir de passer inaperçu, il marchait doucement, sur la pointe des pieds, retenant son souffle. Il entendit que la vieille toussait ; il fit quelques pas plus rapides, croyant que le bruit de la toux couvrirait le bruit de ses pas.

— Qui est là ? demanda de l'intérieur une voix enrouée.

— C'est moi, tante Joconde.

— Ah ! c'est toi, George ? Viens, viens...

Elle apparut sur le seuil, avec son masque jaunâtre qui, dans l'ombre, était presque cadavérique ; et elle jeta sur son neveu ce regard particulier qui allait aux mains avant d'aller au visage, comme pour voir tout d'abord si les mains apportaient quelque chose.

— Je vais dans l'appartement d'à côté, dit George, repoussé par cette ignoble odeur humaine qui l'emplissait de dégoût. Au revoir, tante. Il faut que je donne un peu d'air aux chambres.

Et il reprit sa marche dans le corridor, s'avança jusqu'à l'autre porte. Mais, comme il mettait la clef dans la serrure, il entendit derrière lui le boitement de la vieille.

George sentit son cœur défaillir en pensant qu'il ne trouverait peut-être pas le moyen de se débarrasser d'elle, qu'il serait peut-être obligé d'écouter sa voix bégayante dans le silence presque religieux de ces chambres, parmi les souvenirs chers et terribles. Sans rien dire, sans se retourner, il ouvrit la porte et entra.

La première pièce était sombre, pleine d'un air tiède et un peu suffocant, imprégnée de cette odeur singulière qu'ont les vieilles bibliothèques. Un filet de faible lumière indiquait la fenêtre. Avant d'ouvrir la croisée, George hésita : il tendit l'oreille pour écouter le grincement des trets. Tante Joconde se mit à tousser, invisible dans l'ombre. Alors, en tâtonnant sur la croisée pour trouver l'es-pagnolette de fer, il eut un petit frisson, une frayeur fugitive. Il ouvrit et se retourna ; il vit les formes vagues des meubles dans

la pénombre verdâtre que produisaient les persiennes ; il vit la vieille au milieu de la chambre, déjetée d'un côté, dandinant son corps flasque et mâchonnant quelque chose. Il repoussa les persiennes qui grinçèrent sur leurs gonds. Un flot de soleil inonda l'intérieur. Les rideaux décolorés eurent une palpitation.

D'abord il resta indécis : la présence de la vieille l'empêchait de s'abandonner à ses sentiments. Son irritation s'accrut à tel point qu'il ne lui dit pas un mot, par crainte que sa voix ne fût dure et courroucée. Il passa dans la pièce contiguë, ouvrit la fenêtre. La lumière se répandit, les rideaux palpitérent. Il passa dans la troisième pièce, ouvrit la fenêtre. La lumière se répandit, les rideaux palpitérent.

Il n'alla pas plus loin. La pièce suivante, dans l'angle, était la chambre à coucher. Il voulait y entrer seul. Il entendit avec écoëurement le pas boiteux de l'importune vieille qui le rejoignait. Il prit un siège et s'enferma dans un silence obstiné, pour attendre.

La vieille passa le seuil avec lenteur. En voyant George assis sans parler, elle resta perplexe. Elle ne savait quoi dire. Le vent frais qui soufflait par la fenêtre irrita sans doute son catarrhe ; et elle se reprit à tousser, debout au milieu de la chambre. A chaque quinte, son corps semblait se gonfler et se dégonfler, comme une outre de cornemuse sous un souffle intermittent. Elle tenait les mains sur sa poitrine : des mains grasses, des mains de suif, aux ongles ourlés de noir. Et, dans sa bouche, entre ses gencives vides, sa langue blanchâtre tremblotait.

Aussitôt l'accès de toux calmé, elle tira de sa poche un cornet sale et y prit une pastille. Toujours debout,

elle mâchonnait en fixant sur George un regard stupide. Ce regard se détacha de George pour aller vers la porte close de la quatrième pièce. Et la vieille fit le signe de la croix, puis vint s'asseoir, elle aussi, sur le siège le plus voisin de George. Les mains sur le ventre et les paupières baissées, elle récitait un *Requiem*.

George pensa : « Elle prie pour son frère, pour l'âme du *damné*. » Que cette femme fût la sœur de Démétrius Aurispa, cela lui paraissait inconcevable ! Comment le sang fier et généreux qui avait trempé le lit de la chambre voisine, ce sang jailli d'un cerveau déjà corrodé par les plus hauts soucis de l'intelligence, comment ce sang-là pouvait-il venir de la même source que celui qui coulait appauvri dans les veines de cette béguine ! « Chez elle, c'est la gourmandise, la seule gourmandise qui regrette la libéralité du donateur. Comme c'est étrange, cette prière reconnaissante qui monte d'un vieil estomac délabré vers le plus noble des suicidés ! Comme la vie est bizarre ! »

Tout à coup, tante Joconde se reprit à tousser.

— Va-t'en, ma tante, cela vaut mieux, dit George qui n'avait plus la force de maîtriser son impatience. L'air d'ici te fait mal. Va-t'en, cela vaut mieux. Vite, lève-toi ; je te reconduis.

Tante Joconde le regarda, surprise de cette parole brusque et de ce ton insolite. Elle se leva ; elle traversa les chambres clopin-clopant. Arrivée dans le corridor, elle fit de nouveau le signe de la croix, en manière d'exorcisme. Derrière elle, George ferma la porte à double tour. Enfin il était seul et libre, avec un compagnon invisible.

Il demeura quelques instants immobile, comme sous

une influence magnétique. Et il se sentit pénétré jusqu'aux racines de l'être par la fascination surnaturelle qu'exerçait sur lui, du fond de la tombe, cet homme existant hors de la vie.

Et il lui réapparut, l'homme doux et méditatif, ce visage plein d'une mélancolie virile, auquel donnait une expression étrange la boucle de cheveux blancs mêlée aux cheveux noirs sur le milieu du front.

« Pour moi, pensa George, il existe. Depuis le jour de sa mort corporelle, je sens sa présence à toute heure. Jamais aussi bien que depuis sa mort je n'ai senti notre consanguinité. Jamais aussi bien que depuis sa mort je n'ai eu la perception de l'intensité de son être. Tout ce qu'il dépensait au contact de ses semblables ; tous les actes, tous les gestes, toutes les paroles qu'il a semées dans le cours du temps ; toutes les manifestations diverses qui déterminaient le caractère spécial de son être en rapport avec les autres êtres ; toutes les formes, constantes ou variables, qui distinguaient sa personnalité des autres personnalités et faisaient de lui un homme à part dans la multitude humaine ; bref, tout ce qui différenciait sa vie propre parmi les autres vies ; tout maintenant me semble ramassé, concentré, circonscrit dans l'unique attache idéale qui le lie à moi. Il n'existe plus que pour moi seul, affranchi de tout autre contact, en communication avec moi seul. Il existe, plus pur et plus intense que jamais. »

Il fit quelques pas, lentement. Dans le silence palpitait de petits bruits mystérieux, à peine perceptibles. L'air vif, la chaleur du jour contractaient les fibres des meubles engourdis et habitués à l'obscurité des fenêtres closes. Le souffle du ciel pénétrait les pores du bois, agitait les grains de poussière, gonflait les

plis des tentures. Dans une raie de soleil tourbillonnaient des myriades d'atomes. L'odeur des livres était vaincue peu à peu par le parfum des fleurs.

Les choses suggéraient au survivant une foule de souvenirs. De ces choses montait un chœur léger et murmurant, qui l'enveloppait. De toutes parts s'élevaient les émanations du passé. On aurait dit que les choses émettaient des effluves d'une substance spirituelle qui les eût imprégnées. « Est-ce que je m'exalte ? » se demanda-t-il à l'aspect des images qui se succédaient en lui avec une rapidité prodigieuse, claires comme des visions, non pas obscurcies par une ombre funèbre, mais vivantes d'une vie supérieure. Et il demeura perplexe, fasciné par le mystère, saisi d'une angoisse terrible au moment de se risquer sur les confins de ce monde inconnu.

Les rideaux, que semblait enfler une haleine rythmique, ondulaient avec mollesse et laissaient entrevoir un paysage noble et calme. Les bruissements légers des boiseries, des papiers et des cloisons continuaient. Dans la troisième pièce, sévère et simple, les souvenirs étaient musicaux et venaient des instruments muets. Sur un piano long en palissandre, dont la surface vernie reflétait les choses comme un miroir, un violon reposait dans sa boîte. Sur un siège, une page de musique se soulevait et s'abaissait au gré de la brise, presque en mesure avec les rideaux.

George s'approcha. C'était une page d'un motet de Mendelssohn : DOMENICA II POST PASCHA : *Andante quasi allegretto. Surrexit pastor bonus...* Plus loin, sur une table, il y avait un morceau de partitions pour violon et piano, éditions de Leipzig : Beethoven, Bach, Schubert, Rode, Tartini, Viotti. George ouvrit

Étui, examina le frêle instrument qui dormait sur le velours de couleur olive, avec ses quatre cordes intactes. Une curiosité lui vint de le réveiller. Il toucha la chanterelle, qui rendit un gémissement aigu dont vibra toute la boîte. C'était un violon d'Andrea Guarneri, daté de 1680.

Démétrius, grand et svelte, un peu courbé, avec son long cou pâle, avec ses cheveux rejetés en arrière, avec sa boucle blanche sur le milieu du front, réapparut. Il tenait le violon. Il se passa une main dans les cheveux, sur la tempe, près de l'oreille, d'un geste qui lui était familier. Il accorda l'instrument, frotta l'archet de colophane, puis, attaqua la sonate. Sa main gauche, crispée et fière, courait le long du manche ; le bout de ses doigts maigres pressait les cordes, et, sous la peau, le jeu des muscles était si visible que cela faisait peine ; sa main droite, pour donner le coup d'archet, avait un geste large et impeccable. Parfois, il appuyait plus fort avec le menton, inclinait la tête, fermait à demi les paupières, se recueillait dans la volupté intérieure ; parfois il redressait le buste, fixait devant lui des yeux illuminés, souriait d'un fugitif sourire ; et son front avait une pureté extraordinaire.

Tel réapparut le violoniste au survivant. Et George revécut des heures de vie déjà vécues ; il les revécut, non pas seulement en images, mais en sensations réelles et profondes. Il revécut les longues heures de chaude intimité et d'oubli, alors que Démétrius et lui-même, seuls, dans la chambre tiède où ne pénétrait aucun bruit, exécutaient la musique de leurs maîtres préférés. Comme ils s'oubliaient alors ! En quels ravissements étranges les emportait bientôt cette musique exécutée de leurs propres mains ! Souvent la fascination d'une

seule mélodie les retenait prisonniers tout une après-midi, sans qu'ils pussent sortir du cercle magique où ils étaient enfermés. Que de fois ils avaient répété cette *Romance sans paroles* de Mendelssohn, qui leur avait révélé à eux-mêmes, dans le fond de leur propre cœur, une sorte de désespérance inconsolable ! Que de fois ils avaient répété une sonate de Beethoven qui semblait leur étreindre l'âme, l'entraîner avec une rapidité vertigineuse à travers l'infini de l'espace et la pencher au passage sur tous les abîmes !

Le survivant remontait dans ses souvenirs jusqu'à l'automne de 188... à cet inoubliable automne de mélancolie et de poésie, alors que Démétrius sortait à peine de convalescence. Ce devait être le dernier automne ! — Après une longue période de silence forcé, Démétrius reprenait son violon avec un trouble étrange, comme s'il eût craint d'avoir perdu toutes ses aptitudes et toute sa maîtrise, de ne plus savoir jouer. Oh ! le tremblement des doigts affaiblis sur les cordes et l'incertitude de l'archet, lorsqu'il voulut essayer les premières notes ! et ces deux larmes qui se formèrent lentement dans la cavité de ses yeux, coulèrent sur ses joues et s'arrêtèrent dans les fils de sa barbe un peu longue, mal soignée encore !

Le survivant revit le violoniste en train d'improviser, pendant que lui-même l'accompagnait sur le piano avec une angoisse presque insoutenable, attentif à le suivre, à le deviner, craignant toujours de rompre la mesure, de se tromper de ton, de prendre un faux accord, de manquer une note.

Dans ses improvisations, Démétrius Aurispa s'inspirait presque toujours d'une poésie. George se souvint de l'improvisation merveilleuse qu'un certain jour

d'octobre le violoniste avait brodée sur un poème lyrique d'Alfred Tennyson, dans la *Princesse*. George avait lui-même traduit les vers pour que Démétrius pût les comprendre, et il les lui avait proposés pour thème. — Où était ce feuillet ?

La curiosité d'une sensation triste poussa George à le rechercher dans un album placé parmi les partitions. Il était sûr de le retrouver ; il en avait un souvenir net et précis. Et en effet il le trouva.

C'était un feuillet unique, écrit à l'encre violette. Les caractères avaient pâli et le feuillet était chiffonné, jaunâtre, sans consistance, mou comme une toile d'araignée. Il avait la tristesse des pages tracées jadis par une main chère, désormais disparue pour toujours.

George, qui ne reconnaissait presque plus les caractères, se disait à lui-même : « C'est moi qui ai tracé ce feuillet ! Cette écriture est de ma main ! » C'était une écriture un peu timide, inégale, presque féminine, qui rappelait encore l'école, qui gardait l'ambiguïté de la récente adolescence, la gentillesse hésitante d'une âme qui n'ose pas encore tout savoir. « Quel changement, en cela aussi ! » Et il relut les vers du poète, dépouillés de leur mélodie natale.

Ces larmes, ces vaines larmes, je ne sais ce qu'elles veulent dire, — ces larmes qui, des profondeurs d'un désespoir divin, — jaillissent du cœur et s'amassent dans les yeux — à la vue des heureuses campagnes automnales, — à la pensée des jours qui ne sont plus.

Frais comme le premier rayon flamboyant sur la voile — qui nous ramène nos amis du pays d'outre-mer ; — tristes comme le dernier rayon rougeoyant sur la voile — qui sombre avec tout ce que nous aimons ; — aussi tristes et aussi frais, les jours qui ne sont plus !

— Oh! tristes, étranges comme, dans une aube obscure, — le gazouillement des oiseaux qui s'éveillent — l'est pour l'oreille d'un mourant, — lorsque aux yeux du mourant la fenêtre, avec lenteur, devient un carré pâle; — aussi tristes, aussi étranges, les jours qui ne sont plus.

Chers comme les baisers rappelés après la mort, — doux comme ceux qu'une imagination sans espoir — rêve de prendre sur des lèvres qui sont pour d'autres; profonds comme l'amour, — comme le premier amour, et farouches de regrets; — ô Mort dans la Vie, les jours qui ne sont plus!

Démétrius improvisait debout, à côté du piano, un peu plus blanc, un peu plus courbé; mais, de temps à autre, il se redressait sous le souffle de l'inspiration comme un roseau penché se redresse au souffle du vent. Il tenait les yeux fixés vers la fenêtre où, comme dans un cadre, apparaissait un paysage d'automne rougeâtre et nébuleux. Selon les vicissitudes du ciel extérieur, une lumière changeante venait par intervalles inonder sa personne, brillait dans l'humidité de ses yeux, dorait son front extraordinairement pur. Et le violon disait: « Tristes comme le dernier rayon rougeoyant sur la voile qui sombre avec tout ce que nous aimons; aussi tristes, les jours qui ne sont plus! » Et le violon répétait en pleurant: « O Mort dans la Vie, les jours qui ne sont plus! »

A ce souvenir, à cette vision, une suprême angoisse assaillit le survivant. Lorsque ces images furent passées, le silence lui parut plus vide. L'instrument délicat, où l'âme de Démétrius avait chanté ses chants les plus hauts, s'était rendormi sur le velours de l'étui avec ses quatre cordes intactes.

George abaissa le couvercle, comme sur un cadavre. Autour de lui, le silence se fit lugubre. Mais il gardait

toujours au fond du cœur, pareil à un refrain prolongé indéfiniment, ce soupir : — O Mort dans la Vie, les jours qui ne sont plus !

Il resta quelques instants devant la porte qui fermait la chambre tragique. Il sentait que désormais il n'était plus maître de lui-même. Ses nerfs le dominaient, lui imposaient le désordre et l'excès de leurs sensations. Il avait autour de la tête un cercle qui se resserrait et s'élargissait selon les palpitations de ses artères, comme si c'eût été une matière élastique et froide. Le même froid lui courait dans l'épine dorsale.

Avec une énergie soudaine, avec une sorte d'emportement, il tourna le bouton et entra. Sans rien regarder autour de lui, marchant dans la raie de lumière qui, projetée par l'ouverture de la porte, se déroulait sur le plancher, il alla droit vers l'un des balcons, l'ouvrit à deux battants. Il ouvrit aussi l'autre à deux battants. Après cette action rapide, accomplie sous l'impulsion d'une sorte d'horreur, il se retourna, bouleversé, halestant. Et il s'aperçut que la racine de ses cheveux était devenue sensible.

Ce qu'il vit avant tout le reste, ce fut le lit dressé en face de lui, avec sa courtepointe verte, tout en noyer, mais de forme simple, sans sculptures, sans ornements, sans rideaux. Pendant quelques minutes, il ne vit rien que le lit, comme en ce jour terrible où, franchissant le seuil de la chambre, il était resté pétrifié devant le cadavre.

Évoqué par l'imagination du survivant, le cadavre, avec la tête enveloppée d'un voile noir et les bras posés le long du corps, reprit sa place sur la couche mortuaire. La lumière crue qui faisait irruption par les balcons grands ouverts ne réussissait point à dissiper ce tan-

tôme. C'était une vision, non pas continue, mais intermittente, entr'aperçue comme dans un rapide battement de paupières, bien que les paupières du témoin demeuraient immobiles.

Dans le silence de la chambre et dans le silence de son âme, George entendit, très distinct, le grincement d'un taret. Et ce petit fait suffit pour dissiper momentanément en lui l'extrême violence de la tension nerveuse, comme une piqûre d'aiguille suffit pour vider une vessie gonflée.

Toutes les particularités du jour terrible lui revinrent à la mémoire : la nouvelle imprévue, apportée aux Tourelles de Sarsa vers les trois heures de l'après-midi par un courrier essoufflé qui balbutiait et larmoyait ; le voyage foudroyant, à cheval, sous les ardeurs de la canicule, à travers les collines en feu, et, pendant le trajet, les défaillances subites qui le faisaient vaciller sur la selle ; puis la maison pleine de sanglots, pleine d'un fracas de portes battues par la rafale, pleine du bourdonnement qu'il avait dans les artères ; et enfin, l'entrée impétueuse dans la chambre, la vue du cadavre, les rideaux qui se gonflaient et bruissaient, le tintement du bénitier pendu à la muraille...

Le fait avait eu lieu dans la matinée du 4 août, sans aucun préparatif suspect. Le suicidé n'avait pas laissé de lettre, même pour son neveu. Le testament par lequel il instituait George son légataire universel était de date déjà ancienne. Démétrius avait pris des précautions évidentes pour dissimuler les causes de sa résolution et même pour ôter tout prétexte aux hypothèses ; il avait eu soin de détruire jusqu'aux moindres traces des actes qui avaient précédé l'acte suprême. Dans l'appartement, on avait trouvé tout en ordre,

dans un ordre presque excessif : pas un papier resté sur le bureau, pas un livre sorti des rayons de la bibliothèque. Sur la petite table, près du lit, l'étui des pistolets, ouvert ; rien de plus.

Pour la milliè^me fois, une question se dressa dans l'esprit du survivant : « Pourquoi s'est-il tué ? Avait-il un secret qui lui rongait le cœur ? Ou bien, est-ce la cruelle sagacité de son intelligence qui lui rendait la vie insupportable ? Il portait en lui-même son destin, comme je porte le mien en moi. »

Il regarda la petite vasque d'argent pendue encore à la tête du lit contre la muraille, signe de religion, pieux souvenir maternel. C'était une œuvre élégante d'un vieux maître orfèvre-émailleur de Guardiagrele, Andrea Gallucci : une sorte de joyau héréditaire. « Il aimait les emblèmes religieux, la musique sacrée, l'odeur de l'encens, les crucifix, les hymnes de l'église latine. C'était un mystique, un ascétique, le plus passionné contemplateur de la vie intérieure ; mais il ne croyait pas en Dieu. »

Il regarda l'étui des pistolets ; et un pensée latente au plus profond de son cerveau, se révéla comme dans une lueur d'éclair. « Je me tuerai, moi aussi, avec un de ces pistolets, avec le même, sur le même lit. » Après un court apaisement, son exaltation le reprenait ; la racine de ses cheveux redevenait sensible. Il eut de nouveau la sensation réelle et profonde du frisson déjà éprouvé le jour tragique, lorsqu'il avait voulu soulever de ses propres mains le voile noir étendu sur la face du mort et lorsqu'à travers les linges il avait cru découvrir le ravage de la blessure, l'horrible ravage produit par l'explosion de l'arme, par le heurt de la balle contre les os du crâne, contre ce front si délicat et

si pur. En réalité, il n'avait vu qu'une partie du nez, la bouche et le menton. Le reste était caché par des bandages plusieurs fois mis en double, peut-être parce que les yeux étaient sortis des orbites. Mais la bouche intacte que laissait à découvert la barbe fine et rare, cette bouche pâle et fanée qui, vivante, s'ouvrait si doucement pour le sourire imprévu, cette bouche avait reçu du sceau de la mort une expression de calme surhumain rendue plus extraordinaire par le dégât sanglant que cachaient les bandages.

Cette image, fixée en une incorruptible empreinte, s'était gravée dans l'âme de l'héritier, au centre de son âme; et, après cinq années, elle conservait encore la même évidence, entretenue par un pouvoir fatal.

En pensant que lui aussi s'étendrait sur le même lit et qu'il se tuerait avec la même arme, George n'éprouvait pas cette émotion tumultueuse et vibrante que donnent les résolutions soudaines; c'était plutôt un sentiment indéfinissable, comme s'il se fût agi d'un projet formé depuis longtemps et admis d'une façon un peu confuse, et que l'heure fût venue de le préciser et de l'accomplir. Il ouvrit la boîte, examina les pistolets.

C'étaient des armes fines, rayées, des pistolets de combat, de vieille fabrication anglaise, avec une crosse parfaitement adaptée à la main. Ils reposaient sur une étoffe vert clair, un peu éraillée au bord des compartiments qui contenaient tout ce qu'il fallait pour la charge. Comme les canons étaient d'un fort calibre, les balles étaient grosses: de celles qui, quand elles touchent le but, produisent toujours un effet décisif.

George en prit une, la soupesa dans la paume de sa main. « Avant cinq minutes, je pourrais être mort. Démétrius a laissé sur ce lit le creux où je me couche-

rai. » Et, par une transposition imaginaire, ce fut lui-même qu'il vit étendu sur la couche. Mais ce taret, ce taret ! Il avait une perception du rongement aussi distincte et aussi effrayante que si l'insecte eût été dans son cerveau. Ce rongement implacable venait du lit, et il s'en aperçut. Alors, il comprit toute la tristesse de l'homme qui, avant de mourir, entend sous lui grincer le taret. En se représentant lui-même dans l'acte de presser la détente, il éprouva par tous les nerfs une contraction angoissée et répulsive. En constatant que rien ne le forçait à se tuer et qu'il pouvait attendre, il éprouva au plus profond de sa substance la détente spontanée d'un soulagement. Mille fils invisibles le reliaient encore à la vie. « Hippolyte ! »

Il se dirigea vers les balcons, vers la lumière, avec une sorte d'impétuosité. Un lointain de paysage immense, bleuâtre et mystérieux, se fondait dans la langueur du jour. Le soleil déclinait doucement sur la montagne qu'il inondait d'or, comme vers une maîtresse couchée qui l'eût attendu. La Majella, énorme et pâle, toute trempée de cet or liquide, s'arrondissait dans le ciel.



III

L'ERMITAGE

Dans sa lettre du 10 mai, Hippolyte avait dit : « Je dispose enfin d'une heure libre pour t'écrire longuement. Voilà dix jours que mon beau-frère traîne sa douleur d'hôtel en hôtel autour du lac ; et nous le suivons toutes deux comme des âmes en peine. Tu n'imaginerais jamais la mélancolie de ce pèlerinage. Moi, je suis à bout de forces ; j'attends la première occasion favorable pour prendre congé. As-tu déjà découvert l'ermitage ? » Elle avait dit : « Tes lettres augmentent indiciblement mes tortures. Ton mal, je le connais bien ; et je devine que les mots te manquent pour exprimer ta souffrance. Je donnerais la moitié de mon sang pour réussir à te convaincre une bonne fois que je suis tienne, absolument tienne, pour toujours, jusqu'à la mort. Je pense à toi, à toi seul, sans interruption, à tous les instants de ma vie. Loin de toi, je ne puis goûter une minute de calme et de bien-être. Tout

me dégoûte et m'irrite... Oh ! quand me sera-t-il donné d'être près de toi pendant les journées entières, de vivre de ta vie ! Tu verras : je ne serai plus la même femme. Je serai bonne, tendre, douce. J'aurai soin d'être toujours égale, toujours discrète. Je te dirai toutes mes pensées, et tu me diras toutes les tiennes. Je serai ta maîtresse, ton amie, ta sœur ; et, si tu m'en crois digne, je serai aussi ta conseillère. J'ai, moi, une intuition lucide des choses, et cent fois j'ai fait l'expérience de cette lucidité qui ne m'a jamais induite en erreur. Mon unique souci sera de te plaire toujours, de n'être jamais une charge dans ta vie. En moi, tu ne dois trouver que douceur et repos... J'ai beaucoup de défauts, mon ami ; mais tu m'aideras à les vaincre. Tu me rendras *parfaite*, pour toi. J'attends de toi le premier encouragement. Plus tard, lorsque je serai sûre de moi-même, je te dirai : Maintenant, je suis digne ; maintenant, j'ai conscience d'être celle que tu veux. Et toi aussi tu auras l'orgueil de penser que je te dois tout, que je suis en tout ta créature ; et alors il te semblera que je suis plus intimement tienne ; et tu m'aimeras toujours davantage, toujours davantage. Ce sera une vie d'amour comme on n'en a jamais vu... »

En post-scriptum : « Je t'envoie une fleur de rhododendron cueillie au parc de l'Isola Madre... Hier, dans la poche de ce vêtement gris que tu connais, j'ai retrouvé la note du *Grand Hôtel d'Europe à la Poste*, la note d'Albano que je t'avais demandée en souvenir. Elle est datée du 9 avril. On y a marqué plusieurs *paniers de bois*. Te rappelles-tu nos grands teux d'amour ?... Courage, courage ! Le renouveau du bonheur approche. Dans une semaine, dans dix jours au plus, je serai où il te plaira. Avec toi, n'importe où ! »

II

Et George qui, dans le fond, ne croyait guère au succès, mais qu'une ardeur folle venait d'embraser soudain, tenta l'épreuve suprême.

Il parti de Guardiagrele pour le littoral, en quête de l'Ermitage. La campagne, la mer, le mouvement, l'activité physique, la variété des incidents au cours de cette exploration, la singularité de son propre état, toutes ces choses nouvelles le secouèrent, le remirent sur pied, lui donnèrent une confiance illusoire. Il lui sembla qu'il venait d'échapper par miracle à l'assaut d'une maladie mortelle où il aurait vu la mort en face. Pendant les premiers jours, la vie eut pour lui cette saveur douce et profonde qu'elle n'a que pour les convalescents. Le rêve romanesque d'Hippolyte flottait sur son cœur.

« Si elle réussissait à me guérir ! Pour guérir, il me

faudrait un amour *sain et fort*. » Il évitait de regarder jusqu'au fond de lui-même, se dérobaît au sarcasme intérieur que provoquaient ces deux épithètes. « Sur terre, il n'y a qu'une seule ivresse durable : la *sécurité* dans la possession d'une autre créature, la sécurité absolue et inébranlable. Cette ivresse, je la cherche. Je voudrais pouvoir dire : — Mon aimée, présente ou absente, vit tout entière en moi ; elle se soumet avec bonheur à tous mes désirs ; elle a ma volonté pour loi unique ; si je cessais de l'aimer, elle mourrait ; en expirant, elle ne regrettera que mon amour. — Au lieu de se résigner à goûter l'amour sous les formes de la souffrance, il s'obstinait à le poursuivre sous les formes de la jouissance. Il donnait à son esprit une attitude irréparable. Il heurtait et défigurait une fois de plus son humanité.

Il découvrit l'Ermitage à San-Vito, dans le pays des genêts, sur les bords de l'Adriatique. Et c'était l'Ermitage idéal : une maison construite à mi-côte, sur un plateau, dans un bosquet d'orangers et d'oliviers, en face d'une petite baie close par deux promontoires.

Très primitive, l'architecture de cette maison. Un escalier extérieur montait à une loggia sur laquelle s'ouvraient les quatre portes des quatre chambres. Chaque chambre avait sa porte et, vis-à-vis, dans la muraille opposée, une fenêtre qui regardait sur l'olivaie. A la loggia supérieure correspondait une loggia inférieure ; mais les chambres du rez-de-chaussée, sauf une, n'étaient pas habitables.

D'un côté, la maison était contiguë à une masure où habitaient les paysans propriétaires. Deux chênes énormes, que le souille persévérant du mistral avait penchés vers la colline, ombrageaient la cour et proté-

geaient des tables de pierre commodes pour y dîner dans la belle saison. Cette cour était entourée d'un parapet de pierre, et, surpassant le parapet, des acacias chargés de grappes odorantes détachaient sur le lointain de la mer l'élégance délicate de leur feuillage.

Cette maison ne servait qu'à loger des étrangers qui la louaient pour la saison des bains, selon l'industrie pratiquée par tous les villageois de la côte dans les parages de San-Vito. Elle était distante du bourg d'environ deux milles, sur la limite d'un territoire appelé les Portelles, dans une solitude recueillie et clémente. Chacun des deux promontoires était percé d'un tunnel, dont on apercevait de la maison les deux ouvertures. La voie ferrée courait de l'une à l'autre en ligne directe, le long du rivage, sur un parcours de cinq ou six cents mètres. A la pointe extrême du promontoire de droite, sur un banc de récifs, un *Trabocco* s'allongeait, étrange machine de pêche construite tout entière avec des poutres et des planches, semblable à une araignée colossale.

Le locataire hors de saison fut accueilli comme une bonne fortune inespérée et extraordinaire.

Le chef de la famille, un vieux, dit :

— La maison est à toi.

Il refusa de faire prix et dit :

— Tu donneras ce que tu voudras et quand il te plaira, si tu es content.

En prononçant ces paroles cordiales, il examinait l'étranger d'un œil si scrutateur que celui-ci fut gêné et surpris de ce regard trop perçant. Le vieux était borgne, chauve sur le crâne, avec deux touffes légères de cheveux blancs aux tempes, la barbe rase ; et il portait en avant tout son corps soutenu par deux jambes

arquées. Il avait les membres déformés par les rudes besognes : par le labour de la charrue, qui fait saillir l'épaule droite et tord le buste ; par le labour du fauchage, qui force à écarter les genoux ; par le labour de l'épamprage, qui plie la personne en deux ; par tous les labours lents et patients de l'agriculture.

— Tu donneras ce que tu voudras.

Il avait déjà flairé dans ce jeune homme affable, à l'air un peu distrait et presque égaré, le seigneur généreux, sans expérience, insouciant de l'argent. Il savait que la générosité de son hôte lui profiterait beaucoup plus que ne ferait sa propre exigence.

George demanda :

— Le lieu est tranquille, sans allées et venues, sans tapage ?

Le vieillard montra la mer et sourit :

— Regarde ; tu n'entendras qu'elle.

Il ajouta :

— Quelquefois aussi le bruit du métier. Mais maintenant Candie ne tisse plus guère.

Et il sourit en indiquant sur le seuil sa bru qui rougit.

Elle était enceinte, déjà très grosse à la taille, blonde, de carnation claire, le visage semé de lentilles. Elle avait les yeux gris, larges, veinés dans l'iris comme des agates. Elle portait aux oreilles deux lourds cercles d'or et, sur la poitrine, la *presentosa*, grande étoile en filigrane avec deux cœurs au centre. Sur le seuil, à côté d'elle, se tenait une fillette de dix ans, blonde aussi, avec une expression de douceur.

— Cette gamine-là, dit le vieux, on la boirait dans un verre. Eh bien ! il n'y a que nous et Albadora.

Il se tourna vers l'olivaie et se mit à crier :

— Albadora ! Albadò !

Puis, s'adressant à sa petite-fille :

— Hélène, dit-il, va donc l'appeler.

Hélène disparut.

— Vingt-deux enfants ! s'écria le vieux. Albadora m'a donné vingt-deux enfants : six garçons et seize filles. J'ai perdu trois garçons et sept filles. Les neuf autres filles sont mariées. Un de mes garçons s'est embarqué pour l'Amérique ; un autre s'est établi à Tocco et travaille aux mines de pétrole ; le cadet, celui qui a épousé Candie, est employé au chemin de fer et ne revient que tous les quinze jours. Nous sommes restés seuls. Ah ! seigneur, on a bien raison de dire qu'un père soutient cent enfants, et que cent enfants ne soutiennent pas un père.

La Cybèle septuagénaire apparut, portant dans son tablier un tas de gros escargots terrestres, un tas baveux et mollasse où se hérissaient de longues tentacules. C'était une femme de haute stature, mais courbée, décharnée, cassée par la fatigue et par les grossesses, épuisée par les accouchements, avec une petite tête ridée comme une pomme flétrie sur un cou plein de ravines et de tendons. Dans son tablier, les escargots s'agglutinaient, s'entortillaient, s'engluaient l'un l'autre, verdâtres, jaunâtres, blanchâtres, écumeux, se colorant de pâles reflets irisés. L'un d'eux lui rampait sur le dos de la main.

Le vieux annonça :

— Ce seigneur veut louer la maison à partir d'aujourd'hui.

— Dieu te bénisse ! s'écria-t-elle.

Et, d'un air un peu niais, quoique bénévole, elle s'approcha de George, le guignant de ses yeux reculés au fond des orbites, presque éteints.

Elle ajouta :

— C'est Jésus qui revient sur terre. Dieu te bénisse ! Puisses-tu vivre aussi longtemps qu'il y aura du pain et du vin ! Puisses-tu grandir comme le soleil !

Et elle rentra d'un pas allègre, par cette porte d'où étaient sortis pour le baptême ses vingt-deux enfants.

Le vieux dit à George :

— Je m'appelle Colas de Cinzio ; mais, comme on avait donné à mon père le surnom de Sciampagne, tout le monde m'appelle Colas de Sciampagne. Viens voir le jardin.

George suivit le paysan.

— La campagne promet cette année.

Le vieux, marchant devant, louait les plantations, et, par une habitude d'agriculteur vieilli au milieu des choses de la terre, il faisait des pronostics. Le jardin était luxuriant et semblait renfermer dans son enceinte tous les dons de l'abondance. Les orangers versaient des flots de parfum tels que l'atmosphère prenait par moments une saveur douce et puissante comme celle d'un vin généreux. Les autres arbres fruitiers n'avaient plus de fleurs, mais leurs innombrables fruits pendaient aux rameaux nourriciers, bercés par l'haleine du ciel.

George pensa : « Voici peut-être ce que serait la vie supérieure : une liberté sans limites ; une solitude noble et féconde, qui m'envelopperait de ses plus chaudes émanations ; cheminer parmi les créatures végétales comme on ferait parmi une multitude d'intelligences ; en surprendre la pensée occulte et deviner le sentiment muet qui règne sous les écorces ; rendre successivement mon être conforme à chacun de ces êtres et substituer successivement à mon âme débile et oblique

chacune de ces âmes simples et fortes : contempler la nature avec une telle continuité d'attention que je parviendrais à reproduire dans ma seule personne la palpitation harmonieuse de toutes les créatures ; enfin, par une laborieuse métamorphose idéale, m'identifier à l'arbre robuste dont les racines absorbent les invisibles ferments souterrains et dont la cime imite par son agitation la voix de la mer. Ne serait-ce pas vraiment une vie supérieure ? » Au spectacle de l'exubérance printanière qui transfigurait les lieux d'alentour, il se laissait dominer par une sorte d'ivresse panique. Mais la fatale habitude de la contradiction coupa court à ce transport, le ramena vers ses vieilles idées, opposa la réalité au rêve. « Nous n'avons aucun contact avec la nature. Nous avons seulement la perception imparfaite des formes extérieures. Il n'est pas possible que l'homme entre en communion avec les choses. L'homme a bien le pouvoir de verser dans les choses toute sa propre substance ; mais il ne reçoit jamais rien en retour. La mer ne lui tiendra jamais un langage intelligible, la terre ne lui révélera jamais son secret. L'homme peut bien sentir tout son sang circuler dans les fibres de l'arbre, mais jamais l'arbre ne lui donnera une goutte de sa sève vitale. »

Le vieux paysan borgne disait, en montrant du doigt tel ou tel prodige de luxuriance :

— Une étable pleine de fumier fait plus de miracles qu'une église pleine de saints.

il disait, en montrant du doigt, au bout du jardin, un champ de fèves fleuries .

— La fève, c'est l'espionne de l'année.

Le champ avait une ondulation presque imperceptible. Les petites feuilles, d'un vert grisâtre, agitaient

leurs pointes menues sous la floraison blanche ou azurée. Chaque fleur ressemblait à une bouche mi-closée et portait deux taches, noires comme des yeux. Chez celles qui n'étaient pas encore bien épanouies, les pétales supérieurs couvraient un peu les taches, comme des paupières pâles sur des pupilles qui regarderaient de côté. Les frissonnement de toutes ces fleurs ceillées et lippues avait une étrange expression animale, attractive et indescriptible.

George pensa : « Comme Hippolyte sera heureuse ici ! Elle a un goût délicat et passionné pour toutes les beautés humbles de la terre. Je me rappelle ses petits cris d'admiration et de plaisir en découvrant une plante de forme inconnue, une fleur nouvelle, une feuille, une baie, un insecte bizarre, une ombre, un reflet. » Il se la représenta, élancée et agile, dans de gracieuses attitudes, parmi la verdure. Et une angoisse subite le bouleversa : l'angoisse de la reprendre, de la reconquérir toute, de se faire aimer d'elle immensément, de lui donner à chaque seconde une joie nouvelle. « Ses yeux seront toujours pleins de moi. Tous ses sens resteront fermés aux sensations qui ne lui viendront pas de moi. Mes paroles lui sembleront plus délicieuses que tout autre son. » Subitement, le pouvoir de l'amour lui parut illimité. Sa vie interne prit une accélération vertigineuse.

Lorsqu'il remonta l'escalier de l'ermitage, il crut que son cœur allait se rompre sous le heurt de l'anxiété croissante. Arrivé à la loggia, il embrassa le paysage d'un regard enivré. Dans son agitation profonde, il crut sentir qu'à cette minute le soleil rayonnait vraiment au fond de son cœur.

La mer, émue d'un frisson égal et continu, reflétant

le bonheur éparé dans le ciel, semblait réfracter ce bonheur en myriades de sourires inextinguibles. A travers le cristal de l'air, tous les lointains se dessinaient nettement : la Pointe du Vaste, le mont Gargan, les îles Tremiti, à droite ; le Cap du More, la Nicchiola, le cap d'Ortone, à gauche. La blanche Ortone ressemblait à une flamboyante ville asiatique sur un coteau de la Palestine, découpée dans l'azur, toute en lignes parallèles, sans les minarets. Cette chaîne de promontoires et de golfes en demi-lune suggérait l'image d'une rangée d'offrandes, parce que chaque anse portait un trésor cérééal. Les genêts étendaient leur manteau d'or sur toute la côte. De chaque buisson montait un nuage dense d'effluves, comme d'un encensoir. L'air respiré était aussi délicieux qu'une gorgée d'élixir.

Pendant les premiers jours, George donna tous ses soins à la petite maison qui devait accueillir la Vie Nouvelle dans sa grande paix ; et, pour l'aider dans les préparatifs, il avait Colas de Sciampagne, qui semblait expert à tous les métiers. Sur une bande de crépi frais, il écrivit avec une pointe de roseau cette vieille devise, suggérée par l'illusion : *Parva domus, magna quies*. Et il vit un présage favorable jusque dans trois brins de giroflée semés par le vent entre les interstices sur le rebord d'une fenêtre.

Mais, lorsque tout fut prêt et que cette ardeur trompeuse fut tombée, il retrouva au fond de lui-même l'inquiétude, le mécontentement et cette angoisse implacable dont il ignorait la véritable cause ; il sentit confusément que, cette fois encore, son destin l'avait poussé dans une traverse oblique et périlleuse. Il lui

sembla que, d'une autre maison et d'autres lèvres, arrivait maintenant jusqu'à lui une voix de rappel et de reproche. Dans son âme se ravivait le déchirement des adieux sans larmes et pourtant si cruels, où il avait menti par pudeur en lisant dans les yeux las de sa mère déçue la question trop triste : « *Pour qui m'abandonnes-tu ?* »

N'était-ce pas cette question muette, le souvenir de cette rougeur et de ce mensonge, qui lui inspiraient l'inquiétude, le mécontentement et l'angoisse, au moment où il entrait dans la Vie Nouvelle ? Et comment faire pour étouffer cette voix ? par quelles ivresses ?

Il n'osait pas répondre. Malgré son trouble profond, il voulait croire encore à la promesse de celle qui allait venir ; il espérait pouvoir encore attribuer à son amour une haute signification morale. N'avait-il pas une ardente volonté de vivre, de donner à toutes les forces de sa nature un développement rythmique, de se sentir complet et harmonieux ? L'amour opérerait enfin ce prodige ; il retrouverait enfin dans l'amour la plénitude de son humanité, déformée et amoindrie par tant de misères.

Avec ces espérances et ces tendances vagues, il tâchait de tromper son remords ; mais ce qui le dominait devant l'image de cette femme, c'était toujours le désir. En dépit de toutes ses aspirations platoniques, il ne réussissait à voir dans l'amour que l'œuvre de chair, n'imaginait les jours à venir que comme une succession de voluptés déjà connues. Dans cette solitude bénigne, en compagnie de cette femme passionnée, quelle vie pourrait-il vivre, sinon une vie de paresse et de volupté ?

Et toutes les tristesses passées lui revinrent à l'esprit, avec toutes les images douloureuses : la figure défaite de sa mère et ses yeux gonflés, rougis, brûlés par les larmes ; le sourire doux et déchirant de Christine ; la grosse tête de l'enfant malade, toujours penchée sur une poitrine qui n'avait que le souffle ; le masque cadavérique de la pauvre idiote gourmande...

Et les yeux las de sa mère demandaient : « Pourquoi m'abandonnes-tu ? »

IV

C'était l'après-midi. George explorait le sentier tortueux qui, par une succession de montées et de descentes, conduisait vers la Pointe du Vaste, au bord de la mer. Il regardait devant lui et autour de lui avec une curiosité toujours en éveil, presque avec un effort d'attention, comme s'il eût voulu surprendre quelque obscure pensée traduite par ces simples apparences, ou se rendre maître de quelque insaisissable secret.

Dans un pli de la colline qui longeait la mer, l'eau d'un ruisseau, dérivée par une sorte de petit aqueduc fait de troncs creux et soutenu sur des arbres morts, traversait le vallon de l'une à l'autre rive. Il y avait aussi des rigoles amenées dans des tuiles creuses jusqu'au terrain fertile où prospéraient les cultures ; et, par-ci par-là, sur les rigoles miroitantes et murmurantes, de belles fleurs violettes s'inclinaient avec une grâce légère.

Toutes ces humbles choses paraissaient avoir une vie profonde.

Et le surplus de l'eau s'écoulait et dévalait sur la pente vers la plage sablonneuse, en passant sous un petit pont. A l'ombre de l'arche, quelques femmes lavaient du linge, et leurs gestes se reflétaient dans l'eau comme dans un miroir mobile. Sur la grève, le linge étendu au soleil éblouissait de blancheur. Un homme marchait le long de la voie ferrée, pieds nus, portant à la main ses souliers pendants. Une femme sortait de la maison du garde-barrière et, d'un geste rapide, jetait quelques débris contenus dans un panier. Deux fillettes, chargées de linge, couraient à qui mieux mieux, avec des rires. Une vieille femme suspendait à une perche des écheveaux teints en bleu.

Au delà, sur le talus de terre qui bordait le sentier, de petits coquillages faisaient des taches blanches, de frêles racines palpitaient au vent. On distinguait encore les traces de la pioche qui avait entamé le sol tauve. Du haut d'un éboulis pendait une touffe de racines mortes, aussi légères que des dépouilles de serpent.

Plus loin se dressait une grande ferme, avec une fleur de faïence au sommet de sa toiture. Un escalier extérieur montait à une galerie couverte. Au haut de l'escalier, deux femmes filaient, et, sous le soleil, leurs quenouilles avaient des resplendissements d'or. On entendait le cliquetis d'un métier à tisser. Par la fenêtre, on apercevait une tisseuse et son geste rythmique pour lancer les navettes. Sur l'aire voisine était couché un bœuf gris, de taille énorme, qui secouait les oreilles et la queue, paisiblement et sans relâche, pour chasser les mouches. Autour de lui, des poules grattaient.

Un peu plus loin, un second ruisseau traversait le

sentier : rieur, plissé de vaguelettes, gai, frétilant, limpide.

Un peu plus loin encore, près d'une autre maison, il y avait un jardin silencieux, plein de lauriers touffus, clos de toutes parts. Les tiges, minces et droites, se dressaient immobiles, avec leur couronne de feuillage luisant. Et un de ces lauriers, le plus robuste, était tout enveloppé par une grande bryone amoureuse qui triomphait du feuillage austère par la délicatesse de ses fleurs de neige et par la fraîcheur de son parfum nuptial. Dessous, la terre paraissait nouvellement remuée. Dans un angle, une croix noire répandait sur l'enceinte muette cette sorte de tristesse résignée qui règne dans les cimetières. Au bout de la sente, on apercevait un escalier, mi-partie au soleil et mi-partie à l'ombre, par où l'on montait à une porte entr'ouverte que protégeaient deux rameaux d'olivier bénit suspendus à l'architrave rustique. En bas, sur la dernière marche, un vieillard assis dormait, la tête nue, le menton sur la poitrine, les mains posées sur les genoux ; et le soleil allait atteindre son front vénérable. D'en haut, par la porte entr'ouverte, comme pour favoriser ce sommeil sénile, descendaient le bruit égal d'un berceau balancé et la cadence égale d'une chanson redonnée.

Toutes ces humbles choses paraissaient avoir une vie profonde.

Hippolyte annonça que, selon sa promesse, elle arriverait à San-Vito le mardi 20 mai, par le train direct, vers une heure de l'après-midi.

C'était dans deux ours. George lui écrivit :

« Viens, viens ! Je t'attends, et jamais attente n'a été plus furieuse. Chaque minute qui passe est irrémisiblement perdue pour le bonheur. Viens. Tout est prêt. Ou plutôt, non ; rien n'est prêt, sauf mon désir. Il faut, mon amie, que tu fasses provision d'une patience et d'une indulgence inépuisables ; car, dans cette solitude sauvage et impraticable, toutes les commodités de la vie te manqueront. Oh ! combien impraticable ! Figure-toi, mon amie, que de la gare de San-Vito à l'Ermitage il y a bien trois quarts d'heure de chemin ; et, pour franchir cette distance, le seul moyen est de parcourir pédestrement le sentier taillé dans le granit, à pic sur

la mer. Tu auras soin de venir avec des chaussures solides et de gigantesques ombrelles. Quant aux robes, il est inutile d'en apporter beaucoup. quelques vêtements gais et résistants pour nos promenades matinales, cela suffira. N'oublie pas le costume de bain...

» Cette lettre est la dernière que je t'écris. Tu l'auras peu d'heures avant ton départ. Je te l'écris de *la bibliothèque*, une chambre où il y a des monceaux de livres que nous ne lisons guère. L'après-midi est blanc, et la mer y répand sa monotonie sans fin. L'heure est discrète, langoureuse, propice aux sensualités délicates. Oh ! si tu étais avec moi !... Ce soir, je passerai ma seconde nuit à l'ermitage, et je la passerai seul. Si tu voyais le lit ! C'est un lit rustique, un monumental autel d'hyménée, large comme une aire, profond comme le sommeil du juste : *Thalamus thalamorum* ! Les matelas contiennent la laine de tout un troupeau, la paille contient les feuilles de tout un champ de maïs. Ces choses chastes peuvent-elles avoir le pressentiment de ta nudité ?...

» Adieu, adieu. Comme les heures sont lentes ! Qui prétend donc que le temps a des ailes ? Je ne sais ce que je donnerais pour m'endormir dans cette langue énervante et pour ne me réveiller qu'à l'aube de mardi. Mais non, je ne dormirai pas. Moi aussi, j'ai tué le sommeil. J'ai la continuelle vision de ta bouche... »

VI

Depuis plusieurs jours, les visions voluptueuses l'obsédaient sans trêve. Les désirs se réveillaient dans sa chair avec une violence inouïe. C'était assez d'un souffle tiède, d'un parfum, d'un frôlement, d'un rien, pour modifier tout son être, pour lui donner une langueur, pour allumer son visage d'une flamme, pour accélérer les pulsations de ses artères, pour le jeter en un trouble voisin du délire.

Il portait au plus profond de sa substance les germes hérités de son père. Lui, être de pensée et de sentiment, il avait dans la chair la fatale hérédité de cet être brut. Mais, en lui, l'instinct devenait passion et la sensualité prenait presque des formes morbides. Il en était affligé comme d'une maladie honteuse; il avait horreur de ces fièvres qui l'assaillaient à l'improviste, qui le consumaient misérablement, qui le laissaient avili, aride, impuissant à penser. Il souffrait de certains empor-

tements comme d'une dégradation. Certains passages subits de brutalité, pareils à des ouragans sur une culture, lui dévastaient l'esprit, fermaient toutes les sources intérieures, ouvraient des sillons douloureux qu'il ne parvenait pas de longtemps à combler.

A l'aube du grand jour, en se réveillant après quelques heures d'un demi-sommeil inquiet, il pensa avec un frisson de tous ses nerfs : « Elle arrive aujourd'hui ! Aujourd'hui, dans la lumière d'aujourd'hui, mes yeux la verront ! Je la tiendrai entre mes bras ! Il me semble presque que ce sera la première possession ; il me semble aussi que j'en pourrais mourir. » La vision évoquée lui donna un heurt si rude qu'il eut le corps traversé du haut en bas par un sursaut semblable à celui que cause une décharge électrique. En lui survenait ce terrible phénomène physique contre la tyrannie duquel il était sans défense. Toute sa conscience tombait toute sous l'empire absolu du désir. Une fois encore la luxure héréditaire éclatait avec une invincible furie chez cet amant délicat qui se plaisait à appeler sœur son aimée et qui avait soit de communions spirituelles. Il contempla en esprit toutes les beautés de sa maîtresse ; et chaque contour, vu à travers la flamme, prenait pour lui une splendeur radieuse, chimérique, presque surhumaine. Il contempla en esprit toutes les grâces de sa maîtresse ; et chaque attitude prenait une fascination voluptueuse d'une inconcevable intensité. En elle, tout était lumière, parfum et rythme.

Cette admirable créature, il la possédait, lui, lui seul... Mais, spontanément, comme la fumée monte d'un feu impur, une pensée de jalousie se dégagea de son désir. Pour dissiper le trouble qu'il sentait croître, il sauta du lit.

A la fenêtre, dans l'aube, les rameaux d'olivier avaient une imperceptible ondulation, pâles, entre gris et blanc. Sur la monotonie sourde de la mer, les moineaux jetaient leur gazouillement discret encore. Dans une étable, un agneau poussait un bêlement timide.

Il sortit dans la loggia, réconforté par la vertu tonique du bain, et but à longues gorgées l'air matinal chargé de savoureux effluves. Ses poumons se dilatèrent; ses pensées prirent leur essor, agiles, marquées toutes à l'image de la femme attendue; un ressentiment de jeunesse lui fit palpiter le cœur.

Devant lui, c'était la nativité du soleil, pure, simple, sans appareil de nuages, sans mystère. Sur la mer argentée montait une face vermeille, au contour net, presque tranchant, comme celui d'un disque de métal qui sort de la forge.

Colas de Sciampagne, qui était occupé à nettoyer la cour, lui cria :

— C'est grande fête, aujourd'hui. La dame arrive. Le blé épie sans attendre l'Ascension.

George sourit au mot courtois du vieillard et demanda :

— Vous avez pensé aux femmes, pour cueillir les fleurs de genêt? Il faut joncher tout le chemin.

Le vieux fit un geste d'impatience, comme pour signifier qu'il n'avait pas besoin d'avertissement.

— J'en ai fait venir cinq!

Et il les nomma, en indiquant les lieux où habitaient les jeunes filles.

— La fille de la Singesse, la fille de l'Ogre, Favette, Splendeur, la fille du Garbin

Ces noms entendus causèrent à George une allégresse soudaine. Il lui sembla que tous les esprits

printaniers entraient dans son cœur, qu'un flot de fraîche poésie l'inondait. Ces vierges ne sortaient-elles pas d'un conte de fée pour joncher la route sous les pas de la Belle Romaine?

Il s'abandonna aux jouissances anxieuses de l'attente. Il descendit; il s'enquit :

— Où font-elles leur récolte de genêts?

— Là-haut, répondit Colas de Sciampagne en montrant le tertre; là-haut, à la Chesnaie. Leur chant te guidera.

En effet, par intervalles, un chant féminin venait du coteau. George s'engagea sur la pente, à la recherche des chanteuses. Le petit chemin tortueux serpentait dans un taillis de jeune chênes. A un certain endroit, il se divisait en quantité de sentes dont on n'apercevait pas la fin; et les étroites coulisses creusées entre les fourrés, traversées par d'innombrables racines à fleur de terre, formaient une sorte de labyrinthe montagneux où les moineaux gazouillaient, où les merles sifflaient. George, sur la double piste du chant et du parfum, ne s'égarait pas. Il trouva le champ des genêts.

C'était un plateau où les genêts avaient une floraison si drue qu'elle offrait aux yeux l'uniformité d'un vaste manteau jaune, couleur de soufre, resplendissant. Les cinq jouvencelles cueillaient les branches fleuries pour emplir leurs paniers et chantaient. Elles chantaient à pleine voix, sur un accord parfait de tierce et de quinte. Lorsqu'elles arrivaient au refrain, elles redressaient leur buste de dessus le buisson pour permettre à la note de jaillir plus libre de leur poitrine dégagée; et elles tenaient la note longtemps, longtemps, en se regardant dans les yeux, en étendant devant elles leurs mains pleines de fleurs.

A la vue de l'étranger, elles s'interrompirent, se penchèrent sur les buissons. Des rires mal réprimés coururent sur le tapis jaune. George interrogea :

— Qui de vous se nomme Favette ?

Une jeune fille, brune comme une olive, se releva pour répondre, étonnée, presque peureuse :

— C'est moi, seigneur.

— N'es-tu point la meilleure chanteuse de San-Vito ?

— Non, seigneur. Ce n'est pas vrai.

— C'est vrai, c'est vrai ! crièrent toutes ses compagnes. Fais-la chanter, seigneur,

— Non, seigneur. Je ne sais pas chanter.

Elle s'en défendait, riant, le feu au visage ; et, tandis que ses compagnes insistaient, elle tordait son tablier. Elle était de petite taille, mais elle avait les formes bien prises, la poitrine large et florissante, développée par les chansons. Elle avait les cheveux frisés, les sourcils épais, le nez aquilin, un port de tête un peu sauvage.

Après quelques refus, elle consentit. Ses compagnes, s'enlaçant par les bras, l'emprisonnèrent dans leur cercle. Elles émergeaient des touffes fleuries à partir de la taille, dans le bourdonnement des abeilles diligentes.

Favette commença, d'abord sans assurance ; puis, de note en note, sa voix se raffermir. C'était une voix limpide, fluide, cristalline comme une source. Elle chantait un distique, et ses compagnes reprenaient le refrain en chœur. Elles prolongeaient les notes finales à l'unisson, les bouches rapprochées pour ne faire qu'un flot vocal ; et ce flot ondulait dans la lumière avec la lenteur des cadences liturgiques.

Favette chantait :

Toutes les fontaines se sont séchées.

Mon pauvre amour meurt de soif.

Tromme lari, lira...

Vive l'Amour !

Amour, j'ai soif, oh ! j'ai soif.

Où est l'eau que tu m'apportes ?

Tromme lari, lira...

Vive l'Amour !

Je t'apporte une jatte d'argile

Suspendue à une chaîne d'or.

Tromme lari, lira...

Vive l'Amour !

Et ses compagnes répétaient :

Vive l'Amour !

Cette salutation de mai à l'amour, jaillissant de ces poitrines qui peut-être ne le connaissaient pas encore, qui peut-être n'en devaient connaître jamais la véritable tristesse, résonna aux oreilles de George comme un bon augure. Les filles, les fleurs, le bois, la mer, toutes ces choses libres et inconscientes qui respiraient autour de lui la volupté de la vie, tout cela lui caressait la surface de l'âme, étouffait, endormait en lui le sentiment habituel qu'il avait de son être propre, lui donnait la sensation grandissante, harmonieuse et rythmique, d'une faculté nouvelle qui se serait développée peu à peu dans l'intimité de sa substance et qui se révélerait à lui d'une manière très vague, comme dans une sorte de vision confuse d'un secret divin. Ce fut un enchantement fugitif, un état de conscience si exceptionnel et si incompréhensible qu'il ne put pas même en retenir le tantôme.

Les chanteuses lui montrèrent les corbeilles combles · un monceau de fleurs humides de rosée. Favette demanda :

— Cela suffit-il ?

— Non, non, cela ne suffit pas. Cueillez toujours. Il faut joncher la route depuis le Trabocco jusqu'à la maison. Il faut recouvrir l'escalier, la loggia...

— Et pour l'Ascension ? Tu ne veux donc pas laisser une seule fleur à Jésus ?

VII

Elle était arrivée. Elle avait passé sur les fleurs, comme la Madone qui va faire le miracle ; elle avait passé sur un tapis de fleurs. Elle était arrivée enfin ! Elle avait enfin franchi le seuil !

Et maintenant, lasse, heureuse, elle offrait aux lèvres de son amant un visage tout baigné de larmes, sans parler, avec un geste d'ineffable abandon. Lasse, heureuse, elle pleurait et souriait sous les baisers sans nombre de son adoré. Qu'importaient les souvenirs du temps où *il n'était pas* ? Qu'importaient les misères, les chagrins, les inquiétudes, les luttes navrantes contre les inexorables brutalités de la vie ? Qu'importaient tous les découragements et toutes les désespérances, en comparaison de cette douceur suprême ? Elle vivait, elle respirait entre les bras de son amant ; elle se sentait infiniment aimée. Tout le reste

se dissipait, rentrait dans le néant, semblait n'avoir jamais existé.

— O Hippolyte; Hippolyte! ô mon âme! combien, combien je te désirais! Et te voici! Et, maintenant, tu seras de longs jours, de longs jours sans me quitter, n'est-ce pas? Avant de me quitter, tu me feras mourir!...

Et il la baisait sur la bouche, sur les joues, sur le cou, sur les yeux, insatiable, pris d'un frissonnement profond chaque fois qu'il rencontrait une larme. Ces pleurs, ce sourire, cette expression de félicité sur ce visage abattu par la fatigue, la pensée que cette femme n'avait pas hésité une seconde à consentir, la pensée qu'elle était venue vers lui de très loin et qu'après un voyage exténuant elle pleurait sous ses baisers sans pouvoir dire un mot parce qu'elle avait le cœur trop plein, toutes ces choses passionnées et suaves affinaient ses sensations, enlevaient à son désir l'impureté, lui donnaient une émotion d'amour presque chaste, lui exaltaient l'âme.

Il dit, en ôtant la longue épingle qui attachait le chapeau et le voile :

— Comme tu dois être fatiguée, ma pauvre Hippolyte! Tu es pâle, pâle!

Elle avait son voile relevé sur le front; elle avait encore son manteau de voyage et ses gants. Il ôta le voile et le chapeau, d'un geste qui lui était familier. La belle tête brune apparut, libre, avec cette coiffure simple qui faisait des cheveux une sorte de casque adhérent, sans altérer la ligne svelte et élégante de l'occiput, sans rien cacher de la nuque.

Elle portait une gorgerette de dentelle blanche et un petit ruban de velours noir qui tranchait avec une

violence exquise sur la pâleur de la peau. L'ouverture du manteau laissait voir la robe de drap aux fines rayures blanches et noires, fondues en un ton gris : la robe d'Albano, mémorable. Elle répandait un faible parfum de violettes, le parfum connu.

Les lèvres de George devenaient plus ardentes et, comme elle avait coutume de dire, plus voraces. Il s'interrompit ; il lui ôta son manteau ; il l'aida à retirer ses gants ; il prit ses mains nues pour se les presser sur les tempes, dans une envie folle d'être caressé. Et Hippolyte, le tenant ainsi par les tempes, l'attira vers elle, l'enveloppa d'une longue caresse, lui parcourut tout le visage d'une bouche qui, languissante et chaude, glissait dans un multiple baiser. George reconnaissait la divine, l'incomparable bouche, cette bouche que tant de fois il avait cru sentir comme appuyée à la surface de son âme pour une volupté qui outrepasserait la sensibilité charnelle et se communiquerait à un élément ultrasensible de l'être intérieur.

— Tu me feras mourir, murmura-t-il, vibrant comme un faisceau de cordes tendues, éprouvant à la racine des cheveux un froid lancinant qui, de vertèbre en vertèbre, se propageait par toutes les moëlles.

Et, au fond de lui-même, il remarqua un vague mouvement de cette terreur instinctive qu'il avait déjà observée en d'autres circonstances.

Hippolyte se détacha.

— Maintenant je te laisse, dit-elle. Où est... ma chambre ? Oh ! George, comme nous serons bien ici !

Elle promenait les regards autour d'elle, souriante. Elle fit quelques pas vers le seuil, se pencha pour ramasser une poignée de genêts, en aspira le parfum avec une volupté visible. Elle se sentait encore tout

émue et comme enivrée de cet hommage souverain, de cette fraîche gloire que George avait répandue sur sa route. Ne rêvait-elle pas ? Était-ce elle-même, était-ce vraiment Hippolyte Sanzio qui, dans ce lieu inconnu, dans ce paysage magique, se trouvait entourée et glorifiée par toute cette poésie ?

Soudain, avec de nouvelles larmes dans les yeux, elle jeta les bras autour du cou de George et dit :

— Comme je te suis reconnaissante !

Cette poésie lui enivrait le cœur. Elle se sentait soulever au-dessus de son humble existence par l'idéale apo théose dont l'enveloppait son amant ; elle se sentait vivre d'une autre vie, d'une vie supérieure, qui par moments lui donnait à l'âme cette sorte de suffocation que le vent du large provoque dans une poitrine habituée à respirer un air appauvri.

— Comme je suis fière de t'appartenir ! Tu es mon orgueil. Une seule minute passée près de toi suffit pour que je me sente une autre femme, absolument autre. Tu me communique tout à coup un autre sang et un autre esprit. Je ne suis plus Hippolyte, l'Hippolyte d'hier. Donne-moi un nom nouveau.

Il l'appela :

— Ame !

Et ils s'étreignirent, s'embrassèrent avec violence, comme pour arracher et déraciner les baisers qui s'épanouissaient sur leurs lèvres. Puis Hippolyte se détacha et répéta :

— Maintenant, je te laisse. Où est ma chambre ? Voyons...

George lui passa un bras autour de la taille et la conduisit dans la chambre à coucher. Elle eut un cri d'admiration lorsqu'elle aperçut le *Thalamus thala-*

morum drapé dans une large courtepointe de damas jaune.

— Mais nous allons nous y perdre...

Et elle riait en faisant le tour du monument.

— Le plus difficile, ce sera d'y monter.

— Tu poseras d'abord le pied sur mon genou, selon l'antique usage du pays.

— Que de saints ! s'exclama-t-elle en regardant sur la paroi, au chevet du lit, la longue file des pieuses images.

— Il faudra les voiler.

— Oui, tu as raison...

Tous deux avaient peine à trouver les mots ; ils avaient tous deux la voix un peu altérée ; ils tremblaient tous deux, agités d'un irrésistible désir, presque défaillants à la pensée de la volupté prochaine.

Ils entendirent qu'on frappait à la porte de l'escalier. George sortit dans la loggia. C'était Hélène, la fille de Candie ; elle venait avertir que le déjeuner était prêt.

— Que veux-tu faire ? dit George en se tournant vers Hippolyte, irrésolu, presque convulsé.

— Vraiment, George, je n'ai pas le moindre appétit, Je mangerai ce soir, si tu permets...

George dit, d'une voix angoissée :

— Viens dans ta chambre. Tout y est préparé pour ton bain. Viens !

Et il la conduisit dans une pièce qu'il avait tapissée entièrement de larges nattes rustiques.

— Tu vois, tes malles et tes cartons sont déjà ici. Au revoir. Fais vite. Pense que je t'attends. Chaque minute de retard sera une torture de plus. Penses-y...

Il la laissa seule. Au bout de quelques instants, il

perçut le clapotement de l'eau qui ruisselait de l'énorme éponge et qui retombait dans la baignoire. Il connaissait bien la fraîcheur glacée de cette eau de source, et il imaginait les tressaillements du corps d'Hippolyte, de ce corps long et flexible, sous l'ondée rafraichissante.

Alors il ne lui resta plus dans l'esprit que des pensées de flamme. Autour de lui tout disparut. Et, lorsque le clapotement prit fin, il fut saisi d'un tremblement si fort qu'il se mit à claquer des dents, comme dans le frisson d'une fièvre mortelle. Avec les yeux terribles du désir, il voyait la femme se dégageant du peignoir, déjà séchée, pure, délicate comme un albâtre aux tons d'or.

VIII

Plus fatiguée maintenant, presque défaillante, Hippolyte se laissait peu à peu gagner par le sommeil. Peu à peu, sur sa bouche, le sourire devint inconscient, s'effaça. Ses lèvres se rapprochèrent une seconde; puis, avec une infinie lenteur, elles se rouvrirent et, au fond, apparut une blancheur de jasmin. De nouveau, ses lèvres se rapprochèrent une seconde; et de nouveau, lentement, lentement, elles s'épanouirent: et, au fond, réapparut la blancheur, humectée

George, soulevé sur le coude, la regardait. Il la voyait si belle, si belle, belle de la même beauté, qu'il lui avait vue la première fois, dans l'oratoire mystérieux, devant l'orchestre du philosophe Alexandre Memmi, parmi le parfum évaporé de l'encens et des violettes. Elle était pâle, pâle, comme ce jour-là.

Elle était pâle, mais de cette pâleur singulière que

George n'avait jamais retrouvée chez aucune autre femme : d'une pâleur presque mortelle, d'une pâleur profonde et mate qui, lorsqu'elle s'emplissait d'ombre, tirait un peu vers la lividité. Une ombre longue était dessinée au haut des joues par les cils ; une ombre masculine, à peine visible, voilait la lèvre supérieure. La bouche, plutôt grande, avait une ligne sinueuse, très molle et pourtant triste, qui, dans le silence absolu, prenait une expression très intense.

George pensait : « Combien sa beauté se spiritualise dans la maladie et dans la langueur ! Lasse comme maintenant, elle me plaît davantage. Je reconnais la femme inconnue qui passa devant moi en cette soirée de février : la femme *qui n'avait plus une goutte de sang*. Je crois que, morte, elle atteindra la suprême perfection de sa beauté... Morte ? Et si elle venait à mourir ? Elle deviendrait alors un objet pour la pensée, une idéalité pure. Je l'aimerais par delà la vie, sans inquiétude jalouse, avec une douleur pacifiée et toujours égale. »

Il se rappela qu'en d'autres circonstances il avait déjà imaginé la beauté d'Hippolyte dans la paix de la mort. — Oh ! le jour des roses ! De grandes gerbes de roses blanches languissaient dans les vases : en juin, au début de leurs amours. Elle s'était assoupie sur le divan, immobile, presque sans haleine. Et il l'avait contemplée longuement ; puis il avait eu la fantaisie soudaine de la couvrir de roses, doucement, doucement, pour ne pas l'éveiller ; et il lui avait arrangé quelques roses dans les cheveux. Mais, ainsi fleurie et enguirlandée, elle lui avait paru être un corps sans âme, un cadavre. Cette apparence l'avait rempli d'effroi ; il l'avait secouée pour la réveiller ; mais elle était restée

inerte, paralysée par une de ces syncopes auxquelles elle était sujette en ce temps-là. Oh ! quelle terreur, quelle angoisse, jusqu'à ce qu'elle eût recouvré ses sens ! et aussi quel enthousiasme pour la beauté souveraine de ce visage qu'ennoblissait extraordinairement ce reflet de mort ! — Cet épisode lui revint à la mémoire ; mais, tandis qu'il s'attardait à ces pensées étranges, il éprouva un mouvement soudain de pitié et de remords. Il se pencha pour baiser le front de la dormeuse, qui ne s'aperçut point de son baiser. Ce fut à grand-peine qu'il se retint de l'embrasser plus fort, pour qu'elle prît conscience de la caresse et y répondît. Et alors il sentit toute la vanité d'une caresse qui ne serait point pour l'objet aimé une rapide communication de joie ; il sentit toute la vanité d'un amour qui ne serait point une correspondance continuelle et immédiate de sensations aiguës ; il sentit l'impossibilité de s'enivrer sans qu'une ivresse également intense correspondît à sa propre ivresse.

« Suis-je certain, pensa-t-il, suis-je bien certain que toujours, lorsque j'ai joui d'elle, elle a joui de moi ? Combien de fois a-t-elle assisté à mon délire en témoin lucide ? Combien de fois mon ardeur lui a-t-elle paru insensée ? » Un lourd flot d'inquiétudes l'envahit, tandis qu'il contemplait la dormeuse. « La vraie et profonde communion sensuelle est aussi une chimère. Les sens de ma maîtresse sont obscurs autant que son âme. Jamais je ne réussirai à surprendre dans ses fibres un secret dégoût, un appétit mal satisfait, une irritation non apaisée. Jamais je ne réussirai à connaître les sensations différentes que lui donne une même caresse répétée à des moments différents. Dans le cours d'une seule journée, un organisme malade comme le sien passe par un grand nombre d'états

physiques discordants les uns des autres et parfois en complète opposition. Une telle instabilité dérouta la clairvoyance la plus pénétrante. La caresse qui, à l'aube, lui arrachait des gémissements de volupté, cette même caresse, une heure plus tard, peut lui être importune. Par conséquent, il est possible que ses nerfs me deviennent hostiles en dépit de sa volonté. Un baiser que je prolonge trop et qui me donne le vertige de la jouissance suprême, peut soulever dans sa chair une impatience. Mais, en matière de sensualité, la simulation et la dissimulation sont communes à toutes les femmes, à celles qui aiment et à celles qui n'aiment pas. Que dis-je ? La femme qui aime, la femme passionnée, est plus encline à la simulation et à la dissimulation physiques ; car elle craint d'affliger son amant si elle montre qu'elle est peu disposée à s'abandonner tout entière. De plus, la femme passionnée se complait souvent à exagérer la mimique du plaisir ; car elle sait bien que cela flattera l'orgueil viril et augmentera l'ivresse de l'homme. Le fait est qu'une joie orgueilleuse me gonfle le cœur, lorsque je vois Hippolyte délirer de volupté. Elle est heureuse, je le sens, de se montrer ainsi vaincue et terrassée par ma puissance ; et elle sait aussi que ma vaine ambition d'amant jeune est justement de réussir à lui faire demander grâce, à lui arracher un cri convulsif, à l'étendre anéantie sur l'oreiller. Quelle est donc, dans ces démonstrations, la part de la sincérité physique et celle de l'exagération passionnée ? Son ardeur ne serait-elle pas une attitude artificielle, prise pour me plaire ? Ne se sacrifierait-elle pas souvent à mon désir sans me désirer ? N'aurait-elle pas à réprimer quelquefois un commencement de répugnance ? »

Attentif et presque anxieux, il se pencha sur la créature impénétrable. Mais, peu à peu, la contemplation de la beauté parut l'apaiser. Et il se mit à considérer son état nouveau. — Ainsi, à partir de ce jour, une vie nouvelle commençait pour lui.

Pendant une minute, il tendit l'oreille et l'esprit, pour ne rien perdre de la grande paix d'alentour. On n'entendait que la lente monotonie de la mer calme dans un silence propice. Aux vitres de la fenêtre, les branches d'olivier ondulaient imperceptiblement, argentées par le soleil, balançant des ombres légères sur la blancheur des rideaux. Par intervalles arrivaient quelques voix humaines, rares et inintelligibles.

Après cette perception de la paix environnante, il se pencha de nouveau sur l'adorée. Une harmonie manifeste existait entre la respiration de la femme et la respiration de la mer ; et la concordance des deux rythmes donnait un charme de plus à la dormeuse.

Elle reposait sur le flanc droit, dans une gracieuse attitude. Ses formes étaient souples et longues, un peu trop longues peut-être, mais d'une serpentine élégance. L'étroitesse de la hanche la faisait ressembler à un adolescent. Le ventre stérile avait conservé sa primitive pureté virginale. La poitrine était petite et rigide, comme sculptée dans un albâtre très délicat, d'un rose violet sur les pointes des seins extraordinairement érectiles. Toute la partie postérieure du corps, depuis la nuque jusqu'au jarret, faisait encore penser à un éphèbe ; c'était un de ces fragments du type humain idéal que parfois la Nature jette entre la multitude des empreintes médiocres par lesquelles se perpétue la race. Mais la singularité la plus précieuse de ce corps, c'était, aux yeux de George, le coloris. La peau avait un coloris indescriptible,

très rare, très différent du coloris ordinaire des femmes brunes. La comparaison d'un albâtre que dorerait une flamme intérieure n'arrivait pas à rendre cette finesse divine. Il semblait qu'une diffusion d'or et d'ambre impalpables enrichît les tissus en les diaprant d'une variété de pâleurs harmonieuse comme une musique : plus sombre dans le sillon des reins et à l'endroit où les reins s'attachent aux flancs, plus claire sur le sein et sur les aines à l'endroit où l'épiderme a sa plus exquise suavité.

George repensa au mot d'Othello : « Je préférerais être un crapaud et me nourrir des miasmes d'un antre ténébreux, plutôt que de laisser à l'usage d'autrui un seul point de la créature que j'aime ! »

Dans son sommeil, Hippolyte fit un mouvement, avec un air de vague souffrance qui disparut aussitôt. Elle renversa la tête en arrière sur l'oreiller, ce qui fit voir sa gorge tendue où se dessinait le léger réseau des artères. Elle avait la mâchoire inférieure un peu forte, le menton un peu long de profil, les narines larges. Dans le raccourci, les défauts de cette tête s'accrochèrent ; mais ils ne déplurent pas à George, parce qu'il lui aurait été impossible d'imaginer qu'on les corrigeât sans ôter à la physionomie un élément de vivante expression. L'expression, cette chose immatérielle qui s'irradie dans la matière, cette force changeante et non mesurable qui envahit le masque corporel et le transfigure, cette âme externe significative qui superpose à la réalité précise des lignes une beauté symbolique d'un ordre beaucoup plus élevé et plus complexe, l'expression était le grand charme d'Hippolyte Sanzio, parce qu'elle offrait au penseur passionné un motif continuel d'émotions et de rêves.

« Une telle femme, pensait-il, a été à d'autres avant d'être mienne ! Elle a partagé la couche d'un autre homme ; elle a dormi avec un autre homme dans le même lit, sur le même oreiller. Chez toutes les femmes, il existe une sorte de mémoire physique extraordinairement vive, la mémoire des sensations. Se souvient-elle des sensations qu'elle a reçues de cet homme ? Peut-elle avoir oublié celui qui fut le premier, et qui la viola ? Qu'éprouvait-elle sous la caresse de son mari ? » A ces questions qu'il se répétait à lui-même pour la millième fois, une angoisse bien connue lui serra le cœur. « Oh ! pourquoi ne pouvons-nous pas faire mourir la créature que nous aimons, et la ressusciter ensuite avec un corps vierge, avec une âme neuve ? »

Il se ressouvint de certaines paroles qu'Hippolyte lui avait dites dans une heure de suprême ivresse : « Tu me prends vierge : je ne connais *aucune volupté* de l'amour. »

Hippolyte s'était mariée au printemps qui avait précédé celui de leur amour. Quelques semaines après les noces, elle avait commencé à souffrir d'une maladie lente et cruelle, qui l'avait clouée au lit et tenue pendant de longs jours entre la vie et la mort. Mais, par bonheur, cette maladie lui avait épargné tout nouveau contact avec l'homme odieux qui s'était emparé d'elle comme d'une proie inerte. Au sortir de sa longue convalescence, elle était entrée dans la passion comme dans un rêve : subitement, aveuglément, éperdument, elle s'était abandonnée au jeune homme inconnu dont la voix étrange et douce lui avait adressé des paroles jamais ouïes. Et elle n'avait pas menti en lui disant : « Tu me prends vierge : je ne connais aucune volupté. »

Tous les épisodes de ce début d'amour revinrent à la

mémoire de George, un à un, très nets. Il reconstitua et pensée les sentiments extraordinaires et les sensations extraordinaires de ce temps-là. — C'était le 2 avril qu'Hippolyte l'avait rencontré à l'oratoire, et c'était le 10 avril qu'elle avait consenti à venir chez lui. Oh! le jour inoubliable! Elle n'avait pas pu s'abandonner au désir de son amant, parce qu'elle n'était pas encore tout à fait guérie; et, pendant une longue suite de rendez-vous, presque pendant deux semaines, elle n'avait pas pu s'abandonner. A toutes les caresses que peut oser un homme dont le désir s'exaspère jusqu'à la folie, elle s'était soumise avec un étonnement profond: novice, ignorante, parfois effrayée, offrant à son amant ce spectacle âpre et divin d'une pudeur qui agonise sous la passion triomphante. A cette époque, il lui était souvent arrivé de s'évanouir, de tomber dans une de ces syncopes glacées qui la rendaient semblable à une morte ou dans une de ces crises nerveuses concentrées dont les seuls symptômes externes étaient la pâleur livide, le grincement des dents, la contracture des doigts, la disparition de l'iris dans le blanc de l'œil sous la paupière. Et puis, à la fin, elle avait pu s'abandonner toute! Dans ce premier embrassement, elle avait eu l'attitude de l'inertie, presque de la froideur, presque de la répugnance contenue. A deux ou trois reprises, une expression de douleur lui avait passé sur le visage. Mais, peu à peu, d'un jour à l'autre, une sensibilité latente s'était réveillée dans ses fibres engourdies par le mal, endolories encore par les spasmes hystériques, dominées encore peut-être par une hostilité instinctive contre l'acte qui, naguère, dans les horribles nuits nuptiales, lui était apparu si odieux. Et un certain jour de mai, sous les dévorantes ardeurs du jeune homme qui lui répétait

sur le visage une parole de feu, elle avait eu enfin la révélation soudaine de la volupté suprême. Elle avait jeté un cri ; puis elle était restée comme morte, avec deux larmes serties comme deux perles dans le creux des yeux, transfigurée. — En évoquant ce souvenir, George se sentit traversé par un souffle de l'ancienne ivresse. A cet instant-là, il avait éprouvé le frisson d'un créateur.

Depuis lors, quel changement profond chez cette femme ! Quelque chose de nouveau, d'indéfinissable mais de réel, lui était venu dans la voix, dans le geste, dans le regard, dans le moindre accent, dans le moindre mouvement, dans les moindres signes extérieurs. George avait assisté au plus enivrant spectacle que puisse rêver un amant intellectuel. Il avait vu la femme aimée se métamorphoser à son image, lui emprunter ses pensées, ses jugements, ses goûts, ses dédains, ses prédilections, ses mélancolies, tout ce qui donne à un esprit une empreinte spéciale, un caractère. En parlant, Hippolyte employait les tournures qu'il préférait, prononçait certaines paroles avec l'inflexion qui lui était particulière. En écrivant, elle imitait jusqu'à son écriture. Jamais l'influence d'un être sur un autre n'avait été si rapide et si forte. Hippolyte avait mérité la devise que George lui avait donnée : *gravis dum suavis*. Mais la créature grave et suave, celle à qui il avait su inculquer avec tant d'art le mépris de la vie vulgaire, parmi quels contacts humiliants avait-elle passé les heures lointaines ?

George repensa aux angoisses de jadis, lorsqu'il la voyait s'éloigner, rentrer sous le toit conjugal, dans la maison d'un homme dont il ignorait tout, dans un monde dont il ignorait tout, dans les platitudes et les

mesquineries de la vie bourgeoise où elle était née et où elle avait grandi comme une plante rare dans un potager. Ne lui avait-elle jamais rien caché, en ce temps-là ? ne lui avait-elle jamais fait de mensonge ? avait-elle pu toujours se soustraire au désir de son mari, sous le prétexte que sa guérison n'était pas complète encore ? Toujours ?

George se rappela l'horrible douleur éprouvée un jour qu'elle était venue en retard, haletante, les joues plus colorées et plus chaudes que d'habitude, avec dans les cheveux une odeur persistante de tabac, cette mauvaise odeur dont s'imprègne celui qui reste longtemps dans une chambre où il y a beaucoup de fumeurs. Elle lui avait dit : « Pardonne-moi si j'ai tardé ; mais j'avais à déjeuner quelques amis de mon mari, qui m'ont retenue jusqu'à présent. » Et ces paroles lui avaient suggéré la vision d'une table grossière autour de laquelle des rustres étalaient leur brutalité.

George se rappelait mille petits faits semblables, et une infinité d'autres souffrances cruelles, et aussi des souffrances récentes qui se rapportaient à la nouvelle situation d'Hippolyte, à son séjour chez sa mère, dans une maison non moins inconnue et non moins suspecte. « Enfin, la voici maintenant avec moi ! Chaque jour, à toutes les minutes, continuellement, je la verrai, je jouirai d'elle ; je saurai l'occuper continuellement de moi, de mes pensées, de mes rêves, de mes tristesses. Je lui consacrerai tous mes instants, sans interruption ; j'imaginerai mille façons neuves de lui plaire, de la troubler, de l'attrister, de l'evalter ; je la pénétrerai si bien de moi qu'elle finira par me croire un élément essentiel de sa propre vie. »

Il se pencha vers elle, doucement ; il lui posa douce-

ment un baiser sur l'épaule, à l'attache du bras, sur cette petite rondeur de forme et de couleur exquises, où l'épiderme avait la morbidesse d'un velours qui serait assez fin pour sembler presque impalpable. Il respira le parfum de cette femme, si aigu et si doux, ce parfum cutané qui, à l'heure du plaisir, devenait enivrant comme celui des tubéreuses et donnait au désir un terrible coup de fouet. En regardant ainsi de très près dormir cette créature délicate et compliquée que le sommeil enveloppait d'un mystère, cette étrange créature qui, par tous les pores, semblait irradier vers lui quelque occulte fascination d'une incroyable intensité, il remarqua encore une fois au fond de lui-même un vague mouvement de terreur instinctive.

De nouveau, Hippolyte changea d'attitude, sans s'éveiller, mais avec une faible plainte. Elle s'étendit sur le dos. Une sueur légère lui mettait de la moiteur aux tempes ; de sa bouche mi-close la respiration sortait plus rapide, un peu irrégulière ; par moments, ses sourcils avaient une contraction. Elle rêvait. — Que rêvait-elle ?

George, saisi d'une inquiétude qui s'accrut bientôt jusqu'au trouble affolé, se mit à épier sur ce visage les moindres indices, dans l'espoir d'y surprendre quelque signe révélateur. — Révélateur de quoi ? — Il était incapable de réfléchir, incapable de réprimer l'émeute furieuse des craintes, des doutes et des soupçons.

Dans son sommeil, Hippolyte eut un sursaut ; tout son corps se tordit comme sous la violence d'un incubé ; elle se renversa sur le côté vers George ; elle gémit et cria :

— Non ! non !

— Puis, elle eut deux ou trois halénées aussi fortes que des sanglots, et elle sursauta encore.

En proie à une anxiété folle, George la regardait fixement, l'oreille tendue, avec la peur d'autres paroles, d'un nom peut-être, d'un nom d'homme ! Il attendait, dans une incertitude horrible, comme sous la menace d'un coup de foudre qui eût pu l'anéantir en une seconde.

Hippolyte s'éveilla ; elle le vit confusément, sans se rendre compte, ensommeillée ; elle se serra contre lui, d'un mouvement presque inconscient.

— A quoi rêvais-tu ? lui demanda-t-il d'une voix altérée, où semblaient se répercuter les battements de son cœur.

— Je ne sais pas, répondit-elle, alanguie, noyée encore de sommeil, en appuyant sa joue sur la poitrine de son amant. Je ne me rappelle plus...

Elle se rendormait.

Sous la tendre pression de cette joue, George resta immobile, avec une sourde rancune au fond de l'âme. Il se sentait étranger à elle, isolé d'elle, inutilement curieux. Tous ses souvenirs amers lui revinrent en tumulte. Il revécut en un seul instant ses misères de deux années. Il ne pouvait rien opposer aux doutes immenses qui lui écrasaient l'âme et lui faisaient paraître la tête de son aimée aussi lourde qu'une roche.

A l'improviste, Hippolyte eut un second sursaut, se lamenta, se tordit, cria encore. Et elle ouvrit les yeux, effarée, gémissante.

— Oh ! mon Dieu !

— Qu'as-tu ? A quoi rêvais-tu ?

— Je ne sais pas...

Elle avait sur le visage des contractions convulsives.

Elle reprit :

— Tu pesais donc sur moi? Il me semblait que tu me poussais, que tu me faisais mal.

Elle souffrait visiblement.

— Oh! mon Dieu! Mes douleurs qui me reprennent...

Depuis sa maladie, elle avait parfois de courts accès, des spasmes aussitôt dissipés, mais dont le passage lui arrachait un gémissement ou un cri.

Elle se retourna vers George, lui fixa dans les prunelles un regard lucide, y surprit les vestiges de la tempête. Et, sur un ton de reproche câlin, elle répéta :

— Tu me faisais tant de mal!

George, tout d'un coup, la saisit dans ses bras, l'enlaça, l'étreignit éperdument, l'étouffa sous les caresses.

IX

Comme l'air était d'une tiédeur presque estivale, George proposa :

— Veux-tu que nous dînions dehors ?

Hippolyte consentit. Ils descendirent.

Dans l'escalier, ils se tenaient par la main ; et ils posaient le pied de marche en marche avec lenteur, s'arrêtant pour regarder les fleurs foulées, se tournant en même temps l'un vers l'autre comme s'ils se fussent vus pour la première fois. Ils se trouvaient l'un à l'autre les yeux plus larges, plus profonds, comme plus lointains et cerclés d'une ombre presque surnaturelle. Ils se souriaient sans rien dire, dominés tous deux par le charme de cette indéfinissable sensation qui semblait disperser dans le vague de l'espace la substance de leur être devenu fluide comme une vapeur. Ils s'acheminèrent vers le parapet ; et ils s'arrêtèrent pour regarder, pour écouter la mer.

Ce qu'ils voyaient était insolite, extraordinairement grand, mais pourtant illuminé d'une lumière intime et comme d'une irradiation de leurs cœurs. Ce qu'ils entendaient était insolite, extraordinairement haut, mais pourtant recueilli comme un secret révélé à eux seuls.

Une seconde, aussitôt enfuie ! Ils furent rappelés à eux-mêmes, non par un souffle du vent, ni par le bruit d'une vague, ni par un mugissement, ni par un aboi, ni par une voix humaine, mais par l'anxiété même qui montait de leur joie trop forte. Une seconde, aussitôt enfuie, irrévocable ! Et tous deux recommencèrent à sentir que la vie coulait, que le temps fuyait, que les choses redevenaient étrangères à leur être, que leur âme redevenait anxieuse et leur amour imparfait. Cette seconde d'oubli suprême, cette seconde unique, était passée pour toujours.

Hippolyte, émue par la solennité de la solitude, oppressée d'un vague effroi en présence de ces vastes eaux, sous ce ciel désert qui du zénith à l'horizon pâlisait par dégradations lentes, murmura :

— Comme c'est loin !

Il semblait maintenant à tous deux que le point de l'espace où ils respiraient fût infiniment éloigné des lieux connus, très à l'écart, isolé, ignoré, inaccessible, presque hors du monde. Au moment où ils voyaient réalisé le vœu de leurs cœurs, ils éprouvaient tous deux la même épouvante intime, comme s'ils eussent senti leur impuissance à soutenir la plénitude de la vie nouvelle. Quelques instants encore, silencieux, debout côte à côte mais désenlacés, ils continuèrent de contempler l'Adriatique morne et glaciale, où les vagues grossies faisaient courir leurs mouvantes crêtes

blanches. De temps à autre, une brise fraîche envahissait la chevelure des acacias dont elle emportait le parfum.

— A quoi penses-tu? demanda George en se secouant comme pour s'insurger contre l'importune tristesse qui allait le vaincre.

Il était là, seul avec sa maîtresse, vivant et libre; et néanmoins il n'avait pas le cœur satisfait. Il portait donc en lui-même une inconsolable désespérance?

Sentant de nouveau une séparation entre la créature silencieuse et lui-même, il la prit de nouveau par la main, la regarda dans les prunelles.

— A quoi penses-tu?

— Je pense à Rimini, répondit Hippolyte avec un sourire.

Toujours le passé! Se souvenir des jours d'autrefois en un pareil moment! Était-ce la même mer qui s'étendait devant leurs yeux voilés de la même illusion? Son premier mouvement fut d'hostilité contre l'évocatrice inconsciente. Puis, comme dans un éclair, avec un trouble soudain, il vit tous les sommets de son amour s'illuminer et scintiller dans le passé, prodigieusement. Des choses très lointaines lui revinrent à la mémoire, accompagnées de flots de musique qui les exaltaient et les transfiguraient. Il revécut en une seconde les heures les plus lyriques de sa passion, et il les revécut dans les lieux propices, parmi les décors somptueux de la nature et de l'art qui avaient rendu sa joie plus noble et plus profonde. Pourquoi donc maintenant, en comparaison de ce passé, la minute récente se décolorait-elle? A ses yeux éblouis par le flamboiement rapide des souvenirs, tout se décolorait maintenant. Et il s'aperçut que la diminution progres-

sive de la lumière lui causait une sorte de malaise corporel indéfinissable, comme si ce phénomène extérieur eût été en correspondance immédiate avec quelque élément de sa propre vie.

Il chercha une phrase à dire pour ramener Hippolyte vers lui, pour se la rattacher par un lien sensible quelconque, pour se redonner de la réalité présente le juste sentiment qu'il venait d'en perdre. Mais cette recherche lui était pénible; les idées lui échappaient, se dissipaient, le laissaient vide.

Comme il avait entendu un bruit d'assiettes, il demanda :

— As-tu faim?

Cette question, suggérée par le petit fait matériel et prononcée à l'improviste avec une vivacité puérile, fit sourire Hippolyte.

— Oui, un peu, répondit-elle en souriant.

Et ils se retournèrent pour regarder la table préparée sous le chêne. Dans quelques minutes, le dîner serait servi,

— Il faut que tu te contentes de ce qu'il y a, dit George. Une cuisine très rustique...

— Oh! je me contenterais bien d'herbe...

Et, gaîment, elle s'approcha de la table, examina avec curiosité la nappe, les couverts, les cristaux, les assiettes, trouva tout joli, se réjouit comme une enfant à l'aspect des grandes fleurs qui décoraient la porcelaine blanche et fine.

— Tout ici me plaît, dit-elle.

Elle se pencha vers un grand pain rond, tiède encore sous sa belle croûte rousse et bombée. Elle en aspira le parfum avec délices.

— Oh! la bonne odeur!

Et, avec une gourmandise enfantine, elle cassa le bord croustillant de la miche.

— Le bon pain !

Ses dents pures et fortes luisaient dans le pain mordu ; le jeu de sa bouche sinueuse exprimait vivement le plaisir savouré. Dans cet acte, toute sa personne répandait une grâce pure et fraîche, dont George fut séduit et émerveillé comme d'une nouveauté inattendue.

— Tiens ! goûte comme c'est bon !

Et elle lui tendit le morceau de pain sur lequel était imprimée la trace humide de la morsure ; et elle le lui poussa entre les lèvres, riant, lui donnant la contagion sensuelle de son hilarité.

— Tiens !

Il trouva la saveur délicieuse ; et il s'abandonna à cet enchantement fugitif, se laissa envelopper par cette séduction qui lui semblait nouvelle. Un désir fou l'assaillit soudain d'étreindre la provocatrice, de l'enlever dans ses bras, de l'emporter à la course comme une proie. Son cœur se gonfla d'une aspiration confuse vers la force physique, vers la santé puissante, vers une vie de joie presque sauvage, vers l'amour simple et rude, vers la grande liberté primordiale. Il éprouva comme un besoin subit de lacérer la vieille dépouille qui l'oppressait, d'en sortir entièrement renouvelé, indemne de tous les maux dont il avait souffert, de toutes les difformités qui avaient gêné son essor. Il eut l'hallucinante vision d'une existence future qui serait sienne et dans laquelle, affranchi de toute habitude funeste, de toute tyrannie étrangère, de toute erreur mauvaise, il regarderait les choses comme s'il les voyait pour la première fois et aurait devant lui toute la

face du Monde à découvert comme une face humaine.
— Était-il donc impossible que le miracle vînt de cette
jeune femme qui, sur la table de pierre, sous le chêne
protecteur, avait rompu le pain nouveau et l'avait par-
agé avec lui ? Ne pouvait-elle pas commencer réelle-
ment à partir de ce jour, la *Vie Nouvelle* ?

IV

LA VIE NOUVELLE

I

Sur l'Adriatique régnait la chaleur humide et pesante du vent d'est. Le ciel était voilé, nébuleux, blanc comme du lait. La mer, ayant perdu tout mouvement et toute matérialité, se confondait avec les vapeurs diffuses des lointains : très pâle, sans respiration. Une voile blanche, une seule voile blanche — cette chose si rare dans l'Adriatique — se dressait là-bas près des îles de Diomède, sans bouger de place, indéfiniment prolongée par le miroir de l'eau, centre visible de ce monde inerte qui peu à peu semblait s'évanouir.

Assise sur le parapet de la loggia, dans une attitude lasse, Hippolyte fixait sur la voile ses yeux magnétisés par cette blancheur. Un peu penchée, dans un relâchement de toute sa personne, elle avait un air de stupeur et presque d'hébétude qui révélait l'éclipse momentanée de la vie intérieure. Et cette absence d'énergie expressive

accentuait ce qu'il y avait de commun et d'irrégulier dans ses traits, alourdisait le bas de son visage. La bouche même, cette bouche élastique et sinueuse dont le contact avait tant de fois communiqué à George une sorte de terreur instinctive et indéfinissable, la bouche paraissait maintenant dépouillée de son charme ensorceleur et réduite à l'aspect physique d'un vulgaire organe qui ne faisait penser aux caresses que comme à un acte machinal dépourvu de toute beauté.

George considérait d'un œil attentif et lucide la réalité crue de cette femme inconsciente, à la vie de laquelle il avait jusqu'alors mêlé si furieusement sa propre vie. Et il pensait : « En un instant, tout a pris fin. La flamme s'est éteinte. Je ne l'aime plus !... Comment cela est-il arrivé, si vite ? » Ce qu'il éprouvait, c'était, non pas seulement le dégoût après l'abus, cette aversion charnelle qui suit les plaisirs prolongés, mais un détachement plus profond qui lui semblait définitif et irrémédiable. « Comment pourrait-on aimer encore, après avoir vu ce que je vois ? » En lui survenait le phénomène ordinaire : avec ses premières perceptions réelles, isolées et exagérées, il se composait par association un fantôme interne qui donnait à ses nerfs une impulsion beaucoup plus forte que l'objet présent. Désormais, ce qu'il voyait dans la personne d'Hippolyte avec une inconcevable intensité, c'était exclusivement l'être sexuel, l'être inférieur privé de toute valeur spirituelle, simple instrument de plaisir et de luxure, instrument de ruine et de mort. — Et il avait horreur de son père ! Mais, au fond, ne faisait-il pas la même chose ? — Et le souvenir de la concubine traversa son esprit ; il retrouva dans sa mémoire certains détails de l'horrible altercation avec cet homme odieux, dans

la maison de campagne, devant la fenêtre ouverte par où il avait entendu les cris des petits bâtards, devant la grande table encombrée de papiers sur laquelle il avait aperçu le disque de cristal et la vignette obscène...

— Ah ! mon Dieu, comme le temps est lourd ! murmura Hippolyte en détachant ses yeux de la voile blanche qui restait toujours immobile dans l'infini. Toi aussi, ne te sens-tu pas accablé ?

Elle se leva, fit quelques pas traînants vers un large siège d'osier chargé de coussins, s'y abandonna comme morte de fatigue, avec un grand soupir, renversant la tête, fermant à demi ses yeux dont les cils courbés tremblotaient. Soudain, elle était redevenue très belle. Sa beauté s'était rallumée à l'improviste comme un flambeau.

— Quand le mistral soufflera-t-il ? Regarde cette voile. Elle est toujours à la même place ! C'est la première voile blanche depuis mon arrivée. Il me semble que je la rêve.

Comme George se taisait, elle reprit :

— En as-tu vu d'autres, toi ?

— Non ; pour moi aussi, c'est la première.

— D'où vient-elle ?

— Du Gargan, peut-être.

— Et où va-t-elle ?

— Peut-être à Ortone.

— Que porte-t-elle ?

— Peut-être des oranges.

Elle se mit à rire ; et son rire même, l'enveloppant comme d'une onde vive de fraîcheur, la transfigura de nouveau.

— Regarde, regarde ! s'écria-t-elle en se soulevant sur un coude et en indiquant l'horizon maritime

où il semblait qu'un rideau fût tombé. Cinq autres voiles, là-bas, en file... Les vois-tu ?

— Oui, oui, je les vois.

— Elles sont cinq ?

— Oui, cinq.

— Encore, encore ! Là-bas ! Regarde ! Une autre file... Comme il y en a !

Les voiles apparaissaient à l'extrême limite de la mer, rouges comme de petites flammes, immobiles.

— Le vent change. Je sens que le vent change. Regarde là, comme l'eau se ride.

Une brise subite assaillit la chevelure des acacias, qui s'agitèrent en laissant tomber quelques fleurs semblables à des papillons morts. Puis, avant que ces légères dépouilles eussent touché le sol, tout rentra dans le repos. Pendant l'intervalle de silence, on entendit la rumeur sourde de l'eau poussée contre la grève ; et cette rumeur alla s'affaiblissant avec la fuite du flot le long du rivage, puis cessa.

— Tu as entendu ?

Elle s'était levée et se penchait sur le parapet, l'oreille tendue, dans l'attitude d'un musicien qui accorde son instrument.

— Voici le flot qui revient ! s'écria-t-elle encore en indiquant du geste la crispation mobile de l'eau sur laquelle s'avancait le grain ; et elle attendit, animée par l'impatience, prête à boire une pleine gorgée de vent.

Après quelques secondes, les acacias assaillis s'agitèrent en faisant pleuvoir d'autres fleurs. Et le souffle frais apporta jusque dans la loggia la senteur saline mêlée au parfum des grappes fanées. Un son argentin, d'une harmonie singulière, emplit de ses vibrations de timbales la concavité de la petite baie entre les deux promontoires.

— Tu entends ? dit Hippolyte d'une voix basse mais exultante, comme si cette musique l'eût pénétrée jusqu'à l'âme et que toute sa vie participât aux vicissitudes des choses.

George suivait tous ses actes, tous ses gestes, tous ses mouvements, toutes ses paroles, avec une telle intensité d'attention que le reste était pour lui comme s'il n'eût pas existé. L'image précédente ne coïncidait plus avec l'apparence actuelle, bien qu'elle dominât encore son esprit au point d'y maintenir la sensation profonde du détachement moral et d'empêcher qu'il ne replaçât cette femme dans son premier cadre, qu'il ne la rétablît dans son premier être, qu'il ne la réintégrât. Mais, de chacun de ces actes, de chacun de ces gestes, de chacun de ces mouvements, de chacune de ces paroles émanait une puissance inéluctable. Toutes ces manifestations physiques semblaient composer comme une trame qui l'enveloppait et le retenait prisonnier. Il semblait qu'entre cette femme et lui se fût formée une sorte d'adhérence corporelle, une sorte de dépendance organique, une correspondance en vertu de laquelle le moindre geste provoquait chez lui une modification sensuelle involontaire, et que désormais il ne fût plus capable de vivre et de sentir avec indépendance. Comment cette évidente affinité pouvait-elle se concilier avec la haine occulte qu'il venait de découvrir dans ce moment même au fond de son cœur ?

Hippolyte, par une curiosité spontanée, par un besoin instinctif de multiplier ses sensations et de se répandre dans le milieu ambiant, était encore attentive au spectacle. La facilité qu'elle avait d'entrer en communion avec toutes les formes de la vie naturelle et de trouver un monde d'analogies entre les expressions

humaines et les aspects des choses les plus diverses ; cette sympathie rapide et diffuse qui l'attachait, non pas seulement aux objets avec lesquels elle avait un contact quotidien, mais aussi aux objets étrangers ; cette sorte de vertu imitatrice qui souvent lui permettait d'exprimer par un seul signe le caractère distinctif d'un être animé ou inanimé, de s'entretenir avec les animaux domestiques et d'en interpréter le langage ; toutes ces facultés mimiques concouraient justement à rendre plus visible en elle pour les yeux de George la prédominance de la vie inférieure.

— Qu'est-ce ? dit-elle, étonnée, en percevant un grondement soudain, d'origine mystérieuse. Tu n'entends pas ?

C'était comme un coup sourd, que d'autres coups suivirent avec une rapidité croissante : des coups si étranges qu'on ne pouvait pas discerner s'ils venaient de très près ou de très loin, dans l'air de plus en plus limpide.

— Tu n'entends pas ?

— Il tonne peut-être dans le lointain.

— Oh ! non...

— Mais alors ?

Ils regardèrent autour d'eux, perplexes. D'instant en instant, la mer changeait de couleur à mesure que le ciel se débarrassait des brumes ; çà et là, elle se nuançait de ce vert indéfinissable du lin qui n'est pas mûr, lorsque la lumière oblique du soleil passe à travers les tiges diaphanes dans un crépuscule d'avril.

— Ah ! c'est la voile qui claque, la voile blanche, là-bas ! s'écria Hippolyte, heureuse d'être la première à découvrir le mystère. Regarde : elle va prendre le vent... La voilà qui marche !

II

Avec quelques intervalles d'indolence somnolente, elle avait un désir fou de sortir, de s'aventurer en plein soleil, de battre les plages et les campagnes voisines, d'explorer les sentiers inconnus. Elle stimulait son compagnon; parfois, elle l'entraînait presque de force; parfois aussi, elle se mettait seule en route, et il venait la rejoindre à l'improviste.

Pour monter sur la colline, ils suivaient un petit chemin bordé de haies lourdes de fleurs violettes, parmi lesquelles s'épanouissaient les calices larges et délicats d'autres fleurs neigeuses à cinq pétales embaumées. Au delà des haies, c'était un ondoisement d'épis inclinés sur leur tige, d'un vert jaunâtre plus ou moins près de se convertir en or; et, par endroits, les blés étaient si hauts et si drus qu'ils escaladaient les haies, suggérant l'image d'une belle coupe débordante.

Rien n'échappait à l'œil vigilant d'Hippolyte. A toute minute elle se baissait pour détruire d'un souffle certaines sphères de duvet, très fragiles au bout de leurs longs pédoncules grêles. A toute minute elle s'arrêtait pour observer de petites araignées grim pant d'une fleur basse vers une haute branche par un invisible fil.

Sur la colline, dans un cirque étroit et ensoleillé, il y avait un petit champ de lin déjà sec. Les tiges jaunissantes portaient au sommet un globule d'or et, de-ci de-là, l'or semblait terni par une rouille ferrugineuse. Les plus hautes tiges avaient un balancement presque imperceptible. Et, à cause de cette extrême légèreté, l'ensemble donnait l'idée d'un ouvrage d'orfèvrerie.

— Vois, c'est du filigrane ! dit Hippolyte.

Les genêts commençaient à défleurir. A quelques pieds pendait une espèce de bave blanche en flocons ; sur d'autres rampaient de grandes chenilles noires et orangées, moelleuses à la vue comme du velours. Hippolyte en prit une dont le duvet délicat était pointillé de vermillon, et elle la garda tranquillement sur la paume de sa main.

— C'est plus beau qu'une fleur, dit-elle.

George remarqua, et ce n'était pas la première fois, qu'elle manquait presque totalement de répugnance instinctive à l'égard des insectes, et qu'en général elle n'éprouvait point cette vive et invincible répulsion qu'il éprouvait lui-même pour une foule de choses réputées immondes.

— Jette-la, je t'en prie !

Elle se mit à rire et allongea la main, comme pour lui mettre la chenille sur le cou. Il poussa un cri et bondit en arrière ; ce qui la fit rire plus fort.

— Oh ! quel homme brave !

S'animant au jeu, elle se lança à sa poursuite entre les troncs des petits chênes, par les sentes raides qui formaient une sorte de labyrinthe montagnoux. Ses éclats de rire faisaient lever d'entre les pierres grises des bandes de moineaux sauvages.

— Arrête ! arrête ! Tu fais peur aux brebis.

Un petit troupeau de brebis effrayées se débandait, traînant derrière lui sur la pente rocheuse un paquet de haillons bleuâtres.

— Arrête ! Je n'ai plus rien. Vois !

Et elle montrait au fuyard ses mains vides.

— Aidons la Muette.

Et elle courut vers la femme en haillons, qui faisait d'inutiles efforts pour retenir ses brebis attachées à de longues cordes d'osier tordu. Elle empoigna le faisceau des cordes et cala ses pieds contre une pierre pour avoir plus de résistance. Elle haletait, elle avait le visage empourpré ; et, dans cette attitude violente, elle était très belle. Sa beauté s'allumait à l'improviste comme un flambeau.

— Viens, viens donc, toi aussi ! criait-elle à George en lui communiquant sa joie franche et enfantine.

Les brebis s'arrêtèrent dans les touffes de genêts. Elles étaient six, trois noires et trois blanches, et portaient le lien d'osier autour de leur cou laineux. La femme qui les faisait paître, décharnée, mal couverte par ses haillons bleuâtres, gesticulait en émettant de sa bouche édentée un grognement incompréhensible. Ses petits yeux verdâtres, sans cils, pleins de chassie, de larmes et de sang, avaient un regard malféfique.

Lorsque Hippolyte lui tendit une aumône, elle baisa

les pièces de monnaie. Puis, lâchant les liens, elle s'ôta de la tête une guenille qui n'avait plus ni forme ni couleur, se pencha vers la terre et, lentement, avec une attention extrême, serra les pièces de monnaie sous des nœuds multipliés.

— Je suis lasse, dit Hippolyte. Asseyons-nous ici un instant.

Ils s'assirent. George s'aperçut alors que l'endroit était voisin de la grande genetière où, dans la matinée de mai, les cinq vierges avaient fait leur récolte de fleurs pour joncher le chemin de la Belle Romaine. Déjà cette matinée lui semblait très lointaine, perdue dans un brouillard de rêve. Il dit :

— Vois-tu là-bas ces buissons qui n'ont presque plus de fleurs ? Eh bien ! c'est là que nous avons rempli les corbeilles pour fleurir ton chemin, lorsque tu es arrivée... Oh ! quel jour ! Te rappelles-tu ?

Elle sourit et, dans un élan de subite tendresse, lui prit une main qu'elle garda pressée dans les siennes ; et elle appuya sa joue sur l'épaule de l'aimé, se plongeant dans la douceur de ce souvenir, de cette solitude, de cette paix, de cette poésie.

De temps à autre, un souffle traversait les cimes des chênes ; et en bas, plus loin, dans le gris des oliviers, passait de temps à autre une onde claire d'argent. La Muette s'éloignait à petits pas derrière les brebis paisantes ; et il semblait qu'elle laissât sur ses traces quelque chose de fantastique, comme un reflet des légendes où les fées maléfiques se transforment en crapauds au détour des sentiers.

— N'es-tu pas heureux maintenant ? murmura Hippolyte.

George pensait : « Voilà déjà deux semaines, et rien

n'est changé en moi. Toujours la même anxiété, la même inquiétude, le même mécontentement ! Nous sommes à peine au début, et je prévois déjà la fin. Comment faire pour jouir de l'heure qui passe ? » Certaines phrases d'une lettre d'Hippoyte lui revinrent à la mémoire : — Oh ! quand me sera-t-il donné d'être près de toi pendant les journées entières, de vivre de ta vie ? Tu verras, je ne serai plus la même femme... Je te dirai toutes mes pensées, et tu me diras toutes les tiennes. Je serai ta maîtresse, ton amie, ta sœur ; et, si tu m'en crois digne, je serai aussi ta conseillère... En moi, tu ne dois trouver que douceur et repos... Ce sera une vie d'amour comme on n'en a jamais vu... —

Il pensait : « Depuis deux semaines, toute notre vie se compose de petits incidents matériels pareils à ceux d'aujourd'hui. C'est vrai : j'ai déjà vu en elle *une autre femme* ! Elle commence à changer, même d'aspect. Il est incroyable combien elle absorbe rapidement la santé. On dirait que chaque aspiration lui profite, que pour elle chaque fruit se convertit en sang, que la bonté de l'air la pénètre par tous les pores. Elle était faite pour cette existence d'oisiveté, de liberté, de jouissance physique, d'insouciance. Jusqu'à présent, il n'est pas sorti de sa bouche une seule parole grave qui ait révélé une préoccupation de l'âme. Ses intervalles de silence et d'immobilité ne proviennent que de fatigues musculaires, comme en ce moment-ci. »

— A quoi penses-tu ? demanda-t-elle.

— A rien. Je suis heureux.

Après une pause, elle reprit :

— Allons-nous-en. veux-tu ?

Ils se levèrent. Elle lui appliqua sur la bouche un

baiser sonore. Elle était gaie, ne tenait pas en place. A chaque instant, elle se détachait de lui pour descendre à la course une pente libre de rochers ; et, lorsqu'elle voulait arrêter son élan, elle s'accrochait au tronc d'un jeune chêne qui gémissait et pliait sous le heurt.

Elle cueillit une fleur violette et la suça.

— C'est du miel !

Elle en cueillit une autre et la porta aux lèvres de son amant.

— Goûte !

Et, aux mouvements de sa bouche, il semblait qu'elle-même jouît de cette saveur pour la seconde fois.

— Avec toutes ces fleurs, avec toutes ces abeilles, il y a certainement une ruche par ici, reprit-elle. Un de ces matins, pendant que tu dormiras encore, il faut que je vienne la chercher... Je t'apporterai une gaufre.

Elle babilla longuement sur cette aventure qui souriait à sa fantaisie ; et dans ses paroles, avec la vivacité d'une sensation réelle, passaient la fraîcheur du matin, le mystère du bois, l'impatience de la recherche, la joie de la découverte, la couleur blonde et la fragrance sauvage du miel.

Ils firent halte à mi-côte sur la lisière de la région boisée, séduits par la mélancolie qui montait de la mer.

La mer avait une coloration délicate, entre le bleu et le vert, où progressivement le vert tendait à dominer ; mais le ciel, d'un azur de plomb au zénith et sillonné çà et là de nuages, était rosé dans la courbe vers Ortone. Cette clarté se reflétait en teintes pâlies à la surface de l'eau et faisait penser à des roses effeuil-

lées qui flotteraient. Sur le fond marin s'étagaient en degrés harmonieux, d'abord les deux vastes chênes à la chevelure sombre, puis les oliviers argentés, puis les figuiers au feuillage vivace et aux branches violettes. La lune, orangée, énorme, presque pleine, surgissait sur l'anneau de l'horizon, semblable à un globe de cristal qui laisserait transparaître un pays chimérique figuré en bas-relief sur un disque d'or massif.

On entendait des gazouillements d'oiseaux, rapprochés et lointains. On entendit le mugissement d'un bœuf ; puis, un bêlement ; puis, la plainte d'un enfant. Il y eut une pause où toutes les voix se turent ; et on n'entendit plus que cette seule plainte.

C'était une plainte, non pas violente et entrecoupée, mais grêle, continue, presque douce. Et elle attirait l'âme, la détachait de tout le reste, l'arrachait à la séduction du crépuscule pour l'opprimer d'une véritable angoisse qui répondait à la souffrance de la créature inconnue, du petit être invisible.

— Tu entends ? dit Hippolyte dont la voix, altérée déjà par la compassion, se fit involontairement plus basse. Je sais, moi, quel est l'enfant qui pleure.

— Tu le sais ? demanda George, à qui la voix et l'aspect de sa maîtresse avaient donné un étrange sursaut.

— Oui.

Elle avait encore l'oreille tendue vers ce gémissement lamentable, qui maintenant paraissait emplir toute la campagne. Elle ajouta :

— C'est l'enfant que sucent les Goules.

Elle avait prononcé ces mots sans l'ombre d'un sourire, comme si elle-même eût été sous l'empire de cette superstition.

— Il habite là-bas, dans cette mesure. Candie me l'a dit.

Après une courte hésitation pendant laquelle ils écoutèrent la plainte et eurent la vision fantastique de l'enfant moribond, Hippolyte proposa :

— Veux-tu que nous allions le voir ? Ce n'est pas loin.

George demeurait perplexe, redoutant la tristesse de ce spectacle et le contact des gens affligés et brutaux.

— Veux-tu ? répéta Hippolyte, dont la curiosité devenait irrésistible. C'est là-bas, dans cette mesure, sous ce pin. Je connais la route.

— Allons !

Elle allait droit devant elle, hâtant le pas, à travers un champ en pente. Ils se taisaient tous deux ; ils n'étaient tous deux attentifs qu'à cette plainte enfantine sur laquelle ils se guidaient. Et, de pas en pas, leur angoisse devenait plus poignante, à mesure que la plainte se faisait plus distincte et révélait mieux la pauvre chair exsangue d'où l'arrachait la douleur.

Ils traversèrent un taillis d'orangers odorants, dont leurs pieds toulaient les fleurs éparses sur le sol. Au seuil d'une chaumière voisine de celle qu'ils cherchaient, une femme de corpulence énorme se tenait assise ; et, sur ce corps monstrueux, elle avait une tête petite et ronde, des yeux doux, des dents pures, un sourire placide.

— Où vas-tu, madame ? demanda cette femme sans se lever.

— Nous allons voir l'enfant que sucent les Goules.

— A quoi bon ? Reste ici plutôt, et repose-toi. Des enfants, je n'en manque pas non plus. Regarde !

Trois ou quatre enfants nus qui avaient, eux aussi,

le ventre si gros qu'on les aurait crus hydropiques, se traînaient par terre en grognant, en farfouillant, en portant à leur bouche tout ce qui leur tombait sous la main. Et la femme tenait dans ses bras un cinquième enfant, tout couvert de croûtes brunâtres au milieu desquelles s'ouvraient de grands yeux purs et azurés, pareils à des fleurs miraculeuses.

— Tu vois bien que je n'en manque pas non plus, et que celui-ci est malade. Arrête-toi donc un peu.

Elle souriait, sollicitant des yeux la générosité de l'étrangère. Et, avec une expression où l'on devinait le désir de dissuader la curieuse par le pressentiment vague d'un péril :

— A quoi bon t'en aller là-bas ? répétait-elle. Regarde comme celui-ci est malade.

Et de nouveau elle montra l'enfant affligé, mais sans feindre la douleur, comme si elle eût simplement offert à la passante un objet de compassion plus proche en échange d'un autre plus lointain, comme si elle eût voulu dire : « Puisque tu as besoin d'être compatissante, sois compatissante pour celui qui est devant toi. »

George examinait avec une peine profonde ce pauvre visage maculé où les grands yeux purs et frais semblaient boire toute la lumière éparse dans cette soirée de juin.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda-t-il.

— Eh ! seigneur, sait-on jamais ? répartit la femme obèse, toujours avec la même placidité. Il a ce que Dieu veut.

Hippolyte lui fit l'aumône ; et ils reprirent leur marche vers l'autre mesure, emportant avec eux l'odeur nauséuse qui émanait de cette porte pleine d'ombre.

Ils ne parlaient pas. Ils avaient un serrement au cœur, un dégoût à la bouche, une mollesse aux jambes. Ils entendaient la plainte grêle mêlée à d'autres voix, à d'autres bruits; et ils étaient stupéfaits d'avoir pu percevoir de loin ce seul bruit, et si distinctement. Mais ce qui attirait leurs yeux, c'était le pin haut et droit dont le tronc robuste se dessinait en noir sur la clarté diffuse du crépuscule, soutenant une cime mélodieuse toute pleine de moineaux.

A leur approche, un chuchotement courut parmi les femmes rassemblées autour de la victime.

— Voici les seigneurs, les étrangers de Candie!

— Venez, venez!

Et les femmes ouvrirent leur cercle pour permettre aux arrivants d'aborder. L'une d'elles, une vieille à la peau rugueuse, au teint de terre aride, aux yeux sans regard, blanchâtres et comme vitrifiés au fond des orbites caves, dit en s'adressant à Hippolyte et en lui touchant le bras :

— Regarde, madame, regarde! Les Goules la sucent, cette pauvre créature! Regarde l'état où elles l'ont réduite! Dieu protège tes enfants!

Sa voix était si sèche qu'elle paraissait artificielle et ressemblait aux sons articulés par un automate.

— Signe-toi, madame! ajouta-t-elle encore.

Et l'avertissement parut lugubre, dans cette bouche sans lèvres où la voix perdait son caractère humain et devenait une chose morte. Hippolyte fit le signe de la croix et regarda son compagnon.

Sur l'aire, devant la porte de la mesure, les femmes étaient en cercle comme autour d'un spectacle, faisant de temps à autre quelque signe machinal de condoléance. Et le cercle se renouvelait sans cesse :

les unes, déjà fatiguées de voir, s'en allaient ; d'autres arrivaient des maisons voisines. Et presque toutes, à l'aspect de cette mort lente, répétaient le même geste, redisaient le même mot.

L'enfant reposait dans un petit berceau de sapin brut pareil à un petit cercueil sans couvercle. La pauvre créature, nue, chétive, décharnée, verdâtre, poussait une lamentation continue en agitant des bras et des jambes débiles qui n'avaient plus que la peau et les os, comme pour demander aide. Et la mère, assise au pied du berceau, toute repliée sur elle-même, la tête si basse qu'elle touchait presque les genoux, avait l'air de ne rien entendre. Il semblait qu'un fardeau terrible lui pesât sur la nuque et l'empêchât de se redresser. Par instants, d'un geste machinal, elle mettait sur le bord du berceau une main rude, calleuse, brûlée par le soleil ; et elle faisait le geste de bercer, sans changer d'attitude et sans rompre le silence. Alors les images saintes, les talismans et les reliques dont le berceau de sapin était presque entièrement recouvert, ondulèrent et tintaient, pendant une pause momentanée de la plainte.

— Liberata ! Liberata ! cria une des femmes en la secouant. Regarde, Liberata ! La dame est venue ; la dame est dans ta maison. Regarde !

La mère leva le front avec lenteur et regarda autour d'elle d'un air égaré ; puis elle fixa sur la visiteuse des yeux secs et mornes, au fond desquels il y avait moins de douleur lasse que de terreur inerte et sombre : la terreur du maléfice nocturne contre lequel ne prévalait aucun exorcisme, la terreur de ces êtres insatiables qui avaient maintenant la maison en leur pouvoir et qui ne l'abandonneraient peut-être qu'avec le dernier cadavre.

— Parle ! parle ! insista une des femmes en la secouant de nouveau par le bras. Parle ! Dis à la dame de t'envoyer vers la Madone des Miracles.

Les autres entouraient Hippolyte avec des supplications.

— Oui, madame, fais-lui cette charité ! Envoie-la vers la Madone ! Envoie-la vers la Madone !

L'enfant pleurait plus fort. Sur la cime du grand pin, les moineaux poussaient des cris écœurants. Dans le voisinage, entre les troncs difformes des oliviers, un chien aboyait. La lune commençait à dessiner les ombres.

— Oui, balbutia Hippolyte, incapable de soutenir plus longtemps le regard fixe de la mère taciturne. Oui, oui, nous l'enverrons... demain...

— Non, pas demain ; samedi, madame.

— Samedi, c'est la vigile.

— Fais-lui acheter un cierge.

— Un beau cierge.

— Un cierge de dix livres.

— Entends-tu, Liberata ? entends-tu ?

— La dame t'envoie vers la Madone.

— La Madone te fait la grâce.

— Parle ! parle !

— Elle est devenue muette, madame.

— Depuis trois jours elle ne parle plus.

Au milieu des criaileries confuses des femmes, l'enfant pleurait plus fort.

— Entends-tu comme il pleure ?

— Toujours, madame, il pleure plus fort quand la nuit tombe.

— Déjà peut-être il en vient *une*...

— Peut-être que l'enfant *a vu*...

— Fais le signe de la croix, madame.

— La nuit tombe.

— Entends-tu comme il pleure ?

— On dirait que la cloche sonne.

— Non ; d'ici, on n'entend pas.

— Silence !

— D'ici, on n'entend pas.

— Moi, j'entends.

— J'entends aussi.

— *Ave Maria !*

Toutes se turent, firent le signe de la croix, s'inclinèrent. Il semblait que quelques ondes sonores arrivassent du bourg lointain, perceptibles à peine ; mais la plainte de l'enfant troublait l'oreille aux écoutes. Encore une fois, on n'entendit plus que cette seule plainte. La mère était tombée sur les genoux au pied du berceau, prosternée jusqu'à terre. Hippolyte, inclinée, priait avec ferveur.

— Regarde, là, dans l'ouverture de la porte, chuchota une des femmes à sa voisine.

George, vigilant et inquiet, tourna la tête. La porte était pleine d'ombre.

— Regarde, là, dans l'ouverture de la porte. Tu ne vois rien ?

— Oui, je vois... répondit l'autre, incertaine, un peu effarée.

— Qu'est-ce ? que voit-on ? demanda une troisième.

— Que voit-on ? demanda une quatrième.

— Que voit-on ?

Subitement, la curiosité et l'effroi les envahirent toutes. Elles regardèrent vers la porte. L'enfant pleurait. La mère se leva et se mit, elle aussi, à fixer ses

yeux dilatés sur cette porte que les ténèbres rendaient mystérieuse. Le chien aboyait dans les oliviers.

— Qu'est-ce ? dit George à haute voix, mais non sans avoir besoin de quelque effort pour se défendre contre le trouble grandissant de son imagination. Que voyez-vous ?

Aucune des femmes n'osa répondre. Toutes, dans l'ombre, voyaient luire une forme vague.

Alors il s'avança vers la porte. Lorsqu'il franchit le seuil, une chaleur de four et une puanteur répugnante lui coupèrent la respiration. Il se retourna, sortit.

— C'est une faux, dit-il.

En effet, c'était une faux pendue à la muraille.

— Ah ! une faux...

Et les voix recommencèrent.

— Liberata ! Liberata !

— Mais es-tu folle ?

— Elle est folle.

— La nuit tombe. Nous nous en allons.

— Il ne pleure plus.

— Pauvre créature ! Dort-il ?

— Il ne pleure plus.

— A présent, rentre le berceau ; la soirée est humide. Nous t'aiderons, Liberata.

— Pauvre créature ! Dort-il ?

— On dirait un petit mort. Il ne bouge plus.

— Rentre donc le berceau. Nous entend-tu, Liberata ?

— Elle est folle.

— Où est la lampe ? Joseph va revenir. Tu n'as pas de lampe ? Joseph va revenir du chaufour.

— Elle est folle. Elle ne parle plus.

— Nous nous en allons. Sainte nuit !

- Pauvre chair tourmentée ! Dort-il ?
- Il dort, il dort... Il ne souffre plus.
- O Seigneur Jésus, sauve-le !
- Protège-nous, Seigneur !
- Adieu, adieu ! Sainte nuit !
- Sainte nuit !
- Sainte nuit !

Le chien continuait d'aboyer dans l'olivaie, tandis que George et Hippolyte revenaient par le sentier vers la maison de Candie. Lorsque l'animal reconnut les bêtes de la maison, il se tut et vint à leur rencontre en gambadant.

— Tiens, c'est Giardino! s'écria Hippolyte; — et elle se baissa pour caresser la pauvre bête, qu'elle avait déjà prise en amitié. — Il nous appelait. L'heure avance.

La lune montait dans le silence du ciel, lente, précédée d'un flot lumineux qui baignait graduellement l'azur. Toutes les voix de la campagne s'endormaient sous cette clarté pacifique. Et la cessation imprévue de tous les bruits semblait presque surnaturelle à George, qu'un inexplicable effroi tenait en éveil.

— Arrête un peu, dit-il en retenant Hippolyte.

Et il tendit l'oreille.

— Qu'écoutes-tu ?

— Il me semblait...

Et tous deux regardèrent en arrière, du côté de l'aire que les oliviers cachaient à la vue. Mais on n'entendait que le rythme égal et berceur de la mer dans la courbe du petit golfe. Sur leurs têtes un grillon raya l'air de son vol, avec un grincement pareil à celui d'un diamant sur une lame de verre.

— Ne crois-tu pas que l'enfant est mort ? demanda George sans dissimuler son émotion. Il ne pleurait plus.

— C'est vrai ! dit Hippolyte. Et tu crois qu'il est mort ?

George ne répondit pas. Ils se remirent en marche sous l'olivaie argentée.

— As-tu bien regardé la mère ? demanda-t-il encore après un silence, obsédé intérieurement par la sombre image.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Et cette vieille qui t'a touché le coude... Quelle voix ! quels yeux !

Sees paroles trahissaient l'étrange épouvante qui le dominait, comme s'il eût reçu de ce spectacle réel une effroyable révélation, comme si la vie se fût brusquement manifestée à lui sous un aspect mystérieux et farouche, le meurtrissant et le marquant d'un signe indélébile.

— Tu sais ? quand je suis entré dans la maison, il y avait à terre, derrière la porte, un cadavre de bête... qui devait être à moitié pourri... L'odeur empêchait de respirer.

— Que dis-tu là ?

— C'était un chat ou un chien. Je n'ai pas distingué... On voyait mal à l'intérieur.

— Tu es sûr ?

— Oui, oui. Sans aucun doute, il y avait une bête morte... L'odeur...

Sous la sensation renaissante, un frisson de dégoût l'envahit.

— Mais pourquoi ? dit Hippolyte, qui se sentait gagner par la contagion de l'épouvante et du dégoût.

— Est-ce qu'on peut savoir ?

Le chien poussa un aboiement pour avertir. Ils étaient arrivés. Candie les attendait, et la table était déjà préparée sous le chêne.

— Comme tu rentres tard, madame ! s'écria l'hôtesse affable, avec un sourire. D'où viens-tu ? Que me donneras-tu, si je devine ?... Eh bien ! tu as été voir l'enfant de Liberata Mannella... Jésus nous garde du Malin !

Lorsque les amants furent à table, elle s'approcha, curieuse, pour parler et pour questionner.

— Tu l'as vu, madame ? Il ne se remet pas, il ne guérit pas. Pourtant, le père et la mère ont tout fait pour le sauver.

Que n'avaient-ils pas fait ! Candie raconta tous les moyens tentés, tous les exorcismes. Le prêtre était venu, et, après avoir couvert la tête de l'enfant avec un pan de son étole, il avait prononcé les versets de l'Évangile. La mère avait suspendu au linteau de la porte la croix de cire, bénite le jour de l'Ascension ; elle avait aspergé d'eau sainte les gonds des impostes et récité à haute voix le *Credo*, trois fois de suite ; elle avait mis une poignée de sel dans un linge, qu'ensuite elle avait noué et suspendu au cou de son fils mourant. Le père avait passé les sept nuits : durant sept nuits consécutives, il avait veillé dans les ténèbres,

devant une lanterne allumée et recouverte d'une marmite, attentif au moindre bruit, prêt à assaillir et à frapper la Goule. Un seul coup d'épingle aurait suffi pour la rendre visible aux yeux humains. Mais les sept veillées s'étaient écoulées sans résultat ! L'enfant maigrissait et se consumait d'heure en heure, irrémédiablement. Enfin, sur le conseil d'une sorcière, le père désespéré avait tué un chien et en avait mis le cadavre derrière l'huis. De cette façon, la Goule ne pourrait pas entrer avant d'avoir compté tous les poils de la bête morte...

— Entends-tu ? dit George à Hippolyte.

Ils ne mangeaient plus, le cœur étreint par la pitié, saisis de terreur à l'apparition subite de ces fantômes d'une vie obscure et atroce qui environnait les loisirs de leur inutile amour.

— Jésus nous garde du Malin ! répéta Candie ; — et, dévotement, avec la paume de sa main ouverte, elle toucha le sein qui portait le fruit vivant. — Dieu protège tes enfants, madame !

Puis elle ajouta :

— Tu ne manges pas, ce soir. Tu n'as pas d'appétit. Cette âme innocente t'afflige le cœur. Et ton époux non plus ne mange pas. Regarde !

Hippolyte dit :

— En meurt-il beaucoup... comme cela ?

— Oh ! reprit Candie, le pays est mauvais. L'engeance maudite y pullule. On n'y est jamais en sûreté. Jésus nous garde du Malin !

Elle répéta la conjuration, puis ajouta en montrant un plat sur la table :

— Vois-tu ces poissons ? Ils viennent du Trabocco ; ils ont été apportés par Turchin...

Et elle baissa la voix.

— Veux-tu savoir ? Depuis bientôt un an, Turchin avec toute sa famille est sous la puissance d'un maléfice dont il n'a pas pu se délivrer encore.

— Qui est Turchin ? demanda George, suspendu aux lèvres de la femme, fasciné par le mystère de ces choses. L'homme du Trabocco ?

Et il se rappela ce visage terreux, presque sans menton, à peine plus gros que le poing, avec un long nez saillant et pointu comme un museau de brochet, entre deux petits yeux étincelants.

— Oui, seigneur. Regarde là-bas. Si tu as bonne vue, tu peux l'apercevoir. Cette nuit, il pêche au clair de la lune.

Et Candie indiqua sur les récifs noirâtres la grande machine à pêcher, cet assemblage de troncs sans écorce, de planches et de câbles dont les blancheurs étranges ressemblaient au squelette colossal de quelque amphibie antédiluvien. Dans l'air calme, on entendait grincer le cabestan. Comme la marée était basse et que les roches découvraient, le parfum des algues montait sur la plage en vainqueur, plus fort et plus frais que les effluves de la colline féconde.

Hippolyte aspirait l'odeur enivrante, tout occupée déjà par cette sensation intense qui lui faisait palpiter les narines et fermer à demi les paupières. Elle murmura :

— Oh ! quel délice ! Tu ne sens pas, George ?

Il était, lui, très attentif aux paroles de Candie, et voyait en imagination le drame muet pendu sur la mer. Aux fantômes évoqués par cette femme naïve dans la nuit sereine, son âme, encline au mystère et naturellement superstitieuse, prêtait une vie et une horreur tragique sans limites. Pour la première fois, il avait la vision

vaste et confuse de cette race ignorée de lui, de toute cette chair misérable, pleine d'instincts animaux et de douleurs bestiales, courbée et suant sur la glèbe ou terrée au fond des chaumières, sous la menace perpétuelle de ces obscures puissances. Parmi la douce richesse de la terre qu'il avait élue pour théâtre de son amour, il découvrait une violente agitation humaine ; et c'était comme s'il eût découvert un grouillement d'insectes dans les masses d'une magnifique chevelure imprégnée d'aromes. Il éprouvait le même frisson, déjà ressenti d'autres fois au contact de la vie brutalement révélée : — naguère, à l'aspect de ses proches, de son père, de son frère, de la pauvre bigote goulue. — Tout à coup, il cessait de se sentir seul avec sa maîtresse, au milieu des bénignes créatures végétales sous l'écorce desquelles il avait un jour cru surprendre une pensée. Il se sentait au contraire environné et comme pressé par une foule inconnue qui, portant en soi la même vitalité qu'ont les troncs des arbres, aveugle, tenace et irréductible, adhérait à lui par le lien de l'espèce et pouvait lui communiquer immédiatement sa souffrance dans un regard, dans un geste, dans un soupir, dans un sanglot, dans un gémissement, dans un cri.

— Oh ! le pays est mauvais ! répétait Candie en branlant la tête. Mais le Messie des Chapelles va venir purifier la terre¹...

— Le Messie ?

— Père, cria Candie du côté de la maison, quand le Messie doit-il venir ?

1. L'épisode du Messie des Chapelles est historique. Oreste de Amicis, né en 1824 aux Chapelles, joua précisément le rôle que lui assigne ici le romancier ; il mourut en 1889. M. Antonio de Nino recueilli et publié de curieux documents sur ce personnage.

Le vieux parut sur le seuil.

— Un de ces jours, répondit-il.

Et, se tournant vers les plages en demi-lune qui se perdaient vers Ortone, il signifia d'un geste vague le mystère de ce libérateur nouveau en qui le peuple des campagnes avait mis son espérance et sa foi.

— Un de ces jours. Bientôt.

Et le vieux, qui désirait parler, s'approcha de la table, regarda son hôte avec un sourire incertain, demanda :

— Tu ne sais pas qui c'est ?

— C'est peut-être Simplicio, dit George, en la mémoire duquel se réveillait le souvenir lointain et indistinct de ce Simplicio de Sulmone, qui tombait en extase les yeux fixés sur le soleil.

— Non, seigneur ; *Sembri* est mort. Le nouveau Messie, c'est Oreste des Chapelles.

Et le vieux borgne, dans un langage chaud et coloré de vives images, raconta la nouvelle légende telle qu'elle s'était façonnée dans la créance des populations champêtres.

Oreste, étant frère capucin, avait connu Simplicio à Sulmone et avait appris de lui l'art de lire les choses futures sur la face du soleil naissant. Puis il s'était mis à courir le monde ; il était venu à Rome et avait parlé avec le pape ; dans un autre pays, il avait parlé avec le roi. De retour aux Chapelles, sa patrie, il avait passé sept ans dans le cimetière en compagnie de squelettes, portant un cilice, se flagellant jour et nuit avec la discipline. Il avait prêché à l'Église paroissiale et avait arraché des larmes et des cris aux pécheurs. Ensuite il était reparti en pèlerinage pour tous les sanctuaires ; il était resté trente jours sur la montagne d'Ancône ; il était resté douze jours sur le mont Saint-

Bernard ; il avait gravi les plus hautes cimes, tête nue sous la neige. Revenu encore aux Chapelles, il avait recommencé à prêcher dans son église. Mais, peu après, persécuté et chassé par ses ennemis, il s'était réfugié dans l'île de Corse ; et là, il s'était fait apôtre, résolu à parcourir l'Italie entière et à écrire avec son sang sur la porte de chaque ville le nom de la Vierge. Comme apôtre, il était rentré dans son pays, annonçant qu'il avait vu une étoile au milieu d'un fourré d'arbres et qu'il en avait reçu le Verbe. Et enfin, par inspiration du Père Éternel, il avait pris le grand nom de Nouveau Messie.

Il pérégrinait maintenant dans les campagnes, vêtu d'une tunique rouge et d'un manteau bleu, avec les cheveux longs sur les épaules et la barbe à la nazaréenne. Ses apôtres l'accompagnaient : des hommes qui avaient abandonné la pioche et la charrue pour se vouer au triomphe de la foi nouvelle. Chez Pantaléon Donadio revivait l'esprit de saint Mathieu ; chez Antoine Secamiglio revivait l'esprit de saint Pierre ; chez Joseph Scurti, celui de Maximin ; chez Maria-Clara, celui de sainte Élisabeth. Et Vincent de Giambattista, qui représentait saint Michel archange, était le Messager du Messie.

Tous ces hommes avaient labouré la terre, fauché le blé, taillé la vigne, pressuré l'olive ; ils avaient conduit le bétail aux foires et disputé sur les prix ; ils avaient conduit la femme à l'autel, et procréé des enfants, et vu ces enfants grandir, fleurir, mourir ; en somme, ils avaient vécu la vie commune des gens de la campagne parmi leurs égaux. Et maintenant ils passaient, suivants du Messie, considérés comme des personnages divins par les mêmes gens avec qui, la semaine pré-

cédente. ils étaient entrés en litige pour la mesure du froment. Ils passaient transfigurés, participant de la divinité d'Oreste, investis de sa grâce. Soit aux champs, soit à la maison, ils avaient ouï *une voix*, ils avaient senti les esprits purs entrer dans leur chair pécheresse, tout d'un coup. L'esprit de saint Jean était en Joseph Coppa : celui de saint Zacharie en Pascal Basilico. Les femmes aussi recevaient le signe. Une femme de Senegallia, mariée à un certain Augustinone, tailleur aux Chapelles, avait voulu, pour démontrer au Messie l'ardeur de sa foi, renouveler le sacrifice d'Abraham en mettant le feu à une pailleuse où étaient couchés ses enfants. D'autres femmes avaient donné d'autres preuves.

Et l'Élu, maintenant, pérégrinait dans les campagnes avec son escorte d'Apôtres et de Maries. Des lieux les plus lointains de la côte et de la montagne, les multitudes accouraient sur son passage. A l'aube, lorsqu'il apparaissait sur la porte de la maison où il avait logé, il voyait toujours une grande foule agenouillée dans l'attente. Droit sur le seuil, il répandait le Verbe, recevait les confessions, administrait la communion avec des morceaux de pain. Pour sa nourriture, il préférait les œufs apprêtés avec des fleurs de sureau ou avec des pointes d'asperges sauvages ; il mangeait aussi une mixture de miel, de noix et d'amandes qu'il nommait *manne*, pour rappeler la manne du désert.

Ses miracles ne se comptaient plus. Par la simple vertu du pouce, de l'index et du médius élevés en l'air, il délivrait les possédés, guérissait les infirmes, ressuscitait les morts. Si quelqu'un allait le consulter, il ne lui laissait pas seulement le temps d'ouvrir la bouche et lui disait aussitôt les noms de tous ses parents, lui exposait les affaires de sa famille, lui révélait les secrets les

plus obscurs. Il donnait encore des nouvelles sur les âmes des défunts ; il indiquait les endroits où des trésors étaient cachés ; avec certains scapulaires en forme de triangle, il chassait des cœurs les mélancolies.

— C'est Jésus qui revient sur terre, conclut Colas de Sciampagne, avec une voix chaude de foi intime. Il passera aussi de notre côté. N'as-tu pas vu comme les blés sont hauts ? N'as-tu pas vu comme les oliviers fleurissent ? N'as-tu pas vu comme la vigne est chargée de raisin ?

Respectueux des croyances du vieillard, George demanda gravement :

— Et à cette heure, où est-il ?

— Il est à la Piomba, répondit le vieux.

Et il indiqua les plages reculées au delà d'Ortone, évoquant dans l'esprit de son hôte la vision de ce coin de la province de Teramo baigné par la mer : une vision presque mystique de terres fertiles arrosées par de petites rivières sinueuses où, sous le tremblement sans fin des peupliers, un filet d'eau courait sur un lit de grève polie.

Après un intervalle de silence, Colas reprit :

— A la Piomba, un mot lui a suffi pour arrêter le train sur la voie ferrée ! Mon fils l'a vu. N'est-ce pas, Candie, que Vito nous l'a raconté ?

Candie confirma les paroles du vieillard et donna les détails du prodige advenu. Le Messie, couvert de sa tunique rouge, s'était avancé à la rencontre du train, cheminant entre les deux rails avec tranquillité.

En parlant, Candie et le vieillard dirigeaient sans cesse leurs regards et leurs gestes vers la région lointaine, comme si la personne sacrée de l'arrivant eût été déjà visible pour eux.

— Écoute ! interrompit Hippolyte en tirant par le bras George qui s'absorbait dans un spectacle intérieur de plus en plus vaste et distinct. Tu n'entends pas ?

Elle se leva, traversa la cour, alla près du parapet sous les acacias. Il la suivit. Ils écoutèrent.

— C'est une procession qui va en pèlerinage à la Madone de Casalbordino, dit Candie.

Dans la paix du clair de lune, un chant religieux dilatait son rythme lent et monotone, avec une alternance de voix masculines et de voix féminines à intervalles égaux. L'un des demi-chœurs chantait une strophe sur un ton grave ; l'autre demi-chœur chantait un refrain sur un ton plus haut, en prolongeant indéfiniment la cadence. Et c'était comme l'approche d'un flot qui s'élèverait et s'abaisserait sans discontinuer.

La procession s'approchait avec une vitesse contraire à la lenteur du rythme. Déjà les premiers pèlerins apparaissaient au détour du sentier, près du pont du Trabocco.

— Les voici ! s'exclama Hippolyte, émue par la nouveauté de ce qu'elle voyait et de ce qu'elle entendait. Les voici ! Comme ils sont nombreux !

Ils s'avançaient en masse compacte. Et l'opposition de mesure entre leur marche et leur chant était si étrange qu'elle leur donnait une apparence presque fantastique. Il semblait qu'une force surnaturelle les poussât, inconscients, vers le but, tandis que les mots sortis de leurs bouches restaient suspendus dans l'air lumineux et continuaient d'onduler après leur passage.

Vive Marie !

Vive Marie !

Ils passèrent avec un piétinement lourd, avec une

âcre odeur de troupeau, si serrés les uns contre les autres que rien n'émergeait de leur masse, excepté les hauts bâtons en forme de croix. Les hommes marchaient devant et les femmes derrière, plus nombreuses, avec des scintillements d'orfèvreries sous leurs bandellettes blanches.

Vive Marie !
Vive son créateur !

De près, à chaque reprise, leur chant avait la véhémence d'un cri ; puis il diminuait de vigueur, trahissant une lassitude surmontée par un effort continu et unanime dont l'initiative dans les deux demi-chœurs venait presque toujours d'une voix unique plus puissante. Et cette voix ne dominait pas seulement les autres lorsqu'elle entonnait ; mais souvent, au milieu de l'onde musicale, elle se maintenait haute et reconnaissable pendant toute la durée de la strophe ou du refrain, dénotant une foi plus impérieuse, une âme singulière et dominatrice parmi la foule indistincte.

George la remarqua et, très attentif, la suivit dans la dégradation du lointain aussi longtemps que son oreille put la reconnaître. Et cela fit grandir en lui un sentiment extraordinaire de la puissance mystique qui tenait aux racines la grande race indigène d'où lui-même était sorti.

La procession disparut dans la courbe de la côte ; puis reparut au sommet du promontoire, dans la clarté ; puis disparut de nouveau. Et le chant, à travers le lointain nocturne, se voila, s'adoucit, se fit si léger que la modulation lente et uniforme de la mer calme l'étouffait presque.

Assise sur le parapet les épaules appuyées au tronc d'un acacia, Hippolyte se taisait, immobile, n'osant pas troubler le recueillement religieux où son amant semblait s'abîmer.

Qu'aurait pu révéler à George la lumière du plus clair soleil, dont ce simple chant dans la nuit ne lui eût pas déjà donné la révélation ? Toutes les images éparses, les récentes et les anciennes, celles vibrantes encore de la sensation vive qui les avait fait naître et celles ensevelies sous les couches les plus profondes de sa mémoire, toutes se reliaient intérieurement et composaient pour lui un spectacle idéal qui l'emportait sur la plus vaste, sur la plus auguste réalité. Sa terre et sa race lui apparaissaient transfigurées, soulevées hors du temps, avec un aspect légendaire et formidable, lourd de choses mystérieuses, éternelles et sans nom. Une montagne, pareille à une énorme souche originelle, se dressait au centre en forme de mamelle, recouverte perpétuellement de neiges ; et les côtes échanrées, les promontoires consacrés à l'olivier, y étaient baignés par une mer inconstante et triste où les voiles portaient les couleurs du deuil et de la flamme. Des routes larges comme des fleuves, verdoyantes d'herbe et semées de roches nues, avec de gigantesques vestiges épars çà et là, descendaient des hauteurs pour conduire vers les plaines les migrations des troupeaux. Des rites de religions mortes et oubliées y survivaient ; des symboles incompréhensibles de puissances déchues depuis des siècles y subsistaient intacts ; des usages de peuples primitifs et disparus pour toujours y persistaient, transmis sans changement de génération en génération ; des modes riches, étranges et inutiles, s'y conservaient comme des témoignages de la no-

blesse et de la beauté d'une vie antérieure. De longues théories de chevaux chargés de froment y passaient ; et les dévots chevauchaient sur les charges, la tête couronnée d'épis, avec des baudriers de pâte, et déposaient aux pieds d'une statue les oblations céréales. Les jeunes filles, avec des corbeilles de blé sur la tête, conduisaient par les chemins une ânesse qui portait sur la croupe une corbeille plus grande, et, pour l'offrande, elles allaient vers l'autel en chantant. Les hommes et les garçons, couronnés de roses et de baies rosées, montaient en pèlerinage sur une roche où était imprimé le pied de Samson. Un bœuf blanc, engraisé depuis un an par une abondante pâture, recouvert d'une gualdrappe vermeille et chevauché par un enfant, s'avancait en pompe parmi les étendards et les cierges ; il s'agenouillait sur le seuil du temple, au milieu des applaudissements du peuple ; puis, arrivé au centre de la nef, il rejetait ses excréments, et les dévots tiraient de cette matière fumante des présages pour l'agriculture. Aux fêtes, les populations fluviales se ceignaient la tête de bryone et, la nuit, elles passaient l'eau avec des chants et des musiques, portant au poing des rameaux feuillus. A l'aube, dans les prairies, les vierges se lavaient les mains, les pieds et le visage dans la rosée nouvelle, pour accomplir un vœu. Sur les montagnes, sur les plaines, le premier soleil du printemps était salué par des hymnes antiques, par un fracas de métaux heurtés, par des cris et par des danses. A travers toute la campagne, les hommes, les femmes et les enfants cherchaient les premiers serpents sortis de léthargie, les empoignaient vivants et s'en entouraient le cou et les bras pour se présenter avec cette parure devant leur Saint qui les rendait indemnes

des morsures venimeuses. Sur la pente des collines ensoleillées, les jeunes laboureurs, avec des bœufs accouplées, en présence de leurs vieillards, rivalisaient à qui tracerait le sillon le plus droit depuis la côte jusqu'à la plaine ; et les juges décernaient le prix au vainqueur, tandis que le père en larmes ouvrait les bras au fils bien méritant. Et ainsi, dans toutes les cérémonies, dans toutes les pompes, dans tous les travaux, dans tous les jeux, dans les naissances, dans les amours, dans les noces, dans les funérailles, partout était présent et visible un symbole géorgique, partout était représentée et vénérée la grande génitrice Terre, du sein de laquelle jaillissaient les sources de tout bien et de toute allégresse. Les femmes de la famille se réunissaient à la maison de la nouvelle mariée, portant sur leur tête une corbeille de froment, sur le froment un pain, et sur le pain une fleur ; elles entraient une à une et semaient une poignée de ce grain augural sur la chevelure de l'heureuse épouse. Au pied du lit d'un moribond, quand l'agonie se prolongeait, deux consanguins déposaient un soc de charrue qui avait la vertu d'interrompre les affres et de hâter la mort. L'outil et le fruit prenaient ainsi des significations et des puissances supérieures. Un sentiment profond et un besoin continu du mystère donnaient à toutes les choses environnantes une âme active, bénigne ou maléfique, de bon ou de mauvais augure, qui participait à chaque vicissitude de la fortune par une action manifeste ou occulte. Une feuille vésicante imprimée sur le bras nu révélait l'amour ou l'indifférence ; les chaînes du foyer jetées sur le chemin conjuraient la menace de l'ouragan ; un mortier posé sur le rebord de la fenêtre rappelait les pigeons égarés ; un cœur d'hirondelle

avalé communiquait la sagesse. Le mystère intervenait dans tous les événements, enveloppait et étreignait toutes les existences ; et la vie surnaturelle dominait, recouvrait et absorbait la vie ordinaire en créant d'innombrables et d'indestructibles fantômes qui peuplaient les champs, habitaient les maisons, encombraient les cieux, troublaient les eaux.

Le mystère et le rythme, ces deux éléments essentiels de tout culte, étaient partout épars. Hommes et femmes exprimaient continuellement leur âme par le chant, accompagnaient par le chant toutes leurs œuvres sous le toit et sous le ciel, célébraient par le chant la vie et la mort. Autour des berceaux et autour des bières, les mélopées ondulaient, lentes et persistantes, très antiques, aussi antiques peut-être que la race dont elles manifestaient la tristesse profonde. Tristes, graves, fixées dans un rythme immuable, elles semblaient des fragments d'hymnes ayant appartenu à d'immémoriales liturgies qui survivraient à la destruction de quelque grand mythe primordial. Elles étaient peu nombreuses, mais si dominatrices que les chansons nouvelles ne pouvaient ni les combattre ni en diminuer le pouvoir. Elles se transmettaient de génération en génération comme un héritage intérieur, inhérent à la substance corporelle ; et chacun, en s'éveillant à la vie, les entendait résonner en soi-même comme un langage inné auquel la voix donnait une forme sensible. Aussi bien que les montagnes, les vallées et les fleuves, aussi bien que les coutumes, les vices, les vertus et les croyances, elles faisaient partie de la structure du pays et de la race. Elles étaient immortelles comme la glèbe et comme le sang.

Tel était le pays, telle était la race que venait visiter ce Nouveau Messie dont le vieux paysan avait conté la vie et les miracles. Qu'était-ce que cet homme ? Un ascète ingénu et innocent comme Semplice, l'adorateur du soleil ? Un charlatan madré et cupide qui tentait d'exploiter à son profit la crédulité des dévots ? Qu'était-ce enfin que cet homme qui, du bord d'une petite rivière, pouvait remuer par son seul nom les multitudes voisines et lointaines, induire les mères à délaisser leurs enfants, susciter dans les âmes les plus incultes des visions et des voix d'un autre monde ?

Et, de nouveau, George évoqua la figure d'Oreste vêtu de la tunique rouge, marchant le long de la petite rivière sinueuse où, sous le tremblotement sans fin des peupliers, un filet d'eau courait sur un lit de grève polie.

« Qui sait, pensait-il, si cette révélation imprévue ne sera pas mon salut ? Pour que je me retrouve tout entier, pour que je reconnaisse mon essence véritable, n'ai-je pas besoin de me mettre en contact immédiat avec la race de laquelle je suis sorti ? En replongeant les racines de mon être dans le sol natal, n'en tirerai-je pas un suc pur et vivifiant qui aura la puissance d'expulser tout ce qu'il y a en moi de factice et d'hétérogène, tout ce que j'ai reçu sciemment et inconsciemment par mille contagions ? Pour l'heure, je ne cherche pas la vérité ; je ne cherche qu'à récupérer ma propre substance, à ressaisir en moi les caractères de ma race pour les renforcer et les rendre aussi intenses que possible. En harmonisant ainsi mon âme avec l'âme diffuse, je reprendrai cet équilibre qui me manque. Pour l'homme intellectuel, le secret de l'équi-

libre, c'est de savoir transporter les instincts, les besoins, les tendances et les sentiments fondamentaux de sa race à un ordre supérieur. »

Le mystère et le rythme étaient partout épars. Près de là, sur la plage blanchissante, la mer respirait à intervalles égaux ; mais, pendant les pauses, on entendait, de plus en plus faibles, les cadences des ondes qui touchaient la rive en des points de plus en plus lointains. Répercuté sans doute par l'écho de quelque cavité sonore, le chant des pèlerins s'entendit encore une fois, puis s'évanouit. Du côté du Vaste d'Aimone, le ciel était sillonné de fréquents éclairs, et, dans la blancheur calme de la lune, ces éclairs paraissaient vermeils. Hippolyte rêvait, appuyée au tronc de l'arbre, les yeux fixés sur ce foyer d'éclairs muets.

Elle n'avait pas fait un seul mouvement. Son immobilité prolongée dans la même attitude était assez fréquente ; et, parfois, cela prenait une apparence cataleptique qui faisait presque peur. Elle avait alors, non plus l'aspect juvénile et clément que connaissaient bien les plantes et les bêtes, mais un aspect de créature taciturne et indomptable en qui se seraient concentrées toutes les vertus isolantes, exclusives et destructives de la passion d'amour. Les trois éléments divins de sa beauté, le front, les yeux, la bouche, n'avaient peut-être jamais atteint un tel degré d'intensité symbolique pour figurer le principe de l'éternelle fascination féminine. Il semblait que la nuit sereine favorisât cette sublimation de sa forme, qu'elle affranchît la véritable essence idéale de son être, qu'elle permît à son amant de la percevoir toute, non par l'acuité de la vue, mais par celle de la pensée. La nuit d'été, pleine de ciartés lunaires, et de rêves, et d'étoiles

pâles ou invisibles, et des voix marines les plus mélodieuses, paraissait le champ naturel de cette image souveraine. De même que l'ombre grandit parfois outre mesure le corps qui la produit, de même, sur l'infini de ce fond, la fatalité de l'amour rendait la personne d'Hippolyte plus haute et plus tragique pour le spectateur dont la prescience devenait d'instant en instant plus lucide et plus terrible.

N'était-ce pas, dans la même immobilité, la même femme qui, du haut de la loggia, avait contemplé l'unique voile blanche sur les eaux mortes ? C'était elle ; et maintenant encore, malgré la nuit qui dépouillait sa personne de toute réalité brutale, la même haine s'agitait sous le sentiment excité par elle : cette mortelle haine des sexes qui est le fond de l'amour et qui, occulte ou patente, subsiste au fond de tous les effets, depuis le premier regard jusqu'au dégoût extrême.

« Donc, pensa-t-il, elle est l'Ennemie. Tant qu'elle vivra, tant qu'elle pourra exercer sur moi son empire, elle m'empêchera de mettre le pied sur le seuil que j'aperçois. Et comment recouvrerais-je ma substance, si une grande partie de moi-même est entre les mains de cette femme ? Vaine est l'aspiration vers un monde nouveau, vers une vie nouvelle. Tant que l'amour dure, l'axe du monde repose sur un être unique et la vie est enserrée dans un cercle étroit. Pour revivre et pour conquérir, il faudrait que je m'affranchisse de l'amour, que je me délivrassse de l'Ennemie... »

Une fois encore il l'imagina morte.

« Morte, elle deviendrait un objet pour la pensée, une idéalité pure. D'une existence précaire et imparfaite, elle entrerait dans une existence intégrale et

définitive, dépouillant pour toujours sa chair faible, infirme et luxurieuse. Détruire pour posséder ! Celui qui cherche l'absolu dans l'amour n'a pas d'autre moyen. »

Brusquement, Hippolyte eut un grand sursaut, comme si un trisson extraordinaire l'eût secouée. Elle dit, par allusion à la superstition commune :

— La Mort vient de passer.

Et elle sourit. Mais son amant, frappé de l'étrange coïncidence, ne put se défendre d'un mouvement instinctif de stupeur et d'effroi. « Aurait-elle *senti* ma pensée ? »

Le chien se mit à aboyer avec une furie subite, et ils se levèrent tous deux en même temps

— Qui est-ce ? dit Hippolyte inquiète.

Le chien redoublait ses abois vers l'olivaie, à l'entrée du sentier. Candie et le vieillard sortirent de la maison.

— Qui est-ce ? répéta Hippolyte inquiète.

— Qui cela peut-il être ? fit le vieillard, qui regardait dans la pénombre.

Une voix humaine arriva d'entre les oliviers, une voix qui implorait et qui sanglotait. Puis apparut une forme obscure, que Candie reconnut aussitôt.

— Liberata !

La mère portait sur sa tête le berceau couvert d'un drap sombre. Elle marchait, droite, presque rigide, sans se tourner, sans dévier de son chemin, renfermée en elle-même, muette, semblable à une somnambule sinistre, poussée aveuglement vers un but inconnu. Et un homme la suivait, nu-tête, hors de lui, sanglotant, implorant, l'appelant, par son nom, se courbant, se battant les flancs ou s'enfonçant les mains dans les cheveux avec des gestes d'atroce désespérance. Gro-

tesque et misérable, attaché aux pas de la femme sourde, il hurlait parmi les sanglots :

— Liberata ! Liberata ! Écoute ! Écoute ! Reviens à la maison ! O mon Dieu, mon Dieu ! Où veux-tu aller ! Que veux-tu faire ? Liberata ! Écoute ! Écoute ! O mon Dieu, mon Dieu !

Il implorait pour la retenir, pour l'arrêter ; mais il ne la touchait pas. Il tendait les mains vers elle avec des gestes frénétiques de douleur ; mais il ne la touchait pas, comme si une cause mystérieuse l'en eût empêché, comme si un sortilège eût rendu cette personne intangible.

Candie non plus n'alla point au devant d'elle, ne lui barra point le passage. Elle demanda seulement à l'homme :

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé ?

L'homme, d'un geste, signifia la démence. Et cela fit résonner dans la mémoire de George et d'Hippolyte les paroles des commères : « Elle est folle. Elle est devenue muette, madame. Depuis trois jours elle ne parle plus. Elle est folle. Elle est folle. »

Candie montra le berceau couvert, demandant de nouveau à voix basse :

— Il est mort ?

L'homme sanglota plus fort. Et cela fit résonner en même temps dans la mémoire de George et d'Hippolyte les paroles des commères : « Il ne pleure plus. Pauvre créature ! Dort-il ? On dirait un petit mort. Il ne bouge plus. Il dort, il dort... Il ne souffre plus. »

— Liberata ! cria Candie de toute la force de ses poumons, comme pour secouer l'impassible. Liberata ! Où vas-tu ?

Mais elle ne la toucha pas, elle ne l'empêcha pas de suivre son chemin.

Ensuite, tous se turent et regardèrent.

La mère continua d'avancer, haute et droite, presque rigide, sans se tourner, fixant devant elle des yeux dilatés et arides, gardant la bouche close, une bouche qui semblait fermée par un sceau, comme vouée déjà au silence perpétuel et privée de respiration. Sur sa tête se balançait le berceau changé en cercueil ; et la lamentation de l'homme prenait un rythme continu de monodie.

Le couple tragique traversa ainsi la cour, descendit le sentier foulé naguère par les pas des pèlerins et où flottait encore l'âme religieuse que l'hymne y avait répandue.

Et les amants, le cœur serré de pitié et d'horreur, suivirent des yeux la figure de la mère funèbre, qui s'éloignait dans la nuit vers le foyer des éclairs muets.

IV

Maintenant, ce n'était plus Hippolyte, c'était George qui proposait les longues excursions, les longues explorations. Condamné « à attendre toujours la vie », il croyait aller au-devant d'elle, la trouver et la cueillir dans les réalités sensibles. Sa curiosité factice s'attachait maintenant à des choses qui, à peine capables de remuer effectivement la superficie de l'âme, ne pouvaient la pénétrer et l'ébranler jusqu'au fond. Il s'efforçait de découvrir entre son âme et certains objets des rapports qui n'existaient pas ; il s'efforçait de secouer l'indifférence de son être intime, cette indifférence inerte qui l'avait si longtemps rendu étranger à toute agitation extérieure. Recueillant tout ce qu'il possédait de facultés perspicaces, il s'appliquait à retrouver quelque vivante ressemblance entre lui-même et la nature environnante, afin de se réconcilier

filialement avec cette nature et de lui vouer une fidélité éternelle.

Mais elle ne se réveilla point en lui, l'émotion extraordinaire qui l'avait plusieurs fois exalté et émerveillé aux tout premiers jours de sa demeure dans l'Ermitage, avant l'arrivée de l'aimée. Il ne put ressusciter ni l'ivresse panique du premier jour, lorsqu'il avait cru sentir véritablement le soleil dans son cœur, ni le charme mélancolique de la première promenade solitaire, ni la joie imprévue et divine que lui avaient communiquée en ce matin de mai le chant de Favette et le parfum des genêts rafraîchis par la rosée. Sur la terre et sur la mer, les hommes jetaient une ombre tragique. La pauvreté, la maladie, la démence, la terre et la mort s'embusquaient ou s'étaient étalées en tous lieux sur son passage. Un vent de fanatisme enflammé courait d'un bout à l'autre du pays. De jour et de nuit, de près et de loin, les hymnes religieux résonnaient, monotones et interminables. Le Messie était attendu, et les pavots dans les blés suscitaient l'image de sa tunique rouge.

Autour de lui, la foi consacrait toutes les formes végétales. La légende chrétienne s'enroulait aux troncs des arbres, fleurissait parmi les rameaux. — Sur les genoux de la Madone fugitive et poursuivie par les Pharisiens, l'Enfant-Jésus se changeait en froment qui déborde. Caché dans la huche, il faisait lever la pâte du pain et la rendait inépuisable. Sur les lupins secs et épineux qui avaient blessé les doux pieds de la Vierge, une malédiction pesait ; mais le lin était béni, parce que ses houles avaient ébloui les Pharisiens. Béni aussi l'olivier, pour avoir donné asile à la Sainte Famille dans son tronc ouvert en forme de cabane et pour l'a-

voir éclairée de son huile pure ; béni le génévrier, pour avoir tenu l'Enfant entermé dans ses touffes ; et béni le houx, pour le même service courtois ; et béni le laurier, parce qu'il pousse sur le sol arrosé par l'eau où avait été lavé le Fils de Dieu.

Comment échapper à la fascination du mystère qui, répandu sur toutes les choses créées, les transfigurait en signes et en emblèmes d'une autre vie ?

George, troublé par ces suggestions qui provoquaient en lui le soulèvement contus de toutes ses tendances mystiques, se disait : « Oh ! si je possédais la vraie foi, cette foi qui permettait à sainte Thérèse de voir Dieu *réellement* dans l'hostie ! » Et ce n'était pas un désir vague et passager ; c'était une profonde et fervente aspiration de toute son âme, et c'était aussi une extraordinaire angoisse, qui bouleversait tous les éléments de sa substance ; car il sentait qu'il se trouvait devant le secret de son malheur et de sa faiblesse. Comme Démétrius Aurispa, George était un ascétique sans Dieu.

Et il lui réapparut, l'homme doux et méditatif, ce visage plein d'une mélancolie virile auquel donnait une expression étrange la boucle de cheveux blancs mêlée aux cheveux noirs sur le milieu du front.

Démétrius était son père véritable. Par une singulière coïncidence de noms, cette paternité spirituelle semblait consacrée dans la légende inscrite autour du merveilleux ostensor donné par les ancêtres et conservé à la cathédrale de Guardiagrele.

✠ EGO DEMETRIUS AURISPA ET UNICUS GEORGIUS
FILIUS MEUS DONAVIMUS ISTUD TABERNACULUM ECCLESIAE
S. M. DE GUARDIA. QUOD FACTUM EST PER MANUS
ABBATIS JOANNIS CASTORII DE GUARDIA, ARCHIPRESBYTERI,
AD USUM EUCHARISTIAE.

✠ NICOLAUS ANDRE DE GUARDIA ME FECIT A. D. MCCCCXIII.

Tous deux, en effet, êtres d'intelligence et de sentiment, portaient l'hérédité mystique de la maison Aurispa ; tous deux avaient l'âme religieuse, inclinée au mystère, apte à vivre dans une forêt de symboles ou dans un ciel de pures abstractions ; tous deux aimaient les cérémonies de l'église latine, la musique sacrée, le parfum de l'encens, toutes les sensualités du culte, les plus violentes et les plus délicates. Mais ils avaient perdu la foi. Ils s'agenouillaient devant un autel déserté par Dieu. Leur misère provenait donc d'un besoin métaphysique auquel le doute implacable interdisait de s'épanouir, de se satisfaire, de se reposer dans le giron divin. Comme ils n'étaient pas conformés de telle sorte qu'ils pussent accepter et soutenir la lutte pour l'existence vulgaire, ils avaient compris la nécessité de la réclusion. Mais comment l'homme exilé de la vie pourrait-il rester dans une cellule où manque le signe de l'Éternel ? La solitude est l'épreuve suprême de l'humilité ou de la souveraineté d'une âme ; car on ne la supporte qu'à condition d'avoir renoncé à tout pour Dieu ou à condition d'avoir l'âme si puissante qu'elle serve d'inébranlable assise à un monde.

Tout à coup l'un des deux, sentant peut-être que la violence de sa peine commençait à excéder la résistance de ses organes, avait voulu se transformer par la mort en un être plus haut ; et il s'était élancé dans le mystère, d'où il contemplait le survivant avec des yeux immarcessibles. — *Ego Demetrius Aurispa et unicus Georgius filius meus...*

Or, dans ses moments de lucidité, le survivant comprenait qu'il ne réussirait d'aucune façon à réaliser le

type de la vie exubérante, l'idéal « dionysiaque » entrevu dans un éclair sous le grand chêne, lorsqu'il avait savouré le pain nouveau rompu par la femme jeune et joyeuse. Il comprenait que ses facultés intellectuelles et morales, trop disproportionnées, ne réussiraient jamais à trouver leur équilibre et leur règle. Il comprenait enfin que, au lieu de s'efforcer à se reconquérir pour soi-même, c'était à soi-même qu'il devait renoncer, et que deux voies seulement pouvaient l'y conduire : ou suivre l'exemple de Démétrius, ou se donner au ciel.

La seconde voie le séduisait. En la considérant, il faisait abstraction des circonstances défavorables et des obstacles immédiats, poussé par son irrésistible besoin de construire complètement toutes ses illusions et de les habiter pendant quelques heures. — Sur cette terre natale, ne se sentait-il pas enveloppé par l'ardeur de la foi plus encore que par l'embrasement du soleil ? N'avait-il pas dans les veines le plus pur sang chrétien ? L'idéal ascétique ne circulait-il pas dans les rameaux de sa race, depuis le noble donateur Démétrius jusqu'à la pitoyable créature qui s'appelait Joconde ? Était-il donc impossible que cet idéal se régénérât en lui, s'élevât jusqu'aux suprêmes hauteurs, atteignît le comble de l'extase humaine en Dieu ? Chez lui, tout était prêt pour magnifier l'événement. Il possédait toutes les qualités de l'ascétique : l'esprit contemplatif, le goût des symboles et des allégories, la faculté d'abstraire, une sensibilité extrême aux suggestions visuelles et auditives, une tendance organique aux images dominantes et aux hallucinations. Il ne lui manquait qu'une chose, une grande chose, mais qui peut-être n'était pas morte en lui et sommeillait seulement :

la foi, l'antique foi du donateur, l'antique foi de sa race, celle qui descendait de la montagne et chantait les laudes sur le rivage de la mer.

Comment la réveiller? comment la ressusciter? Nul artifice ne serait efficace. Il fallait qu'il attendît l'étincelle soudaine, le choc imprévu. Il fallait peut-être que, comme les sectateurs d'Oreste, il vit l'éclair et entendît le verbe au milieu d'un champ, au détour d'un sentier.

Et, de nouveau, il évoqua la figure d'Oreste vêtu de la tunique rouge, s'avançant le long de la petite rivière sinueuse où, sous le tremblement sans fin des peupliers, un filet d'eau courait sur un lit de grève polie. Il imagina une rencontre, un colloque avec Oreste. — C'était à midi, sur la côte, à proximité d'un champ de froment. Le Messie parlait comme un homme simple et humble, souriant avec une candeur virginale; et ses dents étaient aussi pures que le jasmin. Dans le grand silence de la mer, le murmure continu des récifs au pied du promontoire imitait les accords lointains d'un orgue. Mais, derrière cette douce personne, dans l'or de la moisson mûre, les pavots, violents symboles du désir, flamboyaient...

« Le désir! pensa George, rappelé ainsi à sa maîtresse et à la tristesse corporelle de son amour. Qui tuera le désir? » Les admonitions de l'*Écclésiastique* lui revinrent à la mémoire. *Non des mulieri potestatem animæ tuæ. . . A muliere initium factum est peccati, et per illam omnes morimur... A carnibus tuis abscinde illam...* Il vit, à l'aube sacrée des âges, dans un jardin délicieux, premier homme solitaire et triste qui attirait la première compagne; et il vit cette compagne devenir le fléau du monde, répandre partout la douleur et la mort. Mais la volupté, envisagée comme un péché, lui

parut plus fière, plus troublante; il lui sembla qu'aucune autre ivresse n'égalait l'ivresse frénétique des embrasements auxquels se livraient les martyrs de l'église primitive, dans les prisons où ils attendaient le supplice. Il évoqua des images de femmes qui, folles de terreur et d'amour, offraient aux baisers un visage inondé de pleurs silencieux.

En aspirant à la foi et à la rédemption, que faisait-il donc, sinon aspirer à des frissons et à des spasmes nouveaux, à des voluptés inconnues? Enfreindre le devoir et obtenir le pardon; commettre la faute et s'en confesser dans les larmes; avouer les moindres misères en les exagérant et s'accuser de vices médiocres en les grandissant jusqu'à l'énormité; remettre incessamment son âme malade et sa chair malade entre les mains du médecin miséricordieux: — ces choses n'avaient-elles pas une fascination toute sensuelle?

Dès le début, sa passion s'était imprégnée d'un pieux parfum d'encens et de violettes. Il se rappela l'Épiphanie de l'Amour, dans l'oratoire abandonné de la rue Bel-siana: — la petite chapelle mystérieuse était plongée dans une pénombre bleuâtre; un chœur de jeunes filles enguirlandait la tribune recourbée comme un balcon; en bas, un orchestre d'instruments à cordes se tenait debout devant les pupitres de sapin blanc; autour, sur les stalles de chêne, étaient assis les auditeurs peu nombreux, presque tous blancs ou chauves; le maître de chapelle battait la mesure; un pieux parfum d'encens évaporé et de violettes se mêlait à la musique de Sébastien Bach...

Il se rappela aussi le rêve d'Orvieto, retrouva la vision de la cité guelte déserte: — fenêtres closes; ruelles grises où poussait l'herbe; un capucin qui tra-

versait une place : un évêque qui, devant un hôpital, descendait d'un carrosse tout noir, avec un domestique décrépit à la portière ; une tour dans un ciel blanc, pluvieux ; une horloge qui sonnait lentement les heures ; et, tout à coup, au fond d'une rue, un miracle : le Dôme. — N'avait-il pas rêvé de se réfugier au sommet de cette roche de tuf couronnée de monastères ? N'avait-il pas plus d'une fois aspiré sincèrement à ce silence, à cette paix ? — Et ce songe aussi lui revenait maintenant dans l'âme, suggéré par une langueur féminine en un avril tiède et cendré : « Avoir une maîtresse ou, pour mieux dire, une sœur-amante qui serait pleine de dévotion ; s'en aller là-bas, et y rester... Passer des heures et des heures dans la cathédrale, devant, autour ; aller cueillir des roses dans les jardins des couvents ; aller chez les religieuses prendre des confitures... Aimer beaucoup et dormir beaucoup, dans un lit moelleux, tout voilé de blanc, virginal, entre deux prie-Dieu... »

Il fut repris par la nostalgie languide de l'ombre, du silence, de la retraite close et isolée où pouvaient s'épanouir les fleurs les plus frêles, les pensées les plus subtiles, les sensualités les plus troublantes. Tout cet éblouissement de soleil sur ces lignes trop nettes et trop fortes lui parut presque offensant. Et, de même que l'image de la source murmurante fascine le cerveau de celui qui a soif, de même il était hanté par l'image de l'ombre fraîche et recueillie d'une nef romane.

L'appel des cloches n'arrivait pas jusqu'à l'Ermitage, ou du moins il n'y arrivait qu'à de rares intervalles, sur les ondes d'une brise légère. L'église du bourg était trop éloignée, vulgaire peut-être, certainement sans aucune réputation de beauté ou de traditions antiques.

George avait besoin d'une retraite voisine et digne de lui, où son mysticisme pût fleurir esthétiquement comme dans cette profonde urne de marbre qui enferme les visions dantesques de Luca Signorelli.

Et il se rappela l'abbaye de Saint-Clément à Casauria, cette abbaye vue en un jour lointain de son adolescence; et il se rappela qu'il l'avait visitée en compagnie de Démétrius. Ce souvenir, comme tous les souvenirs liés à l'idée du consanguin, était aussi clair et aussi précis que s'il eût daté de la veille. Pour revivre cette heure de sa vie, pour ressusciter les fantômes de toutes ses sensations, il n'eut qu'à se recueillir. — Ils descendaient, Démétrius et lui, par le grand chemin des troupeaux, vers l'abbaye encore cachée derrière les arbres. Un calme infini régnait aux alentours sur les lieux solitaires et grandioses, sur cette large route d'herbe et de pierres, déserte, inégale, comme empreinte de gigantesques vestiges, silencieuse, et dont l'origine se perdait dans le mystère des montagnes lointaines et sacrées. On y sentait flotter encore une sainteté primordiale, comme si les herbes et les pierres venaient d'être foulées par une longue migration de troupeaux bibliques à la recherche de l'horizon maritime. En bas, dans la plaine, la basilique apparaissait : presque une ruine. Tout autour, le sol était encombré de débris et de broussailles; des fragments de pierre sculptée s'amoncelaient contre les piliers; des herbes sauvages pendaient à toutes les crevasses; des constructions récentes, brique et chaux, fermaient les larges ouvertures des arcades latérales; les portes tombaient. Une troupe de pèlerins faisait la sieste dans le parvis, bestialement, sous le très noble portique érigé par Léonate le Magnifique. Mais les trois arceaux intacts s'élançaient de

dessus les chapiteaux divers avec une élégance si altière, et le soleil de septembre donnait à cette douce pierre blonde une apparence si précieuse, que tous deux, Démétrius et lui, se sentaient en présence d'une beauté souveraine. De fait, à mesure que leur contemplation devenait plus attentive, l'harmonie complexe de ces lignes devenait plus claire et plus pure; et, par degrés de cet accord audacieux et jamais vu d'arceaux en plein cintre, d'arceaux en ogive, d'arceaux en fer à cheval; de ces profils, de ces archivoltés aux moulures prodigieusement variées, des bossages, des losanges, des palmes, des rosettes récurrentes, des feuillages sinueux, des monstres symboliques, de toutes les particularités de l'œuvre, allait se révélant à l'esprit par les yeux la loi unique et absolue d'un rythme auquel les grandes masses et les petits ornements obéissaient d'un commun accord. Et la force secrète de ce rythme était si grande qu'enfin elle réussissait à triompher de toutes les discordances environnantes et à donner la vision prestigieuse de l'œuvre intégrale, telle que, au XIII^e siècle, par la haute volonté de l'abbé Léonate, elle avait jailli dans une île fertile embrassée et nourrie par un fleuve puissant. Tous deux, lorsqu'ils s'éloignèrent, emportaient cette vision. C'était en septembre; et, aux alentours, dans l'été mourant, la campagne avait un aspect mêlé de grâce et de sévérité, une sorte de correspondance occulte avec l'esprit du monument chrétien. Deux couronnes ceignaient la vallée paisible: la première faite de collines tout en vignobles et en olivaiés, la seconde de rochers nus et pointus. Et dans ce spectacle il y avait, selon le mot de Démétrius, quelque chose de semblable au sentiment obscur qui anime cette toile de Léonard où, sur un fond de roches désolées, sourit

une femme enchantresse. Et, pour rendre plus poignant le trouble énigmatique de leurs deux âmes, un chant montait d'une vigne lointaine, prélude de la vendange précoce; et, derrière eux, répondait à ce chant la litanie des pèlerins qui reprenaient leur voyage. Et les deux cadences, la sacrée et la profane, se confondaient...

Fasciné par la souvenance, le survivant n'eut plus qu'un désir, chimérique : retourner là-bas, revoir la basilique, s'y installer pour la défendre contre la ruine, la restituer dans sa beauté primitive, y rétablir le grand culte, et, après une si longue période d'abandon et d'oubli, renouveler le *Chronicon Casauriense*. N'était-ce point là vraiment le temple le plus glorieux qu'il y eût dans la terre d'Abruzzes, édifié sur une île du fleuve père, siège antique de puissance temporelle et spirituelle, centre d'une vie large et fière pendant une longue série de siècles ? L'âme clémentine y subsistait encore, profonde; et, en ce lointain après-midi d'été, elle s'était révélée à Démétrius et à George par la divine pensée rythmique que toutes les lignes concouraient à exprimer.

Il dit à Hippolyte :

— Peut-être changerons-nous de séjour. Tu te rappelles le rêve d'Orvieto ?

— Oh ! oui, s'écria-t-elle ; la ville des couvents, où tu voulais me conduire !

— Je veux te conduire dans une abbaye abandonnée, plus solitaire que notre ermitage, belle comme une cathédrale, pleine de très anciens souvenirs, où il y a un grand candélabre de marbre blanc, merveilleuse fleur d'art créée par un artiste sans nom... Droite sur le candélabre, en silence, tu illumineras de ta face les méditations de mon âme.

Il sourit de cette phrase lyrique, tout en contemplant intérieurement la belle image évoquée. Et elle, dans l'ingénuité de son égoïsme, avec cette animalité tenace qui forme le fond de l'être féminin, ne s'enivrait de rien plus que de cette poésie passagère. Son bonheur était d'apparaître aux yeux de son amant idéalisé comme le premier soir dans la rue bleuissante, ou encore comme dans l'oratoire secret parmi la musique religieuse et les parfums évanouis, ou comme sur le sauvage sentier jonché de genêts.

De sa voix la plus pure, elle demanda :

— Quand partons-nous ?

— Veux-tu partir demain ?

— Demain, soit.

— Prends garde ! Si tu montes, tu ne pourras plus descendre.

— Qu'importe ? je te regarderai.

— Tu brûleras, tu te consumeras comme un cierge.

— Je t'illuminerai.

— Tu illumineras aussi mes funérailles...

Il prononçait ces phrases sur un ton léger ; mais, au fond de lui-même, avec son ordinaire intensité de vie fictive, il se composait une fable mystique. — Après de longues années d'égarément sur les abîmes de la luxure, le repentir lui était venu. Initié par cette femme à tous les mystères qu'exaltait sa concupiscence, il implorait maintenant du Miséricordieux la grâce qui dissiperait l'insupportable tristesse de cet amour charnel. « Pitié pour mes jouissances d'autrefois et pour mes souffrances d'aujourd'hui ! Faites, ô mon Dieu ! que j'aie la force d'accomplir le Sacrifice en votre nom ! » Et il troyait, suivi de sa maîtresse, en quête du refuge. Et enfin, au seuil du refuge, le miracle

s'accomplissait ; car l'impure, la corruptrice, l'implacable Ennemie, la Rose de l'Enfer, se dépouillait soudain de tout péché, se faisait nette de toute souillure pour suivre son aimé jusqu'à l'autel. Devenue lumineuse, elle illuminait les ténèbres saintes. Au faite du haut candélabre de marbre où se taisait depuis des siècles la voix de la lumière, elle brûlait dans la flamme inextinguible et silencieuse de son amour. « Droite sur le candélabre, en silence, tu illumineras de ta face les méditations de mon âme, jusqu'à la mort. » Elle brûlait d'un feu intérieur, sans réclamer jamais nul aliment pour sa flamme, sans jamais rien demander à l'Aimé en retour. *Amabat amare*. Elle renonçait pour toujours à toute possession : plus haute en sa pureté souveraine que Dieu même, puisque Dieu aime sa créature mais exige d'elle une réciprocité d'amour et devient terrible contre qui refuse de l'aimer. Son amour, à elle, c'était l'amour stylite, sublime et solitaire, se nourrissant d'un seul sang et d'une seule âme. Elle avait senti choir autour d'elle cette partie de sa substance qui s'opposait à l'offrande totale. Rien en elle ne subsistait de trouble ni d'impur. Son corps s'était métamorphosé en un élément subtil, agile, diaphane, incorruptible ; ses sens s'étaient fondus en une suprême et unique volupté. Érigée au sommet de la stèle merveilleuse, elle brûlait et jouissait de son ardeur et de sa splendeur, pareille à une flamme qui serait inconsciente de sa propre vie enflammée...

Hippolyte tendit l'oreille et dit :

— N'entends-tu pas ? Encore une procession ! C'est demain la Vigile.

Les aubes, les midis, les crépuscules et les nuits résonnaient de chants religieux. Une procession suivait l'autre, sous le soleil, sous la lune. Tous émigraient

vers le même but et célébraient le même nom, entraînés par la véhémence d'une même passion, terribles et misérables d'aspect, abandonnant sur le chemin les malades et les mourants, sans s'arrêter, prompts à renverser n'importe quel obstacle pour parvenir là où était le baume à tous leurs maux, la promesse à toutes leurs espérances. Ils marchaient, marchaient sans trêve, mouillant de leurs sueurs leurs propres vestiges sur la poussière sans fin.

Quelle immense irradiation de force devait avoir cette simple image pour ébranler et attirer toutes ces masses de lourde chair ! Environ quatre siècles auparavant, un vieillard septuagénaire, dans une plaine dévastée par la grêle, avait cru apercevoir au faite d'un arbre la Vierge de Miséricorde ; et, depuis lors, chaque année, à l'anniversaire de l'apparition, tout le peuple de la montagne et du littoral allait en pèlerinage vers le lieu saint pour demander grâce de ses souffrances.

Déjà Hippolyte avait appris la légende par la bouche de Candie ; et depuis quelques jours, elle nourrissait un secret désir de visiter le Sanctuaire. En elle, la prédominance de l'amour et l'habitude du plaisir sensuel avaient refoulé l'esprit religieux ; mais, romaine de race, et, qui plus est, née au Transtévère, élevée dans une de ces familles bourgeoises où, par tradition immémoriale, la clef des consciences est toujours aux mains d'un prêtre, elle était très catholique, affectionnée à toutes les pratiques extérieures de l'Église, sujette à des retours périodiques de ferveur exaltée.

— En attendant, dit-elle, pourquoi n'irions-nous pas, nous aussi, à Casalbordino ? C'est demain la Vigile. Allons-y, veux-tu ? Ce sera pour toi un grand spectacle. Nous emmènerons le vieux avec nous.

George consentit. Le désir d'Hippolyte répondait au sien. Dans sa pensée, il lui était nécessaire de suivre ce courant profond, de faire partie de cette sauvage agglomération d'hommes, d'expérimenter le contact matériel avec les couches inférieures de sa race, avec ces couches denses et immuables où les empreintes primitives se conservaient peut-être intactes.

— Nous partirons demain, ajouta-t-il, saisi d'une sorte d'anxiété en entendant le chant qui s'approchait.

Hippolyte rapporta, d'après le récit de Candie, quelques-unes des épreuves atroces auxquelles les pèlerins se soumettaient par vœu. Elle frissonnait d'horreur. Et, tandis que le chant devenait plus fort, tous deux sentirent passer sur leur esprit un souffle tragique.

Ils étaient sur la colline, de nuit. La lune montait en plein ciel. Une humidité fraîche se dilatait dans les vastes masses végétales, encore vibrantes de l'orage de l'après-midi. Toutes les feuilles pleuraient, et ces myriades de larmes, scintillantes comme des diamants sous la clarté lunaire, transfiguraient la forêt. Comme George avait heurté par hasard un tronc d'arbre, les gouttes lumineuses tombèrent des rameaux secoués sur la personne d'Hippolyte, et la constellèrent. Elle poussa un petit cri et se mit à rire.

— Ah ! traître ! murmura-t-elle, persuadée que George avait voulu la surprendre par cette aspersion imprévue.

Et elle se prépara aux repréailles.

Sous les chocs, arbres et arbustes se dépouillaient de leurs gemmes liquides avec une vive crépitation, tandis que les rires d'Hippolyte retentissaient par intervalles sur la pente de la colline. George y répondait par d'autres rires, subitement oublieux de ses cauche-

mars, se laissant conquérir par cette séduction juvénile, se laissant pénétrer par cette vivifiante fraîcheur nocturne où se distillaient toutes les fragrances de la terre. Il tâchait d'arriver premier à l'arbre dont le feuillage paraissait le plus chargé d'eau ; et elle tâchait d'y arriver avant lui, se lançant bravement à la course sur la déclivité glissante. Ils arrivaient presque toujours ensemble près du tronc désigné, et ils le secouaient ensemble, restant tous deux sous la pluie. Dans l'ombre mobile du feuillage, sur la figure d'Hippolyte, la blancheur des yeux et la blancheur des dents prenaient un éclat extraordinaire ; et les fines gouttelettes, pareilles à une poussière de diamant, luisaient sur les cheveux follets de ses tempes, sur ses joues, sur ses lèvres, jusque sur ses cils, tremblotantes dans le tremblement du rire.

— Ah ! magicienne ! s'écria George en lâchant le tronc et en saisissant la femme qui lui apparaissait une fois encore dans un mystérieux éclair de beauté nocturne.

Et il se mit à la baiser sur tout le visage ; et ses lèvres la sentaient fraîche et humide de rosée, comme un fruit qu'on vient de cueillir.

— Tiens ! tiens ! tiens !

Il lui imprimait chaque baiser très tôt, sur la bouche, sur les joues, sur les yeux, sur les tempes, sur le cou, aussi insatiable que si cette chair eût été nouvelle pour lui. Et elle, sous les baisers, prenait cette attitude presque extatique qui lui était habituelle lorsqu'elle sentait que son amant se trouvait dans une minute de véritable ivresse. En ces minutes-là, elle semblait attentive à dégager des profondeurs de sa propre substance le plus doux et le plus puissant parfum d'amour, pour exalter l'ivresse de George jusqu'à l'angoisse.

— Tiens !

Il s'arrêta : l'angoisse l'envahissait. Il avait atteint l'extrême limite de la sensation et ne pouvait aller au delà.

Ils ne parlèrent plus ; ils se prirent par la main ; ils continuèrent leur route vers l'Ermitage en coupant à travers champs, parce que, dans leur course oubliée, ils avaient perdu le sentier. Ils éprouvaient maintenant une lassitude et une mélancolie indéfinissables. George semblait étonné. — Ainsi la Vie, à l'improviste, comme d'un geste furtif dans l'ombre, lui avait offert une saveur nouvelle : une sensation nouvelle, réelle et profonde, au déclin d'une journée inquiète, vécue dans un cloître de fantômes flottants ! — Mais était-ce la Vie ? N'était-ce pas plutôt le Rêve ? « L'un est toujours l'ombre de l'autre, pensa-t-il. Là où est la Vie, là est le Rêve ; là où est le Rêve, là est la Vie. »

— Regarde ! interrompit Hippolyte avec un tressaillement d'admiration.

Et ce fut comme si elle illustrait d'une image la pensée qu'il n'avait pas révélée.

Dans la clarté lunaire une vigne était là, silencieuse. Les ceps dressés s'enroulaient autour des cannes comme autour de thyrses agiles ; et les pampres ruiselants, diaphanes contre l'horizon lumineux, avec les mille entrelacements de leurs subtiles nervures, dans une parfaite immobilité de choses minérales, sous une apparence de cristal et de jade indescriptiblement fragile et éphémère, n'avaient ni réalité terrestre ni communion aucune avec les formes environnantes, mais semblaient être le dernier fragment visible d'un monde allégorique conçu par un théurge et près de s'évanouir.

Spontanément surgit dans la mémoire de George le verset du Cantique : « *Vinea mea coram me est.* »

Depuis l'aube, à la station de Casalbordino, les trains déversaient coup sur coup d'immenses flots de peuple. C'étaient des gens venus des petites villes et des bourgades, mêlés aux confréries des hameaux les plus lointains, qui n'avaient pas pu ou voulu faire pédestrement le pèlerinage. Ils se précipitaient des wagons en tumulte, s'entassaient à la sortie contre les barrières, hurlaient, gesticulaient et se bouscullaient les uns les autres pour escalader les chars et les carrosses, parmi le claquement des fouets et le tintement des sonnailles ; ou encore ils se rangeaient en longues files derrière un crucifix et, lorsque leur procession s'engageait sur la route poussiéreuse, ils entonnaient l'hymne.

1. Il peut être utile de rappeler ici que la publication du *Triomphe de la Mort* a commencé dans le *Mattino* de Naples le 12 février 1893, tandis que la publication de *Lourdes* n'a commencé dans le *Gil Blas* que le 15 avril 1894 (Note du traducteur).

Déjà effrayés par l'encombrement, George et Hippolyte se tournèrent d'instinct vers la mer toute proche, pour attendre que la foule se dispersât. Un champ de chanvre ondulait en paix devant le fond bleuâtre des eaux. Les voiles resplendissaient comme des flammes sur l'horizon pur.

George dit à sa compagne :

— Tu n'as pas peur? Je crains pour toi l'excès de la fatigue.

Elle répondit :

— Ne crains rien ; je suis forte. Et d'ailleurs, pour mériter une grâce, ne faut-il pas souffrir un peu?...

Il répliqua, souriant :

— Tu veux en demander une?

— Oui, une seule.

— Mais ne sommes-nous pas en état de péché mortel?

— C'est vrai.

— Et alors?

— Je demanderai quand même.

Ils avaient emmené avec eux le vieux Colas qui, connaissant les lieux et les usages, leur servait de guide. Aussitôt que la porte fut débarrassée, ils sortirent et s'installèrent dans une calèche qui partit au galop avec un grand tintement de sonnailles. Les chevaux étaient ornés et empanachés comme des *barberi*. Les cochers portaient des plumes de paon au chapeau et ne cessaient d'agiter leur fouet en accompagnant de cris rauques les claquements assourdissants.

Hippolyte, que tourmentaient une impatience et une inquiétude extraordinaires, comme si ce jour eût dû réaliser pour elle quelque grand événement, demanda au vieillard :

— Combien y a-t-il de chemin avant d'arriver?

— Une demi-heure au plus, répondit le borgne.

— L'église est ancienne?

— Non, madame. Je me rappelle encore l'époque où elle n'existait pas. Il y a cinquante ans, il n'existait qu'une petite chapelle.

Il tira de sa poche un feuillet plié en quatre, le déplaça et le fit voir à George.

— Tu peux lire. L'histoire est là-dessus.

C'était une image avec la légende au bas. La Vierge dans un chœur d'anges, était posée sur un olivier, et un vieillard l'adorait prosterné au pied du tronc. Ce vieillard s'appelait Alexandre Muzio; et voici ce que rapportait la légende. — En l'année de Notre-Seigneur 1527, dans la soirée du 10 juin, le dimanche de la Pentecôte, un ouragan se déchaîna sur le territoire de Casalbordino et détruisit les vignobles, les blés et les oliviers. Le matin suivant, un vieux septuagénaire de Pollutri, Alexandre Muzio, propriétaire d'un champ de froment au Piano del Lago, se mit en route pour aller le visiter. Son cœur se serrait à la vue du ravage des campagnes; mais, dans son humilité profonde, il louait la justice de Dieu. Très dévôt à la Sainte-Vierge, il récitait le rosaire en chemin, lorsque, à la limite du val, il entendit la cloche qui sonnait l'élévation de la Messe. Aussitôt il s'agenouilla et recueillit toute sa ferveur pour la prière. Mais, tandis qu'il priait, il se vit environné d'une clarté qui éclipsait celle du soleil; et, dans cette clarté, lui apparut la Mère de Miséricorde emmantelée d'azur; et elle lui parla avec douceur. « Va et porte la nouvelle. Dis que le repentir sera récompensé. Qu'un temple s'élève en ce lieu, et j'y répandrai mes grâces. Va jusqu'à ton champ et tu trou-

veras ton blé intact. » Elle disparut avec sa couronne d'anges. Et le vieillard se releva, alla jusqu'à son champ, trouva son blé intact. Alors il courut à Pollutri, se présenta au curé Mariano d'Iddone, lui raconta le prodige. En une seconde, la nouvelle se répandit par tout le territoire de Casalbordino. La population entière accourut au lieu saint, vit la terre sèche autour de l'arbre, vit onduler la moisson prospère, reconnut le miracle et versa des larmes de pénitence et d'attendrissement. Peu après, le vicaire d'Arabona posa la première pierre d'une chapelle; et les procureurs pour l'édification furent Geronimo de Geronimo et Giovanni Fatalone, casalésiens. Sur l'autel on peignit la Vierge, avec le vieil Alexandre prosterné en acte d'adoration.

La légende était simple, banale, pareille à cent autres, fondée sur le miracle. Depuis ce premier bienfait, c'était au nom de cette Vierge que les navires se sauvaient de la tempête, les campagnes de la grêle, les voyageurs des larrons, les malades de la mort. Placée au milieu d'un peuple malheureux, l'Image était une source intarissable de salut.

— De toutes les Madones du monde, c'est la nôtre qui fait le plus de grâces, dit Colas de Sciampagne en baisant le feuillet sacré avant de le replacer dans son sein. On dit qu'il vient de s'en produire une autre dans le Royaume. Mais celle-ci vaut mieux. N'ayez crainte. Elle reste la première de toutes...

Son accent et son attitude manifestaient ce fanatisme sectaire qui allume le sang de tous les idolâtres et qui parfois, sur la terre des Abruzzes, pousse les populations à des guerres féroces pour la suprématie d'une idole. Le vieux, comme tous ses frères en croyance, ne con-

cevait pas l'Être divin hors du simulacre ; c'était dans le simulacre qu'il voyait et adorait la présence réelle de la personne céleste. L'Image sur l'autel vivait comme une créature de chair et d'os ; elle respirait, souriait, battait des paupières, inclinait le front, faisait signe de la main. Et partout c'était la même chose ; toutes les statues sacrées, en bois, en cire, en bronze ou en argent, vivaient d'une vie sensible dans leur matière précieuse ou vile. Lorsqu'il leur arrivait de vieillir, de se briser, de se consumer par la longueur du temps, elles ne cédaient point la place à des statues nouvelles sans donner des signes farouches de leur courroux. Un jour, un fragment de buste, devenu méconnaissable et confondu avec du bois à brûler, avait fait jaillir un jet de sang sous la hache et proféré de menaçantes paroles. Un autre fragment, raboté et agencé parmi les douves d'une cuve, avait signifié son essence surnaturelle en faisant apparaître dans l'eau le fantôme de sa forme primitive et intégrale...

— Ohé ! cria le borgne à un piéton qui cheminait péniblement sur le bord de la chaussée, dans la poussière suffocante. Ohé ! Aligi !

Il se retourna vers ses hôtes, ajoutant avec commisération :

— C'est un bon chrétien, un homme de notre contrée. Il s'en va porter son vœu. Il est convalescent. Vois-tu, madame, comme il est essoufflé ? Permits-lui de monter sur le siège.

— Oui, oui. Arrête, arrête ! dit Hippolyte émue.

La calèche s'arrêta.

— Cours, Aligi ! Les seigneurs te sont charitables. Allons, monte !

Le bon chrétien s'approcha. Il haletait, courbé sur

la crosse de son bâton, couvert de poussière, ruisselant de sueur, stupéfié par le soleil. Un collier de barbe roussâtre lui contournait le menton d'une oreille à l'autre et encadrait sa face semée de lentilles; des frisons de cheveux roussâtres sortaient de dessous son chapeau, collés sur le front et sur les tempes; ses yeux caves, convergents vers la racine du nez, sans couleur précise, rappelaient ceux des convulsionnaires. Il dit en haletant, d'une voix rauque :

— Merci. Dieu vous le rende ! La Madone vous protège ! Mais je ne puis pas monter.

Il tenait à la main droite un objet enroulé dans un foulard blanc.

— C'est ton vœu ? demanda le borgne. Fais voir.

L'homme écarta les coins du foulard et montra une jambe de cire aussi blême qu'une jambe de cadavre, sur laquelle était peinte une plaie violacée. La chaleur l'avait amollie et rendue luisante, comme moite de sueur.

— Tu ne vois pas qu'elle se fond ?

Et Colas tendit la main pour la palper.

— Elle est molle. Si tu continues de marcher à pied, elle te tombera des mains en route.

Aligi répéta :

— Je ne puis pas monter. J'ai fait vœu d'aller à pied.

Et, non sans inquiétude, il examina le crochet de suspension en élevant la jambe jusqu'à la hauteur de ses yeux obliques.

Sur cette route de feu, parmi cette poussière, sous cette grande clarté crue, rien n'était plus triste que cet homme détail et que cette chose blême, répugnante comme un membre amputé, qui devait perpé-

tuer la mémoire d'une plaie sur des parois déjà recouvertes par les effigies silencieuses et immobiles de tant d'infirmités répandues depuis des siècles sur la pauvre chair humaine.

— Hue !

Et les chevaux reprirent leur course.

Après les petites collines laissées en arrière, la route traversait maintenant une plaine riche de moissons presque mûres. Le vieux, avec sa loquacité sénile, racontait les épisodes de la maladie d'Aligi, parlait de la plaie gangréneuse guérie par le doigt de la Vierge. À droite et à gauche de la route les doux épis escadaient les haies, suggérant l'image d'une belle coupe débordante.

— Voici le Sanctuaire ! s'exclama Hippolyte.

Et elle indiqua un édifice de briques rougeâtres qui s'élevait au centre d'une vaste prairie encombrée.

Quelques minutes plus tard, la calèche rejoignait la foule.

VI

C'était un spectacle merveilleux et terrible, inouï, sans ressemblance avec aucune autre agglomération déjà vue de choses ou de gens, composé d'un pêle-mêle si étrange, si âpre et si disparate qu'il dépassait les rêves les plus troubles produits par le cauchemar. Toutes les laideurs de l'ilote éternel, tous les vices honteux, toutes les stupeurs ; tous les spasmes et toutes les déformations de la chair baptisée, toutes les larmes du repentir, toutes les risées de la crapule ; la folie, la cupidité, l'astuce, la luxure, l'hébétude, la peur, la fatigue mortelle, l'indifférence pétrifiée, la désespérance taciturne ; les chœurs sacrés, les ululements des démoniaques, les parades des acrobates, les carillons des cloches, les éclats des trompettes, les braiments, les mugissements, les hennissements ; la crépitation des feux sous les chaudières, les monceaux de fruits et de friandises, les étalages

d'ustensiles, de tissus, d'armes, de bijoux, de rosaires; les danses obscènes des balladines, les convulsions des épileptiques, les coups échangés dans les rixes, les fuites de larrons poursuivis à travers la bousculade; l'écume des pires corruptions vomie par les ruelles immondes de cités lointaines et déversée sur une multitude ignare et ahurie; des nuées de parasites, comme les taons sur les bestiaux, acharnés sur cette foule compacte incapable de se défendre; toutes les basses tentations pour les appétits brutaux, toutes les trufferies, toutes les fraudes, toutes les impudeurs étalées en plein midi; un pèle-mêle de toutes choses était là, et bouillonnait, et fermentait autour de la Maison de la Vierge.

Cette Maison était massive, d'architecture vulgaire, sans ornement, bâtie en briques, non crépie, rougeâtre. Contre les murs extérieurs, contre les piliers du portail, les marchands d'objets sacrés avaient établi leurs tentes, disposé leurs boutiques; et ils faisaient leur petit commerce. Près de là se dressaient les barques des forains, coniques, garnies de larges tableaux représentant des batailles sanglantes et des festins de cannibales. A l'entrée, des hommes louches, d'aspect ignoble et équivoque, trompetaient et vociféraient. Des femmes impudentes, aux jambes énormes, au ventre ballonné, au sein flasque, mal couvertes de maillots sales et de loques à paillettes, célébraient dans un jargon extravagant les merveilles cachées par le rideau rouge tendu derrière elles. Une de ces ribaudes en ruine, qui avait l'air d'un monstre engendré par un nain et une truie, donnait de sa bouche visqueuse la béquée à un singe lascif, tandis qu'auprès d'elle un paillasse emplâtré de farine et de carmin agitait avec une furie frénétique une sonnette assourdissante.

Les processions arrivaient en longues files, précédées de leur porte-croix, chantant l'hymne. Les femmes se tenaient l'une l'autre par un coin de leur vêtement et cheminaient comme des extatiques, hébétées, les yeux grands ouverts et fixes. Celles du Trigno portaient une robe de panne écarlate à mille plis, arrêtée au milieu de l'échine presque sous les aisselles, traversée sur les flancs par une ceinture multicolore qui la relevait, la serrait et formait un relief pareil à une bosse. Et comme, rompues de fatigue, elles cheminaient courbées, les jambes ouvertes, traînant des chaussures lourdes comme du plomb, elles avaient l'air d'étranges animaux gibbeux. Plusieurs étaient goîtreuses, et leurs colliers d'or luisaient sous les goîtres hâlés.

Vive Marie !

Au-dessus de la foule émergeaient les somnambules, assises de front vis-à-vis les unes des autres sur de petits tréteaux exhaussés. Leur bandeau ne laissait voir que la bouche loquace, infatigable, pleine de salive. Elles parlaient sur un ton de cantilène monotone, haussant et baissant la voix, avec un hochement de tête qui marquait la cadence. Par intervalles, elles ravalèrent la salive surabondante avec un sifflement léger. L'une d'elles montrait une carte à jouer grasseuse en criant : « Voici l'ancre de la bonne espérance ! » Une autre, dont la bouche démesurée faisait apparaître et disparaître entre des dents gâtées une langue enduite d'une patine jaunâtre, se penchait toute vers les auditeurs, tenant sur ses genoux ses grosses mains variqueuses et dans le creux de son giron un tas de monnaie de cuivre. Les auditeurs, en cercle, très attentifs, ne perdaient pas une parole, ne battaient pas des pau-

pières, ne faisaient pas un geste. Seulement, de temps à autre, ils humectaient avec la langue leurs lèvres desséchées.

Vive Marie !

De nouvelles troupes de pèlerins arrivaient, passaient, disparaissaient. Çà et là, dans l'ombre des baraques, sous les larges parasols bleus, ou même en plein soleil, des vieilles écrasées de fatigue dormaient, le corps en avant, la face entre les deux mains, sur l'herbe aride. D'autres, assises en rond, les jambes écartées sur le sol, mâchaient des caroubes et du pain, péniblement, silencieusement, sans se soucier de rien, étrangères à l'agitation environnante ; et on voyait les bouchées trop grosses passer avec effort dans leurs gosiers jaunâtres et rugueux comme des membranes de tortues. Plusieurs étaient couvertes de plaies, de croûtes ou de cicatrices, sans dents, sans cils, sans cheveux ; elles ne dormaient pas, ne mangeaient pas ; elles restaient immobiles et résignées, comme si elles eussent attendu la mort ; et, sur leurs pauvres carcasses, une nuée de mouches tourbillonnait, épaisse et ardente, comme sur une charogne dans un fossé.

Mais, dans les guinguettes, sous les tentes embrasées par le soleil de midi, autour de poteaux fichés en terre et ornés de branchages, s'exerçait la voracité de ceux qui avaient amassé laborieusement jusqu'à ce jour une petite épargne pour accomplir le vœu sacré et aussi pour satisfaire un énorme désir de ripaille couvé longtemps parmi les maigres repas et les rudes labeurs. On apercevait leurs faces courbées sur l'écuelle, les mouvements de leurs mâchoires qui broyaient, les gestes de leurs mains qui déchiraient, toutes leurs atti-

tudes de brutes aux prises avec des aliments inaccoutumés. Les larges marmites fumaient, pleines de poulpes violacés, dans des trous circulaires transformés en fourneaux ; et la vapeur se répandait aux alentours, appétissante. Une jeune fille, fluette et verdâtre comme une sauterelle, offrait de longues files de fromages en forme de petits chevaux, d'oiseaux ou de fleurs. Un homme qui avait un lisse et onctueux visage de femme, avec des pendants d'or aux oreilles, avec des mains et des bras colorés d'aniline comme les teinturiers, offrait des sorbets qui avaient l'air de poisons.

Vive Marie !

De nouvelles troupes arrivaient, passaient. La cohue regorgeait autour du portail, ne pouvant pas pénétrer dans l'église déjà envahie et bondée. Escamoteurs, bonneteurs, escogriffes, brelandiers, filous, charlatans de toute espèce l'appelaient, la détournaient, l'enjôlaient. Tous ces frères en rapine flairaient de loin leur proie, y fondaient droit comme la foudre, ne manquaient jamais leur coup. Ils alléchaient le nigaud de mille façons, en lui inspirant l'espoir d'un gain prompt et sûr ; avec des artifices infinis, ils l'engageaient à se risquer ; ils exaspéraient en lui la cupidité jusqu'à la fièvre. Puis, quand il avait perdu toute prudence et toute clairvoyance, ils le dépouillaient jusqu'au dernier sou, sans merci, par les fraudes les plus faciles et les plus rapides ; et ils le laissaient stupéfait et misérable, lui ricanant au nez et s'esquivant. Mais l'exemple ne préservait pas les autres de tomber dans le piège. Chacun, s'estimant plus avisé et plus habile, s'offrait pour venger le camarade berné et se précipitait avec fureur à sa perte. Les incalculables privations supportées

sans trêve pour faire un peu d'argent grâce aux épargnes d'une année entière regrattées centime par centime sur les besoins vitaux, ces privations indicibles qui rendent l'avarice des campagnards sordide et âpre comme celle des mendiants, se révélaient toutes dans le tremblement de la main calleuse qui tirait la monnaie du fond des poches pour l'exposer au hasard.

Vive Marie !

De nouvelles troupes arrivaient, passaient. Un torrent toujours renouvelé persistait à fendre la foule confuse et ondoyante ; une cadence toujours égale dominait le mélange de toutes les clameurs. Peu à peu, sur ce fond sourd de bruits discordants, l'oreille ne percevait plus que le nom clair de Marie. L'hymne triomphait du vacarme. Le flot continu et déferlant battait les murs du Sanctuaire incendié par le soleil.

Vive Marie !

Vive Marie !

Pendant quelques minutes encore, George et Hippolyte, éperdus, brisés, contemplèrent cette foule formidable d'où émanait une nauséabonde puanteur, d'où émergeaient çà et là les faces maquillées des mimes et les fronts bandés des sibylles. Le dégoût les prenait à la gorge, les poussait à fuir ; et cependant l'attraction de ce spectacle humain était plus forte, les retenait dans l'entassement de la cohue, les portait aux lieux où s'étalait la pire misère, où se révélaient les pires excès de la cruauté, de l'ignorance et de la fraude, où les voix hurlaient, où les larmes ruisselaient.

— Approchons de l'église, dit Hippolyte qui, hors d'elle-même, semblait envahie par la flamme de dé-

mence que répandaient les bandes fanatiques passant avec une furie d'autant plus folle que le soleil frappait plus turieusement les crânes.

— Tu n'es pas lasse ? demanda George en lui prenant les mains. Si tu veux, nous partirons d'ici. Nous chercherons un endroit pour nous reposer. J'ai peur que tu ne te trouves mal. Nous partirons, si tu veux.

— Non, non, je suis forte, je puis résister. Approchons, entrons dans l'église. Tu vois, tout le monde s'y porte. Entends-tu comme ils crient !

Visiblement elle souffrait. Elle avait la bouche convulsée, les muscles du visage contractés ; et, de la main, elle tourmentait le bras de George. Mais elle ne détachait pas son regard de la porte du Sanctuaire, de ce voile de fumée bleuâtre à travers lequel brillaient et s'éclipsaient tour à tour les petites flammes des cierges.

— Entends-tu comme ils crient !

Elle chancelait. Les cris ressemblaient à des cris de massacre, comme si des hommes et des femmes, s'entr'égorgeant les uns les autres, se tussent débattus dans des bouillons de sang.

Colas dit :

— Ils demandent la grâce.

Le vieillard ne s'était pas écarté un instant de ses hôtes ; il s'était donné mille peines pour leur ouvrir un passage dans la cohue, pour faire un peu de place autour d'eux.

— Vous voulez y aller ? reprit-il.

Hippolyte se décida.

— Oui, allons.

Colas les précédait en jouant des coudes pour se

rapprocher du portail. Hippolyte ne touchait plus terre, presque portée sur les bras de George qui ramassait toutes ses forces pour soutenir elle et lui-même. Une mendicante les poursuivait, les talonnait, demandant l'aumône d'une voix lamentable, allongeant la main, l'avancant parfois jusqu'à les toucher. Et ils ne voyaient que cette main sénile, déformée par de gros nœuds aux jointures, d'un jaune bleuâtre, avec de longs ongles violets, avec la peau excoriée entre les doigts : une main pareille à celle d'un singe malade et décrépit.

Enfin ils arrivèrent au portail ; et ils s'adossèrent à l'un des piliers, près de l'étalage d'un marchand de rosaires.

Les processions, en attendant leur tour d'entrer, tournaient autour de l'église ; elles tournaient, tournaient sans trêve, têtes découvertes, derrière les portecroix, sans jamais interrompre leur chant. Hommes et femmes portaient un bâton surmonté d'une croix ou d'un bouquet de fleurs, et s'y appuyaient de tout le poids de leur fatigue. Leurs fronts dégouttaient ; des ruisseaux de sueur couraient sur leurs joues, trempaient leurs vêtements. Les hommes avaient la chemise ouverte sur la poitrine, le cou nu, les bras nus ; et, sur leurs mains, sur leurs poignets, sur le revers de leurs bras, sur leur poitrine, la peau était bigarrée de tatouages à l'indigo, en souvenir des sanctuaires visités, des grâces reçues, des vœux accomplis. Toutes les déformations des muscles et des os, toutes les variétés de la laideur corporelle, toutes les indélébiles empreintes laissées par les labeurs, les intempéries et les maladies : — crânes pointus ou déprimés, chauves ou laineux, couverts de cicatrices ou d'excroissances ; yeux blanchâtres et opaques comme des bulles de petit

lait, yeux tristement glauques comme ceux des gros crapauds solitaires; nez camus, comme écrasés d'un coup de poing, ou crochus comme des becs de vautours, ou longs et charnus comme des trompes, ou presque détruits par un ulcère rongeur; joues veinées de rouge comme les pampres de la vigne en automne, ou jaunâtres et ridées comme le ventricule d'un ruminant, ou hérissées de poils roussâtres comme les barbes du maïs; bouches minces comme une entaille de rasoir, ou béantes et flasques comme des figes trop mûres, ou recroquevillées dans leur vacuité comme des feuilles sèches, ou munies de dents formidables comme des défenses de sanglier; becs de lièvres, goîtres, érysipèles, scrofules, pustules; — toutes les horreurs de la chair humaine passaient dans la lumière du soleil, devant la Maison de la Vierge.

Vive Marie!

Chaque troupe avait son porte-croix et son chef. Le chef était un homme membru et violent qui stimulait sans cesse les fidèles par des hurlements et des gestes de possédé, frappant les retardataires sur l'échine, traînant les vieillards exténués, injuriant les femmes qui interrompaient l'hymne pour reprendre haleine. Un géant olivâtre, dont les yeux flamboyaient sous une grande chevelure noire, traînait trois femmes par les trois cordes de trois licous. Une autre femme marchait en avant, nue dans un sac d'où sortaient seuls sa tête et ses bras. Une autre, longue et décharnée, au visage livide, aux yeux blanchâtres, marchait en avant comme une somnambule, sans chanter, sans se retourner jamais, laissant apercevoir sur sa poitrine un cordon rouge qui ressemblait au bandage san-

glant d'une blessure mortelle ; et à chaque instant elle vacillait, comme si elle n'eût plus eu la force de se tenir sur ses jambes et qu'elle fût sur le point de s'abattre pour ne jamais se relever. Un autre, farouche comme une bête de proie, vraie Furie rustique, avec une mante couleur de sang roulée autour de ses hanches osseuses, avec sur le buste une broderie luisante comme un dos de poisson, brandissait un crucifix noir pour guider et pour exciter son escouade. Une autre portait sur la tête un berceau recouvert d'un drap sombre, comme *Liberata* dans la nuit funèbre.

Vive Marie !

Ils tournaient, tournaient sans trêve, accélérant leur marche, élevant la voix, s'excitant de plus en plus à hurler et à gesticuler comme des énergumènes. Les vierges, avec leurs rares cheveux dénoués et imprégnés d'huile d'olive, presque chauves au sommet de la tête, stupides comme des brebis, s'avançaient en file, chacune tenant la main posée sur l'épaule de sa compagne, les yeux à terre, pleines de componction : misérables créatures dont les matrices devaient perpétuer sans jouissance dans la chair baptisée les instincts et la tristesse de la bête originelle. Dans une sorte de bière profonde portée à bras par quatre hommes, un paralytique gisait, étouffé par l'obésité, avec des mains ballantes, tordues et nouées comme des racines par une goutte monstrueuse. Un tremblement continu agitait ses mains ; une sueur abondante dégouttait de son front et de son crâne chauve, ruisselait sur sa large face d'un rose flétri, finement veinée de vermeil comme la rate des bœufs. Et il portait une quantité de scapulaires pendus à son

cou, avec le feuillet de l'Image déployé sur le ventre. Il soufflait et se lamentait comme dans les affres de l'agonie, déjà moribond ; il répandait une insupportable odeur, comme de pourriture ; il exhalait par tous les pores l'atroce tourment que lui causaient les dernières palpitations de la vie ; mais cependant il ne voulait pas mourir, et, pour ne pas mourir, il se faisait transporter dans un cercueil aux pieds de la Mère. Non loin de lui, d'autres hommes, vigoureux, exercés à porter dans les fêtes solennelles les statues massives ou les hauts étendards, traînaient un possédé par les bras ; et le possédé se débattait dans la tenaille de leurs poings, rugissant, les habits en lambeaux, la bave à la bouche, les yeux sortis des orbites, le cou gonflé d'artères, les cheveux ébouriffés, violacé comme un pendu. Aligi aussi passa, l'homme élu par la grâce, plus pâle maintenant que sa jambe de cire. Et de nouveau tous repassèrent, dans leur tournoiement sans fin : elles repassèrent, les trois femmes au licou ; elle repassa, la Furie au crucifix noir ; et aussi la taciturne à l'écharpe sanglante ; et celle qui portait un berceau sur la tête ; et celle vêtue d'un sac, emprisonnée dans sa mortification, baignée de larmes silencieuses qui jaillissaient de dessous ses paupières baissées, figure des âges lointains, isolée dans la foule, comme enveloppée d'un souffle de l'antique rigueur pénitentielle, ressuscitant dans l'âme de George la vision de la grande et pure basilique clémentine dont la rude crypte primitive rappelait les chrétiens du ix^e siècle, le temps de Ludovic II.

Vive Marie !

Ils tournaient, tournaient sans jamais s'arrêter

accélérant le pas, élevant la voix, mis en démente par le soleil qui les frappait au front ou à l'occiput, excités par les hurlements des énergumènes et par les clameurs entendues dans l'église lorsqu'ils passaient devant la porte, emportés par une frénésie féroce qui les poussait aux sanguinaires sacrifices, aux tortures de la chair, aux épreuves les plus inhumaines. Ils tournaient, tournaient, impatients d'entrer, impatients de se prosterner sur la pierre sainte, de combler avec leurs larmes le sillon qu'y avaient laissé mille et mille genoux. Ils tournaient, tournaient, augmentant en nombre, se pressant, se talonnant, avec une telle concordance de furie qu'ils avaient l'aspect, non plus d'une agglomération d'hommes individuels, mais d'une masse compacte, de quelque aveugle matière projetée par une force vertigineuse.

Vive Marie !

Vive Marie !

Dans la masse, un jeune homme s'abattit à l'improviste, frappé d'une attaque de mal caduc. Ses voisins l'entourèrent, l'entraînèrent hors du tourbillon. D'autres, nombreux, se détachèrent de la foule qui occupait l'esplanade et accoururent au spectacle.

— Qu'est-il arrivé? demanda Hippolyte en pâlisant, avec une altération extraordinaire du visage et de la voix.

— Rien, rien... un coup de soleil, répondit George qui la prit par le bras et tâcha de l'éloigner.

Mais Hippolyte avait compris. Elle avait vu deux hommes ouvrir de force les mâchoires de l'épileptique et lui mettre une clef dans la bouche, pour empêcher sans doute qu'il ne se coupât la langue avec les dents.

Et, par suggestion, elle avait senti dans ses propres dents ce grincement horrible; et un frisson instinctif l'avait secouée jusqu'aux plus profondes racines de son être, là où le « mal sacré » dormait avec une possibilité de réveil.

Colas de Sciampagne dit :

— C'est quelqu'un qui a le mal de saint Donat. N'ayez crainte.

— Partons, allons-nous-en ! insistait George inquiet, effrayé, cherchant à entraîner sa compagne.

« Si elle allait tomber sur place, tout d'un coup ! pensait-il. Si le mal la prenait ici, en pleine foule ! ».

Un froid intérieur l'avait glacé. Il se rappelait les lettres datées de Caronno, ces lettres où elle lui avait fait en termes désespérés l'épouvantable révélation. Et de nouveau, comme alors, il imaginait « les mains pâles et crispées, et, entre les doigts, la boucle de cheveux arrachée... »

— Allons-nous-en ! Veux-tu que nous entrions dans l'église ?

Elle ne parlait plus, stupéfiée comme par un coup sur la nuque.

— Veux-tu que nous entrions ? répéta George en la secouant et en essayant de dissimuler son inquiétude.

Il aurait voulu dire encore : « A quoi penses-tu ? » Mais il n'osa pas. Il vit dans les yeux d'Hippolyte une tristesse si sombre qu'il en eut le cœur serré et la gorge étranglée. Puis, le soupçon que ce silence et cette stupeur pouvaient être les indices d'un accès imminent l'emplit d'une sorte de terreur panique. Sans réfléchir, il balbutia :

— Tu te sens mal ?

Et ces paroles anxieuses, qui confessaient le soupçon,

qui révélèrent la peur secrète, augmentèrent encore le trouble des deux amants.

— Non, non ! dit-elle avec un frisson visible, transie d'horreur, serrée contre George pour qu'il la défendît du péril.

Et, comprimés par la cohue, éperdus, écœurés, misérables comme les autres, ayant comme les autres besoin de pitié et de secours, accablés comme les autres sous le poids de leur chair mortelle, tous deux furent pendant une seconde en communion véritable avec la multitude au milieu de laquelle ils tremblaient et souffraient ; tous deux pendant une seconde oublièrent dans l'immensité de la tristesse humaine les limites de leurs âmes.

Ce fut Hippolyte qui la première se tourna vers l'église, vers le grand portail, vers ce voile de fumée bleuâtre à travers lequel brillaient et s'éclipsaient tour à tour les petites flammes des cierges sur le torrent vertigineux.

— Entrons, dit-elle d'une voix étranglée, sans se détacher de George.

Colas avertit qu'il était impossible d'entrer par le grand portail.

— Mais, ajouta-t-il, je connais une autre porte. Suivez-moi.

Ils s'ouvrirent à grand'peine un passage. Et pourtant, une énergie factice les soutenait, une aveugle obstination les poussait, presque semblable à celle que montraient les fanatiques dans leur tournoiement sans fin. Ils avaient subi la contagion. Désormais, George sentait qu'il n'était plus maître de lui-même. Ses nerfs le dominaient, lui imposaient le désordre et l'excès de leurs sensations.

— Suivez-moi, répétait le vieux en fendant le torrent à la force des coudes et en se démenant pour protéger ses hôtes contre la bousculade.

Ils entrèrent par une porte latérale dans une sorte de sacristie dont on apercevait, à travers une fumée bleuâtre, les parois recouvertes entièrement d'*ex-voto* de cire appendus en témoignage des miracles accomplis par la Vierge. Jambes, bras, mains, pieds, mamelles, pièces informes qui représentaient des tumeurs, des gangrènes et des ulcères, grossières figurations de maladies monstrueuses, peintures de plaies écarlates et violacées qui hurlaient sur la pâleur de la cire, tous ces simulacres, immobiles sur les quatre hautes parois, avaient un aspect mortuaire, faisaient horreur et faisaient peur, évoquaient l'image d'un charnier où l'on aurait entassé les membres amputés dans un hôpital. Des monceaux de corps humains encombraient le pavé, inertes ; et, dans le tas, apparaissaient des visages livides, des bouches saignantes, des fronts poudreux, des crânes chauves, des cheveux blancs. C'étaient presque tous des vieillards terrassés par le spasme devant l'autel, portés à bras et amoncelés comme des cadavres en temps de peste. Un autre vieillard arrivait de l'église, porté à bras par deux hommes qui sanglotaient ; le mouvement faisait pendiller sa tête tantôt sur la poitrine et tantôt sur l'épaule ; des gouttes de sang pleuvaient sur sa chemise par les écorchures du nez, des lèvres et du menton. Derrière lui continuaient les cris désespérés : cris de déments implorant la grâce que celui-ci n'avait pas obtenue.

— Madone ! Madone ! Madone !

C'était une clameur inconnue, plus atroce que les hurlements de l'homme qui brûle tout vivant dans un

incendie sans espoir de salut, plus terrible qu'un appel de naufragés condamnés à une mort certaine sur la mer nocturne.

— Madone! Madone! Madone!

Mille bras se tendaient vers l'autel avec une frénésie sauvage. Les femmes se traînaient sur les genoux, sanglotant, s'arrachant les cheveux, se frappant les hanches, se meurtrissant le front contre les dalles, se tordant comme des convulsionnaires et des démoniaques. Plusieurs, à quatre pattes sur le pavé, soutenant sur leurs coudes et sur les pouces de leurs pieds nus le poids de leur corps horizontal, avançaient peu à peu vers l'autel. Elles rampaient comme des reptiles; elles se contractaient en s'arc-boutant sur les pouces, avec de petites impulsions progressives; et on apercevait hors de leurs jupes les plantes calleuses et jaunâtres, les chevilles saillantes et pointues de leurs pieds. Par moments, les mains secondaient l'effort des coudes, tremblantes autour de la bouche qui baisait la poussière, près de la langue qui traçait dans cette poussière des signes de croix avec la salive mêlée de sang. Et les corps rampants passaient sur ces traces sanglantes sans les effacer, tandis que, devant chaque tête, un homme debout frappait le pavé avec la pointe d'un bâton pour indiquer le droit chemin vers l'autel.

— Madone! Madone! Madone!

Les consanguines, se traînant sur les genoux des deux côtés du sillon, surveillaient le supplice votif. De temps à autre, elles se penchaient pour encourager les malheureuses. Lorsque celles-ci semblaient sur le point de s'évanouir, elles les secouraient, les soutenaient par les aisselles ou leur éventaient la tête avec un linge. Ce faisant, elles pleuraient à chaudes

larmes. Et elles pleuraient encore plus fort lorsqu'elles assistaient des vieillards ou des adolescents s'acquittant du même vœu. Car ce n'étaient pas seulement les femmes, c'étaient aussi les vieillards, les adultes, les adolescents qui, pour approcher de l'autel, pour être dignes de lever les yeux vers l'Image, s'assujétissaient à ce supplice. Chacun posait sa langue à l'endroit où un autre avait déjà laissé un vestige humide; chacun frappait du front ou du menton l'endroit où un autre avait déjà laissé un lambeau de sa peau, une goutte de son sang, de sa sueur et de ses larmes. A l'improviste, un rayon de lumière rasante pénétrait par le grand portail dans les interstices de la colone et illuminait les plantes des pieds crispés, racornis par la terre aride ou par la roche de la montagne, si déformés qu'ils paraissaient moins des pieds d'hommes que des pieds de bêtes; il illuminait des occiputs chevelus ou chauves, blancs de vieillesse ou fauves ou noirs, soutenus par des cous de taureau qui se gonflaient dans l'effort, ou branlants et débiles comme une tête verdâtre de vieille tortue hors de la carapace, ou pareils à un crâne déterré qui porterait encore quelques mèches grises et quelques lambeaux de cuir rougeâtre.

Par moments, sur cette traînée de reptiles, une onde bleue d'encens s'épandait avec lenteur, voilant une minute cette humilité, cette espérance et cette douleur corporelle, comme par compassion. De nouveaux patients se frayaient un passage, se présentaient à l'autel pour solliciter le miracle; et ils couvraient de leurs ombres et de leurs voix les corps terrassés qui semblaient ne devoir jamais parvenir à se remettre debout.

— Madone! Madone! Madone!

Les mères dénudaient leurs mamelles taries qu'elles

montraient à la Vierge en implorant la grâce du lait, tandis que, derrière elles, leurs consanguines portaient les enfants émaciés, presque moribonds, qui poussaient une plainte vagissante. Les épouses priaient pour la fécondité de leur ventre stérile et donnaient en offrande leurs vêtements et leurs ors nuptiaux.

— Vierge sainte, fais-moi la grâce, au nom de ce fils que tu as dans les bras !

Elles priaient d'abord à voix basse, racontant leur peine dans les larmes, comme si elles eussent communiqué avec l'Image en un colloque secret, comme si l'Image se fût penchée d'en haut jusqu'à elles pour écouter leur lamentation. Puis, par degrés, elles s'exaltaient jusqu'à la fureur, jusqu'à la démence, comme si elles eussent voulu, à force de clameurs et de gestes fous, arracher le consentement au prodige. Elles recueillaient toute leur énergie pour jeter un hurlement suraigu, capable d'arriver jusqu'au fond du cœur de la Vierge.

— Fais-moi la grâce ! Fais-moi la grâce !

Et elles s'arrêtaient, regardant anxieusement de leurs yeux dilatés et fixes, avec l'espoir de surprendre enfin un indice sur le visage de la personne céleste qui scintillait dans un brasillage de gemmes entre les colonnes de l'autel inaccessible.

Un flot nouveau de fanatiques survenait, prenait place, se déployait sur toute la longueur de la grille. Les cris tumultueux et les gestes violents alternaient avec les offrandes. A l'intérieur de la grille qui interceptait l'accès du grand autel, des prêtres recevaient dans leurs mains grasses et pâles les monnaies et les bijoux. Dans l'acte de tendre la main droite et la main gauche de part et d'autre ils se balançaient comme les bêtes

prisonnières dans les cages des ménageries. Derrière eux, les clercs tenaient de larges plateaux métalliques où les offrandes s'accumulaient en tintant. Sur un côté, près de la porte de la sacristie, d'autres prêtres étaient courbés autour d'une table : ils comptaient l'argent et examinaient les bijoux, tandis que l'un d'eux, ossu et fauve, écrivait avec une plume d'oie sur un grand registre. Ils quittaient cette besogne chacun à son tour, et allaient officier. De temps en temps, la clochette sonnait et l'encensoir s'élevait en l'air dans un nuage de fumée. De longues bandes bleuâtres se déroulaient sur les têtes tonsurées et se dispersaient par delà la grille. Le parfum sacré se mêlait à la puanteur humaine.

— *Ora pro nobis, sancta Dei Genitrix...*

— *Ut digni efficiamur promissionibus Christi.*

Parfois, pendant des pauses imprévues et terribles comme celles de l'ouragan, lorsque la foule était oppressée par l'angoisse de l'attente, on entendait, distinctes, les paroles latines :

— *Concede nos famulos tuos...*

Sous le grand portail s'avancait en pompe un couple d'époux, escortés de toute leur parenté, dans une coruscation d'ors, dans un chatolement de soie. L'épouse, fraîche et puissante, avait une tête de reine barbare aux sourcils épais et joints, aux cheveux noirs ondulés et luisants, à la bouche charnue et sanguine où les dents incisives irrégulières soulevaient la lèvre supérieure ombrée d'une ombre virile. Un collier de gros grains d'or faisait trois fois le tour de son cou : de larges cercles d'or fleuris de filigranes pendaient de ses oreilles sur ses joues ; un corsage scintillant comme une cotte de mailles lui bridait le sein. Elle marchait avec gravité, tout absorbée dans sa pensée, presque

sans battre des paupières, tenant sa main chargée d'anneaux sur l'épaule de son époux. L'époux était jeune aussi, de moindre stature, presque imberbe, très pâle, avec une expression de profonde tristesse, comme si un mal secret l'eût dévoré. Et ils semblaient porter tous deux dans leur aspect la fatalité d'un mystère primitif.

Un chuchotement se propageait sur leur passage. Eux, ils ne parlaient ni ne tournaient la tête, suivis de leurs parents, hommes et femmes, enlacés en chaîne par les bras comme dans une danse antique. — Quel vœu accomplissaient-ils ? Quelle grâce demandaient-ils ? — La nouvelle courait tout bas de bouche en bouche : ils demandaient pour le jeune homme le retour de la puissance génitale, que sans doute un maléfice avait détruite en lui. La virginité de l'épouse était restée intacte ; le sang n'avait pas encore taché le lit conjugal.

Lorsqu'ils furent près de la grille, ils levèrent l'un et l'autre les yeux vers l'Image, en silence ; et ils demeurèrent quelques instants immobiles, absorbés dans la même supplication muette. Mais, derrière eux, les deux mères étendirent les bras, agitèrent les mains rugueuses et hâlées qui, le jour des noces, avaient répandu en vain le blé augural. Elles tendirent les bras et crièrent :

— Madone ! Madone ! Madone !

Avec des gestes lents, l'épouse ôta ses anneaux de ses doigts et les offrit. Ensuite elle ôta ses lourds cercles d'or. Ensuite elle ôta son collier héréditaire. Toute cette richesse, elle l'offrit à l'autel.

— Prends, Vierge bénie ! Prends, très Sainte Marie des Miracles ! s'exclamaient les mères d'une voix déjà enrouée par les cris, avec des démonstrations re-

doublées de ferveur, se regardant l'une l'autre d'un regard oblique pour veiller à ce que l'une ne surpassât pas l'autre en agitation sous les yeux de la foule attentive.

— Prends ! Prends !

Elles voyaient les ors tomber, tomber dans les mains du prêtre impassible ; puis elles entendaient tinter sur le plateau du clerc le précieux métal, acquis par les labeurs obstinés de plusieurs générations, conservé pendant des années et des années au fond du coffre, remis en lumière à chaque nouveau jour d'épousailles. Elles voyaient tomber la richesse familiale, tomber, disparaître pour toujours. La violence du sacrifice les mettait au désespoir, et leur bouleversement se communiquait à leurs proches. Tous les parents finirent par crier à la fois. Seul le jeune homme se taisait, tenant toujours fixés sur l'Image ses yeux d'où jaillissaient deux ruisseaux de larmes silencieuses.

Il y eut ensuite une pause pendant laquelle on entendit les paroles latines de l'office et les cadences de l'hymne que chantaient les processions tournant autour de l'église. Puis le couple reprit sa première attitude et, les yeux toujours fixés sur l'Image, recula lentement. Une troupe nouvelle s'interposa entre lui et la grille, avec des cris. Pendant quelques secondes, la jeune femme émergea de toute la tête sur le tumulte, dépouillée maintenant de ses ors nuptiaux, mais plus belle et plus puissante, environnée d'une sorte de mystère dionysiaque, exhalant sur cette multitude barbare comme un souffle de vie très antique ; et elle disparut, inoubliable.

Exalté hors du temps et de la réalité, George la suivit du regard jusqu'à sa disparition. Son esprit

vivait dans l'horreur d'un monde inconnu, en présence d'un peuple sans nom, associé à un rite d'origine très obscure. Les visages des hommes et des femmes lui apparaissaient comme en une vision de délire, marqués au sceau d'une humanité autre que la sienne, formés d'une autre matière ; et les regards, et les gestes, et les voix, et tous les signes perceptibles le frappaient de stupeur, comme s'ils n'eussent eu aucune analogie avec les habituelles expressions humaines qu'il avait connues jusqu'alors. Certaines figures exerçaient sur lui une soudaine attraction magnétique. Il les suivait dans la cohue, en entraînant Hippolyte ; ils les accompagnait du regard en se soulevant sur la pointe des pieds : il surveillait tous leurs actes ; il sentait leurs cris se répercuter dans son propre cœur ; il se sentait envahir par la même folie ; il éprouvait, lui aussi, un besoin brutal de crier et de s'agiter.

De temps en temps, Hippolyte et lui se regardaient au visage ; et ils se voyaient pâles, convulsés, égarés, défaits. Mais ni l'un ni l'autre ne proposait d'abandonner le lieu terrible, encore que les forces manquaient à tous deux. Talonnés par la foule, presque transportés par moments, ils erraient de ci de là au milieu du vacarme, enlacés par les mains ou par les bras, tandis que le vieillard faisait des efforts continuels pour les aider et les protéger. Une procession survenant les poussa contre la grille. Pendant plusieurs minutes ils restèrent là, prisonniers, serrés de toutes parts, enveloppés dans la fumée de l'encens, assourdis par les cris, suffoqués par la chaleur, au plus fort de l'agitation et de la démence.

— Madone! Madone! Madone!

C'étaient les femmes reptiles qui, parvenues au but,

se redressaient. Une d'entre elles fut relevée par ses parents, rigide comme un cadavre. On la renit sur ses pieds, on la secoua. Elle semblait morte. Elle avait tout le visage poudreux, le front et le nez écorchés, la bouche pleine de sang. Celles qui l'assistaient lui soufflèrent au visage pour qu'elle reprît connaissance, lui essuyèrent la bouche avec un linge qui devint vermeil, la secouèrent encore une fois et l'appelèrent à l'oreille par son nom. Tout à coup, elle renversa la tête en arrière ; puis elle se jeta contre la grille, empoigna les barreaux de fer, se raidit et se mit à hurler comme une femme qui enfante.

Elle hurlait et se débattait, couvrant toute autre clameur. Un torrent de larmes inondait sa face, y lavait la poussière et le sang.

— Madone! Madone! Madone!

Et, derrière elle, à côté d'elle, d'autres femmes surgissaient, chancelaient, se ranimaient, imploraient.

— La Grâce! La Grâce!

Elles perdaient la voix, blémisaient, s'effondraient tourdement, étaient emportées comme des masses, tandis que d'autres semblaient encore surgir de dessous terre.

— La Grâce! La Grâce!

Ces hurlements qui déchiraient les poitrines d'où ils s'échappaient, ces syllabes répétées sans trêve avec la persistance de la même foi invaincue, cette fumée épaisse qui s'appesantissait comme une nuée de tempête, ce contact des corps, ce mélange des haleines, la vue de ce sang et de ces larmes, tout cela fit qu'à un moment la multitude entière se trouva possédée par une seule âme, devint un seul être, misérable et terrible, qui n'eut qu'un geste, qu'une voix, qu'une

convulsion et qu'une fureur. Tous les maux se fondirent en un unique mal que la Vierge devait détruire ; toutes les espérances se fondirent en une unique espérance que la Vierge devait exaucer.

— La Grâce ! La Grâce !

Et, sous l'Image scintillante, les flammes des cierges tremblèrent à ce vent de passion.

VII

Maintenant, George et Hippolyte étaient assis en plein air, à l'écart, sous les arbres, stupéfiés et abattus comme deux naufragés échappés au péril, muets, presque privés de pensée, bien que de temps à autre un frisson de la récente horreur les traversât encore. Hippolyte avait les yeux rouges de pleurs. Tous deux, dans le Sanctuaire, au moment tragique, avaient été saisis du commun délire; et, par peur de la folie, ils avaient pris la fuite.

Ils étaient assis maintenant à l'écart, sur la limite de l'esplanade, sous les arbres. Ce coin de terrain était presque désert. On y voyait seulement, autour de quelques troncs tordus d'oliviers, des groupes de bêtes de somme aux bâts vides, dans une immobilité de formes sans vie; et ils rendaient triste l'ombre de l'arbre. On entendait au loin la rumeur de la multi-

tude fourmillante ; on entendait les cadences du chant sacré, les éclats des trompettes, les tintements des cloches ; on apercevait les pèlerinages se développant en longues files, tournant autour de l'église, y entrant et en sortant.

— Veux-tu dormir ? demanda George, qui remarqua qu'Hippolyte fermait les paupières.

— Non ; mais je n'ai plus le courage de regarder...

George éprouvait la même répugnance. La continuité et l'acuité des sensations avaient outrepassé la résistance de ses organes. Le spectacle était devenu intolérable. Il se mit debout.

— Viens, lève-toi, dit-il. Allons nous asseoir plus loin.

Ils descendirent dans un vallon cultivé, cherchèrent un peu d'ombre. Le soleil était très ardent. Tous deux pensèrent à leur maison de San-Vito, aux belles chambres aérées ouvertes sur la mer.

— Tu souffres beaucoup ? demanda George en découvrant sur le visage de son amie des signes manifestes de souffrance et, dans ses yeux, la sombre tristesse qui naguère, au milieu de la foule, près du pilier du portail, l'avait déjà effrayé.

— Non. Je suis très lasse.

— Veux-tu dormir ? Pourquoi ne pas dormir un peu ? Appuie-toi sur moi. Ensuite, tu te sentiras mieux. Veux-tu ?

— Non, non.

— Appuie-toi. Nous attendrons le retour de Colas pour aller à Casalbordino. En attendant, repose-toi.

Elle enleva son chapeau, se pencha vers lui, appuya sa tête. Il la regarda dans cette attitude.

— Que tu es belle ! dit-il.

Elle sourit. De nouveau la souffrance la transfigurait, lui prêtait une séduction plus profonde.

Il dit encore :

— Comme il y a longtemps que tu ne m'as donné un baiser !

Ils s'embrassèrent.

— Maintenant, dors un peu, pria-t-il avec tendresse.

Son sentiment de l'amour lui paraissait rajeuni, après tant de choses horribles et étranges qui l'avaient accablé. Il recommençait à s'isoler, à se replier sur lui-même, à repousser toute communion qui ne fût pas avec l'élue de son cœur. Son esprit s'affranchissait avec une inconcevable rapidité de tous les fantômes créés pendant la période de l'illusion mystique, de l'idéal ascétique ; il secouait le joug de ce « divin » qu'il avait essayé de substituer à sa volonté inerte, par désespoir de la réveiller. Il éprouvait maintenant pour la « foi » le même dégoût qu'il avait éprouvé dans l'église pour la bête immonde qui rampait sur la poussière sacrée. Il revoyait les mains grasses et pâles des prêtres qui recevaient les offrandes, le balancement continu des noires figures derrière la grille close. Tout cela était ignoble, tout niait la présence de ce Seigneur qu'il avait espéré connaître dans une foudroyante révélation. Mais enfin la grande épreuve était accomplie. Il avait expérimenté le contact matériel avec la couche inférieure de sa race, et rien n'en était résulté pour lui qu'un sentiment d'invincible horreur. Son être n'avait pas de racines dans ce terrain, ne pouvait rien avoir de commun avec cette multitude qui, comme la plupart des espèces animales, avait atteint son type définitif, avait défini-

tivement incarné dans sa chair brute la moralité de ses coutumes. Depuis combien de siècles, pendant combien de générations s'était perpétué ce type immuable? Donc, l'espèce humaine avait un fond absolument inerte qui persistait sous les ondulations des zones supérieures en mouvement. Donc, le type idéal de l'humanité n'était pas dans un lointain avenir, au terme inconnu d'une évolution progressive; il ne pouvait se manifester qu'à la crête des ondes, dans les êtres les plus élevés. Il s'apercevait maintenant qu'en essayant de se retrouver tout entier et de reconnaître sa véritable essence au moyen d'un contact immédiat avec la race d'où il était sorti, il se trompait comme un homme qui essayerait de déterminer la forme, la dimension, la direction, la vitesse et la force d'une onde marine par l'action du volume d'eau sous-jacent. L'expérience n'avait pas réussi. Il était aussi étranger à cette multitude qu'à une tribu d'Océaniens; il était aussi étranger à son pays, à sa terre natale, à sa patrie, qu'il l'était à sa famille et à son foyer. Il devait renoncer pour toujours à cette vaine recherche du point fixe, de l'appui stable, du soutien assuré. « La sensation que j'ai de mon être ressemble à celle que pourrait avoir un homme qui, condamné à se tenir debout sur une surface sans cesse oscillante et déséquilibrée, sentirait l'appui lui manquer sans cesse, en quelque endroit qu'il posât le pied. » Il s'était servi une fois de cette image pour peindre son anxiété perpétuelle. Mais pourquoi, puisqu'il voulait conserver la vie, ne deviendrait-il pas, à force de méthode, assez fort et assez agile pour s'habituer à garder l'équilibre parmi les impulsions diverses et à danser jusque sur le bord du précipice, librement et hardiment? Certes, il voulait

conserver la vie. Ce qui le prouvait jusqu'à l'évidence, c'étaient ses expériences successives elles-mêmes. En lui un instinct profond, demeuré intact jusqu'alors, s'insurgeait avec des artifices toujours nouveaux contre l'alanguissement mortel. Ce rêve ascétique, qu'il avait construit avec tant de richesse, paré avec tant d'élégance, était-ce autre chose qu'un expédient pour lutter contre la mort? Lui-même, dès le début, n'avait-il pas posé le dilemme : — Ou suivre l'exemple de Démétrius, ou se donner au Ciel? — Il avait choisi le Ciel pour conserver la vie. « Applique désormais ton esprit à acquérir le dégoût de la vérité et de la certitude, si tu veux vivre. Renonce à l'expérience pénétrante. Respecte les voiles. Crois à la ligne visible et à la parole proférée. Ne cherche rien au delà du monde des apparences qu'ont créé tes sens merveilleux. Adore l'illusion. »

Et déjà il trouvait un charme dans cette heure fugitive. La profondeur de sa conscience et l'extension infinie de sa sensibilité l'enorgueillissaient. Les innombrables phénomènes qui, d'instant en instant, se succédaient dans son monde intérieur, lui faisaient paraître limitée la puissance compréhensive de son âme. Et elle eut réellement un charme singulier pour lui, cette heure fugitive où il crut découvrir des rapports cachés et des analogies secrètes entre les représentations du Hasard et son propre sentiment.

On entendait au loin la rumeur confuse de la foule sauvage dont il venait de quitter les remous; et cette rumeur confuse suscitait en lui, par éclairs, la vision d'une grande fournaise sinistre où des démoniaques se débattaient dans une tragique mêlée. Et sur cette rumeur incessante, il distinguait encore à chaque

souffle de la brise le frémissement délicieux des rameaux qui protégeaient sa méditation et le repos d'Hippolyte. Hippolyte reposait, assoupie, la bouche mi-close, respirant à peine ; et une légère moiteur lui mouillait le front. Elle avait les mains réunies dans son giron, dégantées, pâles ; et l'imagination de George lui voyait entre les doigts « la boucle de cheveux arrachée. » De même que cette boucle de cheveux, apparaissait et disparaissait dans la lumière crue, sur le sol brûlé, le fantôme de l'épileptique, de celui qui était tombé à l'improviste sous le portail ; — et il se tordait sous l'étreinte de deux hommes qui voulaient lui ouvrir de force les mâchoires et lui mettre une clef dans la bouche. Il apparaissait et disparaissait, ce fantôme, comme s'il eût été le rêve de la dormeuse extériorisé et rendu visible. « Si elle se réveillait, et si le mal sacré se réveillait en elle ? » pensait George avec un intime frisson. L'image qui se forme dans mon cerveau m'est peut-être transmise par elle. Je vois peut-être son rêve. Et son rêve a peut-être pour cause une perturbation organique qui commence et qui grandira jusqu'à l'accès. Un rêve n'est-il pas quelquefois le présage d'une maladie qui couve ? » Il s'attarda longuement à méditer ces mystères de la substance animale, vaguement entrevus. Sur le fond diffus de sa sensibilité physique, déjà éclairé par les cinq sens supérieurs, peu à peu venaient apparaître d'autres sens intermédiaires dont les très subtiles perceptions lui découvriraient un monde jusqu'alors inconnu. Était-il impossible que la maladie latente d'Hippolyte lui fournît une condition favorable pour communiquer avec elle de quelque façon extraordinaire ?

Il la regardait attentivement comme il avait fait sur

le lit en ce premier jour déjà si lointain. Il voyait trembloter sur son visage les ombres légères des branches pendantes. Il entendait le tumulte continu qui se propageait du Sanctuaire dans la clarté infinie. La tristesse lui retomba sur le cœur ; la lassitude le terrassa de nouveau. Il appuya sa tête au tronc de l'arbre et ferma les yeux, sans plus penser à rien.

Le sommeil allait l'envahir lorsqu'un sursaut d'Hippolyte le secoua.

— George !

Elle s'éveillait, effarée, troublée, ne reconnaissant plus les lieux ; la grande lumière l'offensait et elle se couvrait les yeux avec les mains en gémissant.

— Mon Dieu, que je souffre !

Elle se plaignait d'une douleur aux tempes.

— Où sommes-nous ?... Oh ! le vilain rêve que tout cela !

— Je n'aurais pas dû t'amener, dit George inquiet. Comme je m'en repens !

— Je n'ai pas la force de me relever. Aide-moi.

Il la souleva par les bras. Elle chancela et, prise de vertige, s'accrocha à lui.

— Qu'as-tu ? Où souffres-tu ? cria-t-il d'une voix changée, saisi de terreur panique, croyant qu'elle était prise d'un accès de son mal, là, en pleine campagne, loin de tout secours. Qu'as-tu ? qu'as-tu ?

Et il l'étreignit avec force, la serra sur son cœur qui battait avec une horrible violence.

— Non, non, ce n'est rien, balbutia Hippolyte, qui tout à coup venait de comprendre sa terreur et qui avait blêmi. Ce n'est rien..... La tête me tourne un peu. Le soleil m'a étourdie. Ce n'est rien.....

Elle avait les lèvres presque blanches. et elle évitait

de regarder son amant dans les yeux. Il ne réussissait pas encore à dominer son angoisse et avait un regret poignant d'avoir réveillé en elle la préoccupation craintive et la honte. Sa mémoire lui rappelait ce passage d'une lettre : « Si le mal me prenait entre tes bras ? Non, non ; je ne te reverrai plus, je ne veux plus te revoir ! »

Elle dit, d'une voix faible :

— C'est passé. Je suis mieux. Mais j'ai soif. Où pourrait-on boire ?

— Là-bas, près de l'église, à l'endroit des tentes, répondit George.

Elle refusa vivement, d'un signe de tête.

— J'irai. Tu m'attendras ici.

Elle s'obstina dans son refus.

— Envoyons Colas. Il doit être dans le voisinage ; je vais l'appeler.

— Oui, appelle-le, mais pour aller à Casalbordino. J'y boirai. Je puis attendre. Marchons.

Elle s'appuya sur le bras de George. Ils remontèrent la pente ; arrivés à la crête, ils revirent la plaine fourmillante de peuple, les baraques blanches, l'édifice rougeâtre. Autour des troncs tordus des oliviers se tenaient, toujours immobiles, les figures mélancoliques des bêtes de somme. Près de là, dans la même ombre où ils avaient précédemment cherché un refuge, une vieille femme était assise qui, à l'aspect, semblait être une centenaire : immobile elle aussi, les mains posées sur les genoux, les jambes décharnées à découvert hors du jupon. Ses cheveux blancs descendaient le long de ses joues de cire ; sa bouche sans lèvres ressemblait à une ride profonde ; ses yeux étaient scellés pour toujours sous des paupières san-

glantes ; dans tout son air, il y avait comme un souvenir d'innombrables douleurs.

— Elle est morte ? demanda tout bas Hippolyte, en s'arrêtant saisie de crainte et de respect.

La multitude se bousculait autour du Sanctuaire. Les processions tourbillonnaient en chantant, sous le soleil cruel. Une de ces processions sortait du grand portail et se dirigeait vers l'espace libre, précédée de son porte-croix. Parvenus à la limite de l'esplanade, hommes et femmes s'arrêtèrent et se retournèrent vers l'église en formant un demi-cercle, les femmes accroupies, les hommes debout, le porte-croix au centre. Ils prièrent et se signèrent. Puis ils poussèrent vers l'église un grand cri simultané : la dernière salutation. Et ils reprirent leur route, entonnant le cantique.

Vive Marie !

Vive Marie !

La vieille ne changea point d'attitude. Quelque chose de grand, de terrible et d'indéfiniment surnaturel émanait de sa vieillesse solitaire à l'ombre de l'olivier aride et presque pétrifié, dont le tronc fendu semblait marqué par la foudre du ciel. Si elle vivait encore, ses yeux du moins ne voyaient plus, ses oreilles n'entendaient plus, tous ses sens étaient éteints. Pourtant, elle avait l'aspect d'un Témoin qui regarderait vers la région invisible de l'éternité. « La Mort n'est pas aussi mystérieuse que ce reste de vie dans cette ruine humaine, » pensa George. Et en même temps surgissait dans son esprit, accompagnée d'une extraordinaire émotion, l'image vague d'un mythe très ancien. « Pourquoi ne reveilles-tu pas la Mère séculaire qui dort sur le seuil de la Mort ? Dans son sommeil réside

la Science première. Pourquoi n'interrogés-tu pas la sage Mère terrestre?... » De vagues paroles, des fragments d'obscures épopées antiques se réveillaient dans sa mémoire ; des lignes indéfinies de symboles ondoyaient et l'enveloppaient.

— Allons-nous-en, George ! dit Hippolyte en le secouant légèrement, après un intervalle de silence pensif. Comme tout est triste ici !

Elle avait la voix défaillante et, dans les yeux, cette ombre morne où son amant lisait une horreur et un dégoût inexprimables.

Il n'osait pas l'encourager, par crainte qu'elle ne sentît dans ses encouragements la préoccupation de l'horrible menace qui paraissait pendre sur elle, depuis le moment où elle avait vu l'épileptique s'abattre dans la foule.

Mais, quelques pas plus loin, elle s'arrêta de nouveau, suffoquée par une angoisse incoercible, étranglée par un nœud de sanglots qu'elle ne pouvait dénouer. Elle regarda son amant, regarda autour d'elle, éperdue.

— Mon Dieu, mon Dieu ! quelle tristesse !

C'était une tristesse toute corporelle, une tristesse brutale qui montait du fond de son être comme une chose compacte et pesante, l'écrasant d'un poids insupportable. Elle aurait voulu se laisser choir à terre comme sous un fardeau énorme, pour ne jamais se relever ; elle aurait voulu perdre la conscience, devenir une masse inerte, expirer sa vie.

— Dis-moi, dis-moi, que veux-tu que je fasse ? que puis-je faire pour te soulager ? balbutiait George en lui serrant la main, dans l'agitation d'une terreur folle.

Cette tristesse, n'était-ce pas peut-être la larve du mal ?

Pendant quelques secondes, elle resta les yeux fixes et un peu hagards. Elle tressaillit sous le coup que lui donna la clameur poussée dans le voisinage par une procession qui saluait l'église en partant.

— Conduis-moi quelque part. Il existe peut-être un hôtel à Casalbordino... Où donc est Colas ?

George braquait les yeux, dans l'espoir de découvrir le vieillard. Il dit :

— Peut-être nous cherche-t-il parmi la foule ; ou bien il est parti pour Casalbordino, croyant qu'il nous y retrouverait...

— Allons seuls, alors. Là-bas, dans le fond, je vois des voitures.

— Allons, si tu veux. Mais appuie-toi sur moi.

Ils se dirigèrent vers la route qui blanchissait sur un côté de l'esplanade. Il semblait que le tumulte les poursuivît. La trompette d'un saltimbanque envoyait derrière eux ses éclats suraigus. La cadence toujours égale de l'hymne persistait à dominer tous les autres bruits par sa continuité exaspérante.

Vive Marie!

Vive Marie!

Un mendiant parut à l'improviste, comme s'il eût jailli de dessous terre ; et il tendit la main.

— La charité, pour l'amour de la Madone !

C'était un homme jeune, avec la tête bandée d'un mouchoir rouge dont un coin lui recouvrait un œil. Il souleva ce coin et montra l'œil énorme, gonflé comme une poche, purulent, sur lequel les battements de la paupière supérieure mettaient un frisson horrible à voir.

— La charité, pour l'amour de la Madone !

George lui fit l'aumône ; et le mendiant cacha de nouveau sa hideur. Mais, un peu plus loin, un homme gigantesque, un manchot, retira à moitié sa chemise pour faire voir la cicatrice ridée et rougeâtre de l'amputation.

— Une morsure ! Une morsure de cheval ! Regardez, regardez !

Et il se jeta par terre, ainsi dévêtu ; et il baisa la terre à plusieurs reprises, criant chaque fois d'une voix dure :

— Par pitié !

Sous un arbre gisait un autre mendiant, un bancal, dans une bauge composée d'un bât, d'une peau de chèvre, d'une boîte à pétrole vide et de grosses pierres. Enroulé dans une couverture sordide d'où sortaient deux jambes velues et souillées de fange sèche, il agitait rageusement sa main tordue comme une racine, pour chasser les mouches qui l'assaillaient par nuées.

— La charité ! la charité ! Faites la charité ! La Madone vous exaucera. Faites la charité !

A la vue d'autres mendiants qui accouraient, Hippolyte hâta le pas. George fit signe au cocher le plus proche. Quand ils furent montés en voiture, Hippolyte s'écria avec un soupir de soulagement :

— Ah ! Enfin !

George interrogea le cocher :

— Y a-t-il un hôtel à Casalbordino ?

— Oui, seigneur, il y en a un.

— Combien faut-il de temps pour y aller ?

— Une petite demi-heure.

— Allons.

Il prit les mains d'Hippolyte, essaya de l'égayer.

— Courage, courage ! Nous demanderons une chambre ; nous pourrons nous reposer. Nous ne verrons plus rien, nous n'entendrons plus rien. Moi aussi, je suis rompu de fatigue et j'ai la tête vide...

Il ajouta en souriant :

— Tu n'as pas un peu faim ?

Elle répondit à son sourire. Il ajouta encore, évoquant le souvenir du vieil hôtel de Ludovic Togni :

— Ce sera comme à Albano. Tu te rappelles ?

Il lui semblait qu'elle se rassérénait peu à peu. Il voulait la ramener à des pensées légères et joyeuses. Il dit :

— Qu'est devenu Pancrace ? Ah ! si nous avions une de ses oranges ! Tu te rappelles ? Je ne sais ce que je donnerais pour une orange. As-tu bien soif ? Souffres-tu ?

— Non... je me sens mieux... Je ne puis pas croire que ce supplice soit fini... Mon Dieu ! je n'oublierai jamais cette journée ; jamais ! jamais !

— Pauvre âme !

Il lui baisa les mains tendrement. Puis, indiquant les cultures qui bordaient la route :

— Regarde, s'exclama-t-il, comme les blés sont beaux ! Purifions-nous les yeux.

A droite, à gauche, les moissons s'étendaient, immaculées, déjà mûres pour la faux, hautes et drues, respirant dans la lumière par les pointes déliées de leurs épis innombrables qui, à certains moments, semblaient flamboyer et se convertir en or volatil. Solitaires sous l'arc limpide du ciel, elles exhalaient un esprit de pureté dont leurs deux cœurs contristés et las reçurent une sorte de rafraîchissement.

— Comme la réverbération est forte ! dit Hippolyte en fermant à demi ses longs cils.

— Tu as tes rideaux...

Elle sourit. Il semblait que le nuage de sa tristesse fût sur le point de se dissiper.

Plusieurs voitures venaient à la file en sens inverse, descendant vers le Sanctuaire. Leur passage souleva un nuage de poussière suffocant. Pendant quelques minutes, la route, les buissons, les champs, tout disparut autour d'eux sous la blancheur.

— La charité, pour l'amour de la Madone ! La charité ! La charité !

— Faites la charité, au nom de la Vierge des Miracles !

— Donnez l'aumône à une pauvre âme de Dieu !

— La charité ! La charité !

— Donnez l'aumône !

— Donnez un morceau de pain !

— La charité !

Une, deux, trois, quatre, cinq voix, et d'autres et d'autres voix, des voix d'êtres encore invisibles, éclatèrent au milieu du nuage, rauques, aiguës, âpres, cavernieuses, humbles, courroucées, plaintives, toutes diverses et discordantes..

— Donnez l'aumône !

— Faites la charité !

— Arrête ! Arrête !

— La charité, au nom de la très Sainte Marie des Miracles !

— La charité ! La charité !

— Arrête !

Et, à travers la poussière, apparut confusément une meute grouillante de monstres. L'un agitait les moignons

de ses mains coupées, sanglants comme si la mutilation eût été fraîche ou mal cicatrisée. Un autre avait les paumes garnies d'un disque de cuir et s'en servait pour traîner à grand'peine la masse de son corps inerte. Un autre avait un énorme goitre ridé et violacé qui flottait comme un fanon. Un autre, à cause d'une excroissance de la lèvre, semblait tenir entre ses dents un débris de foie cru. Un autre montrait un visage dévasté par une érosion profonde qui découvrait ses fosses nasales et sa mâchoire supérieure. D'autres montraient d'autres horreurs, à l'envi, avec des gestes violents, avec des attitudes presque menaçantes, comme pour faire prévaloir un droit.

— Arrête ! Arrête !

— Donnez l'aumône !

— Regardez ! Regardez ! Regardez !

— A moi ! A moi !

— Donnez l'aumône !

— Faites la charité !

— A moi !

C'était un assaut, c'était presque une extorsion. Ils semblaient tous résolus à exiger l'obole, dussent-ils empoigner les roues et s'accrocher aux jambes des chevaux.

— Arrête ! Arrête !

Pendant que George cherchait de l'argent dans ses poches pour le jeter à cette canaille, Hippolyte se serrait contre lui, prise à la gorge par le dégoût, impuissante désormais à maîtriser la terreur fantastique qui l'envahissait sous cette grande lumière blanche, sur cette terre inconnue où grouillait une vie si lugubre.

— Arrête ! Arrête !

— Donnez l'aumône !

— A moi ! A moi !

Mais le cocher, se fâchant, se dressa soudain sur son siège, brandit son fouet d'un poing vigoureux, se mit à frapper les mendiants de toute sa force ; et il accompagnait chaque coup d'invectives. La lanière serpentait et sifflait. Sous les coups, les mendiants hurlaient des malédictions, mais ils ne se retiraient pas. Chacun voulait sa part.

— A moi ! A moi !

Alors George jeta une poignée de monnaie dans la poussière ; et la poussière couvrit la mêlée des monstres, étouffa leurs blasphèmes. L'homme aux mains coupées et l'homme aux jambes inertes essayèrent encore un moment de suivre la voiture ; mais, sous la menace du fouet, ils s'arrêtèrent.

— N'aie pas peur, madame, dit le cocher. Personne n'approchera plus, je te le promets.

Des voix nouvelles s'élevaient, gémissaient, hurlaient, invoquaient la Vierge et Jésus, déclaraient la nature des déformités et des plaies, racontaient la maladie ou la disgrâce. Au delà de l'embuscade dressée par les premiers bandits, une seconde armée de gueux s'allongeait en double chaîne sur les bords de la route jusqu'aux maisons du bourg lointain.

— Mon Dieu, mon Dieu ! Quel pays maudit ! murmura Hippolyte épuisée, se sentant défaillir. Allons-nous-en ! Allons-nous-en ! Retournons en arrière. George, je t'en prie, retournons en arrière !

Rien, — ni le tourbillon de démence qui roulait les bandes fanatiques autour du temple, ni les cris désespérés qui semblaient partir d'un incendie, d'un naufrage ou d'un massacre, ni les vieillards inanimés et sanglants qui gisaient en monceaux le long des parois

de la salle votive, ni les femmes convulsées qui rampaient vers l'autel en se déchirant la langue contre la pierre, ni la suprême clameur qui s'échappait des entrailles de la multitude confondue dans une angoisse unique et dans une espérance unique; — rien, rien n'était aussi terrible que le spectacle de cette grande côte poudreuse, aveuglante de blancheur, où tous ces monstres de la misère humaine, tous ces débris d'une race ruinée, ces corps ravalés au niveau de la brute immonde et de la matière excrémentielle, étalaient leurs souillures hors de leurs guenilles et les proclamaient.

La horde innombrable occupait les talus et les fossés; ils avaient avec eux leur famille, leur progéniture, leurs parents, leurs ustensiles. On voyait des femmes demi-nues et efflanquées comme des chiennes qui ont mis bas, des enfants verts comme des lézards, émaciés, aux yeux rapaces, à la bouche déjà flétrie, taciturnes, couvant dans le sang la maladie héréditaire. Chaque tribu possédait son monstre : un manchot, un bancal, un goîtreux, un aveugle, un lépreux, un épileptique. Chacun avait en patrimoine son ulcère à cultiver, pour s'en faire une rente. Le monstre, poussé par les siens, se détachait du groupe, s'avancait dans la poussière, gesticulait et implorait, au bénéfice de tous.

— Faites la charité, si vous voulez qu'on vous exauce ! Donnez l'aumône ! Voyez ma vie ! Voyez ma vie !

Un monomère, noir et camus comme un mulâtre, avec une grande crinière léonine, ramassait la poussière dans les boucles de ses cheveux, puis secouait sa tête en s'enveloppant d'une nuée. Une hernieuse, sans âge,

n'ayant plus figure humaine, accroupie sous un piquet, relevait son tablier pour faire voir sa hernie, énorme et jaunâtre comme une vessie pleine de suif. Assis par terre, un éléphantiasique montrait du doigt sa jambe massive comme un tronc de chêne, couverte de verrues et de croûtes jaunes, semée de taches noires ou bronzées, si volumineuse qu'on aurait dit qu'elle ne lui appartenait pas. Un aveugle, à genoux, les paumes tournées vers le ciel, dans l'attitude d'un extatique, avait sous son vaste front chauve deux petits trous sanguinolents. D'autres, d'autres encore se présentaient, aussi loin que la vue pouvait porter, dans l'éblouissement du soleil. Toute la grande côte en était infestée, sans intervalle. Leurs supplications se propageaient ininterrompues, s'élevaient, s'abaissaient, en chœur, en désaccord, avec mille accents. L'ampleur de la campagne solitaire, le ciel désert et muet, la réverbération hallucinante de la route en feu, l'immobilité des formes végétales, toutes les choses environnantes rendaient l'heure tragique, évoquaient la biblique image d'un chemin de désolation qui conduirait aux portes d'une cité maudite.

— Allons-nous-en ! retournons en arrière ! je t'en supplie, George, retournons-en arrière ! répétait Hippolyte avec un frémissement d'horreur, dominée par l'idée superstitieuse d'un châtement divin, redoutant d'autres spectacles et de plus atroces, sous ce ciel brûlant et vide où commençait à se répandre un grondement métallique.

— Mais où aller ? où aller ?

— N'importe où. N'importe où. Retournons là-bas. vers la mer. Nous y attendrons l'heure de partir... Je t'en supplie !

Et le jeûne, la torture de la soif, l'embrasement de l'atmosphère, accroissaient chez tous deux le trouble de l'esprit.

— Vois-tu! Vois-tu! cria-t-elle hors d'elle-même, comme devant une apparition surnaturelle. Vois-tu? Cela ne finira donc jamais!

Dans la lumière, dans la lumière blanche et implacable, s'avancait vers eux une troupe d'hommes et de femmes déguenillés, et devant la troupe marchait une sorte de crieur qui vociférait en agitant un plateau de cuivre. Ces hommes et ces femmes portaient sur leurs épaules un tréteau couvert d'une paillasse où gisait une infirme à l'aspect cadavérique, une créature jaunâtre, maigre comme un squelette, serrée dans des bandes de toile comme une momie, pieds nus. Et le crieur — un homme olivâtre et serpentin qui avait des yeux de fou — montrait la moribonde et contait à haute voix que cette femme, malade d'un flux de sang depuis des années, avait obtenu de la Vierge le miracle, à l'aube même de ce jour. Et il implorait l'aumône pour que, guérie de son mal, elle pût se refaire du sang. Et il agitait le plateau de cuivre où tintaient quelques sous.

— La Madone a fait le miracle! Le miracle! Le miracle! Donnez l'aumône! Au nom de Marie très Sainte et très Miséricordieuse, faites la charité!

Et les hommes, les femmes, tous ensemble, contractaient leur visage comme pour pleurer. Et l'hémorroïsse, d'un geste vague, soulevait un peu ses mains osseuses dont les doigts remuaient comme pour prendre en l'air quelque chose; tandis que ses pieds nus, jaunâtres comme ses mains et comme sa figure, luisants aux chevilles, avaient une rigidité de mort. Et tout

cela s'étalait dans la lumière blanche et implacable, près, près, toujours plus près...

— Retourne! retourne! cria George au cocher. Retourne et fouette!

— Nous sommes arrivés, seigneur. Qu'est-ce qui t'effraie?

— Retourne!

Et l'injonction fut si formelle que le cocher fit retourner ses chevaux au milieu des clameurs assourdissantes.

— Fouette! fouette!

Et, du haut en bas de la descente, ce fut comme une fuite parmi des nuées d'épaisse poussière que fendait par moments un hurlement rauque.

— Où allons-nous, seigneur? demanda le cocher en se penchant dans le nuage.

— Là-bas, là-bas, à la mer! Fouette!

George soutenait Hippolyte presque évanouie, sans chercher à la ranimer. Il n'avait plus qu'une sensation confuse de tout ce qui se passait. Des images réelles, des images fantastiques lui tourbillonnaient dans l'esprit et l'hallucinaient. Un bourdonnement continu lui emplissait les oreilles et l'empêchait de percevoir distinctement aucun autre bruit. Il avait le cœur serré d'une angoisse oppressante, comme dans le cauchemar : l'angoisse de sortir de la zone de ce rêve horrible, l'angoisse de recouvrer sa lucidité première, et de sentir palpiter sur sa poitrine la créature aimée et d'en revoir le tendre sourire.

Vive Marie!

Une fois encore, l'ondulation de l'hymne vint jusqu'à lui; une fois encore la Maison de la Vierge lui

apparut à gauche sur le grouillement immense, rougeâtre dans un incendie de soleil, trônant sur les faîtes des tentes profanes, irradiant une puissance formidable.

Vive Marie!

Vive Maria!

Et l'ondulation s'évanouit; et, dans une courbe de la descente, le Sanctuaire disparut. Et, soudain, une fraîche haleine glissa sur les vastes moissons qui ondulèrent. Et une longue bande bleue coupa l'horizon.

— La mer! Voici la mer! s'écria George, comme s'il venait d'atteindre le salut.

Et son cœur se dilatait.

— Courage, mon âme! Contemple la mer!

v

TEMPUS DESTRUENDI



Mise dans la loggia, la table était gaie avec ses porcelaines claires, ses cristaux azurins, ses œillets rouges, sous la lumière dorée d'une grande lampe fixe qui attirait les papillons nocturnes épars dans le crépuscule.

— Regarde, George, regarde! Un papillon infernal! Il a des yeux de démon. Les vois-tu luire?

Hippolyte indiquait un papillon plus grand que les autres, d'aspect étrange, couvert d'une épaisse peluche fauve, avec des yeux saillants qui, sous la lumière, étincelaient comme deux escarboucles.

— Il vient sur toi! Il vient sur toi! Prends garde!

Elle riait à gorge déployée, se faisant un jeu de l'inquiétude instinctive que George laissait paraître malgré lui lorsqu'un de ces insectes menaçait de l'effleurer.

— Il faut que je l'aie ! s'écria-t-elle avec l'élan d'un caprice enfantin.

Et elle essaya de faire prisonnier le papillon diabolique, qui, sans se poser, voletait autour de la lampe. Ses tentatives, brusques et violentes, restèrent vaines. Elle renversa un verre, fit crouler sur la table une pyramide de fruits, faillit briser l'abat-jour.

— Quelle furie ! dit George qui voulait l'exciter. Mais tu ne réussiras pas.

— Je réussirai, répliqua l'opiniâtre en le regardant au fond des yeux. Veux-tu faire un pari ?

— Que parions-nous ?

— Tout ce que tu veux.

— Eh bien ! une discrétion.

— C'est cela, une discrétion.

Dans la chaude lumière, elle avait sur le visage son plus riche et son plus doux coloris, ce coloris idéal « composé d'ambre pâle et d'or mat où se mêlent peut-être quelques tons de rose languissante, » en qui naguère George avait cru retrouver tout le mystère et toute la beauté de l'antique âme vénitienne émigrée au doux royaume de Chypre. Elle portait dans les cheveux un œillet ardent comme un désir. Et ses yeux, ombrés par les cils, resplendissaient comme les lacs entre les saules dans les crépuscules.

En cet instant, elle apparaissait comme la femme de délice, le fort et délicat instrument de plaisir, l'animal voluptueux et magnifique destiné à parer un festin, à égayer un lit, à provoquer les fantaisies équivoques d'une esthétique luxure. Elle apparaissait dans la suprême splendeur de son animalité : joyeuse, remuante, souple, lascive, cruelle.

George la regardait avec une curiosité attentive, et

il pensait : « Combien elle revêt à mes yeux d'apparences diverses ! Sa forme est dessinée par mon désir ; ses ombres sont produites par ma pensée. Telle qu'elle m'apparaît à chaque instant, elle n'est que l'effet de ma continuelle création intérieure. Elle n'existe qu'en moi. Ses apparences sont changeantes comme les rêves d'un malade. *Gravis dum suavis !* Quand cela ? » Il ne gardait qu'un souvenir très confus de l'époque où il l'avait décorée de ce titre d'idéale noblesse en la baisant au front. A présent, cette glorification de l'aimée était devenue presque inconcevable pour lui. Il se rappelait vaguement certaines paroles qu'elle avait prononcées et qui semblaient révéler un esprit profond : « Ce qui parlait alors en elle, n'était-ce point mon esprit, à moi ? Ce fut une de mes ambitions d'offrir à mon âme triste ces lèvres sinueuses pour qu'elle pût exhaler sa douleur par un instrument d'insigne beauté ».

Il regarda ces lèvres. Elles se contractaient légèrement, non sans grâce, participant à l'intensité d'attention avec laquelle Hippolyte cherchait à saisir le moment opportun pour surprendre le papillon de nuit.

Elle le guettait avec une prudence insidieuse ; elle voulait, d'un geste unique et foudroyant, enserrer dans le creux de sa main la proie ailée qui tourbillonnait sans repos autour de la lumière. Elle fronçait les sourcils et semblait se bander comme un arc, prête à la détente. La détente se fit deux ou trois fois, mais sans succès. Le papillon était insaisissable.

— Avoue que tu as perdu, dit George. Je n'abuserai pas.

— Non !

— Avoue que tu as perdu.

— Non ! Malheur à lui et à toi, si je l'attrape

Et elle reprit sa chasse avec une patience frémissante.

— Oh ! il est parti, cria George qui avait perdu de vue l'agile adorateur de la flamme. Il s'est envolé !

Hippolyte eut un dépit réel : le pari la passionnait pour tout de bon. Elle se leva et promena aux alentours un regard perçant, pour découvrir le fugitif.

— Le voici ! cria-t-elle, triomphante. Là, sur le mur. Vois-tu ?

Et elle fit signe qu'elle regrettait d'avoir crié.

— Ne bouge pas, reprit-elle à voix basse, en se tournant vers son ami.

Le papillon s'était posé sur la muraille lumineuse et y restait immobile, pareil à une petite tache brune. Avec des précautions infinies, Hippolyte s'en approcha ; et son beau corps élancé et flexible se dessinait en ombre sur la muraille blanche. Rapide, sa main se leva, s'abattit, se ferma.

— Je l'ai ! Je le tiens !

Et elle exultait d'une allégresse enfantine.

— Quelle pénitence te donnerai-je ? Je te le mettrai dans le cou. Toi aussi, tu es en mon pouvoir.

Et elle faisait mine d'exécuter sa menace, comme le jour de la course sur le coteau.

George riait, conquis par la spontanéité de cette allégresse qui réveillait chez lui tout ce qu'il avait encore de juvénile. Il dit :

— Allons ! maintenant assieds-toi et mange tes fruits en paix.

— Attends, attends !

— Que veux-tu faire ?

— Attends.

Elle ôta l'épingle qui fixait l'œillet dans ses cheveux et la mit entre ses lèvres. Puis, doucement, elle entr'ouvrit le poing, prit le papillon par les ailes, s'apprêta à le transpercer.

— Que tu es cruelle ! dit George. Que tu es cruelle !

Elle sourit, attentive à son œuvre, tandis que la petite victime battait des ailes, déjà déflorée.

— Que tu es cruelle ! répéta George d'une voix plus basse mais plus grave, en remarquant sur la physionomie d'Hippolyte une expression ambiguë, mêlée de complaisance et de répugnance, qui semblait signifier qu'elle trouvait un plaisir spécial à exciter et à tourmenter artificiellement sa propre sensibilité.

Il rappelait qu'en plusieurs circonstances elle avait déjà montré un goût morbide pour ce genre d'excitation. Nul sentiment pur de pitié ne lui avait empli le cœur, ni devant les larmes et le sang des pèlerins au Sanctuaire, ni en présence de l'enfant à l'agonie. Et il la revoyait aussi accélérant le pas vers le groupe de curieux penchés contre le parapet du Pincio pour distinguer les traces laissées sur le pavé par le suicidé.

« La cruauté est latente au fond de son amour, pensa-t-il. En elle, il y a quelque chose de destructif, qui se manifeste d'autant plus clairement que l'ardeur de ses caresses est plus forte... »

Et il revoyait l'image effrayante et presque gorgonéenne de cette femme, telle qu'elle était souvent apparue à ses yeux mi-clos dans la convulsion de la volupté ou dans l'inertie de l'épuisement suprême.

— Regarde ! dit-elle en lui montrant le papillon transpercé qui agitait encore les ailes. Regarde comme ses yeux brillent !

Et elle le présentait de diverses façons à la lumière, comme quand on veut aviver l'irisation d'une gemme. Elle ajouta :

— Le beau joyau !

Et, d'un geste souple, elle le piqua dans ses cheveux. Puis, regardant George au fond des prunelles :

— Toi, tu ne fais que penser, penser, penser ! Mais à quoi penses-tu ? Du moins tu parlais, jadis ; et peut-être plus qu'il n'aurait fallu. Maintenant, devenu taciturne, tu prends un air de mystère et de conspiration... As-tu quelque chose contre moi ? Parle, même si cela doit me faire mal.

L'accent de sa voix, soudainement changé, exprimait l'impatience et le reproche. Elle s'apercevait une fois encore que son amant n'avait été qu'un spectateur réfléchi et solitaire, un témoin vigilant et peut-être hostile.

— Mais parle donc ! J'aime mieux les paroles méchantes d'autrefois que ce mystérieux silence. Qu'as-tu ? te déplaît-il d'être ici ? es-tu malheureux ? ma présence continue te fatigue-t-elle ? ai-je trompé ton attente ?

Assailli de front et à l'improviste, George s'exaspéra ; mais il contint son courroux ; bien plus, il essaya de sourire.

— Pourquoi ces questions étranges ? dit-il avec calme. Cela t'ennuie, que je pense ? Comme toujours, je pense à toi et aux choses qui te concernent.

Et vite, avec un doux sourire, par crainte qu'elle ne soupçonnât une nuance d'ironie dans ses paroles, il ajouta :

— Tu rends mon esprit fécond. Quand je suis en ta présence, ma vie interne est si pleine que le son de ma propre voix me déplaît.

Elle fut contente de cette phrase affectée qui semblait l'élever à une fonction spirituelle, la proclamer créatrice d'une vie supérieure. L'expression de son visage devint grave, tandis que, dans sa chevelure, le papillon nocturne agitait sans répit ses petites ailes diaprées.

— Permets-moi de me taire sans être soupçonné, continua-t-il, se rendant compte du changement produit par son artifice en cette âme féminine que fascinaient et exaltaient les idéalités de l'amour. Permets-moi de me taire. Me demandes-tu de parler lorsque tu me vois mourir sous ta caresse de prédilection? Eh bien! ce n'est pas ta bouche seule qui a le pouvoir de me donner des sensations outrepassant toute limite connue. De minute en minute, tu me donnes des excès de sentiment et des excès de pensée. Jamais tu n'imagineras quels troubles suscite en mon cerveau une seule de tes attitudes visibles. Jamais tu n'imagineras quels spectacles intérieurs évoque en mon esprit le plus léger de tes gestes. Quand tu remues, quand tu parles, j'assiste à une succession de prodiges. Parfois, tu me donnes comme la réminiscence d'une vie que je n'ai jamais vécue. Des immensités de ténèbres s'illuminent soudain et demeurent pour moi comme des conquêtes inespérées. Que sont alors le pain, les mets, les fruits, toutes ces choses matérielles qui impressionnent mes sens? Que sont les opérations mêmes de mes organes, les manifestations externes de mon existence corporelle? Quand ma bouche parle, il me semble presque que le son de ma voix ne peut atteindre les profondeurs où je vis. Il me semble que, pour ne pas troubler ma vision, je dois rester immobile et muet, tandis que tu passes, perpétuellement transformée, à travers des mondes dont tu es la révélatrice...

Il parlait avec lenteur, les yeux fixés sur Hippolyte, fasciné par ce visage extraordinairement lumineux que couronnait une chevelure sombre et profonde comme la nuit et où une chose vivante et mourante mettait une palpitation continuelle. Ce visage si voisin qui lui semblait pourtant intangible, et ces objets épars sur la table, et ces hautes fleurs purpurines, et ce tourbillonnement de légères formes ailées autour de la source de lumière, et la sérénité pure qui descendait des étoiles, et l'haleine musicale qui montait de la mer, et toutes les images que réfléchissait sa sensibilité, tout prenait pour lui des apparences de rêve. Sa personne même, sa voix même lui semblaient fictives. Ses pensées et ses paroles s'associaient d'une manière facile et vague. Comme dans la nuit lunaire devant la vigne merveilleuse, la substance de sa vie et de la vie universelle se dissolvait en vapeur de rêve.

II

Sous la tente plantée dans la grève, après le bain demi-nu encore, il regardait Hippolyte s'attardant au soleil sur le bord de l'eau, enveloppée de son peignoir blanc. Il avait dans les yeux des scintillations presque douloureuses, et la grande lumière de midi lui causait une sensation nouvelle de malaise physique mêlée à une sorte de vague épouvante. C'était l'heure terrible, l'heure panique, l'heure suprême de la lumière et du silence, planant sur le vide de la vie. Il comprenait la superstition païenne, l'horreur sacrée des midis caniculaires sur la plage habitée par un dieu cruel et occulte. Au fond de son vague effroi se mouvait quelque chose de semblable à l'anxiété de l'homme qui attend une apparition subite et formidable. Il se paraissait à lui-même puérilement faible et peureux, diminué de courage et de forces comme après une

épreuve qui n'a pas réussi. En plongeant son corps dans la mer, en offrant son front au plein soleil, en parcourant à la nage une courte distance, en s'essayant à son exercice préféré, en mesurant sa respiration sur le souffle de l'espace sans bornes, il avait senti à d'indubitables indices l'appauvrissement de sa vigueur, le déclin de sa jeunesse, l'œuvre destructive de l'Ennemie; il avait senti encore une fois le cercle de fer se resserrer autour de son activité vitale et en réduire une nouvelle zone à l'inertie et à l'impuissance. La sensation de cette langueur musculaire devenait pour lui d'autant plus profonde qu'il regardait plus attentivement la personne de cette femme debout dans la splendeur du jour.

Pour sécher ses cheveux, elle les avait dénoués; et les boucles, rendues massives par l'eau, lui tombaient sur les épaules, si sombres qu'elles semblaient presque violettes. Son corps svelte et droit, enveloppé comme dans les plis d'un peplum, se dessinait par moitié sur le champ glauque de la mer et sur la transparence lumineuse du ciel. A peine entrevoyait-on hors de la chevelure le profil de la face penchée et attentive. Elle était tout absorbée dans le plaisir alternatif de mettre ses pieds nus sur le sable torride et de les y tenir aussi longtemps qu'elle en pouvait supporter l'ardeur, puis de les plonger tout brûlants dans l'onde caressante qui léchait la grève. Et cette double sensation semblait lui donner une jouissance infinie, où elle s'oubliait. Elle se trempait, se fortifiait par le contact avec les choses libres et saines, par l'absorption complaisante de l'eau salée et du rayon. Comment pouvait-elle être en même temps si malade et si valide? Comment pouvait-elle concilier dans son

être tant de contradictions, prendre tant d'aspects divers en un seul jour, en une seule heure? La femme taciturne et triste qui couvait le mal sacré, la maladie astrale; l'amante avide et convulsée dont les ardeurs étaient parfois effrayantes, dont la luxure avait parfois des apparences lugubres d'agonie; cette même créature, debout sur le rivage de la mer, avait des sens capables de recueillir et de savourer toutes les naturelles délices répandues dans les choses environnantes, d'apparaître semblable aux images de la Beauté antique inclinées sur le cristal harmonieux d'un Hellespont.

Elle avait une résistance évidemment supérieure. George la considérait avec un dépit qui, se condensant peu à peu, finissait par prendre la gravité d'une rancune. Le sentiment de sa propre faiblesse se troublait de haine, à mesure que sa perspicacité devenait plus lucide et presque vindicative.

Ils n'étaient pas beaux, ces pieds nus que tour à tour elle réchauffait sur la grève et rafraîchissait dans l'eau; ils avaient même les doigts déformés, plébéiens, sans aucune finesse; ils portaient l'empreinte manifeste d'une basse origine. George les regardait attentivement, ne regardait qu'eux, avec une extraordinaire clairvoyance de perception, comme si les détails de leur forme eussent dû lui révéler un secret. Et il pensait :

« Que de choses impures fermentent dans ce sang-là! Tous les instincts héréditaires de sa race persistent en elle, indestructibles, prêts à se développer et à s'insurger contre une contrainte quelconque. Je ne réussirai jamais à la rendre pure. Je ne pourrai que superposer à sa personne réelle les images chan-

geantes de mes rêves ; et elle ne pourra offrir à mon ivresse solitaire que l'indispensable instrument de ses organes. »

Mais, tandis que son intelligence réduisait cette femme à n'être qu'un simple motif pour son imagination et dépouillait de toute valeur la forme palpable, l'acuité même de la perception présente lui faisait sentir que ce qui l'attachait le plus, c'était précisément la qualité réelle de cette chair, et non pas seulement ce qu'il y avait en elle de plus beau, mais surtout ce qu'il y avait en elle de moins beau. La découverte d'une laideur ne relâchait pas le lien, ne diminuait pas la fascination. Les traits les plus vulgaires exerçaient sur lui une attraction irritante. Il connaissait bien ce phénomène qui s'était répété souvent. Souvent, avec une clairvoyance parfaite, ses yeux avaient vu s'accroître sur la personne d'Hippolyte les moindres défauts ; et ils en avaient longuement subi l'attraction, ils avaient été contraints de les fixer, de les examiner, de les exagérer. Et dans ses sens, dans son esprit, il avait éprouvé un trouble indéfinissable, suivi presque toujours d'une soudaine ardeur de désir. C'était bien là l'indice le plus terrible de la grande obsession charnelle qu'une créature humaine exerce sur une autre créature humaine. Tel était le maléfice auquel obéissait l'amant innomé qui, dans sa maîtresse, aimait par-dessus tout les marques imprimées par les ans sur le cou pâle, la raie des cheveux chaque jour plus large, la bouche flétrie où le sel des larmes rendait plus durable la saveur des baisers.

Il réfléchit à la fuite des ans, à la chaîne rivée pour toujours par l'habitude, à l'infinité tristesse de l'amour devenu un vice las. Il se vit lui-même, dans l'avenir,

lié à cette chair comme l'esclave à son carcan, privé de volonté et de pensée. abruti et vide; il vit la concubine déflourir, vieillir, s'abandonner sans résistance à l'œuvre lente du temps, laisser choir de ses mains inertes le voile lacéré des illusions, mais conserver néanmoins son pouvoir fatal; il vit la maison déserte, désolée, silencieuse, dans l'attente de la visiteuse suprême, la Mort!...

Il se rappela les cris des petits bâtards, entendus dans la maison paternelle en cet après-midi lointain. Il pensa :

« Elle est stérile; ses entrailles sont frappées de malédiction. Tous les germes y périssent comme dans une fournaise ardente. Elle trompe et déjoue sans cesse en moi l'instinct le plus profond de la vie. »

L'inutilité de son amour lui apparut comme une transgression monstrueuse de la loi suprême. — Mais, puisque son amour n'était qu'une luxure inquiète, pourquoi donc avait-il ce caractère d'inéluctable fatalité? L'instinct de perpétuer la race n'était-il pas le motif unique et vrai de tout amour sexuel? Cet instinct aveugle et éternel n'était-il pas la source du désir, et le désir ne devait-il pas avoir pour but, occulte ou manifeste, la génération prescrite par la Nature? D'où venait donc qu'un lien si fort l'attachât à la femme stérile? Pourquoi la terrible « volonté » de l'Espèce s'obstinait-elle en lui avec tant d'acharnement à réclamer, à exiger le tribut vital de cet organisme ravagé par la maladie et incapable de concevoir? — Ce qui manquait à son amour, c'était la raison première de l'amour : l'affirmation et le développement de la vie par delà les limites de l'existence individuelle. Ce qui manquait à la femme aimée, c'était le plus haut mys-

tère du sexe : « la souffrance de celle qui enfante ». Et ce qui causait la misère de l'un et de l'autre, c'était justement cette persistante monstruosité.

— Tu ne viens pas prendre le soleil ? demanda tout à coup Hippolyte en se tournant vers lui. Regarde comme j'y résiste, moi ! Je veux devenir réellement ce que tu dis : *pareille à l'olive*. Je te plairai ?

Elle se rapprocha de la tente, relevant des deux mains les bords de sa longue tunique, mettant dans ses gestes une grâce presque lascive, comme envahie soudain d'une langueur.

— Je te plairai ?

Elle se courba un peu pour entrer dans la tente. Sous l'abondance des plis neigeux, son corps maigre et flexible avait des mouvements d'une grâce féline, exhalait une chaleur et une odeur qui eurent pour la sensibilité troublée du jeune homme un étrange aiguillon. Et, tandis qu'elle s'allongeait sur la natte à côté de lui, c'était autour de son visage en feu une pluie de cheveux humides encore d'eau salée, à travers lesquels luisait le blanc de ses yeux et rougeoyait sa bouche semblable au fruit dans le feuillage.

Dans sa voix, comme sur sa figure, comme sur son sourire, il y avait une ombre, une ombre infiniment mystérieuse et fascinatrice. Il semblait qu'elle devinât chez son amant l'hostilité secrète et se préparât à en triompher.

— Que regardes-tu ? demanda-t-elle avec un tressaillement brusque. Non, non, ne les regarde pas ! Ils sont laids.

Et elle retira ses pieds, les cacha entre les plis du peignoir.

— Non, non, je te le défends !

Elle eut un moment de dépit et de honte; elle fronça les sourcils, comme si elle eût surpris dans le regard de George une étincelle de la vérité cruelle.

— Méchant! dit-elle encore, sur un ton ambigu de plaisanterie et de rancune.

Il répondit, un peu énérvé :

— Tu sais bien que, pour moi, tu es belle tout entière.

Et il fit le geste de l'attirer en lui offrant un baiser.

— Non. Attends. Ne regarde pas.

Et elle s'écarta de lui, se glissa vers un angle de la tente. Rapidement, avec des gestes furtifs, elle mit ses longs bas de soie noire; puis elle se retourna, impudique, les lèvres esfleuées d'un indéfinissable sourire. Et, sous les yeux de George, tendant l'une après l'autre ses jambes parfaites dans leur gaine luisante, elle attacha ses jarrettières au-dessus de l'un et l'autre genou. Il y avait dans son geste quelque chose de volontairement lascif, et il y avait dans son sourire une pointe de subtile ironie. Et cette muette et terrible éloquence prenait pour le jeune homme cette signification précise : « Je suis toujours l'invaincue. Tu as connu avec moi toutes les jouissances dont est assoiffé ton désir sans fin, et je me revêtirai de mensonges qui provoqueront sans fin ton désir. Que m'importe ta perspicacité? Le voile que tu déchires, je puis le réparer en un instant; le bandeau que tu arraches, je puis te le rattacher en un instant. Je suis plus forte que ta pensée. Je sais le secret de mes transfigurations dans ton âme. Je sais les gestes et les paroles qui ont la vertu de me métamorphoser à tes yeux. L'odeur de ma peau a le pouvoir de dissoudre un monde en toi. »

En lui se dissolvait un monde, tandis qu'elle se rapprochait, serpentine et insidieuse, pour s'allonger à son flanc sur la natte de joncs. Une fois de plus, la réalité se convertissait en une fiction confuse, pleine d'images hallucinantes. La réverbération de la mer emplissait la tente d'un miroitement d'or, mêlait mille paillettes d'or aux fils du tissu. Par l'ouverture, on apercevait l'immensité de la mer calme, la vaste immobilité des eaux sous un flamboiement presque lugubre. Et, peu à peu, ces apparences mêmes s'évanouirent.

Dans le silence, il n'entendit plus que le rythme de son propre sang ; dans l'ombre, il ne vit plus que les deux grands yeux fixés sur lui avec une sorte de furie. Elle l'enveloppait tout entier d'un multiple contact, comme si elle eût participé de la nature d'un nuage. Et, par tous les pores de cette peau ardente, il aspirait la fragrance marine, comme un sel volatilisé à travers une flamme. Et, dans l'épaisseur de cette chevelure humide encore, il trouva le mystère des forêts d'algues les plus profondes. Et, dans l'égarément final de sa conscience, il crut toucher le fond d'un abîme où sa nuque frappait la roche.

Ensuite, il entendit comme de loin, parmi le frou-frou des jupes, la voix d'Hippolyte qui disait :

— Tu veux rester encore un peu ? Tu dors ?

Il ouvrit les yeux ; il murmura, tout étourdi :

— Non, je ne dors pas.

— Qu'as-tu ?

— Je meurs.

Il essaya de sourire. Il entrevit la blancheur des dents d'Hippolyte, qui souriait.

— Veux-tu que je t'aide à t'habiller ?

— Non. Je m'habille tout de suite. Va, va : je te rejoins, murmura-t-il d'un air ensommeillé.

— Alors je remonte. J'ai trop faim. Habille-toi vite et viens.

— Oui, tout de suite.

Il eut un soubresaut lorsqu'il sentit à l'improviste sur ses lèvres les lèvres d'Ippolyte. Il rouvrit les yeux ; il essaya de sourire.

— Pitié !

Il entendit le grincement du sable sous les pas qui s'éloignaient. Le grand silence reprit possession de la plage. Par intervalles arrivait du rivage et des roches voisines un clapotement léger, un bruit faible pareil à celui que font les animaux qui boivent à l'abreuvoir.

Quelques minutes passèrent, pendant lesquelles il lutta contre un accablement qui menaçait de tourner en léthargie. Enfin, il se mit sur son séant, non sans effort ; il secoua la tête pour dissiper le brouillard de sa pensée ; il regarda autour de lui avec égarement. Il éprouvait dans tout son être une étrange sensation de vide ; il ne savait plus coordonner ses idées ; il était presque incapable de penser et, pour accomplir un acte quelconque, il avait besoin d'un effort énorme. Il jeta un regard hors de la tente et fut envahi de nouveau par l'horreur de la lumière. « Oh ! si, en me recouchant, je pouvais ne me relever plus ! Mourir ! ne jamais la revoir ! » Il se sentait accablé par la certitude que, dans quelques instants, il devrait revoir cette femme, il devrait se tenir près d'elle, il devrait recevoir encore ses baisers, il devrait entendre encore ses paroles.

Avant de commencer à se vêtir, il hésita. Plusieurs idées folles lui traversèrent le cerveau. Puis il s'ha-

hilla machinalement. Il sortit de la tente, et l'éblouissement lui fit fermer les yeux. A travers le tissu de ses paupières, il vit une grande clarté rouge. Il eut un léger vertige.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le spectacle des choses extérieures lui donna une sensation inexprimable. C'était comme s'il eût revu ces choses après un temps indéfini, dans une existence différente.

La grève, fouettée par le soleil, avait une blancheur de chaux. Sur l'immense et lugubre miroir de la mer, le ciel incandescent paraissait s'affaisser de seconde en seconde, sous le poids d'un de ces mornes silences qui accompagnent l'attente d'une catastrophe inconnue. Les promontoirs sablonneux, avec leurs grandes anses désertes, élevaient en forme de tours, au-dessus des récifs noirâtres, leurs crêtes boisées où les oliviers se dressaient contre le soleil torride dans des attitudes de colère et de folie. Allongé sur les roches et semblable à un monstre aux aguets, le Trabocco avec ses nombreux engins avait un aspect formidable. Dans l'enchevêtrement des poutres et des cordages, on distinguait les pêcheurs penchés vers les eaux, fixes, immobiles comme des bronzes ; et sur leurs vies tragiques pesait le sortilège mortel.

Tout à coup, dans l'embrasement et dans le silence, une voix frappa les oreilles du jeune homme : c'était la femme qui l'appelait du haut de l'Ermitage.

Il eut une secousse ; il se retourna avec une palpitation oppressante. La voix répéta son appel, limpide et forte, comme si elle eût voulu affirmer son pouvoir.

— Viens !

Tandis qu'il gravissait la pente, la bouche fumeuse

d'un des tunnels jeta dans l'air un grondement dont la répercussion envahit tout le golfe. Il s'arrêta au bord de la voie, pris à nouveau d'un léger vertige ; et l'éclair d'une idée folle traversa son cerveau vidé : « Se coucher en travers des rails... La fin de tout en une seconde ! »

Assourdissant, rapide et sinistre, le train qui passait lui lança au visage le vent de sa course ; puis, sifflant et grondant, il disparut dans la bouche du tunnel opposé, qui fuma noirâtre dans le soleil.

III

Depuis l'aube jusqu'au crépuscule, les chants des moissonneurs et des glaneuses alternaient sur les flancs de la colline féconde.

Les chœurs masculins, avec une véhémence bachique, célébraient la joie des festins plantureux et la bonté du vieux vin. Pour les hommes de la faux, le temps de la moisson était un temps d'abondance. D'heure en heure, depuis l'aube jusqu'au crépuscule, selon l'antique usage, ils interrompaient le travail pour manger et boire sur le chaume, parmi les gerbes nouvelles, en l'honneur du maître généreux. Et chacun retirait de son écuelle la part de nourriture suffisante pour rassasier une glaneuse. Tel, à l'heure du repas, Booz avait dit à Ruth la Moabite : « Approche ici, et mange du pain, et trempe ta bouchée dans le vinaigre ; » et Ruth était venue s'asseoir près des moissonneurs et s'était rassasiée.

Mais les chœurs féminins se prolongeaient en cadences presque religieuses, avec une douceur lente et solennelle, révélant la sainteté originelle du travail alimentaire, la noblesse primitive de cette tâche où, sur la terre des ancêtres la sueur des hommes consacrait la nativité du pain.

Georges les entendait et les suivait, l'âme aux écoutes ; et, peu à peu, une influence bienfaisante et inespérée pénétrait en lui. Son âme semblait se dilater peu à peu, par une aspiration toujours plus large et plus sereine, à mesure que devenait plus pure l'onde du chant propagée dans les midis encore torrides mais où l'espérance de la nuit pacificatrice commençait à répandre une sorte de calme extatique. C'était un renouveau d'aspiration vers les sources de la vie, vers les Origines. C'était peut-être le suprême tressaillement de sa jeunesse atteinte au plus profond de son énergie substantielle, le suprême halètement vers la reconquête d'un bien perdu désormais pour toujours.

Le temps de la moisson tirait à sa fin. En passant le long des champs moissonnés, il entrevoyait de beaux usages qui semblaient être des rites d'une liturgie géorgique. Un jour, il s'arrêta près d'un champ déjà dépouillé où les moissonneurs venaient de construire la dernière meule, et il fut témoin de la cérémonie.

Sur les choses fatiguées par l'ardeur diurne planait l'heure limpide et douce qui allait recueillir dans sa sphère de cristal les cendres impalpables du jour consumé. Le champ se dessinait en parallélogramme sur un plateau ceint d'oliviers gigantesques qui laissaient paraître entre leurs rameaux la bande bleue de l'Adriatique, mystérieuse comme le velum entrevu dans le temple derrière les palmes d'argent. Les hautes meules

se dressaient à intervalles égaux, en forme de cônes, massives et opulentes d'une richesse entassée par les bras des hommes, célébrée par le chant des femmes. Au centre du champ, la troupe des moissonneurs faisait cercle autour de son chef, après la besogne accomplie. C'étaient des hommes robustes, brûlés, vêtus de lin. Aux bras, aux jambes, aux pieds nus, ils portaient les déformations que la longue et lente endurance des labours imprime sur les membres qui travaillent. Dans le poing de chaque homme luisait la faux, courbe et mince comme la lune en son premier quartier. De temps à autre, avec un geste simple de la main libre, ils essuyaient la sueur de leur front et en aspergeaient le sol où brillait la paille sous les rayons obliques du couchant.

A son tour, le chef fit ce même geste ; puis, levant la main comme pour bénir, il s'écria dans son idiome sonore, riche de rythmes et d'assonances :

— Quittons le champ, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit !

En chœur, les hommes de la faux répondirent avec un grand cri :

— Amen !

Et le chef reprit :

— Béni soit notre maître, et bénie notre maîtresse !

Les hommes répondirent :

— Amen !

Et le chef, d'une voix qui par degrés se renforçait et s'enflammait :

— Béni soit celui qui nous a porté le bon manger !

— Amen !

— Béni soit celui qui a dit : « Ne mets pas d'eau dans le vin du moissonneur ! »

— Amen !

— Béni soit le patron qui a dit à la patronne :
« Donne sans mesurer, et mets la sapa dans le vin du moissonneur ! »

— Amen !

Les bénédictions s'étendaient de proche en proche : à celui qui avait tué la brebis, à celui qui avait lavé les herbes et les légumes, à celui qui avait fourbi le vase de cuivre, à celui qui avait assaisonné d'épices les viandes. Et le bénisseur, dans le feu de l'enthousiasme, dans le transport subit d'une sorte de fureur poétique, trouvait les assonances et s'exprimait tout à coup en distiques. La troupe lui répondait par d'immenses clameurs qui se répercutaient dans toutes les anses, tandis que sur le fer des faux s'allumaient les éclairs crépusculaires et que la gerbe dressée au sommet des meules avait l'apparence d'une flamme.

— Bénies soient les femmes qui chantent la belle chanson en apportant les cruches de vieux vin !

— Amen !

Ce fut un tonnerre de joie. Puis tous se turent et regardèrent s'approcher le chœur des femmes, porteuses des dernières largesses sur le champ fauché.

Les femmes, en double file, soutenant sur leurs bras les grandes cruches peintes, chantaient. Et le spectateur étranger, les voyant s'avancer entre les troncs des oliviers comme entre une colonnade sur le fond maritime, croyait voir une de ces théories votives qui se développent harmonieusement en bas-relief sur les frises des temples ou autour des sarcophages.

Lorsqu'il revint à la maison, cette image de beauté l'accompagna le long du sentier, tandis qu'il cheminait lentement parmi les prestiges du soir où flottaient

encore les ondes des chœurs. A un détour, il fit halte pour écouter une voix mélodieuse qui s'approchait et qu'il lui semblait reconnaître. Dès qu'il la reconnut, il eut un élan d'allégresse : c'était la voix de Favette, de la jeune chanteuse aux yeux de faucon, la voix vibrante qui réveillait toujours en lui le souvenir de la délicieuse matinée de mai resplendissant sur le labyrinthe des genêts fleuris, sur la solitude du jardin d'or où, tout étonné, il avait cru découvrir le secret de la joie.

Sans soupçonner la présence de l'étranger dissimulé par une haie, Favette s'avancait conduisant une vache par la longe. Et elle chantait, la tête haute, la bouche ouverte vers le ciel, le visage en pleine lumière ; et, de sa gorge, le chant jaillissait fluide, limpide, cristallin comme une source. Derrière elle, la belle bête neigeuse cheminait avec mansuétude ; et, à chaque pas, son fanon ondulait et la masse de ses pis gonflés de lait par la pâture ballottait entre ses jambes.

Lorsqu'elle aperçut l'étranger, la chanteuse s'interrompit et fit mine de s'arrêter. Mais lui, allant à sa rencontre avec un air de fête, comme s'il eût retrouvé une amie des temps heureux :

— Où vas-tu donc, Favette ? s'écria-t-il.

S'entendant appeler par son nom, elle rougit et sourit avec embarras.

— Je reconduis la vache à l'étable, répondit-elle.

Comme elle avait subitement ralenti le pas, le muffle de la bête lui effleura les reins ; et son buste hardi se dressait entre les grandes cornes comme dans le croissant d'une lyre.

— Tu chantes toujours ! dit George, l'admirant dans cette attitude. Toujours !

— Eh ! seigneur, fit-elle avec un sourire, si on nous ôtait le chant, que nous resterait-il ?

— Te rappelles-tu cette matinée où tu as cueilli les fleurs de genêt ?

— Les fleurs de genêt pour ton épouse ?

— Oui ; tu te rappelles ?

— Je me rappelle.

— Rechante-moi la chanson de ce jour-là !

— Seule, je ne puis la chanter.

— Alors, chantes-en une autre.

— Comme cela, tout de suite, en ta présence ? J'ai honte. Je chanterai en chemin. Adieu, seigneur.

— Adieu, Favette.

Et elle reprit sa marche par le sentier, traînant la bête paisible. Après quelques pas, elle entonna la chanson de toute la force de sa voix, qui envahit aux alentours la campagne lumineuse.

Le soleil venait de se coucher, et une lumière extraordinairement vive se répandait sur les côtes et sur la mer ; une onde immense d'or impalpable montait du ciel occidental au zénith et redescendait vers le bord opposé, dont elle pénétrait avec une extrême lenteur la transparence glauque. Par degrés, l'Adriatique devenait plus claire et plus douce, se rapprochant du vert qu'ont les premières feuilles des saules sur les pousses nouvelles. Seules les voiles rouges, aussi superbes que si elles eussent été de pourpre, rompaient la clarté diffuse.

« C'est une Fête, pensait George, ébloui par la splendeur du couchant, sentant palpiter autour de lui la joie de vivre. Où respire-t-elle, la créature humaine pour qui toute la journée, depuis l'aube jusqu'au crépuscule, est une Fête consacrée par quelque conquête nouvelle ? »

Sur la colline, les chants en l'honneur de la nativité du pain continuaient et alternaient. Les longues théories féminines apparaissaient sur les pentes et disparaissaient. Çà et là, dans l'air sans brise, des colonnes de fumée montaient d'invisibles feux, très lentes. Le spectacle se faisait solennel et semblait reculer dans le mystère des siècles primitifs, dans la sainteté d'une célébration de Dionysiaques rurales.

IV

Depuis la nuit tragique où Candie, baissant la voix, avait parlé du sortilège qui pesait sur les hommes du Trabocco, cette grande ossature blanchâtre, allongée sur les récifs, avait plus d'une fois attiré les regards et excité la curiosité des étrangers. Dans le croissant de la petite baie musicale, cette forme hérissée et insidieuse, perpétuellement aux aguets, paraissait démentir la bénignité de la solitude. Aux midis brûlants et immobiles, aux crépuscules embrumés, elle prenait parfois des aspects formidables. Parfois, quand tout reposait, on entendait grincer le cabestan et craquer la charpente. Pendant les nuits sans lune, on voyait la rougeur des torches reflétée par les eaux.

Dans un après-midi de pesante oisiveté, George proposa à Hippolyte :

— Veux-tu venir au Trabocco?

Elle répondit :

— Allons, si tu veux. Mais comment ferai-je pour passer le pont? J'ai déjà essayé une fois...

— Je te conduirai par la main.

— Le passage est trop étroit.

— Nous essayerons.

Ils y allèrent. Ils descendirent par le sentier. Au coude, ils trouvèrent une sorte d'escalier taillé dans le granit, peu praticable, et dont les marches irrégulières se prolongeaient jusque sur les récits, à l'extrémité du pont branlant.

— Tu vois! comment ferai-je? dit Hippolyte avec regret. Rien qu'à regarder, la tête me tourne.

La première partie du pont se composait d'une planche unique, très étroite, soutenue par des étauçons fixés sur la roche; l'autre partie, plus large, était formée de voliges transversales, blanches d'une blancheur presque argentée, vermoulues, cassantes, mal jointes, si peu épaisses qu'elles semblaient devoir se rompre sous la moindre pression du pied.

— Tu ne veux pas essayer? demanda George, avec une sensation intérieure d'étrange soulagement en constatant qu'Hippolyte ne réussirait jamais à opérer le périlleux passage. Regarde; quelqu'un arrive pour nous tendre la main.

Un enfant demi-nu accourait de la plate-forme, agile comme un chat, brun comme un broeze riche d'or. Sous son pied infailible les voliges craquaient, les solives pliaient. Parvenu à l'extrémité du pont, près des étrangers, il les encouragea par des gestes énergiques à se confier en lui, les regardant de ses yeux perçants d'oiseau de proie.

— Tu ne veux pas essayer? reprit George en souriant.

Irrésolue, elle avança un pied sur la planche branlante, regarda les rochers et l'eau, puis se retira, incapable de vaincre son trouble.

— Je crains le vertige, dit-elle. Je suis sûre que je tomberais.

Elle ajouta avec un regret manifeste :

— Va, va seul. Tu n'as pas peur ?

— Non. Mais toi, que feras-tu ?

— Je m'assoierai à l'ombre et je t'attendrai.

Elle ajouta encore, avec hésitation, comme pour tenter de le retenir :

— Mais pourquoi y vas-tu ?

— J'y vais. Je suis curieux de voir.

Elle semblait chagrine de ne pas pouvoir le suivre, fâchée de le laisser aller en un lieu où elle-même n'atteindrait pas ; et ce qui semblait la chagriner et la fâcher, c'était, non pas seulement de renoncer à une curiosité et à un plaisir, mais aussi quelque autre cause mal distincte. Ce qui la faisait souffrir encore, c'était l'obstacle temporaire qui allait s'interposer entre son amant et elle, cet obstacle qu'elle était impuissante à trancher. Tant lui était devenu essentiel le besoin de tenir son amant toujours attaché par un lien sensible, d'être avec lui en contact ininterrompu, de le dominer, de le posséder !

Elle dit, sur un ton de dépit à peine perceptible :

— Va, va donc !

George venait d'observer au fond de lui-même un sentiment qui faisait contraste avec le sentiment instinctif d'Hyppolyte : c'était une sorte de soulagement à constater qu'il y avait un lieu où Hyppolyte ne le suivrait pas, un refuge complètement inaccessible à l'Ennemie, une retraite défendue par les roches et par

la mer où il pourrait trouver enfin quelques heures de véritable repos. Et ces deux impressions de leurs âmes, quoique mal distinctes et même un peu puérides, mais très certainement opposées, démontrèrent l'état réel des amants vis-à-vis l'un de l'autre : l'un victime consciente destinée à périr ; l'autre, bourreau inconscient et caressant.

— J'y vais, dit George, avec une nuance de provocation dans le ton et dans l'attitude. Au revoir.

Bien qu'il ne se sentit pas sûr de lui-même, il refusa l'aide de l'enfant et fut très attentif à prendre une démarche franche et alerte, à ne pas hésiter, à ne pas vaciller sur la planche branlante. Dès qu'il eut mis le pied sur la partie plus large, il accéléra le pas, toujours préoccupé des regards d'Hippolyte, donnant instinctivement à son effort la chaleur d'une réaction hostile. Lorsqu'il toula le plancher de la plate-forme, il eut la sensation illusoire de se trouver sur le pont d'un navire. En une seconde, la traîcheur de la mer clapoteuse qui se brisait sur les récifs ressuscita dans sa mémoire certains fragments de la vie qu'il avait vécue à bord du *Don Juan* ; et il éprouva par tout son être un frémissement subit à l'idée chimérique de lever l'ancre. « A la voile ! A la voile ! »

Aussitôt après, ses regards se portèrent sur les objets environnants, dont il remarqua les moindres détails avec sa lucidité ordinaire.

Turchin l'avait salué brusquement, d'un geste que n'adouçissait ni parole ni sourire, comme si aucun événement, quelque insolite et extraordinaire qu'il fût, n'eût eu le pouvoir d'interrompre même pour une seconde la préoccupation terrible qui apparaissait sur son visage terreux, presque sans menton, à peine plus

gros que le poing, avec un long nez en saillie, pointu comme un museau de brochet, entre deux petits yeux scintillants.

La même préoccupation se lisait dans l'aspect de ses deux fils qui, eux aussi, saluèrent en silence et se remirent à l'ouvrage, sans se départir de leur immuable tristesse. C'étaient des garçons de plus de vingt ans, décharnés, brûlés, agités d'une continuelle inquiétude musculaire comme les démoniaques. Tous leurs mouvements avaient un air de contraction convulsive, de sursaut ; et, sous la peau de leurs taces sans menton, on voyait par moments les muscles trembler.

— La pêche est bonne ? demanda George en montrant le large filet immergé dont les coins se voyaient à fleur d'eau.

— Rien aujourd'hui, seigneur, murmura Turchin avec un accent de colère contenue.

Après une pause, il reprit :

— Qui sait ? C'est toi, peut-être, qui nous apportes la bonne pêche...

— Tirez le filet. Nous allons voir.

Ses fils s'apprêtèrent à manœuvrer le cabestan.

Par les interstices du plancher, on apercevait l'onde miroitante et écumante. Dans un angle de la plate-forme s'élevait une cabane basse au toit de paille, dont le taîte était protégé par une file de tuiles rouges et orné d'une pièce de chêne sculptée en forme de tête de bœuf avec deux grandes cornes rapportées, contre les maléfices. D'autres amulettes pendaient de la toiture, mêlées à des disques de bois sur lesquels étaient collés avec de la poix des morceaux de miroir ronds comme des yeux ; et un taiseau de fourches à quatre

dents, couillées, gisait devant l'ouverture basse. A droite et à gauche, deux grands mâts verticaux se dressaient, posés sur la roche, maintenus à leur base par des pieux de toutes grosseurs qui s'entre-croisaient et s'enchevêtraient, reliés les uns aux autres par d'énormes clous, serrés par des fils de fer et par des cordages, renforcés de mille façons contre le courroux de la mer. Deux autres mâts horizontaux coupaient les premiers en croix et s'allongeaient comme des beauprés par delà les récifs, sur l'eau profonde et poissonneuse. Aux extrémités touchées des quatre mâts pendaient des poulies avec des cordes correspondant aux coins du filet carré. D'autres cordes passaient par d'autres poulies, au bout d'espars de moindre grandeur ; jusque sur les roches les plus lointaines, des piquets enfoncés maintenaient des câbles de renfort ; d'innombrables planches, clouées sur les poutres, en consolidaient les points faibles. La lutte longue et obstinée contre les fureurs et les traîtrises du flot était comme écrite sur cette énorme carcasse au moyen de ces nœuds, de ces clous, de ces engins. La machine semblait vivre d'une vie propre, avait un air et une figure de corps animé. Le bois, exposé depuis des ans et des ans au soleil, à la pluie, à la tempête, montrait toutes ses fibres, découvrait toutes ses rugosités et toutes ses nodosités, révélait toutes les parties résistantes de sa structure, se dénudait, se consumait, devenait blanc comme un tibia, ou luisant comme de l'argent, ou grisâtre comme du silex, acquérait un caractère et une signification spéciale, une empreinte aussi distinctive que celle d'une personne sur qui la vieillesse et la souffrance auraient achevé leur œuvre cruelle.

Le cabestan grinçait en tournant par l'impulsion

des quatre barres, et toute la machine tremblait et craquait sous l'effort, tandis que le vaste filet émergeait peu à peu de la profondeur verte avec un miroitement doré.

— Rien ! grommela le père en voyant monter à fleur d'eau le fond vide du filet.

Les fils lâchèrent les barres tous ensemble ; et, avec des grincements plus forts, le cabestan se mit à tourner en battant l'air de ses quatre bras brutaux, qui auraient pu couper un homme en deux. Le filet replongea. Tous se turent. Dans le silence, on n'entendit plus que le clapotis de la mer contre les récifs.

Le poids du maléfice écrasait ces vies misérables. George avait perdu toute curiosité d'interroger, de découvrir, de savoir ; mais il sentait que cette compagnie taciturne et tragique allait avoir bientôt pour lui l'attrait d'une sorte d'affinité douloureuse. N'était-il pas aussi victime d'un maléfice ? Et il regarda instinctivement vers la plage, où apparaissait la personne de la femme dessinée sur un fond de roche.

V

Il retourna au Trabocco presque tous les jours, à des heures différentes. Ce fut le lieu favori de son rêve et de sa méditation. Les pêcheurs s'étaient habitués à ses visites ; ils lui faisaient un accueil respectueux, lui préparaient à l'ombre de la cabane une sorte de grabat composé d'une vieille voile qui sentait le goudron. De son côté, il ne leur ménageait pas les largesses.

En écoutant la rumeur des eaux, en fixant le sommet d'un mât immobile dans l'azur, il évoquait ses souvenirs nautiques, revivait sa vie errante des étés lointains, cette vie de liberté sans limite qui lui semblait aujourd'hui singulièrement belle et presque chimérique. Il se rappelait sa dernière traversée sur l'Adriatique, quelques mois après l'Épiphanie de l'Amour, pendant une période de tristesses et d'en-

thousiasmes poétiques, sous l'influence de Percy Shelley, de ce divin Ariel que la mer avait transfiguré en quelque chose de riche et d'étrange : *into something rich and strange*. Et il se rappelait le débarquement à Rimini, l'entrée à Malamocco, le mouillage devant le quai des Esclavons tout doré par le soleil de septembre... — Où était à présent son vieux compagnon de voyage, Adolphe Astorgi ? Où était le *Don Juan* ? — La semaine précédente, il en avait reçu des nouvelles de Chios, par une lettre qui semblait imprégnée encore de l'odeur du mastic et qui lui annonçait l'envoi prochain d'une quantité de confitures orientales.

Adolphe Astorgi était vraiment une âme fraternelle. Le seul avec qui il avait pu vivre quelque temps dans une communion complète, sans éprouver la gêne, le malaise et la répugnance que lui causait presque toujours la familiarité prolongée avec ses autres amis. Quel malheur qu'il fût si loin maintenant !... Et, parfois, il se le représentait comme un libérateur imprévu qui apparaîtrait avec sa voile dans les eaux de San-Vito pour lui proposer l'évasion.

Dans sa faiblesse incurable, dans cette abolition totale de la volonté active, il s'attardait parfois à des rêves de cette sorte : il implorait la venue d'un homme fort et impérieux qui le secouerait avec rudesse et qui, brisant toutes les chaînes d'un coup brusque et définitif, pour toujours, le ravirait, l'entraînerait au loin, le confinerait dans une région perdue où il ne serait connu de personne, où il ne connaîtrait personne, et où il pourrait, soit recommencer sa vie, soit mourir d'une mort moins désespérée.

Mourir, il le devait. Il connaissait sa condamnation,

la savait irrévocable ; et il était convaincu que l'acte final s'accomplirait dans la semaine qui précéderait le *cinquième anniversaire*, entre les derniers jours de juillet et les premiers d'août. Depuis la tentation qui, dans l'horreur du midi torride, devant les rails luisants, lui avait traversé l'esprit comme un éclair, il lui semblait même que le *moyen* était déjà trouvé. Il avait sans cesse l'oreille tendue au grondement du train, et il éprouvait une inquiétude étrange lorsque approchait l'heure connue du passage. Comme un des tunnels traversait la pointe du Trabocco, il pouvait, de son grabat, entendre le fracas sourd qui faisait trembler toute l'éminence ; et parfois, s'il était alors distrait par d'autres pensées, il avait un tressaillement d'épouvante, comme s'il eût à l'improviste entendu le grondement de son destin.

N'était-ce pas la même pensée qui régnait en lui et en ces hommes taciturnes ? Eux et lui ne sentaient-ils pas sur leur tête, jusque dans les ardeurs les plus fulgurantes de la canicule, une même ombre ? C'était peut-être cette affinité qui lui faisait aimer ce lieu et cette compagnie. Sur les eaux musicales, il se laissait bercer dans les bras du fantôme créé par lui-même, tandis que la volonté de vivre se retirait de lui peu à peu, comme la chaleur abandonne un cadavre.

C'étaient les grands calmes de juillet. La mer s'éta-
lait toute blanche, laiteuse, verdâtre çà et là dans le
voisinage de la rive. Une brume à peine teintée de
violet pâlisait les côtes lointaines : le cap du More, la
Nicchiola, la pointe d'Ortone, la pointe du Vaste. Les
ondulations presque imperceptibles de la bonace pro-
duisaient entre les récifs une harmonie bourdonnante,
mesurée par des pauses égales. Sur l'extrémité de l'un

des longs mâts horizontaux, l'enfant se tenait en vedette : l'œil au guet, il scrutait sous lui le miroir de l'onde, et, de temps à autre, pour contraindre le poisson effrayé à entrer dans le filet, il jetait une pierre dont le bruit sourd augmentait la mélancolie des choses.

Parfois le visiteur s'assoupissait sous la caresse des rythmes lents. Ces assoupissements brefs étaient l'unique compensation de ses nuits sans sommeil. Et il avait coutume de prétexter ce besoin de repos pour qu'Hippolyte lui permît de rester sur le Trabocco aussi longtemps qu'il lui plairait. George lui affirmait qu'il ne pouvait pas dormir ailleurs que sur ces planches, parmi les exhalaisons des rochers, dans la musique de la mer.

A cette musique, il tendait une oreille de plus en plus attentive et subtile. Désormais, il en connaissait tous les mystères, il en comprenait toutes les significations. Le faible clapotis du ressac, pareil au bruit lingual d'un troupeau qui se désaltère ; le grand fracas subit du flot gaillard qui, arrivant du large, heurte et écrase la vague réfractée par la rive ; la note la plus humble, la note la plus superbe, et les innombrables gammes intermédiaires, et les diverses mesures des intervalles, et les accords les plus simples, et les accords les plus complexes, et toutes les puissances de ce profond orchestre marin dans le golfe sonore, il connaissait tout, il comprenait tout.

Mystérieuse, la symphonie crépusculaire se développait et grandissait, très lente, très lente, sous un ciel de pures violettes qui, entre leurs touffes éthérées, laissaient luire les premiers regards timides des constellations encore couvertes d'un voile. Ça et là, des

souffles errants soulevaient et poussaient les ondes, rares d'abord, puis plus fréquentes, puis moins faibles; ils soulevaient et poussaient les ondes dont les fines crêtes fleurissaient, dérobaient au crépuscule une lueur, écumaient un instant et retombaient languides. Tantôt comme un son assourdi de cymbales, tantôt comme un son de disques d'argent heurtés l'un contre l'autre, tantôt comme un son de cristaux précipités sur une pente, tel était le son que produisaient dans le silence ces ondes retombant et mourant. De nouvelles ondes se levaient, engendrées par un souffle plus long, se recourbaient limpides, portaient dans leur courbure la grâce du jour finissant, se brisaient avec une sorte d'indolence, semblables à de mobiles rosiers blancs qui s'effeuilleraient, et laissant des écumes durables pareilles à des pétales sur le miroir qui se dilatait là où elles disparaissaient pour toujours. D'autres encore se levaient, augmentaient de vitesse et de force, s'approchaient du rivage, l'atteignaient avec un fracas triomphal suivi d'un murmure diffus pareil à un froissement de feuilles arides. Et, tandis que durait encore cet illusoire froissement de la forêt irréaliste, d'autres vagues, là-bas, là-bas, sur le croissant du golfe, déferlaient à des intervalles de plus en plus courts, suivies du même murmure, de sorte que la zone sonore semblait s'étendre à l'infini par les perpétuelles vibrations d'une myriade de feuilles arides.

Cette sylvestre harmonie imitative était la trame constante où l'onde battant contre les récifs posait ses rythmes interrompus. L'onde arrivait avec un emportement d'amour ou de colère sur les blocs inébranlables; elle s'y précipitait en mugissant, s'y étalait en écumant, envahissait de sa liquidité jusqu'aux passages les plus

secrets. Il semblait qu'une âme naturelle ultra-souveraine emplît de son agitation frénétique un instrument vaste et multiple comme un orgue, en passant par toutes les discordances, en touchant toutes les notes de la joie et de la douleur.

Elle riait, gémissait, priait, chantait, caressait, sanglotait, menaçait : tour à tour joyeuse, plaintive, humble, ironique, câline, désespérée, cruelle. Elle jaillissait jusqu'à la cime de la plus haute roche pour y remplir la petite cavité ronde comme une coupe votive ; elle s'insinuait dans la crevasse oblique où les mollusques pullulaient ; elle s'écroulait sur les moelleux tapis de corallines en les lacérant, ou elle y rampait aussi légère que le serpent sur la mousse. Le dégouttement égal des eaux qui suintent dans la caverne occulte, le regorgement rythmique des fontaines semblable à la pulsation d'un vaste cœur, le clapotis rauque des sources sur la déclivité escarpée, le grondement sourd du torrent emprisonné entre deux parois de granit, le tonnerre réitéré du fleuve qui se précipite du haut d'une cataracte, tous les sons que produisent les eaux vives sur la pierre inerte et tous les jeux de leurs échos, elle les imitait. La tendre parole qu'on murmure dans l'ombre à l'écart, le soupir exhalé par une angoisse mortelle, la clameur d'une multitude ensevelie dans les profondeurs d'une catacombe, le sanglot d'une poitrine titanique, la dérision altière et cruelle, tous les sons que produit la bouche humaine dans la tristesse ou dans la joie, et le mugissement, et le rugissement, elle les imitait. Les chœurs nocturnes des esprits aux langues aériennes, le chuchotement des fantômes mis en fuite par l'aurore, les ricanements réprimés des créatures fluides et maléfiques aux aguets sur le seuil

des autres, les appels des fleurs vocales dans les paradis de luxure, les reprises de la danse magique sous la lune, tous les sons que l'oreille des poètes écoute en secret, tous les enchantements de la sirène antique, elle les imitait. Une et multiple, labile et impérissable, elle enfermait en soi tous les langages de la Vie et du Rêve.

Ce fut, dans l'esprit attentif de l'auditeur, comme la résurrection d'un monde. La grandeur de la symphonie marine ranima chez lui la foi en la puissance illimitée de la musique. Il resta stupéfait d'avoir pu priver si longtemps son esprit de cette nourriture quotidienne, d'avoir renoncé au seul moyen concédé à l'homme pour s'affranchir de la tromperie des apparences et pour découvrir dans l'univers intérieur de l'âme l'essence réelle des choses. Il resta stupéfait d'avoir pu négliger si longtemps ce culte religieux qu'à l'exemple de Démétrius il avait pratiqué depuis les premières années de son enfance avec tant de ferveur. Pour Démétrius et pour lui, la musique n'avait-elle pas été une religion ? Ne leur avait-elle pas révélé à tous deux le mystère de la vie suprême ? A tous deux elle avait répété, mais avec un sens différent, la parole du Christ : « Notre règne n'est pas de ce monde. »

Et il lui réapparut, l'homme doux et méditatif, ce visage empreint d'une mélancolie virile auquel donnait une expression étrange la boucle de cheveux blancs mêlée aux cheveux noirs sur le milieu du front.

Une fois encore George se sentit pénétré par la fascination surnaturelle qu'exerçait sur lui du fond de la tombe cet homme existant hors de la vie. Des choses lointaines lui revinrent à la mémoire, pareilles à des ondes d'harmonie indistinctes ; des éléments de pensées

reçus de ce révélateur semblèrent prendre des formes vagues de rythmes ; le simulacre idéal du déjant parut se transfigurer musicalement, perdre ses contours visibles, rentrer dans l'unité profonde de l'être, dans cette unité que le musicien solitaire, à la lumière de son inspiration, avait découverte sous la diversité des Apparences.

« Sans aucun doute, pensait-il, c'est la musique qui l'initia au mystère de la Mort, qui lui montra, par delà la vie, un nocturne empire de merveilles. L'harmonie, élément supérieur au temps et à l'espace, lui a fait entrevoir comme une béatitude la possibilité de s'affranchir de l'espace et du temps, de se détacher du vouloir individuel qui l'enfermait dans la prison d'une personnalité confinée en un lieu restreint, qui le tenait perpétuellement assujéti à la matière brute de la substance corporelle. Comme il avait mille fois senti en lui-même, aux heures d'inspiration, l'éveil de la volonté universelle ; comme il avait goûté une joie extraordinaire à reconnaître l'unité suprême qui est au fond des choses, il crut que la mort lui serait un moyen de se prolonger dans l'infini, qu'il se dissoudrait dans l'harmonie continue du Grand Tout et participerait à l'éternelle volupté du Devenir. Pourquoi n'aurais-je pas, moi aussi, la même initiatrice au même mystère ? »

De hautes images s'élevaient dans son esprit, en même temps que les étoiles apparaissaient une à une dans le silence des cieux. Il retrouva quelques-uns de ses songes les plus poétiques. Il se rappela l'immense sentiment de joie et de liberté qu'il avait éprouvé un jour, en s'identifiant par l'imagination avec un homme inconnu qui gisait dans une bière au sommet d'un ma-

jestueux catafalque entouré de flambeaux, tandis qu'au fond de l'ombre sacrée, dans l'orgue, dans l'orchestre et dans les voix humaines, l'âme de Beethoven, le divin révélateur, parlait avec l'Invisible. Il revit le vaisseau chimérique chargé d'un orgue gigantesque qui, entre ciel et mer, dans les lointains infinis, versait par la forêt de ses tuyaux des torrents d'harmonie sur le calme des ondes, tandis que flamboyaient à l'extrême horizon les bûchers crépusculaires, ou que s'épandait dans la nuit l'extatique sérénité de la pleine lune, ou que, sur les cercles des ténèbres, les constellations brillaient du haut de leurs chars de cristal. Il reconstruisit ce merveilleux Temple de la Mort, tout de marbre blanc, où se tenaient, entre les colonnes du propylée, des musiciens insignes qui par leurs accords séduisaient au passage les jeunes hommes et mettaient tant d'art à les initier que jamais nul initié, en posant le pied sur le seuil funèbre, ne se retournait pour saluer la lumière où jusqu'à ce jour il avait trouvé la joie.

« Donnez-moi une noble manière de trépasser. Que la Beauté étende un de ses voiles sous mon dernier pas ! C'est tout ce que j'implore de mon Destin. »

Une chaleur lyrique dilatait sa pensée. La fin de Percy Shelley, si souvent enviée et rêvée par lui sous l'ombre et le claquement de la voile, lui réapparut dans un immense éclair de poésie. Ce destin avait une grandeur et une tristesse surhumaines. « Sa mort est mystérieuse et solennelle comme celle des antiques héros de la Grèce, qu'une invisible puissance enlevait de terre à l'improviste et emportait transfigurés dans la sphère joviale. Comme dans le chant d'Ariel, rien de lui n'est anéanti ; mais la mer l'a transfiguré en quelque chose de riche et d'étrange. Son corps juvé-

nile brûle sur un bûcher, au pied de l'Apennin, devant la solitude de la mer tyrrhénienne, sous l'arc bleu du ciel. Il brûle avec les aromates, avec l'encens, avec l'huile, avec le vin, avec le sel. Les flammes sonores montent dans l'air immobile, vibrent et chantent vers le soleil témoin, qui fait scintiller les marbres aux cimes des montagnes. Tant que le corps n'est pas consumé, une hirondelle de mer ceint le bûcher de ses vols Et puis lorsque le corps en cendres se désagrège, le cœur apparaît nu et intact : — *Cor Cordium.* »

N'avait-il pas peut-être, lui aussi, comme le poète de l'*Epipsychidion*, aimé Antigone dans une existence antérieure ?

Sous lui, autour de lui, la symphonie de la mer grandissait, grandissait dans l'ombre ; et, sur lui, le silence du ciel étoilé devenait plus profond. Mais, du côté du rivage, un grondement s'approchait, sans ressemblance avec aucun autre bruit, très reconnaissable. Et, lorsqu'il se tourna de ce côté, il vit les deux fanaux du train, pareils à la fulguration de deux yeux de flamme.

Assourdissant, rapide et sinistre, le train qui passait ébranla le promontoire ; en une seconde il parcourut la voie découverte ; puis, sifflant et grondant, il disparut dans la bouche du tunnel opposé.

George se dressa d'un bond. Il s'aperçut qu'il était resté seul sur le Trabocco.

— George ! George ! Où es-tu ?

C'était l'appel inquiet d'Hippolyte qui venait le chercher ; c'était un cri d'angoisse et d'effroi.

— George ! Où es-tu ?

VI

Hippolyte exulta d'allégresse lorsque George lui annonça l'arrivée prochaine du piano et des partitions. Comme elle lui était reconnaissante de cette aimable surprise ! Ils auraient donc enfin de quoi rompre l'oisiveté des longues heures diurnes et se soustraire aux tentations... Elle riait en faisant allusion à cette espèce de fièvre érotique dont elle entretenait chez son amant l'ardeur continue ; elle riait en faisant allusion à leur œuvre charnelle, interrompue seulement par les silences de la lassitude ou par quelque fugue de l'aimé.

— De cette façon, dit-elle en riant avec une pointe de malice sans aigreur, de cette façon tu ne t'enfuiras plus sur ton maudit Trabocco... N'est-ce pas ?

Elle se rapprocha, lui prit la tête, lui étreignit les tempes entre ses paumes ; et le regardant au fond des prunelles :

— Confesse que tu t'y réfugies à cause de cela, murmura-t-elle d'une voix câline, comme pour l'induire à se confesser.

— A cause de quoi ? demanda-t-il, éprouvant sous le contact de ces mains la sensation qu'on éprouve lorsqu'on pâlit.

— Parce que tu as peur de mes baisers.

Elle prononça ces mots avec lenteur, scandant presque les syllabes, d'une voix qui avait pris tout à coup une limpidité singulière. Et elle avait dans le regard un mélange indéfinissable de passion, d'ironie, de cruauté et d'orgueil.

— C'est vrai ? c'est vrai ? insista-t-elle.

Elle continuait à lui étreindre les tempes entre ses paumes ; mais, peu à peu, ses doigts s'insinuaient dans la chevelure, chatouillaient légèrement les oreilles, descendaient jusqu'à la nuque, par une de ces caresses multiples dont elle avait l'art souverain.

— C'est vrai ? répétait-elle en mettant dans cette répétition une câlinerie subtile, en donnant à sa voix cet accent que déjà, par expérience, elle savait très efficace pour troubler son amant. C'est vrai ?

Il ne répondait pas ; il fermait les yeux ; il s'abandonnait ; il sentait la vie fuir, le monde s'évanouir.

Une fois encore il succombait au simple contact de ces mains maigres ; une fois encore l'Ennemie expérimentait triomphalement son pouvoir. Il semblait qu'elle lui signifiât : « Tu ne peux pas m'échapper. Je sais que tu me crains ; mais le désir que je suscite en toi est plus fort que ta terreur. Et rien ne m'enivre autant que de lire cette terreur dans tes yeux, de la surprendre dans le trémissement de tes fibres. »

Dans l'ingénuité de son égoïsme, elle paraissait

n'avoir pas la moindre conscience du mal qu'elle faisait, de l'œuvre destructive qu'elle poursuivait sans trêve et sans merci. Habitée qu'elle était aux singularités de son amant — à ses mélancolies, à ses contemplations intenses et muettes, à ses inquiétudes soudaines, à ses ardeurs sombres et presque folles, à ses paroles amères et ambiguës — elle ne comprenait pas toute la gravité de la situation présente, qu'elle aggravait encore d'heure en heure. Exclue peu à peu de toute participation à la vie interne de George, elle avait, d'abord par instinct, ensuite de propos délibéré, mis toute son étude à fortifier sa domination sensuelle. Leur nouvelle manière de vivre, en plein air, dans cette campagne, sur ce rivage, favorisait l'épanouissement de son animalité, suscitait dans sa nature une force factice et le besoin d'exercer cette force jusqu'à l'excès. L'oisiveté complète, l'absence de soucis vulgaires, la présence continue de l'aimé, la communauté du lit, la légèreté des vêtements d'été, le bain quotidien, toutes les habitudes nouvelles concouraient à raffiner et à multiplier ses artifices voluptueux, en lui offrant d'incessantes occasions de les répéter. Et il semblait vraiment qu'elle prît une terrible revanche de sa froideur des premiers jours et de son inexpérience des premiers mois, et qu'elle corrompît à son tour celui qui l'avait corrompue.

Elle était devenue si experte, si certaine de ses effets, elle avait une telle promptitude d'inventions imprévues, une grâce si facile d'attitudes et de gestes, elle mettait parfois dans l'offre d'elle-même une frénésie si violente, que George ne savait plus retrouver en elle la créature exsangue et blessée qui se soumettait aux caresses les plus téméraires avec un étonnement pro-

fond, la créature ignorante, éperdue, qui lui avait donné cet âpre et divin spectacle : l'agonie de la pudeur terrassée par la passion victorieuse.

Naguère, en la contemplant endormie, il avait pensé : « La vraie communion sensuelle est aussi une chimère. Les sens de ma maîtresse ne sont pas moins obscurs que son âme. Je ne parviendrai jamais à surprendre dans ses fibres un secret dégoût, un appétit mal satisfait, une irritation non apaisée. Je ne parviendrai jamais à connaître les sensations différentes que lui procure une même caresse répétée à des moments différents... » Eh bien ! cette science, Hippolyte l'avait acquise sur lui ; elle la possédait, cette science infail-
lible ; elle connaissait jusqu'aux sensibilités les plus secrètes et les plus subtiles de son amant et savait les émouvoir avec une merveilleuse intuition des états physiques qui en dépendaient, et de leurs correspondances, et de leurs associations, et de leurs alternatives.

Mais le désir inextinguible qu'elle avait allumé en George la brûlait à son tour. Ensorceleuse, elle-même éprouvait les effets de son sortilège. La conscience de son pouvoir, expérimenté mille fois sans taillir, l'enivrait ; et cette ivresse l'aveuglait, l'empêchait d'apercevoir la grande ombre qui chaque jour s'épaississait derrière la tête de son esclave. La terreur qu'elle avait surprise dans les yeux de George, les tentatives de fuite, les hostilités mal déguisées, l'excitaient au lieu de la retenir. Son goût artificiel pour la vie transcendante, pour les choses extraordinaires pour le mystère, goût que George avait développé en elle, se complaisait à ces symptômes révélateurs d'une altération profonde. Autrefois son amant, séparé d'elle,

torturé par l'angoisse du désir et de la jalousie, lui avait écrit : « Est-ce l'amour, cela ? Oh ! non. C'est une sorte d'infirmité monstrueuse qui ne peut fleurir *qu'en moi*, pour ma joie et pour mon martyr. Ce sentiment, je me plais à croire que nulle autre créature humaine ne l'a jamais éprouvé. » Elle s'enorgueillissait à la pensée d'avoir pu susciter un pareil sentiment chez un homme si différent des hommes vulgaires qu'elle avait connus ; elle s'exaltait en reconnaissant d'heure en heure les effets étranges de sa domination exclusive sur ce malade. Et elle ne se proposait pas d'autre but que d'exercer sa tyrannie, avec un mélange de légèreté et de gravité, passant tour à tour du jeu à l'abus.

VII

Parfois, au bord de la mer, contemplant la femme inconsciente près de l'onde calme et périlleuse. George pensait : « Je pourrais la faire mourir. Souvent elle essaie de nager en s'appuyant à moi. Il me serait facile de l'étouffer sous l'eau, de la perdre. Aucun soupçon ne m'atteindrait ; le crime aurait l'apparence d'un malheur. C'est alors seulement, en face du cadavre de l'Ennemie, que j'aurais chance de trouver la solution de mon problème. Puisqu'elle est aujourd'hui le centre de toute mon existence, quel changement adviendrait-il en moi demain, après sa disparition ? N'ai-je pas éprouvé plus d'une fois un sentiment de paix et de liberté en me la figurant morte, enfermée pour toujours dans la tombe ?... Peut-être réussirais-je à me sauver et à reconquérir la vie, si je faisais périr l'Ennemie, si je renversais l'Obstacle. » Il s'attardait à cette pensée ; il cherchait à construire une représentation de son être

affranchi et apaisé dans un avenir sans amour ; il se plaisait à envelopper le corps luxurieux de sa maîtresse dans un suaire fantastique.

Hippolyte était timide dans l'eau. Elle n'osait jamais pousser ses essais de natation plus loin que la zone des fonds bas. Un effroi soudain l'envahissait lorsque, reprenant la position verticale, elle ne sentait pas tout de suite la terre ferme sous ses pieds. George l'excitait à s'aventurer avec son aide jusqu'à l'Écueil d'En-Dehors, bloc isolé à peu de distance de la rive, à vingt brasses au delà de la région sûre. Pour y arriver à la nage, un très léger effort suffisait.

— Courage ! répétait-il afin de la convaincre. Tu n'apprendras qu'en te risquant. Je resterai près de toi.

Il l'enveloppait ainsi de sa pensée homicide ; et il avait un long frémissement intérieur chaque fois que, dans les incidents du bain, il constatait l'extrême facilité avec laquelle il aurait pu traduire sa pensée en acte. Mais l'énergie nécessaire lui faisait défaut, et il se bornait à tenter le hasard en proposant cette petite aventure. Dans son état actuel de faiblesse, il aurait couru lui-même un péril si prise de peur, Hippolyte se fût violemment accrochée à lui. Mais une telle probabilité ne le dissuadait pas de tenter l'épreuve ; au contraire, elle l'y poussait avec plus de résolution.

— Courage ! Comme tu vois, la roche est si voisine qu'on la toucherait presque en allongeant la main. Ne te préoccupe pas de la profondeur. Nage sans te presser, à mon flanc. Là-bas tu reprendras haleine. Nous nous assoirons ; nous cueillerons de la coralline... Décide-toi. Courage !

Il avait peine à dissimuler son trouble. Elle résistait, chancelait, suspendue entre la crainte et le caprice.

— Et si la force me manque avant d'arriver ?

— Je serai là pour te soutenir.

— Et si ta force ne suffit pas ?

— Elle suffira. Tu vois bien que la roche est tout près.

Souriante, elle fit, du bout de ses doigts mouillés, tomber sur ses lèvres quelques gouttes d'eau.

— L'eau est si amère ! dit-elle en faisant la moue.

Puis, la dernière répugnance vaincue, elle se décida tout d'un coup.

— Allons ! Je suis prête.

Son cœur ne palpitait pas aussi fort que le cœur de son compagnon. Comme l'eau était très tranquille, presque immobile, les premières brasses furent aisées. Mais soudain, faute d'expérience, elle commença de se presser, de s'essouffler. Un faux mouvement la fit boire ; une panique la saisit ; elle cria, se débattit, but encore.

— Au secours, George ! Au secours !

Instinctivement il s'élança vers elle, vers ces mains crispées qui l'étreignirent. Sous l'étreinte, sous le poids, il faiblit ; et il eut la vision subite de la fin prévue.

— Ne me tiens pas ainsi ! cria-t-il. Ne me tiens pas ! Laisse-moi un bras libre !

Et l'instinct brutal de la vie lui rendit sa vigueur. Il fit un effort extraordinaire, franchit avec cette charge la courte distance ; et il toucha la roche, à bout de forces.

— Accroche-toi ! dit-il à Hippolyte, incapable qu'il tait de la soulever.

Se voyant sauve, elle avait recouvré sa promptitude d'action ; mais, à peine assise sur la roche, toute haletante et ruisselante, elle éclata en sanglots.

Elle sanglotait avec violence, comme un enfant ; et ces sanglots exaspéraient George au lieu de l'attendrir. Jamais il ne l'avait vue verser un tel torrent de larmes, avec des yeux aussi gonflés et aussi brûlants, avec une bouche aussi grimaçante. Il la trouvait laide et pusillanime. Il ressentait contre elle une rancune courroucée, avec, tout au fond, comme un regret de s'être donné cette peine et de l'avoir tirée de l'eau. Il l'imaginait noyée, disparue dans la mer ; il imaginait sa propre émotion en la voyant disparaître, et ensuite les signes de douleur qu'il donnerait en public, son attitude devant le cadavre rejeté par les ondes.

Stupéfaite de se voir abandonnée à ses pleurs sans un mot de réconfort, elle se tourna vers lui. Elle ne sanglotait plus.

— Comment ferai-je, demanda-t-elle, pour revenir à la rive ?

— Tu feras une seconde épreuve, répéta-t-il avec une pointe de moquerie.

— Non, non, jamais !

— Et alors ?

— Je resterai ici.

— Très bien. Adieu.

Et il fit le geste de se jeter dans la mer.

— Adieu. Je crierai. On viendra et on me délivrera.

Elle passait des pleurs au rire, les yeux encore pleins de larmes.

— Qu'as-tu sur le bras, ici ? reprit-elle.

— J'ai les marques de tes ongles.

Et il lui fit voir les égratignures saignantes.

— Cela te fait mal ?

Elle s'attendrissait, l'effleurant du bout des doigts.

— Mais aussi c'est ta faute, ta seule faute, continuait-elle. Tu m'as forcée à venir. Je ne voulais pas...

Puis, souriante :

— C'était peut-être une ruse pour te débarrasser de moi ?

Et, avec un sursaut qui la secoua toute :

— Oh ! la vilaine mort ! L'eau est si amère !

Elle pencha la tête et sentit l'eau couler de son oreille, tiède comme du sang.

La roche ensoleillée était chaude, brunâtre et rugueuse comme le dos d'une bête vivante ; et, dans les profondeurs, elle fourmillait d'une innombrable vie. On voyait les plantes vertes onduler à fleur d'eau avec une souplesse de chevelures dénouées, dans un léger clapotis. Une sorte de séduction lente se dégageait de ce roc solitaire qui recevait la chaleur céleste et qui la communiquait à son peuple d'heureuses créatures.

Comme pour obéir à cette séduction, George s'allongea sur le dos. Pendant quelques secondes, il appliqua sa conscience à percevoir le bien-être vague qui pénétrait sa peau humide se séchant à la chaleur émanée de la pierre et à celle des rayons directs. Des fantômes de sensations lointaines se ravivaient dans sa mémoire. Il repensait aux bains chastes de jadis, aux longues immobilités sur le sable plus ardent et plus suave qu'un corps féminin. « Oh ! la solitude, la liberté, l'amour sans le voisinage, l'amour pour les femmes mortes ou inaccessibles ! » La présence d'Hippolyte lui interdisait l'oubli, lui rappelait sans cesse l'image du rapprochement physique, de l'accouplement opéré par d'ignobles organes, du spasme intécond et triste qui était devenu désormais l'unique manifestation de leur amour

— A quoi penses-tu? demanda Hippolyte en le touchant. Tu veux rester ici?

Il se souleva. Il répondit :

— Allons.

La vie de l'Ennemie était encore entre ses mains. Il pouvait encore la détruire. Il jeta un rapide regard autour de lui. Un grand silence occupait la colline et la plage ; sur le Trabocco, les pêcheurs taciturnes surveillaient leur filet.

— Allons, du courage ! répéta-t-il en souriant.

— Non, non, jamais plus !

— Restons ici, alors.

— Non. Appelle les hommes du Trabocco.

— Mais ils riront de nous.

— Eh bien ! je les appellerai moi-même.

— Mais, si tu ne t'effrayais pas, si tu ne m'empoignais pas comme tout à l'heure, je serais assez fort pour te porter.

— Non, non. Je veux être portée par la *cannizza*.

Elle était si résolue que George céda. Il se mit debout sur la roche, et, faisant de ses mains un porte-voix, il appela l'un des fils de Turchin.

— Daniel ! Daniel !

A cet appel réitéré, l'un des pêcheurs se détacha du cabestan, franchit la passerelle, descendit entre les blocs et se mit à courir le long de la rive.

— Daniel, amène la *cannizza* !

L'homme entendit, retourna en arrière, se dirigea vers des bales de roseaux assemblées en forme de sistre qui gisaient au soleil sur la grève, dans l'attente de la saison propice pour la pêche des seiches. Il en traîna une dans l'eau, sauta dessus et, poussant avec une longue perche, s'achemina vers l'Écueil d'En-Dehors.

VIII

Le lendemain matin — c'était un dimanche — George, assis sous le chêne, écoutait le vieux Colas raconter comment, quelques jours auparavant, à Tocco Casauria, le nouveau Messie avait été pris par les gendarmes et conduit à la prison de Saint-Valentin avec plusieurs de ses disciples. Le borgne disait en hochant la tête :

— Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même a pâti de la haine des Phariséens. Celui-là était venu dans les campagnes pour y apporter la paix et l'abondance; eh bien! on le met en prison.

— O père, ne te chagrine pas! s'écria Candie. Le Messie sortira de prison quand il voudra, et nous le reverrons encore dans notre pays. Attends un peu!

Elle était appuyée au montant de sa porte, soutenant sans fatigue le poids de sa paisible grosseur; et, dans

ses larges yeux cendrés, resplendissait une sérénité infinie.

Tout à coup Albadora, la Cybèle septuagénaire qui avait mis au monde vingt-deux enfants, remonta par le sentier dans la cour ; et, désignant la rive voisine du promontoire de gauche, elle annonça, très émue :
— Un enfant s'est noyé, là-bas !

Candie fit le signe de la croix. George se leva et monta dans la loggia pour observer le point indiqué. On apercevait sur la grève, au pied du promontoire, dans le voisinage des récifs et du tunnel, une tache blanche : sans doute le drap qui couvrait le petit mort. Un groupe de gens se tenait auprès.

Comme Hippolyte était allée à la messe avec Hélène dans la chapelle du Port, il eut la curiosité de descendre et dit à ses hôtes :

— Je vais voir.

— Pourquoi veux-tu te mettre une peine au cœur ? demanda Candie.

Il s'engagea rapidement dans le sentier, dévala par un raccourci jusqu'à la plage, chemina le long de la mer. En arrivant sur le lieu de l'accident, il haletait un peu. Il demanda :

— Qu'est-il arrivé ?

Les paysans rassemblés le saluèrent, lui firent place. Un d'eux répondit, tranquille :

— C'est le *fi*ls d'une mère qui s'est noyé.

Un autre, vêtu de lin, qui paraissait préposé à la garde du cadavre, se baissa et enleva le drap.

Le petit corps apparut, inerte, étendu sur la grève dure. C'était un enfant de huit ou neuf ans, un blondin grêle, allongé. En guise d'oreiller on lui avait mis sous la tête ses pauvres hardes en paquet : la chemise,

la culotte bleue, la ceinture rouge, le chapeau de feutre mou. Son visage était à peine livide, avec un nez camus, un front saillant, des cils très longs, une bouche entr'ouverte aux grosses lèvres violacées entre lesquelles blanchissaient des dents espacées l'une de l'autre. Son cou était mince, flasque comme une tige fanée, marqué de plis menus. L'attache des bras était faible; les bras étaient fluets, semés d'un duvet pareil à la plume légère qui couvre les oiseaux au sortir de l'œuf. Les côtes se dessinaient, distinctes; une ligne plus sombre partageait la peau par le milieu de la poitrine; l'ombilic saillait comme un nœud. Les pieds, un peu gonflés, avaient la même couleur jaunâtre que les mains; et les petites mains étaient calleuses, semées de verrues, avec des ongles blancs qui commençaient à devenir livides. Sur le bras gauche, sur les cuisses, près des aines et, plus bas, sur les genoux, le long des jambes, des taches rougeâtres apparaissaient. Toutes les particularités de ce corps misérable prenaient aux yeux de George une signification extraordinaire, immobilisées comme elles l'étaient et arrêtées pour toujours dans la raideur de la mort.

— Comment s'est-il noyé?... en quel endroit?... demanda-t-il à voix basse.

L'homme vêtu de lin fit, non sans quelques marques d'impatience, le récit qu'il avait sans doute répété déjà trop souvent. Il avait une figure bestiale, carrée, avec des sourcils hirsutes, avec une bouche large, dure, féroce. — Aussitôt après avoir reconduit ses brebis à l'étable, l'enfant avait pris son déjeuner et était descendu pour se baigner en compagnie d'un camarade. Mais à peine avait-il mis le pied dans l'eau qu'il était tombé et s'était noyé. Aux cris du camarade, quel-

qu'un était accouru de la maison bâtie sur la falaise et l'avait retiré demi-mort, sans se mouiller les jambes au-dessus du genou. Il lui avait mis la tête en bas pour lui faire vomir l'eau, l'avait secoué, mais inutilement. — Et, afin d'indiquer jusqu'où s'était avancé le pauvre, l'homme ramassa un caillou et le jeta dans la mer.

— Là, jusque-là ; à trois brasses de la rive !

La mer calme respirait près de la tête du petit mort, doucement. Mais le soleil embrasait la grève ; et, sur le cadavre blême, quelque chose d'implacable tombait de ce ciel flamboyant et de ces rudes témoins.

George demanda :

— Pourquoi ne le portez-vous point à l'ombre, dans une maison, sur un lit ?

— On ne doit pas le bouger, répliqua sentencieusement le gardien. Jusqu'à l'arrivée de la Justice, on ne doit pas le bouger.

— Mais, du moins, portez-le à l'ombre, là, sous le remblai.

Obstinément, le gardien répéta :

— On ne doit pas le bouger.

Et rien n'était plus triste que cette frêle créature sans vie, étendue sur les galets et gardée par cette brute impassible qui répétait toujours le même récit avec les mêmes mots, qui faisait toujours le même geste pour lancer le caillou dans la mer.

— Là, jusque-là...

Une femme survint, mégère au nez crochu, aux yeux durs, à la bouche acerbe : la mère du camarade. On voyait manifestement en elle une inquiétude soupçonneuse, comme si elle eût craint une accusation

pour son propre fils. Elle parlait avec aigreur et se montrait presque irritée contre la victime.

— C'était son destin. Dieu lui a dit : « Va dans la mer et perds-toi. »

Elle gesticulait avec véhémence.

— Pourquoi y allait-il, puisqu'il ne savait pas nager ?

Un enfant qui n'était pas du pays, le fils d'un marinier, répéta avec dédain :

— Pourquoi y allait-il ? Nous autres, oui, nous savons nager...

Des gens survenaient, regardaient avec une curiosité froide, s'arrêtaient ou passaient outre. Un groupe occupait le remblai du chemin de fer ; un autre groupe regardait du haut du promontoire, comme au spectacle. Des enfants, assis ou agenouillés, jouaient avec de petits cailloux qu'ils jetaient en l'air pour les recevoir alternativement sur le dos ou dans le creux de la main. Chez tous, il y avait une profonde indifférence à l'aspect du malheur d'autrui et de la mort.

Une autre femme survint, au retour de la messe, en robe de soie, parée de tous ses ors. A elle aussi le gardien impatienté répéta son récit, indiqua l'endroit dans l'eau. Cette femme était loquace.

— Je dis toujours à mes enfants : « N'allez pas à la mer, ou je vous tue ! » La mer est la mer. On ne s'en sauve pas.

Elle racontait des histoires de noyés ; elle rappelait le fait de ce noyé sans tête que l'onde avait poussé jusqu'à San-Vito et qu'un enfant avait découvert entre les roches.

— Ici, entre les roches que vous voyez. L'enfant accourut dire : « Il y a un mort. » Nous croyions qu'il

plaisantait. Néanmoins, nous allâmes et nous trouvâmes. Le corps était décapité. La Justice vint. On l'enterra dans un fossé, puis on le déterra la nuit. Il était tout déchiqueté, tout en bouillie, mais il avait encore aux pieds ses chaussures. Le juge dit : « Regardez : elles sont meilleures que les miennes ! » Ce devait donc être un homme riche. Et c'était un marchand de bœufs. On l'avait assassiné, on lui avait coupé la tête et on l'avait jeté dans le Tronto...

Elle continuait d'une voix criarde, ravalant de temps à autre avec un léger sifflement la salive surabondante.

— Et la mère ? Quand viendra la mère ?

A ce nom, toutes les femmes rassemblées poussèrent des exclamations de pitié.

— La mère ! Elle va venir, la mère !

Et elles se retournaient toutes, croyant l'apercevoir sur la plage brûlante, dans le lointain. Certaines aussi donnaient des renseignements sur elle. — Elle s'appelait Riccangela ; elle était veuve avec sept enfants. Elle avait placé celui-ci chez des fermiers pour paître les moutons et gagner un morceau de pain.

Une disait en regardant le cadavre :

— Sa mère a eu tant de peine pour l'élever !

Une autre disait :

— Pour nourrir ses enfants, elle a même demandé l'aumône.

Une troisième contait que, quelques mois auparavant, le pauvre petit avait déjà failli se noyer dans la mare d'une basse-cour : dans trois pouces d'eau !

Toutes répétaient :

— C'était son destin. Il devait mourir ainsi.

Et l'attente les rendait inquiètes, anxieuses.

— La mère ! Elle va venir, la mère !

George, sentant son cœur se serrer, s'écria :

— Mais portez-le donc à l'ombre, dans une maison, pour que sa mère ne le voie pas nu sur ces galets, sous ce soleil !

Obstinément, le gardien objecta :

— On ne doit pas le bouger. Jusqu'à l'arrivée de la Justice, on ne doit pas le bouger.

Les assistants regardaient avec surprise *l'étranger de Candie*. Leur nombre augmentait. Les uns occupaient le remblai planté d'acacias ; d'autres couronnaient l'aride promontoire à pic sur les récifs. Çà et là, couchée sur les grands blocs monstrueux, une nacelle de roseaux resplendissait comme de l'or, au pied de l'énorme éboulement de falaise semblable à une ruine de tour cyclopéenne devant la mer immense.

Soudain, de dessus la hauteur, une voix annonça :

— La voici !

D'autres voix suivirent :

— La mère, la mère !

Tout le monde se retourna ; quelques-uns descendirent du remblai ; ceux du promontoire se penchèrent en avant. L'attente rendit tous les assistants muets. Le gardien recouvrit le cadavre avec le drap. Dans le silence, la mer haletait à peine, les acacias bruissaient à peine.

Et alors, dans le silence, on entendit les cris de l'arrivante.

La mère venait le long du rivage, sous le soleil, en criant. Elle était vêtue de la robe des veuves. Le corps courbé, elle trébuchait sur la grève, en criant :

— Mon fils ! mon fils !

Elle levait les mains au ciel, puis se frappait les genoux, en criant :

— Mon fils !

Un de ses fils plus âgés, avec un mouchoir rouge noué autour du cou, la suivait d'un air d'hébétude, essuyant ses larmes du revers de sa main.

Elle cheminait le long du rivage, courbée, se frappant les genoux, se dirigeant vers le drap blanc. Et, tandis qu'elle appelait le mort, sa bouche laissait échapper des cris qui n'avaient rien d'humain, pareils au glapisement d'une chienne sauvage. A mesure qu'elle approchait, elle se penchait plus bas, se mettait presque à quatre pattes ; arrivée, elle se jeta sur le drap avec un hurlement.

Elle se releva. De sa main rude et noirâtre, une main endurcie à tous les labeurs, elle découvrit le cadavre. Elle le regarda quelques instants, immobile, comme pétrifiée. Puis, à plusieurs reprises, d'une voix aiguë, de toute la force de ses poumons, elle cria comme pour réveiller le mort :

— Mon fils ! mon fils ! mon fils !

Les sanglots la suffoquèrent. A genoux, furieuse, elle se battit les flancs avec les poings. Elle promena autour d'elle sur les assistants des yeux désespérés. Et elle parut se recueillir, dans une accalmie de cette violente tempête.

Alors elle se mit à chanter.

Elle chantait sa douleur sur un rythme qui s'élevait et s'abaissait régulièrement, comme la palpitation d'un cœur.

C'était l'antique monodie que, de temps immémorial, dans la terre d'Abruzzes, les femmes chantaient sur la dépouille de leurs consanguins. C'était l'élo-

quence mélodieuse de la douleur sacrée qui, spontanément, retrouvait dans la profondeur de l'être ce rythme héréditaire sur lequel les mères d'autrefois avaient modulé leur plainte.

Elle chantait, chantait :

— Ouvre les yeux, lève-toi, marche, mon fils !
Comme tu es beau ! Comme tu es beau !

Elle chantait :

— Pour un morceau de pain, je t'ai noyé, mon fils ! Pour un morceau de pain, je t'ai envoyé à la mort ! C'était donc pour cela que je t'élevais !

Mais la femme au nez crochu l'interrompt, hargneuse :

— Non, tu ne l'as pas noyé. C'a été le Destin. Non, tu ne l'as pas envoyé à la mort. *Tu l'avais mis au milieu du pain.*

Et, faisant un geste vers la colline où était la maison qui avait donné l'hospitalité à l'enfant, elle reprit :

— On le soignait là *comme un œillet à l'oreille.*

La mère continuait :

— O mon fils ! Qui t'a envoyé, qui t'a envoyé ici pour te noyer ?

Et la femme hargneuse :

— Qui l'a envoyé ? C'est Notre Seigneur. Il lui a dit : « Va dans la mer, et perds-toi. »

Comme George affirmait tout bas à l'un des assistants que l'enfant, secouru à temps, aurait pu être sauvé et qu'on l'avait tué en lui mettant la tête en bas et en le pendant par les pieds, il sentit sur lui le regard fixe de la mère.

— Fais-lui quelque chose, seigneur ! pria-t-elle.
Fais-lui quelque chose !

Elle pria :

— O Madone des Miracles, fais le miracle !

Elle répéta en touchant la tête du mort :

— Mon fils ! mon fils ! mon fils ! Lève-toi ! marche !

En face d'elle se tenait à genoux le frère du mort ; et il sanglotait sans douleur, regardant de temps en temps autour de lui avec un visage devenu tout à coup indifférent. Un autre frère, l'aîné, se tenait assis près de là dans l'ombre d'une roche, et il simulait le deuil en se cachant le visage entre les mains. Pour consoler la mère, les femmes se penchaient autour d'elle avec des gestes de pitié et accompagnaient la monodie de quelques gémissements.

Elle chantait :

— Pourquoi t'ai-je éloigné de ma maison ? Pourquoi t'ai-je envoyé à la mort ? J'ai tout fait pour nourrir mes fils, tout, excepté la femme qui se vend... Et c'est pour un morceau de pain que je t'ai perdu ! Voilà, voilà comment tu devais finir ! Ils t'ont noyé, mon fils !

Alors la femme au nez rapace, dans un élan de colère, releva ses jupes, entra dans l'eau jusqu'aux genoux et cria :

— Regarde ! Il s'est avancé jusqu'ici. Regarde ! L'eau est comme de l'huile. C'est un signe qu'il devait mourir de cette façon.

Et elle regagna la rive en deux enjambées.

— Regarde, regarde ! répéta-t-elle en indiquant sur la grève les vestiges profonds de l'homme qui avait retiré le corps.

La mère regardait avec stupeur ; mais on aurait dit qu'elle ne voyait pas, ne comprenait pas. Après les explosions désespérées de la douleur, il survenait en elle des pauses courtes et comme des obscurcissements

de conscience. Elle se taisait ; elle se touchait un pied ou une jambe, d'un geste machinal ; elle essuyait ses larmes avec son tablier noir ; elle semblait s'apaiser. Puis, soudain, une explosion nouvelle la secouait toute, l'abattait sur le cadavre.

— Et je ne puis pas t'emporter ! Je ne puis pas t'emporter dans mes bras à l'église ! Mon fils ! Mon fils !

Elle le palpait de la tête aux pieds, avec une lente caresse. Son angoisse sauvage se faisait douce, s'attendrissait infiniment. Sa main brûlée et calleuse d'ouvrière devenait infiniment câline lorsqu'elle touchait les yeux, la bouche, le front de son fils.

— Comme tu es beau ! Comme tu es beau !

Elle lui toucha la lèvre inférieure, déjà violacée ; et cette pression légère fit couler de la bouche une écume blanchâtre. Elle lui ôta d'entre les cils un fétu, doucement, doucement, comme si elle eût craint de lui faire mal.

— Comme tu es beau, amour de ta mère !

Ils étaient longs, très longs et très blonds, les cils de l'enfant. Sur les tempes, sur les joues, un duvet léger mettait un reflet d'or.

— Tu ne m'entends pas ? Lève-toi ! Marche !

Elle prit le petit chapeau, usé, mou comme une loque. Elle le regarda, le baisa. Elle dit :

— Je veux m'en faire une relique ; je veux le porter toujours sur mon cœur.

Elle prit la ceinture rouge et dit :

— Je veux t'habiller.

La femme revêche, qui n'abandonnait point la place, approuva.

— Oui, habillons-le.

Elle ôta elle-même les vêtements de dessous la tête

du mort, fouilla dans la poche de la veste, y trouva un morceau de pain et une figue.

— Tu vois ! On venait de lui donner son manger. On le soignait *comme un œillet à l'oreille*.

La mère regarda la petite chemise, sale, déchirée, sur laquelle ses larmes dégouttaient; et elle dit :

— Lui mettre cette chemise !

Prompte, la femme jeta vers la hauteur un appel à quelqu'un des siens :

— Apporte vite une chemise neuve de Nufrillo !

La chemise neuve fut apportée. Lorsque la mère souleva le petit mort, un peu d'eau lui sortit de la bouche et lui coula sur la poitrine.

— O Madone des Miracles, fais le miracle ! pria-t-elle en levant les yeux vers le ciel dans une suprême imploration.

Puis elle recoucha sa douce créature. Elle prit la vieille chemise, la ceinture rouge, le chapeau; elle roula le tout en paquet, et dit :

— Ce sera mon oreiller; la nuit, j'y reposerai ma tête; je veux y mourir.

Elle plaça la pauvre relique sur la grève près de la tête de l'enfant, y posa sa tempe et s'étendit comme sur un lit.

Ils gisaient tous deux à côté l'un de l'autre, la mère et le fils, sur les pierres dures, sous le ciel en feu, près de la mer homicide. Et elle chantait la même cantilène qui avait répandu jadis un pur sommeil sur le berceau.

— Lève-toi, Riccangelaève-toi ! répétaient les femmes autour d'elle.

Elle ne les écoutait point.

— Mon fils est couché sur les pierres et ie ne pourrais pas m'y coucher aussi ! Oh ! sur ces pierres, mon fils !

— Lève-toi, Riccangela! Viens!

Elle se leva. Elle regarda encore le petit visage livide du mort, avec une intensité terrible. Elle appela une fois encore de toute la force de ses poumons :

— Mon fils ! mon fils ! mon fils !

Puis, de ses propres mains, elle recouvrit avec le drap la sourde dépouille.

Et les femmes l'entourèrent, l'entraînèrent un peu plus loin à l'ombre d'un rocher, la forcèrent de s'asseoir, gémirent avec elle.

Peu à peu les spectateurs se débandaient, se dispersaient. Il ne resta plus que quelques consolatrices, et aussi l'homme vêtu de lin, le gardien impassible qui attendait la Justice. Le soleil caniculaire frappait la grève, donnait au drap funèbre une blancheur hallucinante. Le promontoire dressait dans l'embrasement son aridité désolée, à pic sur les récifs anfractueux. La mer, immense et verte, avait une respiration toujours égale. Et il semblait que l'heure lente ne dût jamais finir.

A l'ombre de la roche, en face du drap blanc soulevé par la forme rigide du cadavre, la mère continuait sa monodie sur le rythme rendu sacré par tant de douleurs anciennes et récentes de sa race. Et il semblait que sa lamentation ne dût jamais finir.

Au retour de la chapelle du Port, Hippolyte avait appris l'accident. Accompagnée d'Hélène, elle avait voulu rejoindre George sur la plage. Mais, auprès du lieu tragique, à la vue du drap qui faisait une blancheur sur la grève, elle avait senti ses forces défaillir. Saisie d'une crise de larmes, elle était revenue sur ses pas, était rentrée à la maison, avait attendu George en pleurant.

Elle s'apitoyait moins sur le petit mort que sur elle-même, hantée par le souvenir du péril qu'elle avait couru naguère au bain. Et une répulsion instinctive, indomptable, surgissait en elle contre cette mer.

— Je ne veux plus me baigner dans la mer, je ne veux pas que tu t'y baignes, enjoignit-elle à George presque durement, sur un ton qui exprimait une résolution ferme et inébranlable. Je ne veux pas, entends-tu ?

Ils passèrent le reste de ce dimanche dans une inquiétude anxieuse, revenant sans cesse à la loggia pour regarder la tache blanche, là-bas, sur la plage. George gardait dans les yeux l'image du cadavre, accusée par un relief si énergique qu'elle lui paraissait presque tangible. Et il avait toujours dans les oreilles la cadence de la monodie chantée par la mère. — La mère continuait-elle encore sa lamentation à l'ombre de la roche? Était-elle restée seule en face de la mer et de la mort? — Il revit en esprit une autre malheureuse. Il revécut l'heure de la lointaine matinée de mai dans la maison lointaine, lorsqu'il avait senti tout à coup la vie maternelle se rapprocher de sa propre vie avec une sorte d'adhérence, lorsqu'il avait senti les correspondances mystérieuses du sang et la tristesse de la destinée suspendue sur la tête de l'un et de l'autre. — La reverrait-il jamais de ses yeux mortels? Reverrait-il jamais ce faible sourire qui, sans remuer aucune ligne du visage, semblait étendre un léger voile d'espérance, trop fugitif, hélas! sur les empreintes indélébiles de la douleur? Lui serait-il donné de baiser encore cette main longue et maigre, dont la caresse n'était comparable à aucune autre caresse? — Et il revécut l'heure lointaine des larmes, lorsque, à la fenêtre, il avait reçu de la lueur d'un sourire la terrible révélation; lorsqu'il avait enfin réentendu la voix chère, la voix unique et inoubliable, la voix de réconfort, de conseil, de pardon, de bonté infinie; lorsqu'il avait enfin reconnu la tendre créature de jadis, l'adorée. Et il revécut l'heure de l'adieu, de l'adieu sans larmes et pourtant si cruel, alors qu'il avait menti par pudeur en lisant dans les yeux las de sa mère déçue la question trop triste : « *Pour qui m'abandonnes-tu?* » Et toutes les tristesses

passées lui remontèrent à la mémoire, avec toutes les douloureuses images : cette figure émaciée, ces paupières gonflées, rougies et brûlantes, le sourire doux et déchirant de Christine, l'enfant malade dont la grosse tête restait toujours penchée sur une poitrine qui n'avait que le souffle, le masque cadavérique de la pauvre idiote gourmande... Et les yeux las de sa mère répétaient : « *Pour qui m'abandonnes-tu ?* »

Il se sentait pénétré comme par une onde molle ; il s'alanguissait, se dissolvait ; il éprouvait un besoin vague de plier le front, de se cacher le visage dans un sein, d'être caressé chastement, de savourer lentement son amertume secrète, de s'assoupir, de périr peu à peu. C'était comme si toutes les efféminations de son âme se fussent épanouies ensemble et eussent flotté.

Un homme passa dans le sentier, portant sur la tête un petit cercueil de sapin blanc.

Assez tard dans l'après-midi, la Justice arriva sur la plage. Le petit mort, enlevé de dessus les galets, fut emporté sur la hauteur, disparut. Des cris perçants parvinrent jusqu'à l'Ermitage. Puis, tout s'apaisa. Le silence, montant de la mer calme, reprit possession des alentours.

La mer était si calme, l'air était si calme que la vie semblait suspendue. Une clarté bleuâtre s'étendait uniformément sur toutes choses.

Hippolyte était rentrée et s'était jetée sur le lit. George était resté dans la loggia, assis sur une chaise. Tous deux souffraient, et ils ne pouvaient pas se dire leur peine. Le temps coulait.

— Tu m'as appelé ? demanda George qui croyait avoir entendu son nom.

— Non, je ne t'ai pas appelé, répondit-elle.

— Que fais-tu ? Tu t'endors ?

Elle ne répondit pas.

George se rassit, ferma les yeux à demi. Sa pensée retournait toujours vers la montagne. Dans ce silence, il sentait le silence du jardin solitaire et abandonné où les petits cyprès, hauts et droits, se dressaient immobiles vers le ciel, religieusement, comme des cierges votifs ; où, par les fenêtres des chambres désertes, restées intactes comme des reliquaires, descendait une religieuse douceur de souvenirs.

Et il lui réapparut, l'homme doux et méditatif, ce visage empreint d'une mélancolie virile auquel donnait une expression étrange la boucle de cheveux blancs mêlée aux cheveux noirs sur le milieu du front.

« Oh ! pourquoi, disait-il à Démétrius, pourquoi n'ai-je point obéi à ta suggestion, la dernière fois que je suis rentré dans ces chambres habitées encore par ton esprit ? Pourquoi ai-je voulu faire un nouvel essai de la vie et me couvrir de honte à tes yeux ? Comment ai-je pu m'égarer à poursuivre la *possession sûre* d'une autre âme, alors que je possédais la tienne et que tu vivais en moi ? »

Après la mort physique, l'âme de Démétrius s'était *préservée* dans le survivant sans aucune diminution, et elle y avait même atteint et gardé son intensité suprême. Tout ce que la personne vivante, dépendait au contact de ses semblables ; tous les actes tous les gestes, toutes les paroles semées dans le cours du temps ; toutes les manifestations diverses qui déterminaient le caractère spécial de son être en rapport avec les autres êtres ; toutes les formes, constantes ou variables, qui distinguaient sa personnalité parmi les autres personnalités et faisaient de lui un homme à

part dans la multitude humaine ; bref, tout ce qui différençait sa vie propre parmi les autres vies, tout cela s'était ramassé, concentré, circonscrit dans l'unique attache idéale qui liait le défunt au survivant. Et le divin ostensor conservé au Dôme de la ville natale semblait consacrer ce haut mystère : *Ego Demetrius Aurispa et unicus Georgius filius meus.*

La créature impure qui gisait maintenant sur le lit luxurieux s'était interposée. La terrible corruptrice était, non pas seulement l'obstacle à la vie, mais aussi l'obstacle à la mort : à *cette mort*. Elle était l'Ennemie de l'une et de l'autre.

Et George, en pensée, retourna vers la montagne, regagna la vieille maison, rentra dans les chambres désertes. Comme en ce jour de mai, il franchit le seuil tragique. Et, comme en ce jour, il sentit sur sa volonté l'obscur obsession. Le cinquième anniversaire était proche. De quelle manière le célébrerait-il ?

Un cri soudain d'Hippolyte lui donna un violent sursaut. Il bondit et accourut.

— Qu'as-tu ?

Assise sur le lit, épouvantée, elle se passait les mains sur le front et sur les paupières, comme pour en écarter quelque chose qui la tourmentait. Elle fixa sur son amant de grands yeux hagards. Puis, d'un geste brusque, elle lui jeta les bras autour du cou, lui couvrit le visage de baisers et de larmes.

— Mais qu'as-tu ? qu'as-tu ? demandait-il, étonné, inquiet.

— Rien, rien...

— Pourquoi pleures-tu ?

— J'ai rêvé...

— Qu'as-tu rêvé ? Dis-moi !

Au lieu de répondre elle l'étreignit, le baisa encore. Il lui saisit les poignets, se dégagea de l'étreinte, voulut la regarder au visage.

— Dis, dis, qu'as-tu rêvé?

— Rien... un vilain rêve...

— Quel rêve?

Elle se défendait contre cette insistance. En lui, le trouble croissait avec le désir de savoir.

— Dis donc!

Toute secouée par un nouveau frisson, elle balbutia :

— J'ai rêvé... que j'écartais le linceul... et ce que je voyais, c'était toi...

Elle étouffa le dernier mot dans les baisers.

VI

L'INVINCIBLE

Choisi par un ami et pris en location à Ancône, expédié à San-Vito, transporté non sans peine jusqu'à l'Ermitage, le piano fut accueilli par Hippolyte avec une allégresse enfantine. On l'installa dans la chambre que George appelait la bibliothèque, la chambre la plus vaste et la mieux décorée, celle où étaient le divan chargé de coussins, les longues chaises d'osier, le hamac, les nattes, les tapis, tous les objets favorables à la vie horizontale et au rêve. Il arriva aussi de Rome une caisse de partitions.

Et alors, pendant plusieurs jours, ce fut une nouvelle ivresse. Envahis l'un et l'autre d'une surexcitation presque folle, ils renoncèrent à toutes leurs habitudes, oublièrent tout, s'abîmèrent entièrement dans cette volupté.

Ils n'étaient plus gênés par la suffocation des longs

après-midi ; ils n'éprouvaient plus les lourdes somnolences irrésistibles ; ils pouvaient prolonger les veilles presque jusqu'à l'aube ; ils pouvaient prolonger le jeûne sans en souffrir, sans s'en apercevoir, comme si leur vie corporelle se fût affinée, comme si leur substance se fût sublimée, se fût dépouillée de tous les besoins vulgaires. Ils croyaient sentir leur passion croître chimériquement au delà de toute limite, la palpitation de leur cœur atteindre une prodigieuse puissance. Parfois, ils croyaient retrouver cette minute d'oubli suprême, cette minute *unique* qui avait passé sur eux au premier crépuscule ; parfois, ils croyaient retrouver la sensation indéfinissable et contuse que leur être se dispersait dans l'espace avec la légèreté d'une vapeur. Parfois, il semblait à tous deux que le point où ils respiraient était indéfiniment loin des lieux connus, très reculé, très isolé, inaccessible, hors du monde.

Une vertu mystérieuse les rapprochait, les rejoignait, les mélangeait, les fondait l'un dans l'autre, les rendait semblables par la chair et par l'esprit, les unissait en un seul être. Une vertu mystérieuse les séparait, les disjoignait, les repoussait dans leur solitude, creusait entre eux un abîme, mettait au fond de leur être un désir désespéré et mortel.

Dans ces alternatives, tous deux trouvaient jouissance et souffrance. Ils remontaient jusqu'à la première extase de leur amour, et ils redescendaient jusqu'à l'extrême et inutile effort pour se posséder ; et ils remontaient encore, ils remontaient au principe de la grande illusion, respiraient l'ombre mystique où pour la première fois leurs âmes tremblantes avaient échangé une même parole muette ; et ils redescendaient encore, ils redescendaient vers le supplice de l'attente déçue, entraient dans une

atmosphère de brumes épaisses et suffocantes, pareilles à un tourbillon d'étincelles et de cendres chaudes.

Chacun de ces musiciens mages qu'ils aimaient tissait autour de leur sensibilité surexcitée un sortilège différent. Une *Page* de Robert Schumann évoquait le fantôme d'un très ancien amour qui avait étendu sur lui-même, en guise d'artificiel firmament, la trame de ses souvenirs les plus beaux et qui, avec une douceur étonnée et mélancolique, les voyait peu à peu pâlir. Un *Impromptu* de Frédéric Chopin disait, comme dans un rêve : « J'entends, la nuit, lorsque tu dors sur mon cœur, j'entends dans le silence de la nuit une goutte qui tombe, qui lentement tombe, qui toujours tombe, si proche, si lointaine ! J'entends, la nuit, la goutte qui tombe de mon cœur, le sang qui, goutte à goutte, tombe de mon cœur, lorsque tu dors, lorsque tu dors, moi seul. » De hautes courtines de pourpre, sombres comme la passion sans merci, autour d'un lit profond comme un sépulcre, voilà ce qu'évoquait l'*Érotique* d'Édouard Grieg ; et aussi une promesse de mort dans une volupté silencieuse, et un royaume sans bornes, riche de tous les biens de la terre, attendant en vain son roi disparu, son roi mourant dans la pourpre nuptiale et funéraire. Mais, dans le prélude de *Tristan et Yseult*, l'élan de l'amour vers la mort se déchaînait avec une véhémence inouïe, l'insatiable désir s'exaltait jusqu'à l'ivresse de la destruction « ... Pour boire là-bas en ton honneur la coupe de l'éternel amour, je voulais, avec moi, sur le même autel, te consacrer à la mort. »

Et cette immense trombe d'harmonie les enveloppa tous deux irrésistiblement, les enserra, les emporta, les ravit dans « le merveilleux empire ».

Ce n'était pas sur le chétif instrument, incapable de rendre le moindre écho de cette plénitude torrentielle, c'était dans l'éloquence, dans l'enthousiasme de l'exégète qu'Hippolyte saisissait toute la grandeur de cette Révélation tragique. Et, de même que la parole de l'amant lui avait fait voir un jour la ville guelfe déserte, la ville des couvents et des monastères, de même aujourd'hui faisait-elle apparaître à son imagination la vieille ville grise de Bayreuth, solitaire en face des montagnes bavaroises, dans un paysage mystique où était répandue la même âme qu'Albrecht Dürer emprisonna sous le réseau des lignes au fond de ses estampes et de ses toiles.

George n'avait oublié aucun épisode de son premier pèlerinage religieux vers le Théâtre Idéal; il pouvait revivre tous les instants de son extraordinaire émotion, lorsqu'il avait découvert sur la douce colline, à l'extrémité de la grande avenue ombreuse, l'édifice consacré à la fête suprême de l'Art; il pouvait reconstituer la solennité du vaste amphitéâtre ceint de colonnes et d'arcades, le mystère du Golfe Mystique. — Dans l'ombre et dans le silence de l'espace recueilli, dans l'ombre et dans le silence extatique de toutes les âmes, un soupir s'élevait de l'orchestre invisible, un gémissement s'exhalait, une voix murmurante disait le premier appel douloureux du désir solitaire, la première et confuse angoisse dans le pressentiment du supplice futur. Et ce soupir et ce gémissement et cette voix montaient de la souffrance vague jusqu'à l'acuité d'un cri impétueux, disant l'orgueil d'un rêve, l'anxiété d'une aspiration surhumaine, la volonté terrible et implacable de la possession. Avec une turie dévorante, comme un incendie qui jaillirait d'un abîme inconnu.

le désir se dilatait, s'agitait, flamboyait, toujours plus haut, toujours plus haut, alimenté par la plus pure essence d'une double vie. L'ivresse de la flamme mélodieuse embrassait toutes choses ; tout ce qu'il y a au monde de souverain vibrait éperdument dans l'immense ivresse, exhalait sa joie et sa douleur la plus cachée en se sublimant et se consumant. Mais, soudain, les efforts d'une résistance, les colères d'une lutte frémis-saient et grondaient dans l'essor de cette ascension orangeuse ; et ce grand jet de vie, brisé tout à coup contre un obstacle invisible, retombait, s'éteignait, ne rejail-lissait plus. Dans l'ombre et dans le silence de l'espace recueilli, dans l'ombre et dans le silence frissonnant de toutes les âmes, un soupir s'élevait du Golfe Mystique, un gémissement mourait, une voie brisée disait la tristesse de la solitude éternelle, l'aspiration vers la nuit éternelle, vers le divin, l'originel oublié.

Et voici qu'une autre voix, une voix de réalité humaine, modulée par des lèvres humaines, jeune et forte, mêlée de mélancolie, d'ironie et de menace, une voix chantait une chanson de la mer, au haut du mât, sur le navire qui amenait au roi Marc la blonde épouse irlandaise. Elle chantait : « Vers l'Occident erre le regard ; vers l'Orient file le navire. Frais, le vent souffle vers la terre natale. O fille d'Irlande, où t'attardes-tu ? Ce qui gonfle ma voile sont-ce tes soupirs ? Souffle, souffle, ô vent. Malheur, ah ! malheur, fille d'Irlande, amour sauvage ! » C'était l'admonition de la vedette, l'avertissement prophétique, allègre et menaçant, plein de caresse et de raillerie, indéfinissable. Et l'orchestre se taisait. « Souffle, souffle, ô vent. Malheur, ah ! malheur, fille d'Irlande, amour sauvage ! » La voix chantait sur la mer tranquille

seule dans le silence, tandis que sous la tente Yseult, immobile sur sa couche, semblait plongée dans le rêve obscur de son destin.

Ainsi s'ouvrait le Drame. Le souffle tragique, qui avait agité déjà le prélude, passait et repassait dans l'orchestre. Subitement, la puissance de destruction se manifestait en la femme magicienne contre l'homme qu'elle avait élu, qu'elle avait voué à la mort. Sa colère se déchaînait avec l'énergie des éléments aveugles ; elle invoquait toutes les forces terribles de la terre et du ciel pour détruire l'homme qu'elle ne pouvait pas posséder. « Éveille-toi à mon appel, puissance indomptable ; lève-toi du cœur où tu t'es cachée ! O vents incertains, entendez ma volonté. Secouez la léthargie de cette mer rêveuse, ressuscitez des profondeurs l'implacable convoitise, montrez-lui la proie que je lui offre ! Brisez le vaisseau, engloutissez les épaves ! Tout ce qui palpite et respire, ô vents, je vous le donne en récompense. » A l'admonition de la vedette répondait le pressentiment de Brangaine : « O malheur ! Quelle ruine je pressens, Yseult ! » Et la femme douce et dévouée tâchait d'apaiser cette fureur folle. « Oh ! dis-moi ta tristesse, Yseult ! Dis-moi ton secret ! » Et Yseult . « Mon cœur suffoque. Ouvre, ouvre la courtine toute grande ! »

Tristan paraissait, debout, immobile, les bras croisés, le regard fixé sur les lointains de la mer. Du haut du mât, la vedette reprenait sa chanson, sur le flot montant de l'orchestre. « Malheur. ah ! malheur... » Et, tandis que les yeux d'Yseult, allumés d'une sombre flamme, contemplaient le héros, le motif fatal surgissait du Golfe Mystique : le grand et terrible symbole d'amour et de mort en qui était renfermée toute

l'essence de la tragique fiction. Et, de sa propre bouche, Yseult proférait l'arrêt : « Élu par moi, perdu par moi. »

La passion mettait en elle une volonté homicide, réveillait dans les racines de son être un instinct hostile à l'être, un besoin de dissolution, d'anéantissement. Elle s'exaspérait à chercher en elle-même et autour d'elle une puissance foudroyante qui frapperait et détruirait sans laisser de trace. Sa haine se faisait plus atroce à la vue du héros calme et immobile, qui sentait la menace se condenser sur sa tête et qui savait l'inutilité de toute résistance. Sa bouche s'emplissait d'un amer sarcasme. « Que penses-tu de ce serf ? » demandait-elle à Brangaine, avec un sourire inquiet. D'un héros elle faisait un serf ; elle se déclarait dominatrice. « Dis-lui que j'ordonne à mon vassal de redouter sa souveraine, moi, Yseult. » Tel était le défi qu'elle lui envoyait pour une lutte suprême ; tel était l'appel que la force jetait à la force. Une solennité sombre accompagnait la marche du héros vers le seuil de la tente, lorsque l'heure irrévocable avait sonné, lorsque le philtre avait déjà rempli la coupe, lorsque le destin avait déjà resserré son cercle autour des deux vies. Yseult, appuyée à sa couche, pâle comme si la grande fièvre eût consumé tout le sang de ses veines, attendait, silencieuse ; silencieux, Tristan apparaissait sur le seuil : l'un et l'autre hauts de toute leur hauteur. Mais l'orchestre disait l'indicible anxiété de leurs âmes.

A partir de ce moment recommençait l'orageuse ascension. Il semblait que le Golfe Mystique s'enflammât de nouveau comme une fournaise et dardât plus haut, toujours plus haut, ses flammes sonores. « Réconfort unique pour un deuil éternel, salutaire breuvage d'oubli, je te bois sans peur ! » Et Tristan approchait la

coupe de ses lèvres. « A moi la moitié ! Je la bois pour toi ! » s'écriait Yseult en lui arrachant la coupe des mains. La coupe d'or tombait, vide. — Avaient-ils tous deux bu la mort ? Devaient-ils mourir ? — Instant de surhumaine agonie. Le philtre de mort n'était qu'un poison d'amour, qui les pénétrait d'un feu immortel. Étonnés d'abord, immobiles, ils se regardaient, cherchaient dans les yeux l'un de l'autre l'indice de la mort à laquelle ils se croyaient voués. Mais une vie nouvelle, incomparablement plus intense que celle qu'ils avaient vécue, agitait toutes leurs fibres, palpitait à leurs tempes et à leurs poignets, gonflait leurs cœurs d'un flot immense. — « Tristan ! » — « Yseult ! » — Ils s'appelaient ; ils étaient seuls ; autour d'eux rien ne subsistait ; les apparences s'étaient effacées ; le passé était aboli ; l'avenir était une nuit noire que ne pouvaient pas rompre les éclairs mêmes de la récente ivresse. Ils vivaient ; ils s'appelaient d'une vivante voix ; ils s'attiraient l'un l'autre, par une fatalité que désormais ne pouvait arrêter aucune force. — « Tristan ! » — « Yseult ! »

Et la mélodie de la passion se déployait, s'élargissait, s'exaltait, palpitait et sanglotait, criait et chantait sur la profonde tempête des harmonies toujours plus agitées. Douleur et joie, elle prenait un irrésistible essor vers les cimes des extases inconnues, vers les cimes de la volupté suprême. « Délivré du monde, je te possède enfin, ô toi qui seule remplis mon âme, suprême volupté d'amour ! »

« Salut ! salut à Marc ! salut ! » criait l'équipage parmi les éclats des trompettes, en saluant le roi qui s'éloignait du rivage pour aller au-devant de sa blonde épouse. Salut à Cornouailles ! »

C'était le tumulte de la vie commune, c'était la clameur de la joie profane, c'était la splendeur éblouissante du jour. L'Élu, le Perdu, levant un regard où flottait le sombre nuage du rêve, demandait : « Qui s'approche? — Le Roi. — Quel Roi? » Yseult, pâle et convulsée sous le manteau royal, demandait : « Où suis-je? Vis-je encore? Dois-je vivre encore? » Doux et terrible, le motif du philtre montait, les enveloppait, les enserrait dans sa spirale ardente. Les trompettes sonnaient : « Salut à Marc ! Salut à Cornouailles ! Gloire au Roi ! »

Mais, dans le second prélude, tous les sanglots d'une joie trop forte, tous les halètements du désir exaspéré, tous les sursauts de l'attente furieuse alternaient, se mêlaient, se confondaient. L'impatience de l'âme féminine communiquait ses frémissements à l'immensité de la nuit, à toutes les choses qui, dans la pure nuit d'été, respiraient et veillaient. L'âme enivrée jetait ses appels à toutes les choses, pour qu'elles demeuraient vigilantes sous les étoiles, pour qu'elles assistassent à la fête de son amour, au banquet nuptial de son allégresse. Insubmersible sur l'océan inquiet de l'harmonie, la mélodie fatale flottait, s'éclairant, s'obscurcissant. L'onde du Golfe Mystique, pareille à la respiration d'une poitrine surhumaine, se gonflait, s'élevait, retombait pour se relever encore, pour retomber encore, pour s'apaiser lentement.

« Entends-tu ? Il me semble que le bruit s'est dissipé dans le lointain. » Yseult n'entendait plus que les sons imaginés par son désir. Les fanfares de la chasse nocturne retentissaient dans la forêt, distinctes, rapprochées. « C'est le chuchotement trompeur des feuilles qu'agite le vent dans ses jeux... Ce son si doux n'est

pas celui des cors ; c'est le murmure de la source qui jaillit et dévale dans la nuit silencieuse... » Elle n'entendait que les sons enchanteurs suscités en son âme par le désir y composant le vieux et toujours nouveau sortilège. Dans l'orchestre comme dans ses sens abusés, les résonnances de la chasse se transformaient magiquement, se dissolvaient en les rumeurs infinies de la forêt, en la mystérieuse éloquence de la nuit estivale. Toutes les voix étouffées, toutes les séductions subtiles enveloppaient la femme haletante et lui suggéraient l'ivresse prochaine, tandis que Brangaine avertissait et suppliait en vain, dans la terreur de son pressentiment : « Oh ! laisse resplendir le flambeau protecteur ! Laisse sa lumière te montrer le péril ! » Rien n'avait le pouvoir d'éclairer l'aveuglement du désir. « Quand ce serait le flambeau de ma vie, sans peur je l'éteindrais. Et je l'éteins sans peur. » D'un geste de dédain suprême, intrépide et superbe, Yseult jetait à terre le flambeau ; elle offrait sa vie et celle de l'Élu à la nuit fatale ; elle entrait avec lui dans l'ombre, pour toujours.

Alors le plus enivrant poème de la passion humaine se déroulait triomphalement, comme en spirale, jusqu'aux sommets du délire et de l'extase. C'était la première étreinte frénétique, mêlée de volupté et d'angoisse, où les âmes avides de se confondre rencontraient l'obstacle impénétrable des corps ; c'était la première rancune contre le temps où l'amour n'existait pas, contre le passé vide et inutile. C'était la haine contre la lumière hostile, contre le jour perfide qui aiguïsait toutes les souffrances, qui suscitait toutes les apparences fallacieuses, qui favorisait l'orgueil et opprimait la tendresse. C'était l'hymne à la nuit amie, à

l'ombre bienfaisante, au divin mystère où se dévoilaient les merveilles des visions intérieures, où s'entendaient les voix lointaines des mondes, où d'idéales corolles fleurissaient sur des tiges inflexibles. « Dès que le soleil s'est caché dans notre poitrine, les étoiles du bonheur répandent leur riante lumière. »

Et, dans l'orchestre, parlaient toutes les éloquences, chantaient toutes les joies, pleuraient toutes les douleurs que la voix humaine a jamais exprimées. Les mélodies émergeaient des profondeurs symphoniques, se développaient, s'interrompaient, se superposaient, se mélangeaient, se fondaient, se dissolvaient, disparaissaient pour réapparaître. Une anxiété de plus en plus inquiète et déchirante passait par tous les instruments et exprimait un continuel effort toujours vain pour atteindre l'inaccessible. Dans l'impétuosité des progressions chromatiques, il y avait la folle poursuite d'un bien qui se dérobaît à toute prise, quoiqu'il resplendît très proche. Dans les changements de ton, de rythme et de mesure, dans la succession des syncopes, il y avait une recherche sans trêve, il y avait une convoitise sans limites, il y avait le long supplice du désir toujours déçu et jamais éteint. Un motif, symbole de l'éternel désir éternellement exaspéré par la possession décevante, revenait à chaque instant avec une persistance cruelle; il s'élargissait, il dominait, tantôt illuminant les crêtes des flots harmoniques, tantôt les obscurcissant d'une ombre funèbre.

L'effrayante vertu du philtre opérait sur l'âme et sur la chair des deux amants déjà consacrés à la mort. Rien ne pouvait éteindre ou adoucir cette ardeur fatale; rien, hormis la mort. Ils avaient tenté vainement toutes les caresses; ils avaient recueilli vainement toutes

leurs forces pour s'unir dans un embrassement suprême, pour se posséder enfin, pour devenir un seul et même être. Leurs soupirs de volupté se transformaient en sanglots d'angoisse. Un obstacle infrangible s'interposait entre eux, les séparait, les rendait étrangers et solitaires. Leur substance corporelle, leur personnalité vivante, c'était là l'obstacle. Et une haine secrète naissait chez l'un et l'autre : un besoin de se détruire, de s'anéantir ; un besoin de faire mourir et un besoin de mourir. Dans la caresse même, ils reconnaissaient l'impossibilité de franchir la limite matérielle de leurs sens humains. Les lèvres rencontraient les lèvres et s'arrêtaient. « Qu'est-ce qui succomberait à la mort, disait Tristan, sinon ce qui nous sépare, ce qui empêche Tristan d'aimer Yseult pour toujours, de vivre éternellement pour elle seule ? » Et déjà ils entraient dans l'ombre infinie. Le monde des apparences disparaissait. « Ainsi, disait Tristan, ainsi nous mourûmes, ne voulant vivre que pour l'amour, inséparables, toujours unis, sans fin, sans réveil, sans peur, sans nom dans le sein de l'amour... » Les paroles s'entendaient distinctes sur le *pianissimo* de l'orchestre. Une nouvelle extase ravissait les deux amants et les emportait jusqu'au seuil du merveilleux empire nocturne. Déjà ils goûtaient d'avance la béatitude de la dissolution, se sentaient délivrés du poids de la personne, sentaient leur substance se sublimer et flotter, diffuse dans une joie sans fin. « Sans fin, sans réveil, sans peur, sans nom... »

« Prenez garde ! Prenez garde ! Voici que la nuit cède au jour, avertissait d'en haut Brangaine invisible. Prenez garde ! » Et le frisson de la gelée matinale traversait le parc, réveillait les fleurs. La froide lumière de l'aube montait lentement et recouvrait les étoiles qui

palpitaient plus fort. « Prenez garde ! » Vain avertissement de la vigie fidèle. Eux n'écoutaient pas ; ils ne voulaient pas, ne pouvaient pas se réveiller. Sous la menace du jour, ils se plongeaient toujours plus avant dans cette ombre où ne pouvait parvenir jamais aucune lueur de crépuscule. « Qu'éternellement la nuit nous enveloppe ! » Et un tourbillon d'harmonies les enveloppait, les étreignait dans ses spirales véhémentes, les transportait sur la plage écartée qu'invoquait leur désir, là où nulle angoisse n'opprimait l'élan de l'âme aimante, par delà toute langueur, par delà toute douleur, par delà toute solitude, dans la sérénité infinie de leur rêve suprême.

« Sauve-toi, Tristan ! » C'était le cri de Kourwenal après le cri de Brangaine. C'était l'assaut imprévu et brutal qui interrompait l'embrassement extatique. Et, tandis que le thème d'amour persistait dans l'orchestre, le motif de la chasse éclatait avec un fracas métallique. Le roi et les courtisans paraissaient. Tristan cachait sous son ample manteau Yseult étendue sur le lit de fleurs ; il la dérobaît aux regards et à la lumière, affirmant par ce geste sa domination, signifiant son droit non douteux. « Le triste jour, pour la dernière fois ! » Pour la dernière fois, dans l'attitude calme et résolue d'un héros, il acceptait la lutte avec les forces étrangères, sûr désormais que rien ne pouvait modifier ou suspendre le cours de son destin. Tandis que la souveraine douleur du roi Marc s'exhalait en une mélodie lente et profonde, il se taisait, inébranlable dans sa pensée secrète. Et, finalement, il répondait aux questions du roi : « Ce mystère, je ne puis te le révéler. Jamais tu ne pourras connaître ce que tu demandes. » Le motif du philtre condensait sur cette réponse l'obscu-

rité du mystère, la gravité de l'événement irréparable. « Veux-tu suivre Tristan, ô Yseult ? demandait-il à la reine, simplement, en présence de tous. Sur la terre où je veux aller, le soleil ne resplendit pas. C'est la terre des ténèbres, c'est le pays nocturne d'où m'envoya ma mère lorsque, conçu par elle dans la mort, dans la mort je vins au jour... » Et Yseult : « Là où est la patrie de Tristan, là Yseult veut aller. Elle veut le suivre, douce et fidèle, dans le chemin qu'il lui montrera... »

Et le héros mourant la précédait sur cette terre, frappé par le traître Melot.

Cependant le troisième prélude évoquait la vision du rivage lointain, des récifs arides et désolés où, dans les anses secrètes, la mer semblait pleurer sans trêve un deuil inconsolable. Une brume de légende et de mystérieuse poésie enveloppait les formes rigides de la roche, aperçues comme dans une aube incertaine ou dans un crépuscule presque éteint. Et le son du chalumneau pastoral réveillait les images confuses de la vie passée, des choses perdues dans la nuit des temps.

« Que dit l'antique lamentation ? soupirait Tristan. Où suis-je ? »

Le pâtre modulait sur le roseau fragile la mélodie impérissable, transmise par les ancêtres à travers les âges ; et, dans sa profonde inconscience, il était sans inquiétude.

Et Tristan, à l'âme de qui ces humbles notes avaient tout révélé : « Je ne suis pas resté au lieu de mon réveil. Mais où ai-je fait séjour ? je ne saurais te le dire. Là, je n'ai vu ni le soleil, ni le pays, ni les habitants ; mais, ce que j'y ai vu, je ne saurais te le dire... C'était là où je fus toujours, là où j'irai pour

toujours : dans le vaste empire de l'universelle nuit. Là-bas, une seule et unique science nous est donnée : le divin, l'éternel, l'originel oublié ! » Le délire de la fièvre l'agitait ; l'ardeur du philtre rongea ses fibres intimes. « Oh ! ce que je souffre, tu ne peux pas le souffrir ! Ce désir terrible qui me dévore, ce feu implacable qui me consume... Oh ! si je pouvais te le dire ! si tu pouvais me comprendre ! »

Et le pâtre inconscient soufflait, soufflait dans son chalumeau. C'était le même air ; les notes étaient toujours les mêmes : elles parlaient de la vie qui n'était plus, elles parlaient des choses lointaines et anéanties.

« Vieille et grave mélodie, disait Tristan, tes sons lamentables parvenaient jusqu'à moi sur les vents du soir lorsque, en un temps lointain, la mort du père fut annoncée au fils. Dans l'aube sinistre tu me cherchais, de plus en plus inquiète, lorsque le fils apprit le sort de la mère. Quand mon père m'engendra et mourut, quand ma mère me donna le jour en expirant, la vieille mélodie arrivait aussi à leurs oreilles, languissante et triste. Elle m'a interrogé un jour, et voici qu'elle me parle encore. Pour quel destin suis-je né ? Pour quel destin ? La vieille mélodie me le répète : — Pour désirer et mourir ! Pour mourir de désirer ! — Oh ! non, non. Tel n'est point ton véritable sens... Désirer, désirer, désirer jusque dans la mort ; mais non pas mourir de désirer !... » De plus en plus puissant, de plus en plus tenace, le philtre le corrodait jusqu'aux moelles. Tout son être se tordait dans l'insupportable spasme. Par moments, l'orchestre avait des crépitations de bûcher. La violence de la douleur le traversait parfois avec une impétuosité de rafale, avivant les flammes. Des sursauts subits le secouaient :

des cris atroces s'en échappaient ; des sanglots étouffés s'y éteignaient. « Le philtre ! le philtre ! le terrible philtre ! Avec quelle furie je le sens monter de mon cœur à mon cerveau ! Nul remède désormais, nulle douce mort ne peut me délivrer de la torture du désir. En aucun lieu, en aucun lieu, hélas ! je ne trouverai le repos. La nuit me repousse vers le jour, et l'œil du soleil se repaît de mon perpétuel souffrir. Ah ! comme le soleil ardent me brûle et me consume ! Et n'avoir pas même, n'avoir jamais le rafraîchissement d'une ombre pour cette ardeur dévorante ! Quel baume pourrait procurer un soulagement à mon horrible supplice ? » Il portait dans ses veines et dans ses moelles le désir de tous les hommes, de toute l'espèce, amassé de génération en génération, aggravé des fautes de tous les pères et de tous les fils, des ivresses de tous, des angoisses de tous. En son sang reflourissaient les germes de la concupiscence séculaire, se remêlaient les impuretés les plus diverses, refermentaient les venins les plus subtils et les plus violents que, depuis les âges immémoriaux, de purpurines bouches sinueuses de femmes avaient versés aux mâles avides et subjugués. Il était l'héritier du mal éternel. « Ce terrible philtre qui me condamne au supplice, c'est moi, moi-même qui l'ai composé. Avec les agitations de mon père, avec les convulsions de ma mère, avec toutes les larmes d'amour versées en d'autres temps, avec le rire et avec les pleurs, avec les voluptés et avec les blessures, je l'ai composé moi-même, le poison de ce philtre. Et je l'ai bu à longues gorgées de délice... Maudit sois-tu, philtre terrible ! Maudit soit qui t'a composé ! » Et il retombait sur sa couche, exténué, inanimé, pour reprendre encore ses esprits, pour sentir

encore l'ardeur de sa plaie, pour voir encore de ses yeux hallucinés l'image souveraine traversant les champs de la mer. « Elle vient, elle vient vers la terre, bercée mollement sur de grands flots de fleurs enivrantes. Son sourire verse sur moi une divine consolation ; elle m'apporte le rafraîchissement suprême... » Ainsi invoquait-il, ainsi voyait-il, de ses yeux clos désormais à la commune lumière, la magicienne, la maîtresse des baumes, la médicatrice de toutes les blessures. « Elle vient, elle vient ! Ne la vois-tu pas, Kourwenal, ne la vois-tu pas ? » Et les ondes émues du Golfe Mystique ramenaient confusément des profondeurs toutes les mélodies déjà entendues, les mélangeaient, les emportaient, les submergeaient dans un gouffre, les repoussaient encore à la surface, les broyaient : celles qui avaient exprimé l'angoisse du décisif conflit sur le pont du navire, celles où l'on avait ouï le bouillonnement du breuvage versé dans la coupe d'or et le bourdonnement des artères envahies par le feu liquide, celles où l'on avait ouï la mystérieuse haleine de la nuit d'été invitant à des voluptés sans fin, toutes les mélodies, avec toutes les images et toutes les souvenirs. Et, sur cet immense naufrage, la fatale mélodie passait, altière, souveraine, implacable, répétant par intervalles l'atroce condamnation : « Désirer, désirer, désirer jusque dans la mort ; mais non pas mourir de désirer ! »

« Le vaisseau jette l'ancre ! Yseult, voilà Yseult ! Elle s'élançe au rivage ! » criait Kourwenal du haut de la tour. Et, dans le délire de la joie, Tristan déchirait les bandages de sa blessure, excitait son propre sang à jaillir, à inonder la terre, à empourprer le monde. A l'approche d'Yseult et de la Mort, il croyait enten-

dre la lumière. « N'entends-je pas la lumière? mes oreilles n'entendent-elles pas la lumière? » Un grand soleil intérieur l'éblouissait; tous les atomes de sa substance dardaient des rayons de soleil qui, par ondes lumineuses, s'épandaient dans l'univers. La lumière était musique; la musique était lumière.

Et alors le Golfe Mystique s'irradiait réellement comme un ciel. Les sonorités de l'orchestre semblaient imiter ces lointaines harmonies planétaires que jadis des âmes de contemplateurs vigilants crurent surprendre dans le silence nocturne. Peu à peu, les longs frémissements de l'inquiétude, et les longs sursauts de l'angoisse, et les halètements des vaines poursuites, et les efforts du désir toujours déçu, et toutes les agitations de la misère terrestre s'apaisaient, se dissipaient. Tristan avait enfin franchi la limite du « merveilleux empire »; il était entré enfin dans la nuit éternelle. Et Yseult, penchée sur la dépouille inerte, sentait enfin se dissoudre lentement le poids qui l'écrasait encore. La mélodie fatale, devenue plus claire et plus solennelle, consacrait le grand hymen funéraire. Ensuite les notes, semblables à des fils éthérés, s'affinaient pour tisser autour de l'amante des voiles de pureté diaphanes. Ainsi commençait une sorte d'assomption joyeuse, par des degrés de splendeur, sur l'aile d'un hymne. « De quel suave sourire il sourit! Ne le voyez-vous pas? Ne l'entendez-vous pas? Comme il resplendit de sidérale clarté? Ne le voyez-vous pas? Ne l'entendez-vous pas? Suis-je seule à entendre cette mélodie nouvelle, infiniment douce et consolante, qui jaillit des profondeurs de son être, et me ravit, et me pénètre, et m'enveloppe? » La Magicienne d'Irlande, la formidable maîtresse des philtres, l'arbitre héréditaire des obscures puissances

terrestres, celle qui, du haut du navire, avait invoqué les tourbillons et les tempêtes, celle dont l'amour avait élu le plus fort et le plus noble des héros pour l'intoxiquer et le perdre, celle qui avait fermé le chemin de la gloire et de la victoire à un « dominateur du monde », l'empoisonneuse, l'homicide, se transfigurait par la vertu de la mort en un être de lumière et de joie, exempt de toute convoitise impure, libre de toute basse attache, palpitant et respirant au sein de l'âme diffuse de l'univers. « Ces sons plus clairs qui murmurent à mon oreille ne seraient-ils pas les ondes molles de l'air ? Dois-je respirer, boire, me plonger, naufrager doucement dans les vapeurs et dans les parfums ? » Tout en elle se dissolvait, se fondait, se dilatait, retournait à la fluidité originelle, à l'immense océan élémentaire d'où les formes naissaient, où les formes disparaissaient pour se renouveler et pour naître. Dans le Golfe Mystique, les transformations et les transfigurations s'accomplissaient de note en note, d'harmonie en harmonie, sans interruption. Il semblait que toutes choses s'y décomposassent, y exhalassent leurs essences cachées, s'y changeassent en immatériels symboles. Des couleurs jamais apparues sur les pétales des plus délicates fleurs terrestres, des parfums d'une subtilité presque imperceptible y flottaient. Des visions de paradis secrets s'y révélaient dans un éclair, des germes de mondes à naître s'y épanouissaient. Et l'ivresse panique montait, montait ; le chœur du Grand Tout couvrait l'unique voix humaine. Transfigurée, Yseult entrait dans le merveilleux empire, triomphalement. « Se perdre, s'abîmer, s'évanouir sans conscience dans l'infinie palpitation de l'âme universelle : suprême volupté ! »

II

Durant des jours entiers, les deux ermites vécurent ainsi dans la grande fiction, respirèrent cette atmosphère brûlante, se saturèrent de cet oubli mortel. Ils crurent se transfigurer eux-mêmes, atteindre eux-mêmes un cercle supérieur d'existence ; ils crurent égaler les personnages du drame dans les hauteurs vertigineuses de leur rêve d'amour. — Ne semblait-il pas qu'ils eussent, eux aussi, bu un philtre ? N'étaient-ils pas, eux aussi, tourmentés par un désir sans limite ? N'étaient-ils pas, eux aussi, enchaînés par un lien indissoluble, et n'éprouvaient-ils pas souvent dans la volupté les affres de l'agonie, n'entendaient-ils pas le grondement de la mort ? George, comme Tristan lorsqu'il avait entendu l'antique mélodie modulée par le pâtre, trouvait en cette musique la révélation directe d'une angoisse où il croyait surprendre enfin l'essence

vraie de son âme et le secret tragique de son destin. Nul homme mieux que lui ne pouvait pénétrer le sens symbolique et mythique du Philtre, et nul homme mieux que lui ne pouvait mesurer la profondeur du drame intérieur, uniquement intérieur, où le héros pensif avait consumé ses forces. Nul non plus ne pouvait mieux comprendre le cri désespéré de la victime : « Ce terrible philtre qui me condamne au supplice, c'est moi, moi-même qui l'ai composé. »

Il entreprit alors sur sa maîtresse une œuvre de séduction funèbre. Il voulait la décider lentement à mourir ; il voulait l'attirer avec lui vers une fin mystérieuse et douce, en ce pur été de l'Adriatique plein de transparences et de parfums. La grande phrase d'amour — qui se déployait en un si large cercle de lumière autour de la transfiguration d'Yseult — avait enfermé Hippolyte dans son sortilège. Elle la répétait sans cesse à voix basse, quelquefois même à haute voix, avec des signes de jubilation débordante.

— Ne voudrais-tu point mourir de la mort d'Yseult ? lui demanda George avec un sourire.

— Je le voudrais, répondit-elle. Mais, sur terre, on ne meurt pas de cette façon.

— Et si je mourais, moi ? reprit-il, souriant toujours. Si tu me voyais mort, *en réalité, non en rêve ?*

— Je crois que je mourrais aussi, mais de désespoir.

— Et si je te proposais de mourir avec moi, en même temps, de la même manière ?

Pendant quelques secondes elle resta songeuse, les yeux baissés. Puis, relevant vers le tentateur un regard chargé de toute la douceur de la vie :

— Pourquoi mourir, dit-elle, si je t'aime, si tu

m'aimes, si rien désormais ne nous empêche de vivre en nous seuls ?

— La vie te plaît ! murmura-t-il avec une amertume voilée.

— Oui, affirma-t-elle avec une sorte de véhémence ; la vie me plaît parce que tu me plais.

— Et si je mourais ? répéta-t-il sans sourire, parce qu'une fois encore il sentait monter en lui l'hostilité instinctive contre la belle créature luxurieuse qui respirait l'air comme une joie.

— Tu ne mourras point, affirma-t-elle avec la même assurance. Tu es jeune ; pourquoi devrais-tu mourir ?

Dans la voix, dans l'attitude, dans toute la personne, elle avait une insolite diffusion de bien-être. Son aspect était celui que les créatures vivantes ont seulement aux heures où leur vie s'écoule harmonieusement dans un équilibre temporaire de toutes les énergies d'accord avec des conditions extérieures favorables. Comme d'autres fois, elle semblait s'épanouir dans la bonté de l'air marin, dans la fraîcheur du soir estival ; et elle faisait penser à une de ces magnifiques fleurs crépusculaires qui ouvrent la couronne de leurs pétales au coucher du soleil.

Après une longue pause où l'on entendit sur les grèves la rumeur de la mer semblable à un bruissement de feuilles arides, George demanda :

— Crois-tu au Destin ?

— Oui. j'y crois.

Mal disposée à la gravité triste vers laquelle semblaient tendre les paroles de George, elle avait répondu sur un ton léger de badinage. Lui, blessé, répartit vivement, avec amertume :

— Sais-tu quel jour c'est, aujourd'hui ?

Perplexe, inquiète, elle demanda :

— Quel jour ?

Il eut une hésitation. Jusqu'alors il avait évité de rappeler à l'oublieuse l'anniversaire de la mort de Démétrius : une répugnance de plus en plus farouche l'empêchait de proférer ce nom pur, d'évoquer cette fière image hors du sanctuaire. Il sentait qu'il aurait profané sa religieuse douleur en admettant Hippolyte à la partager. Et ce qui avivait encore ce sentiment, c'est qu'il était alors dans un de ces intervalles fréquents de lucidité cruelle où il revoyait en Hippolyte la femme de délices, la « fleur de concupiscence », l'Ennemie. Il se contint ; et, avec un faux rire subit :

— Regarde ! s'écria-t-il. C'est fête à Ortone.

Il indiquait dans le lointain glauque la cité maritime qui se couronnait de feux.

— Comme tu es étrange aujourd'hui ! dit-elle.

Puis, le fixant avec cette expression singulière qu'elle avait coutume de prendre lorsqu'elle voulait l'apaiser et l'adoucir, elle ajouta :

— Viens ici ; viens t'asseoir à mon côté...

Il était debout dans l'ombre, au seuil d'une des portes qui s'ouvraient sur la loggia. Elle était assise dehors, sur le parapet, vêtue d'une légère robe blanche, dans une pose alanguie, surgissant de tout le buste sur le fond de la mer où s'attardaient encore les clartés du crépuscule ; et le profil de sa tête brune se dessinait dans une zone d'ambre limpide. Elle avait l'air de renaître, comme au sortir d'un lieu clos et suffoquant, d'une atmosphère lourde d'exhalaisons empoisonnées. Aux yeux de George, elle avait l'air de s'évaporer comme une fiole de parfums, de laisser perdre

la vie idéale accumulée en elle par les puissances de la Musique, de se vider peu à peu des rêves importuns, de revenir à la primitive animalité.

George pensait : « Comme toujours, elle n'a fait que recevoir et garder docilement les attitudes que je lui ai données. La vie intérieure a été toujours et est toujours tactive en elle. Ma suggestion une fois interrompue, elle retourne à sa nature propre, elle redevient une femme, un instrument de basse lasciveté. Rien ne changera jamais sa substance, rien ne la purifiera. Elle a le sang plébéien et, dans le sang, qui sait quelles hérédités ignobles ! Mais, moi non plus, je ne pourrai jamais m'affranchir du désir qu'elle a allumé en moi ; je ne pourrai jamais l'extirper de ma chair. Dorénavant, je ne pourrai vivre ni avec elle ni sans elle. Je sais que je dois mourir ; mais la laisserai-je à un successeur ? » Sa haine contre l'inconsciente créature ne s'était jamais soulevée avec autant de violence. Il la déchirait sans pitié, avec une acrimonie dont il s'étonnait lui-même. C'était comme s'il se fût vengé d'une infidélité, d'une déloyauté qui aurait dépassé toutes les limites de la perfidie. Il éprouvait l'envieuse rancune du naufragé qui, au moment où il entonce, aperçoit près de lui son camarade sur le point de se sauver, de se raccrocher à la vie. Pour lui, cet anniversaire venait apporter une nouvelle confirmation de l'arrêt qu'il savait déjà irrévocable. Pour lui, ce jour était l'Épiphanie de la Mort. Il sentait qu'il n'était plus maître de lui-même ; il sentait l'absolue domination de l'idée fixe qui, d'un instant à l'autre, pouvait lui suggérer l'acte suprême et en même temps communiquer à sa volonté l'impulsion effective. Et, tandis que des images criminelles lui traversaient confusément le

cerveau : « Dois-je mourir seul ? se répétait-il à lui-même. Dois-je mourir seul ? »

Il tressaillit lorsqu'Hippolyte le toucha au visage et lui passa les bras autour du cou.

— Je t'ai fait peur ? demanda-t-elle.

En le voyant disparaître dans l'ombre de plus en plus épaisse qui occupait l'embrasement de la porte, une inquiétude singulière l'avait prise et elle s'était levée pour l'embrasser.

— A quoi pensais-tu ? Qu'as-tu ? Pourquoi es-tu comme cela, aujourd'hui ?

Elle lui parlait d'une voix insinuante et, le tenant toujours embrassé, lui caressait la tempe. Dans l'obscurité, il voyait la mystérieuse pâleur de ce visage, la lueur de ces yeux. Un tremblement irrésistible l'envahit.

— Tu trembles ? Qu'as-tu ? Qu'as-tu ?

Elle se détacha de lui, chercha une bougie sur la table, l'alluma. Elle se rapprocha, inquiète, lui prit les deux mains.

— Tu es malade ?

— Oui, balbutia-t-il ; je ne suis pas à mon aise. C'est une de mes mauvaises journées...

Ce n'était pas la première fois qu'elle l'entendait se plaindre de vagues souffrances physiques, de douleurs sourdes et errantes, de tiraillements et de tourmentements pénibles, de vertiges et de cauchemars. Elle croyait ces souffrances imaginaires ; elle y voyait des effets de la mélancolie habituelle, des excès de pensée ; et elle n'y connaissait pas de meilleur remède que les caresses, les rires et les jeux.

— Où souffres-tu ?

— Je ne saurais dire.

— Oh ! je sais bien, moi, la cause de ton mal. La musique t'excite trop. Il faut ne plus en faire pendant une semaine.

— Non, nous n'en ferons plus.

— Plus du tout.

Et elle alla vers le piano, rabattit le couvercle sur le clavier ; ferma la serrure et cacha la petite clef.

— Demain, nous reprendrons nos grandes promenades ; nous passerons toute la matinée sur la plage. Veux-tu ? Et maintenant, viens dans la loggia.

Elle l'attira d'un geste tendre.

— Regarde comme la soirée est belle ! Sens comme les rochers embaument !

Elle aspira le parfum saumâtre en frémissant et se serrant contre lui.

— Nous avons tout pour être heureux, et toi... Comme tu regretteras ce temps-ci, lorsqu'il sera passé ! Les jours passent. Voilà bientôt trois mois que nous vivons ici.

— Penserai-tu déjà à me quitter ? demanda-t-il, inquiet, soupçonneux.

Elle voulut le rassurer.

— Non, non, répondit-elle ; pas encore. Mais la prolongation de mon absence devient difficile, à cause de ma mère. J'ai même reçu aujourd'hui une lettre de rappel. Tu sais, elle a besoin de moi. Lorsque je manque à la maison, tout va de travers...

— Tu dois donc retourner prochainement à Rome ?

— Non. Je saurai trouver encore quelque prétexte. Tu sais que, pour ma mère, je suis ici en compagnie d'une amie. Ma sœur m'a aidée et m'aide à rendre cette fiction vraisemblable ; et d'ailleurs ma mère n'ignore pas que j'ai besoin des bains et que, l'an der-

nier, je me suis mal trouvée de n'en avoir pas pris... Tu te rappelles? J'ai passé l'été à Caronno, chez ma sœur. Quel horrible été!

— Et alors?

— Je pourrai certainement rester avec toi tout ce mois d'août, peut-être aussi la première semaine de septembre...

— Et ensuite?

— Ensuite, tu me permettras de retourner à Rome, et tu viendras m'y rejoindre. Là, nous aviserons pour l'avenir. J'ai déjà quelque chose en tête...

— Quoi?

— Je te le dirai. Mais, pour le moment, dînons. Tu n'as point d'appétit, toi?

Le dîner était prêt. Comme d'habitude, la table était dressée en plein air, dans la loggia. On alluma la grande lampe.

— Vois! s'écria-t-elle, lorsque la domestique eut apporté sur la table la soupière fumante. Ceci, c'est l'œuvre de Candie.

Elle avait voulu que Candie lui apprêtât une soupe rustique, à la mode paysanne : un mélange savoureux, riche en gingembre, coloré et odorant. Elle y avait déjà goûté quelquefois, attirée par l'odeur dans l'habitation des vieillards; et elle en était devenue gourmande.

— C'est délicieux! Tu vas goûter.

Elle s'en versa une écuelle comble, avec un geste de gourmandise enfantine; et elle avala vivement la première cuillerée.

— Je n'ai jamais rien mangé de meilleur!

Elle appela Candie pour lui faire des compliments.

— Candie! Candie!

La femme se montra au bas de l'escalier, riant :

— La soupe te plaît, madame ?

— Elle est parfaite !

— Puisse-t-elle se convertir en bon sang pour toi !

Et les rires naïfs de la femme enceinte montèrent dans l'air calme.

George prenait part à cette gaieté, et il le laissait voir. Le changement subit de son humeur était manifeste. Il se versa du vin, but d'un trait. Il fit effort pour vaincre sa répugnance à manger, cette répugnance qui, dans les derniers temps, était devenue si grave qu'elle lui rendait parfois insupportable jusqu'à la vue de la viande saignante.

— Tu te sens mieux, n'est-ce pas ? demanda Hippolyte en se penchant vers lui et en déplaçant même un peu sa chaise pour se rapprocher.

— Oui, maintenant je me sens bien.

Et il but encore.

— Regarde ! s'écria-t-elle. Regarde Ortone en fête !

Et tous deux regardèrent la ville lointaine, couronnée de feux, sur la colline qui s'allongeait dans la mer ténébreuse. Des groupes de ballons lumineux, pareils à des constellations de flamme, s'élevaient lentement dans l'air tranquille ; et ils semblaient se multiplier sans cesse, ils peuplaient tout ce rivage du ciel.

— Ces jours-ci, dit-il, ma sœur Chistine est à Ortone, chez les Vallereggia, ses parents.

— Elle t'a écrit ?

— Oui.

— Comme je serais heureuse de la voir ! Elle te ressemble, n'est-ce pas ? Christine est ta préférée.

Pendant quelques secondes, elle resta pensive. Puis elle reprit :

— Comme je serais heureuse de voir ta mère ! J'ai si souvent pensé à elle !

Et, après une autre pause, d'une voix tendre :

— Comme elle doit t'adorer !

Une émotion imprévue gonfla le cœur de George ; et en lui réapparut la vision intérieure de la maison qu'il avait abandonnée, oubliée ; et, pendant un instant, toutes les tristesses passées lui revinrent à l'esprit, avec toutes les douloureuses images : — la figure émaciée de sa mère, ses paupières gonflées et rougies par les larmes ; le souvenir doux et déchirant de Christine ; l'enfant maladif dont la grosse tête était toujours penchée sur une poitrine qui n'avait que le souffle ; le masque cadavérique de la pauvre idiote gourmande. Et les yeux las de sa mère lui demandaient de nouveau, comme à l'heure de la séparation : « *Pour qui m'abandonnes-tu ?* »

De nouveau, son âme se tendit vers la maison lointaine, s'inclinant tout à coup comme un arbre investi par la rafale. Et la résolution secrète — prise dans l'obscurité de la chambre entre les bras d'Hippolyte — vacilla sous le choc d'un avertissement obscur, lorsqu'il revit en mémoire la porte close derrière laquelle était le lit de Démétrius, lorsqu'il revit la chapelle mortuaire à l'angle du cimetière, dans l'ombre bleuâtre et solennelle de la montagne protectrice.

Mais Hippolyte parlait, devenait loquace. Comme tant d'autres fois, elle s'abandonnait imprudemment à ses souvenirs domestiques. Et lui, comme tant d'autres fois, se mit à écouter, en observant avec malaise certaines lignes vulgaires que prenait la bouche de cette femme dans l'abondance et dans la chaleur du discours, en observant comme tant d'autres fois le geste

particulier qui lui était habituel quand elle s'échauffait, ce geste si disgracieux qu'il ne paraissait pas lui appartenir. Elle disait :

— Ma mère à moi, tu l'as vue un jour dans la rue. Tu te rappelles ? Quelle différence entre ma mère et mon père ! Mon père a toujours été bon et affectueux pour nous, incapable de nous battre, de nous réprimander durement. Ma mère est violente, impétueuse, presque cruelle. Ah ! si je te racontais le martyre de ma sœur, de la pauvre Adrienne ! Elle se rebellait toujours ; et cette rébellion exaspérait ma mère, qui la frappait jusqu'au sang. Moi, je savais la désarmer en reconnaissant ma faute et en lui demandant pardon. Cependant, avec toute sa dureté, elle avait pour nous un immense amour... Notre appartement avait une fenêtre qui correspondait à une citerne. Et nous, par jeu, nous nous mettions souvent à cette fenêtre pour tirer de l'eau avec un petit seau. Un jour ma mère sortit et, par hasard, nous restâmes seuls. Quelques minutes après, nous eûmes la surprise de la voir rentrer tout en larmes, bouleversée, défaite. Elle me prit entre ses bras et me couvrit de baisers, sanglotant comme une folle. Dans la rue, elle avait eu le pressentiment que j'étais tombée par cette fenêtre !

George revit en mémoire ce visage de vieille hystérique où apparaissaient exagérés tous les défauts du visage de la fille : le développement de la mâchoire inférieure, la longueur du menton, la largeur des narines. Il revit ce front de Furie sur lequel se redressaient des cheveux gris, secs, épais, et ces sombres yeux enfoncés sous l'arcade sourcilière, qui révélaient une ardeur fanatique de bigote et une avarice opiniâtre de petite bourgeoise transtévérine.

— Tu vois cette cicatrice que j'ai sous le menton ? poursuivait Hippolyte. Elle me vient aussi de ma mère. Nous allions à l'école, ma sœur et moi, et nous avions pour l'école des robes très jolies, que nous devions ôter au retour. Un soir, en rentrant, je trouvai sur la table une chaufferette que je pris pour réchauffer mes mains glacées. Ma mère me dit : « Va te déshabiller ! » Je répondis : « J'y vais ; » et je continuai à me chauffer. Elle répéta : « Va te déshabiller ! » Je répétau : « J'y vais. » Elle avait entre les mains une grosse brosse et brossait un vêtement. Je m'attardais au milieu de la chambre avec la chaufferette. Ma mère répéta pour la troisième fois : « Va te déshabiller ! » Et je répétau : « J'y vais. » Furieuse, elle me lança la brosse, qui atteignit et brisa la chaufferette. Un éclat de l'anse me frappa ici, sous le menton, et me coupa une veine. Le sang coulait. Ma tante accourut vite à mon secours ; mais ma mère ne bougea ni ne me regarda. Le sang coulait. Par bonheur, on trouva immédiatement un chirurgien qui fit la ligature de la veine. Ma mère s'obstinait à garder le silence. Lorsque mon père revint et me vit avec un bandage, il me demanda ce que j'avais. Ma mère, sans une parole, me fixa. Je répondis : « Je suis tombée dans l'escalier. » Ma mère se tut. Par la suite, j'ai beaucoup souffert de cette perte de sang... Mais Adrienne, comme on l'a battue ! Surtout à cause de Jules, mon beau-frère. Je n'oublierai jamais une scène terrible...

Elle s'interrompit. Peut-être venait-elle de surprendre sur la figure de George quelque signe équivoque.

— Je t'ennuie, n'est-ce pas, avec tout ce bavardage ?

— Non, non. Continue je t'en prie. Ne vois-tu pas que je t'écoute ?

— Nous habitions alors à Ripetta, dans la maison d'une famille Angelini avec laquelle nous nous liâmes d'intime amitié. Louis Sergi, le frère de mon beau-frère Jules, occupait l'étage inférieur avec sa femme Eugénie. Louis était un homme instruit, studieux, modeste ; Eugénie était une femme de la pire espèce. Bien que son mari gagnât beaucoup, elle le forçait toujours à s'endetter ; et on ne savait pas de quelle façon elle dépensait tout cet argent. A en croire les mauvaises langues, il lui servait à payer ses amoureux... Comme elle était très laide, sa laideur accréditait ce bruit infâme. Ma sœur s'était liée avec Eugénie, je ne sais comment, et elle allait sans cesse en bas sous prétexte de se faire donner par Louis des leçons de français. Cela déplaisait à maman, mise en défiance par les sœurs Angelini, vieilles filles qui feignaient d'avoir de l'amitié pour les Sergi mais qui en réalité les détestaient comme des *buzzurri* et étaient heureuses d'en médire. « Permettre qu'Adrienne fréquente la maison d'une femme perdue ! » Les sévérités augmentèrent. Mais Eugénie favorisait toujours les amours de Jules et d'Adrienne. Jules venait souvent pour affaires de Milan à Rome. Et, un jour où justement il devait venir, ma sœur avait grande hâte de descendre en bas. Maman lui défendit de bouger. Ma sœur insistait. Dans la dispute, maman leva la main. Elles se saisirent aux cheveux. Ma sœur alla jusqu'à lui mordre le bras et prit la fuite par l'escalier. Mais, comme elle frappait à la porte des Sergi, maman lui tomba dessus ; et, en plein palier, il y eut une scène de violence que je n'oublierai jamais. On rapporta chez nous Adrienne presque

morte. Elle fut malade, elle eut des convulsions. Maman, repentante, l'entoura de soins, fut douce comme elle ne l'avait jamais été... Quelques jours plus tard, avant même d'être tout à fait guérie, Adrienne prit la fuite avec Jules... Mais ceci, je te l'ai déjà conté, je crois.

Et, après ces bavardages naïfs où elle s'oubliait sans soupçonner l'effet produit sur son amant par ces vulgaires souvenirs, elle reprit son souper interrompu.

Il y eut un intervalle de silence ; puis elle ajouta, souriante :

— Tu vois quelle femme terrible est ma mère. Tu ne sais pas et tu ne sauras jamais combien elle m'a martyrisée, lorsque éclata la lutte contre... *lui*. Mon Dieu ! quel supplice !

Elle resta quelques instants songeuse.

George fixait sur l'imprudente un regard chargé de haine et de jalousie, souffrant en cette minute toutes ses souffrances de deux années. Avec les fragments qu'elle avait l'imprudence de lui fournir, il reconstruisait la vie intime d'Hippolyte, non sans lui attribuer les plus mesquines vulgarités, non sans l'abaisser aux contacts les plus déshonorants. — Si le mariage de la sœur s'était fait sous les auspices d'une nymphomane, dans quelles conditions, par suite de quelles circonstances, s'était donc conclu celui d'Hippolyte ? Dans quel monde s'était écoulée sa première jeunesse ? Par quelles intrigues était-elle tombée aux mains de l'homme odieux dont elle portait le nom ? — Et il se représenta la vie cachée et sordide de certaines petites maisons bourgeoises de la vieille Rome, qui exhalent à la fois une puanteur de cuisine et un relent de sacristie, qui fermentent de la double corruption

familiale et cléricale. La prédiction d'Alphonse Exili lui revint à la mémoire : « Tu connais ton successeur probable ? C'est Monti, le *mercante di campagna*. Il a des sous, Monti ! » Il lui parut probable qu'Hippolyte finirait de cette façon, dans un amour lucratif ; et qu'elle aurait le consentement tacite des siens, alléchés peu à peu par une existence plus facile, débarrassés des gênes domestiques, remis en possession d'un bien-être plus large encore que celui que leur procurait jadis l'état matrimonial de leur fille. « Ne pourrais-je pas faire moi-même une offre de ce genre, proposer franchement à Hippolyte cette *position* ? Elle disait l'autre jour qu'elle avait quelque chose en vue pour l'hiver, pour l'avenir. Eh bien ! ne pourrions-nous pas nous arranger ? Je suis sûr que, après avoir considéré le sérieux de l'offre et la stabilité de la position, cette vieille farouche ne montrerait pas trop de répugnance à m'accepter pour substitut du gendre fugitif. Peut-être même finirions-nous par faire la popotte ensemble jusqu'à la fin de nos jours. » Le sarcasme lui tordait le cœur avec une intolérable cruauté. Nerveusement, il se versa encore du vin et but.

— Pourquoi bois-tu tant ce soir ? demanda Hippolyte en le regardant dans les yeux.

— J'ai soif. Et toi, tu ne bois pas ?

Le verre d'Hippolyte était vide.

— Bois ! dit George, qui fit le geste de lui verser du vin.

— Non, répondit-elle. Je préfère l'eau, comme d'habitude. Aucun vin ne me plaît, excepté le champagne... Tu te rappelles, à Albano, tu te rappelles l'ébahissement de ce bon Pancrace, quand le liège ne sautait pas et qu'il fallait recourir au tire-bouchon ?

— Il doit bien rester quelque bouteille en bas, dans la caisse. Je vais la chercher.

Et George se leva vivement.

— Non, non! Ce soir, non!

Elle voulait le retenir. Mais, comme il s'apprêtait à descendre :

— J'y vais aussi, dit-elle.

Et gaie, légère, elle descendit avec lui dans une chambre du rez-de-chaussée qui servait d'office.

Candie accourut avec une lampe. Ils fouillèrent au fond de la caisse et trouvèrent deux bouteilles au col d'argent, les dernières.

— Les voici! s'exclama Hippolyte, envahie déjà d'une excitation sensuelle. Les voici! Deux encore!

Et elle les éleva, brillantes, vers la lampe.

— Allons!

Comme elle sortait en courant avec des rires, elle heurta le ventre de Candie et s'arrêta pour regarder l'encombrement énorme.

— Dieu te bénisse! dit-elle. Tu enfanteras un colosse. Est-ce pour bientôt?

— Eh! madame, d'un moment à l'autre, répondit Candie; cette nuit peut-être...

— Cette nuit?

— Je sens déjà des douleurs...

— Appelle-moi. Je veux t'assister.

— Pourquoi veux-tu prendre cette peine? Ma mère en a eu vingt-deux...

Et la bru de la Cybèle septuagénaire, pour figurer le nombre, lança quatre fois la main avec les cinq doigts ouverts et l'arrêta avec le pouce et l'index en fourche.

— Vingt-deux! répéta-t-elle, tandis que ses dents saines luisaient dans un sourire.

Puis, abaissant les yeux sur le sein d'Hippolyte, elle reprit :

— Et toi, qu'attends-tu?

Hippolyte s'enfuit en courant, remonta l'escalier, posa les bouteilles sur la table. Pendant quelques secondes, elle resta comme égarée, un peu haletante. Puis elle hocha la tête.

— Regarde Ortonel

Elle tendit la main vers la ville en fête, qui semblait envoyer jusqu'à elle une brise d'allégresse. Une lueur rougeâtre se répandait sur la cime de la colline comme sur un cratère; et de cette lueur continuaient à monter dans le sombre azur des ballons innombrables qui, se disposant en vastes cercles, offraient l'image d'un immense dôme lumineux reflété par la mer.

Sur la table riche de fleurs, de fruits et de bonbons, tourbillonnaient les papillons nocturnes. L'écume du vin généreux éclaboussa la nappe.

— Je bois à notre bonheur! dit-elle en tendant sa coupe vers son amant.

— Je bois à notre paix! dit-il en tendant la sienne.

Les cristaux se heurtèrent si fort qu'ils se rompirent l'un et l'autre. Le vin clair se renversa sur la table, inonda une pile de belles pêches succulentes.

— Bon augure! bon augure! criait Hippolyte, plus égayée par cette aspersion que si elle eût bu à longs traits.

Et elle mit la main sur les pêches humides empilées devant elle. C'étaient des pêches magnifiques, toutes vermeilles d'un seul côté, comme si la dernière aurore les eût peintes en les voyant pendre mûres à la branche. Cette étrange rosée semblait les vivifier.

— Quelle merveille! dit-elle en prenant la plus fastueuse.

Et, sans ôter la peau, elle mordit goulûment. Le suc lui coula aux angles de la bouche, jaune comme un miel liquide.

— Mords maintenant, toi !

Et elle offrit à son amant la pêche ruisselante, du même geste dont elle lui avait offert le reste du pain sous le chêne, dans le crépuscule du premier jour.

Ce souvenir se réveilla dans la mémoire de George; et il éprouva le besoin de le communiquer.

— Tu te souviens, dit-il, tu te souviens du premier soir, lorsque tu mordis le pain sortant du four et que tu me l'offris tiède et humide ? Tu te souviens ? Comme il me parut bon !

— Je me souviens de tout. Pourrais-je oublier le moindre incident de ce jour-là ?

Elle revit en esprit le sentier jonché de genêts, le frais et délicat hommage répandu sur son chemin. Pendant quelques instants elle resta muette, absorbée dans cette vision de poésie.

— Les genêts ! murmura-t-elle avec un sourire de regret imprévu.

Puis elle ajouta :

— Tu te rappelles ? Toute la colline était emmantelée de jaune, et le parfum donnait le vertige.

Elle ajouta encore, après une pause :

— Quelle plante étrange ! Aujourd'hui, à voir un buisson hirsute, qui pourrait imaginer cette fête ?

Partout dans leurs promenades ils rencontraient ces buissons dont les longues tiges aiguës portaient au sommet des gousses noires couvertes d'un duvet blanchâtre et dont chaque gousse contenait des graines et logeait un ver de couleur verdâtre.

— Bois, dit George, en versant le vin pétillant dans les coupes nouvelles.

— Je bois à notre futur printemps d'amour ! dit Hippolyte.

Et elle but jusqu'à la dernière goutte.

George remplit aussitôt la coupe vidée.

Elle mit les doigts dans une boîte de loukoumes, demandant :

— Veux-tu l'ambre ou la rose ?

C'étaient les confitures orientales expédiées par Adolphe Astorgi : une sorte de pâte élastique couleur d'ambre ou couleur de rose, saupoudrée de pistaches, si parfumée qu'elle donnait à la bouche l'illusion d'une fleur charnue et riche en miel.

— Qui sait où le *Don Juan* est à cette heure ? dit George en recevant le bonbon des doigts d'Hippolyte blancs de sucre.

Et sur son âme passait la nostalgie des îles lointaines, des îles embaumées par le mastic et qui peut-être, à cet instant même, envoyaient toutes leurs délices nocturnes sur la brise pour gonfler la grande voile.

Dans les paroles de George, Hippolyte sentit le regret.

— Tu préférerais donc être à bord, là-bas, avec ton ami, plutôt qu'ici seul avec moi ? dit-elle.

— Ni ici, ni là-bas. Ailleurs ! répliqua-t-il en souriant, sur un ton de badinage.

Et il se souleva pour tendre les lèvres à sa maîtresse.

Elle lui donna un baiser profond, de toute sa bouche gommeuse et sucrée qui n'avait pas encore avalé le bonbon, tandis que les papillons tourbillonnaient autour d'eux.

— Tu ne bois pas, dit-il après le baiser, avec un peu d'altération dans la voix.

Elle vida la coupe rapidement.

— C'est presque tiède, fit-elle après avoir bu. Tu te rappelles le champagne frappé de Danieli, à Venise ? Oh ! que j'aime à le voir couler lentement, lentement, en flocons épais !

Lorsqu'elle parlait des choses qui lui plaisaient ou des caresses qu'elle préférait, elle avait dans la voix des morbidesses singulières ; pour moduler les syllabes, elle avait des flexions de lèvres qui exprimaient une sensualité profonde. Or, en chacune de ces paroles, en chacune de ces flexions, George trouvait un motif de souffrance suraiguë. Cette sensualité qu'il avait lui-même éveillée en elle, il la croyait parvenue maintenant au point où les désirs, nombreux et tyranniques, ne supportent plus aucun frein et réclament une immédiate satisfaction. Hippolyte lui apparaissait maintenant comme une femme irrésistiblement adonnée au plaisir sous toutes les formes, quelques dégradations qu'il dût lui en coûter. Quand il serait disparu ou quand elle serait lasse de son amour, elle agréerait l'offre la plus généreuse et la plus certaine. Peut-être même réussirait-elle à faire monter le prix très haut. Où trouver en effet un plus rare instrument de volupté ? Elle possédait à présent toutes les séductions et toutes les sciences ; elle avait cette beauté qui frappe les hommes au passage, qui les trouble, qui réveille dans leurs veines l'implacable convoitise ; elle avait l'élégance féline de la personne, le goût raffiné de la toilette, l'art exquis des couleurs et des modes qui s'harmonisaient avec sa grâce ; elle avait appris à moduler, d'une voix suave et chaude comme le velours de ses yeux, les

syllabes lentes qui évoquent les rêves et qui assoupissent les peines ; elle portait au fond de son être un mal secret qui semblait parfois illuminer mystérieusement sa sensibilité ; elle avait tour à tour les langueurs de la maladie et les véhémences de la santé ; enfin, elle était stérile. — On trouvait donc réunies en elle les vertus souveraines qui destinent une femme à dominer le monde par le fléau de sa beauté impure. Ces vertus, la passion les avait affinées et compliquées. Elle était maintenant au comble de sa force. Si tout à coup elle se trouvait libre et sans attaches, de quelle route ferait-elle choix pour continuer la vie ? George n'avait plus aucun doute ; il savait quel serait ce choix. Il se confirmait dans la certitude que son influence sur elle s'était bornée aux choses des sens et à certaines attitudes tactiques de l'esprit. Le fonds plébéien avait persisté, impénétrable dans son épaisseur. Il était convaincu que ce fonds plébéien lui permettrait de s'adapter sans peine au contact d'un amant qui ne se distinguerait par aucunes qualités supérieures, ni physiques, ni morales . en somme, d'un amant vulgaire. Et, pendant qu'il versait de nouveau dans la coupe vide le vin qu'elle préférait, ce vin qu'on emploie pour égayer les soupers secrets, pour animer les petites orgies modernes à huis clos, il prêtait en imagination des attitudes d'outrances impudiques « à la Romaine pâle et vorace, incomparable dans l'art de casser les reins aux mâles ».

— Comme ta main tremble ! observa Hippolyte en le regardant.

— C'est vrai, dit-il avec une convulsion qui simulait la gaiété. J'ai déjà une pointe de vin, sais-tu ? Et toi, tu ne bois pas, perfide !

Elle rit et but pour la troisième fois, prise d'une

aillégresse enfantine à la pensée de s'enivrer, de sentir son intelligence s'obscurcir peu à peu. Déjà les fumées du vin opéraient en elle. Le démon hystérique commençait à l'agiter.

— Regarde comme mes bras ont noirci ! s'écriait-elle en relevant ses larges manches jusqu'au-dessus des coudes. Mais regarde mes poignets !

Bien qu'elle eût la carnation brune, d'une couleur d'or chaude et mate, elle avait aux poignets la peau extrêmement fine, beaucoup plus claire, d'une pâleur étrange. Le soleil avait hâlé la partie des bras qu'il frappait ; mais, plus bas, les poignets étaient restés pâles. Et sur cette finesse, à travers cette pâleur, les veines transparaisaient, subtiles et pourtant très visibles, d'un azur intense qui se rapprochait un peu du violet. George s'était redit souvent les paroles de Cléopâtre au Messager d'Italie : « Tiens ! voici mes veines les plus bleues à baiser. »

Hippolyte lui tendit les deux poignets et dit :

— Baise !

Il en saisit un et fit avec son couteau le geste de trancher.

Elle le mit au défi.

— Tranche, si tu veux ! Je ne bouge pas.

Pendant le geste, il regardait fixement la délicate trame bleue sur cette peau si claire qu'elle semblait appartenir à un autre corps, à un corps de femme blonde. Et cette singularité l'attirait, le tentait esthétiquement par la suggestion d'une image tragique de beauté.

— C'est ton point vulnérable, dit-il avec un sourire. L'indice est sûr. Tu mourras les veines coupées. Donne l'autre main.

Il rapprocha les deux poignets et fit encore le geste de les trancher d'un seul coup. L'image complète surgissait dans son esprit. — Sur le seuil marmoréen d'une porte pleine d'ombre et d'attente, celle qui devait mourir apparaissait, étendant ses bras nus; et, aux extrémités des bras, par les veines entaillées, jaillissaient et palpaient deux rouges fontaines. Et, entre ces rouges fontaines, la face prenait lentement une surnaturelle pâleur, les cavités des yeux s'emplissaient d'un mystère infini, le fantôme d'une indicible parole se dessinait sur la bouche close. Tout à coup, le double jet cessait de couler. Le corps exsangue tombait à la renverse comme une masse, dans l'ombre.

— Dis-moi ton rêve! pria Hippolyte qui le voyait absorbé.

Il lui décrivit l'image.

— Très beau! dit-elle avec admiration, comme devant une estampe.

Et elle alluma une cigarette. Du bout des lèvres, elle lança une onde de fumée contre la lampe autour de laquelle voletaient les papillons nocturnes. Elle regarda un moment l'agitation des petites ailes diaprées entre les voiles mobiles du nuage. Puis elle se tourna vers Ortone qui scintillait de feux. Elle se mit debout et leva les yeux vers les étoiles.

— Que la nuit est chaude! dit-elle en respirant avec force. Tu n'as pas chaud, toi?

Elle jeta sa cigarette. De nouveau elle découvrit ses bras. Elle se rapprocha de lui; elle lui renversa brusquement la tête; elle l'enveloppa d'une longue caresse; elle lui promena par tout le visage une bouche qui glissait, languissante et ardente, en un multiple baiser

Féline, elle l'enlaça, s'enroula à lui ; et, d'un mouvement presque inexplicable, tant il fut agile et furtif, elle vint sur ses genoux, lui fit sentir sa nudité à travers la robe légère, lui fit sentir tout le parfum de sa peau, ce parfum irritant et doux qui, à l'heure de la jouissance, enivrait comme celui des tubéreuses.

Il tremblait de toutes ses fibres, comme tantôt lorsqu'elle l'avait enlacé dans la chambre envahie par l'ombre du dernier crépuscule. De ce tremblement elle fit une crise de désir, et ses mains devinrent provocatrices.

— Non, non ; laisse-moi ! balbutiait-il en la repoussant. On nous verrait.

Elle se détacha de lui. Elle chancelait un peu sur ses jambes et paraissait réellement ivre. On aurait dit qu'une vapeur, lui passant sur les yeux et dans le cerveau, obscurcissait sa vue et sa pensée. Avec les paumes, elle toucha son front et ses joues ardentes.

— Qu'il fait chaud ! soupira-t-elle. J'aurais presque envie de me mettre nue.

George, possédé désormais par l'idée fixe, se répétait à lui-même : « Dois-je mourir seul ? » A mesure que l'heure avançait, l'acte violent le sollicitait avec plus d'urgence. Derrière lui, dans la chambre à coucher, il entendait le tic-tac de l'horloge ; il entendait les coups rythmiques d'un brisoir sur une aire lointaine. Ces deux bruits cadencés et dissemblables aiguïsaient en lui la sensation de la fuite du temps, lui donnaient une sorte de terreur anxieuse.

— Regarde Ortone qui s'enflamme ! s'écria Hippolyte. Que de fusées !

La ville en fête illuminait le ciel. Des fusées innombrables, partant d'un point central, se déployaient

dans le ciel à la façon d'un large éventail d'or qui, lentement, de bas en haut, se dissolvait en une pluie d'étincelles éparées; et soudain, au milieu de cette pluie, un nouvel éventail se reformait, entier et splendide, pour se dissoudre encore et se reformer encore, tandis que les eaux reflétaient la changeante image. On percevait un crépitement sourd, comme d'une fusillade lointaine, entrecoupé de coups plus graves que suivaient des explosions de bombes multicolores dans les hauteurs de l'azur. Et, à chaque coup, la ville, le port, le grand môle allongé apparaissaient dans une lumière différente, transfigurés fantastiquement.

Droite contre le parapet, Hippolyte admirait le spectacle et saluait les plus vives splendeurs par des exclamations d'allégresse. De temps à autre, il se répandait sur sa personne comme un reflet d'incendie.

« Elle est surexcitée, un peu ivre, prête à toutes les folies, pensait George en la regardant. Je pourrais lui proposer une promenade dont elle s'est plusieurs fois montrée curieuse : parcourir un des tunnels à la lueur d'une torche. Je descendrais au Trabocco pour prendre la torche. Elle m'attendrait à l'entrée du pont. Je la conduirais ensuite au tunnel par un sentier que je connais. Je ferais en sorte que le train nous surprit sous la voûte... *Une imprudence, un malheur...* »

L'idée lui parut facile à réaliser; elle s'était offerte à son esprit avec une netteté extraordinaire, comme si elle se fût intégrée au fond de son inconscience depuis le jour où, devant les rails luisants, il en avait eu la première lueur contuse. « Elle doit mourir aussi. » Sa résolution s'affirmait, immuable. Il entendait derrière

fut le battement de l'horloge, plein d'une anxiété dont il ne parvenait pas à se rendre maître. — L'heure pressait. Peut-être leur restait-il à peine le temps de descendre. Il fallait agir sans retard, s'assurer immédiatement de l'heure précise que marquait l'horloge. — Mais il lui semblait impossible de se lever de sa chaise; il lui semblait que, s'il adressait la parole à l'insouciant, la voix allait lui manquer.

Il sauta sur pieds en entendant au loin le grondement connu. — Trop tard! — Et le cœur lui battait si fort qu'il crut mourir d'angoisse tandis que le grondement et le sifflement se rapprochaient.

Hippolyte se retourna.

— Le train! dit-elle. Viens voir.

Il vint; et elle lui ceignit le cou de son bras nu, s'appuyant sur son épaule.

— Il entre dans le tunnel, dit-elle encore, avertie par la différence du son.

Aux oreilles de George, le grondement croissait d'une manière épouvantable. Il voyait, comme dans une hallucination, sa maîtresse et lui-même sous la voûte obscure, l'approche rapide des tanaux dans les ténèbres, la courte lutte sur les rails, la chute simultanée, les corps tracassés par l'horrible violence. Et en même temps, il sentait le contact de la femme souple, caressante, toujours triomphatrice. Et il éprouvait, jointe à l'horreur physique pour cette destruction barbare, une rancune exaspérée contre celle qui semblait échapper à sa haine.

Penchés tous deux sur le parapet, ils regardèrent passer le train assourdissant, rapide et sinistre qui ébranlait la maison jusqu'aux fondements et leur communiquait à eux-mêmes cette secousse.

— La nuit, dit Hippolyte en se serrant davantage contre lui, j'ai peur lorsque le train ébranle la maison au passage. Et toi aussi, n'est-ce pas? Je t'ai souvent senti tressaillir...

Il n'entendait point. Il avait intérieurement un tumulte immense; c'était l'agitation la plus rude et la plus obscure que son âme eût jamais éprouvée jusqu'à cette minute. Des pensées et des images incohérentes lui tourbillonnaient dans le cerveau, et son cœur se tordait sous mille piqûres cruelles. Mais une image fixe dominait toutes les autres, envahissait le centre de son âme. Que faisait-il à cette heure, cinq ans auparavant? Il veillait un cadavre; il contemplait un visage caché sous un voile noir, une main longue et pâle...

Les mains inquiètes d'Hippolyte le touchaient, s'insinuaient dans ses cheveux, lui chatouillaient la nuque. Sur son cou, sur son oreille, il sentit une bouche humide. D'un mouvement instinctif qu'il ne put réprimer, il s'écarta, se retira. Elle rit de ce rire singulier, ironique et impudique, qui lui brillait et lui résonnait aux dents lorsque son amant lui opposait un refus. Et, sous l'obsession, il réentendit les syllabes lentes et limpides : « Par peur de mes baisers ! »

Un crépitement sourd mêlé de coups distincts arriva encore de la ville en fête. C'était une reprise du feu d'artifice. Hippolyte se tourna vers le spectacle.

— Regarde ! On dirait qu'Ortone s'embrase.

Une vaste rougeur se dilatait dans le ciel, se reflétait dans les eaux; et, au milieu de la rougeur, se dessinait le profil de la ville incendiée. Les fusées jaillissaient avec des fulgurations incessantes; les bombes éclataient en larges roses de splendeurs.

« Passerai-je encore cette nuit ? se demandait George à lui-même. Recommencerais-je à vivre demain ? Et jusques à quand ? » Un dégoût aussi amer qu'une nausée, une haine presque sauvage montait des racines de son être, à la pensée que la nuit prochaine il aurait encore cette femme auprès de lui sur le même oreiller, qu'il entendrait encore dans son insomnie la respiration de la dormeuse, qu'il sentirait encore l'odeur et le contact de cette peau échauffée, qu'il succomberait encore au désir, et puis que le jour se lèverait de nouveau et s'écoulerait dans l'habituelle oisiveté, parmi la torture des alternatives perpétuelles...

Un éclat de lumière le frappa, rappela son regard vers le spectacle extérieur. Une vaste rose de clarté lunaire s'épanouissait sur la ville en fête et, là-bas, sur le rivage, illuminait à perte de vue la succession des petites baies échanquées et des pointes en saillie. Le cap du More, la Nicchiola, le Trabocco, les récifs proches ou lointains jusqu'à la Pointe du Vaste, apparurent quelques secondes dans l'immense irradiation.

« Le promontoire ! » suggéra soudain à George une voix secrète, tandis que son regard se portait sur la hauteur que couronnaient les oliviers tordus

La lumière blanche s'éteignit. La cité lointaine se tut, dessinée encore dans les ténèbres par ses illuminations. Dans le silence, George perçut de nouveau les oscillations du pendule et les coups rythmiques du brisoir. Mais, maintenant, il était maître de son angoisse ; il se sentait plus fort et plus lucide.

— Veux-tu sortir un peu ? demanda-t-il à Hippolyte, d'une voix à peine altérée. Nous irons dans un endroit découvert ; nous nous étendrons sur l'herbe et nous

prendrons le frais. Vois ! la nuit est presque aussi claire qu'une nuit de pleine lune.

— Non, non, restons ici ! répondit-elle avec nonchalance.

— Il n'est pas tard. Tu as déjà sommeil ? Je ne peux pas, tu sais, me mettre au lit de trop bonne heure : je ne dors pas, je souffre... Je ferais volontiers une petite promenade. Allons, ne sois pas paresseuse ! Tu peux venir comme tu es, sans te gêner.

— Non, non, restons ici !

Elle lui avait de nouveau passé ses bras nus autour du cou, languissante, prise de désir.

— Restons ici. Viens t'étendre avec moi sur le divan. Viens !

Elle essayait de l'enjôler, de l'entraîner, envahie d'un désir d'autant plus âpre que George lui opposait plus de résistance. Elle était toute ardente et toute belle. Sa beauté s'était allumée comme un flambeau. Son long corps serpentin vibrait à travers la finesse de la robe. Ses grands yeux sombres répandaient le charme fascinateur des heures suprêmes de passion. Elle était la Luxure souveraine qui répétait : « Je suis toujours l'invaincue... Je suis plus forte que ta pensée... L'odeur de ma peau a le pouvoir de dissoudre un monde en toi ».

— Non, non, je ne veux pas ! déclara George en lui saisissant les poignets avec une résolution presque brutale, qu'il ne sut pas modérer.

— Ah ! tu ne veux pas ? répliqua-t-elle, moqueuse, amusée par la lutte, sûre de vaincre, incapable de renoncer en ce moment à son caprice.

Il regretta sa brusquerie. Pour réussir à l'attirer dans le guet-apens, il devait se montrer doux et

câlin, simuler l'ardeur et la tendresse. Ensuite, il la déciderait certainement à la promenade nocturne, à la dernière promenade. Mais, d'autre part, il sentait aussi l'absolue nécessité de ne pas perdre dans l'embrassement cette énergie nerveuse momentanée qui lui était indispensable pour l'action prochaine.

— Ah ! tu ne veux pas ? répéta-t-elle en se réenlaçant à lui, en le fixant de très près, les yeux dans les yeux, avec une sorte de fureur contenue.

George se laissa entraîner dans la chambre. Et ils tombèrent enlacés sur le divan.

Alors toute la lascivité féline de l'Ennemie se donna carrière sur celui qu'elle croyait déjà vaincu. Elle dénoua ses cheveux, relâcha ses vêtements, s'agita pour exhaler tout son parfum, comme un arbuste aux feuilles odoriférantes. Elle paraissait savoir qu'elle avait à désarmer cet homme, à l'énerver et à le briser pour l'empêcher d'être nuisible.

George se sentit perdu. Par un effort dont l'impulsion intime venait d'une férocité animale, il se dégagea, renversa la créature terrible, et, avec un dégoût mêlé de colère, satisfait de ses mains convulsées, satisfait jusqu'à la pamoison cette convoitise furieuse.

Elle le repoussait en gémissant.

— Assez ! Assez ! Laisse-moi !

Elle persistait, malgré le dégoût qui le suffoquait à la vue de ce spasme. Toute l'ignominie du sexe était sous ses yeux.

— Assez ! Laisse-moi !

Et soudain, elle fut prise d'un rire nerveux, frénétique, incoercible, lugubre comme le rire d'une démente.

Effrayé, il la laissa. Il la regardait avec une horreur manifeste, pensant : « Est-ce la folie ? »

Elle riait, riait, riait, se tordant, se cachant le visage dans les mains, se mordant les doigts, se comprimant les flancs ; elle riait, riait malgré elle, secouée de longs hoquets sonores.

Par intervalles, elle s'arrêtait une seconde ; puis elle recommençait avec une violence nouvelle. Et rien n'était plus lugubre que ces rires fous dans le silence de la grande nuit.

— N'aie pas peur ! n'aie pas peur ! disait-elle pendant les pauses, à la vue de son amant perplexe et épouvanté. Je me calme. Va-t'en, sors ! Je t'en prie !

Il gagna la loggia, comme dans un songe. Néanmoins, son cerveau conservait une lucidité et une vigilance étranges. Tous ses actes, toutes ses perceptions avaient pour lui l'irréalité d'un rêve et prenaient en même temps une signification aussi profonde que celle d'une allégorie. Il entendait encore derrière lui les rires mal réprimés ; il conservait encore aux doigts la sensation de la chose impure. Il voyait sur lui et autour de lui la beauté du soir estival. Il savait ce qui était sur le point de s'accomplir.

Les rires cessèrent. De nouveau, dans le silence, il perçut les vibrations du pendule et les coups du brisoir sur l'aire lointaine. Un gémissement venu de la maison des vieillards le fit tressaillir : c'était la douleur de celle qui était en travail d'enfant.

« Tout doit s'accomplir ! » pensa-t-il.

Et, se retournant, il franchit le seuil, d'un pas ferme.

Hippolyte gisait sur le divan, recomposée, pâlie, les yeux mi-clos. A l'approche de son amant, elle sourit.

— Viens, assieds-toi ! murmura-t-elle avec un geste vague.

Il se pencha vers elle et vit entre ses cils l'humidité des larmes. Il s'assit.

— Tu souffres ? demanda-t-il.

— J'éprouve un peu de suffocation. J'ai un poids ici, comme une boule qui monte et descend...

Et elle indiqua le milieu de la poitrine.

Il dit :

— On étouffe dans cette chambre. Tu devrais faire un effort pour te lever, pour sortir. L'air te ferait du bien. La nuit est magnifique. Allons !

Il se leva et lui tendit les mains. Elle donna les siennes et se laissa attirer. Mise debout, elle secoua la tête pour rejeter en arrière ses cheveux encore dénoués. Puis elle se pencha pour chercher sur le divan ses épingles perdues.

— Où peuvent-elles être ?

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Mes épingles.

— Laisse donc ! Tu les retrouveras demain.

— Mais j'en ai besoin pour rattacher mes cheveux.

— Laisse tes cheveux dénoués. Tu me plais ainsi.

Elle sourit. Ils sortirent dans la loggia. Elle leva le visage vers les étoiles et respira le parfum de la nuit d'été.

— Tu vois comme la nuit est belle ! dit George, d'une voix rauque mais douce.

— On bat le lin, dit Hippolyte, l'oreille attentive au rythme continu.

— Descendons, dit George. Promenons-nous un peu. Poussons jusqu'aux oliviers, là-bas.

Il semblait suspendu aux lèvres d'Hippolyte.

— Non, non. Restons ici. Tu vois dans quel état je me trouve !

Elle indiquait ses vêtements chiffonnés et relâchés.

— Qu'importe ? Qui nous verra ? A cette heure, on ne rencontre âme qui vive. Viens comme tu es. Moi aussi je sors sans chapeau. Le pays est presque un jardin pour nous. Descendons.

Elle hésita quelques secondes. Mais elle-même éprouvait le besoin de changer d'air, de s'éloigner de cette maison où il lui semblait entendre résonner encore l'écho de ses horribles rires.

— Descendons, consentit-elle enfin.

A ce mot, George crut que son cœur cessait de battre.

D'un mouvement instinctif, il s'approcha du seuil de la chambre pleine de lumière. Il jeta vers l'intérieur un regard d'angoisse, un regard d'adieu. Tout l'ouragan des souvenirs s'éleva dans son âme éperdue.

— Laissons-nous la lampe allumée ? demanda-t-il sans penser à ce qu'il disait.

Et sa propre voix lui donna une sensation indéfinissable de chose lointaine et étrangère.

— Oui, répondit Hippolyte.

Ils descendirent.

Dans l'escalier, ils se prirent par la main, posant le pied de marche en marche avec lenteur. George faisait un effort si violent pour réprimer son angoisse que cet effort même lui causait une exaltation étrange. Il considérait l'immensité du ciel nocturne et le croyait rempli par l'intensité de sa propre vie.

Ils aperçurent sur le parapet de la cour une ombre d'homme, immobile et silencieuse. Ils reconnurent le vieillard.

Vous ici à cette heure, Colas ? lui dit Hippolyte. Vous n'avez donc pas sommeil ?

— Je reste pour veiller Candie en mal d'enfant, répondit le vieillard.

— Et tout va bien ?

— Oui, bien.

La porte de l'habitation était éclairée.

— Attends une minute, dit Hippolyte. Je vais voir Candie.

— Non, n'y va pas maintenant, pria George. Tu la verras au retour.

— C'est cela ; je la verrai au retour. Adieu, Colas.

Elle fit un faux pas en s'engageant dans le sentier.

— Prends garde ! avertit l'ombre du vieillard.

George lui offrit le bras.

— Veux-tu t'appuyer ?

Elle mit son bras sous le bras de George.

Ils cheminèrent quelque temps en silence.

La nuit était claire, glorieuse de toutes ses couronnes. La Grande-Ourse brillait sur leurs têtes en son septuple mystère. Muette et pure comme le ciel supérieur, l'Adriatique donnait pour seuls indices d'elle-même sa respiration et son parfum.

— Pourquoi te hâtes-tu ? demanda Hippolyte.

George ralentit le pas. Dominé par une pensée unique, talonné par la nécessité de l'acte, il n'avait plus de tout le reste qu'une conscience confuse. Sa vie interne semblait se désagréger, se décomposer, se dissoudre dans une sourde fermentation qui envahissait jusqu'aux couches les plus profondes de son être et ramenait à la surface des fragments informes, de nature diverse, aussi peu reconnaissables que s'ils n'eussent point appartenu à la vie du même homme.

Toutes ces choses étranges, inextricables, heurtées et violentes, il les percevait vaguement, comme dans un demi-sommeil, tandis qu'un point unique de son cerveau gardait une lucidité extraordinaire et, par une ligne rigide, le guidait vers l'acte final.

— Comme c'est mélancolique, le bruit de ce brisoir sur l'aire ! dit Hippolyte en s'arrêtant. Toute la nuit ils battent le lin. Cela ne te donne pas de mélancolie ?

Elle s'abandonnait au bras de George, lui effleurait la joue de ses cheveux.

— Tu te rappelles, à Albano, les paveurs qui battaient le pavé du matin au soir sous notre fenêtre ?

Sa voix était voilée de tristesse, un peu lasse.

— Il nous arrivait de nous assoupir à ce bruit.

Elle s'interrompit, inquiète.

— Pourquoi te retournes-tu continuellement ?

— Il me semble que j'entends le pas d'un homme nu-pieds, répondit George à voix basse. Arrêtons-nous.

Ils s'arrêtèrent, écoutèrent.

George était sous l'empire de la même horreur qui l'avait glacé devant la porte de la chambre funèbre. Tout son être tremblait, fasciné par le mystère ; il croyait avoir franchi déjà les confins d'un monde inconnu.

— C'est Giardino, dit Hippolyte en apercevant le chien qui s'approchait ; il nous a suivis.

Et, à plusieurs reprises, elle appela l'ami fidèle, qui accourut avec des gambades. Elle se pencha pour le caresser, lui parla sur le ton spécial qu'elle avait l'habitude de prendre quand elle flattait les animaux qui lui étaient chers.

— Tu ne quittes jamais ton amie, n'est-ce pas ? Tu ne la quittes jamais ?...

Le chien reconnaissant se roula dans la poussière.

George fit quelques pas. Il éprouvait un grand soulagement à se sentir délivré du bras d'Hippolyte; jusqu'alors, ce contact lui avait donné un malaise physique indéfinissable. Il imaginait l'action soudaine et violente qu'il devrait accomplir; il imaginait l'étreinte mortelle de ses bras autour du corps de cette femme; et il aurait voulu ne plus la toucher jusqu'à l'instant suprême.

— Allons, marche; nous arrivons, dit-il en la précédant vers les oliviers qui blanchissaient sous la lumière des étoiles.

Il fit halte à la limite du plateau et se retourna pour s'assurer qu'elle le suivait. Une fois encore, il jeta aux alentours un regard éperdu, comme pour embrasser l'image de la nuit. Il lui sembla que, sur ce plateau, le silence était devenu plus profond. On n'entendait que les coups rythmiques du brisoir sur l'aire lointaine.

— Marche! répéta-t-il d'une voix claire, envahi d'une énergie subite.

Et, passant entre les troncs tordus, sentant sous ses pieds la mollesse de l'herbe, il se dirigea vers le bord du précipice.

Ce bord formait une saillie circulaire libre de toutes parts, sans aucun barrage. George appuya ses mains sur ses genoux, inclina le buste sur ce soutien, avança la tête avec précaution. Il examina sous lui les récits; il vit un coin de la plage sablonneuse. Le petit mort étendu sur la grève lui réapparut. Elle lui réapparut aussi, la tache noirâtre vue avec Hippolyte du haut du Pincio sur le pavé, au pied de la muraille; et il réentendit les réponses du charretier à l'homme verdâtre;

et confusément, tous les fantômes de cet après-midi si lointain lui repassèrent sur l'âme.

— Fais attention ! cria Hippolyte en le rejoignant. Fais attention !

Le chien aboyait entre les oliviers.

— M'entends-tu, George ? Retire-toi !

Le promontoire tombait à pic sur les récifs noirs et déserts autour desquels l'eau remuait à peine avec un faible clapotis, berçant sur ses lentes ondulations les reflets des étoiles.

— George ! George !

— Ne crains rien ! dit-il d'une voix rauque. Approche ! Viens ! Viens voir les pêcheurs qui pêchent aux flambeaux entre les rochers...

— Non, non ! J'ai peur du vertige.

— Viens ! Je te tiendrai.

— Non, non !

Elle semblait frappée par l'accent insolite de la voix de George, et un effarement vague commençait à l'envahir.

— Viens donc !

Et il s'approcha d'elle, les mains tendues. Brusquement il la saisit par les poignets, l'entraîna quelques pas ; puis il l'étreignit dans ses bras, fit un bond, essaya de la renverser vers l'abîme.

— Non ! non ! non !...

Elle résistait avec une énergie furieuse. Elle parvint à se dégager, sauta en arrière, haletante et tremblante.

— Es-tu fou ? cria-t-elle avec la colère dans la gorge. Es-tu fou ?

Mais, lorsqu'elle le vit revenir sur elle sans rien dire, lorsqu'elle se sentit empoignée avec une violence plus brutale et traînée de nouveau vers le précipice, elle

comprit tout, et un grand éclair sinistre lui foudroya l'âme de terreur.

— Non, George, non! Laisse-moi! laisse-moi! Une minute encore! Écoute! écoute! Une minute. Je veux te dire...

Folle de terreur, elle suppliait en se tordant. Elle espérait l'arrêter, l'apitoyer.

— Une minute! Écoute! Je t'aime! Pardon! Pardon!

Elle balbutiait des mots incohérents, désespérée, se sentant faiblir, perdant du terrain, voyant la mort.

— Assassin! hurla-t-elle alors, furibonde.

Et elle se défendit avec les ongles, avec les dents, comme un fauve.

— Assassin! hurla-t-elle, saisie par les cheveux, renversée à terre sur le bord du gouffre, perdue.

Le chien aboyait contre le groupe tragique.

Ce fut une lutte brève et féroce, comme entre ennemis implacables qui auraient couvé jusqu'à cette heure dans le fond de l'âme une haine suprême...

Et ils s'abîmèrent dans la mort, enlacés.



TABLE

II. — LE PASSÉ	5
III. — LA MAISON PATERNELLE	77
IV. — L'ERMITAGE	173
V. — LA VIE NOUVELLE	227
VI. — TEMPUS DESTRUENDI	340
VII. — L'INVINCIBLE	417





La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la
dernière date timbrée ci-dessous devra
payer une amende de cinq sous, plus un
cent pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or be-
fore the last date stamped below there
will be a fine of five cents, and an extra
charge of one cent for each additional day.

5 DEC. 1992

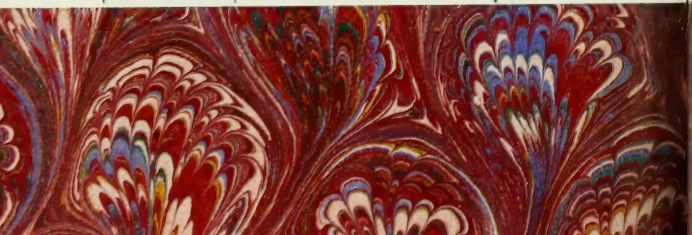
JAN. 1993

24 DEC. 1992

NOV 27 2000

NOV 28 2000

U O 09 DEC 2007





a 39003



002222809b

CE PQ 4803

.24T75 1921

COO ANNUNZIO, GA TRIOMPHE DE

ACC# 1245528

